

La Matérielle

Genève

Paris

La Matérielle

Fin de la théorie du prolétariat

Christian Charrier

entremonde

senonevero

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 9

N° 1 NOVEMBRE 2002 17

L'Histoire comme un radeau	17
Elle se fout de la contradiction et de la Fin de l'histoire	19
Concept préliminaire	20
Système et Cie	27
L'ordre règne à Berlin. Hic rhodus, hic salta!	32
Vous avez dit « indéterministe » ?	40
Lire Hegel. Le Système scientifique du Vrai	43

N° 2 DÉCEMBRE 2002 53

Concept préliminaire 2	53
À qui s'adresse <i>La Matérielle</i> ?	64

N° 2 (BIS) DÉCEMBRE 2002 67

Des luttes actuelles à la révolution	67
--------------------------------------	----

N° 3 JANVIER 2003 75

Notre époque (Thèses provisoires)	75
Le syllogisme marxien du Prolétariat	82

N° 4 FÉVRIER 2003 93

Une lecture critique de <i>La Matérielle</i>	93
Eppur, si muove	114
Théorie communiste : 1977-1985	115

N° 5 AVRIL 2003 121

Irak, guerre et lutte des classes. La cakewalk des « faucons » de la classe capitaliste américaine	121
À propos d'« Une lecture critique de <i>La Matérielle</i> »	128

N° 6 AVRIL 2003	133	
Subordination et exploitation	133	
Périodisation du mode de production capitaliste.		
Histoire du capital, histoire des crises		
et histoire du Communisme	136	
A Fair Amount of Killing.		
Un texte exotérique de Théorie communiste		156
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE	161	
N° 7 JUIN 2003	165	
Le mouvement de mai-juin 2003		
dans l'immédiateté sociale des classes	165	
La rencontre de La Poudrière	178	
N° 8 JUILLET 2003	183	
La punition	183	
Histoire ésotérique, histoire exotérique	191	
Après la punition	191	
N° 9 JUILLET 2003	197	
Les grèves en France en mai-juin 1968	197	
Solde de grève à la SNCF	199	
N° 10 OCTOBRE 2003	203	
Il était une fois la classe ouvrière, l'opéraïsme	203	
Made in Italy	224	
N° 11 AVRIL 2005	227	
La communisation... point d'orgue	227	
N° 12 JUIN 2005	235	
FIAT Mirafiori en 1969.		
Surgissement et déclin de l'ouvrier-masse		235
N° 13 JUIN 2005	241	
Les trois âges de l'opéraïsme	241	

N° 14 SEPTEMBRE 2005 255

Les « événements » de mai-juin 1968.

L'exception sociale française 255

**Le milieu d'origine de l'exception
théorique française 259**

N° 15 OCTOBRE 2005 267

No admittance except on business.

**Pour une critique de l'économie politique
du capitalisme contemporain 267**

N° 16 FÉVRIER 2006 285

***La Matérielle* se restructure 285**

À propos de la théorie 285

N° 17 MARS 2006 301

La critique intégrative 301

Représentation, apparence et idéologie 303

ANNEXE 317

POSTFACE 327

PRÉFACE

DE L'ESSENCE RÉVOLUTIONNAIRE DE LA THÉORIE À L'ACTUALITÉ DE LA LUTTE DES CLASSES

Les apports de *La Matérielle* se laissent le mieux saisir dans l'objet auquel elle entend donner la primauté : la situation actuelle. Le fait qu'au cours des grèves de mai-juin 2003 « la lutte » soit devenue le « seul horizon des luttes¹ » n'est pas à voir comme un simple manque, comme le signe de ce que rien ne s'est passé. C'est au contraire la dimension positive d'une situation sans médiations politiques ou syndicales susceptibles de donner un sens aux activités des grévistes au-delà de celui qu'ils développent au cours des grèves elles-mêmes. Cette dimension est une détermination objective à part entière et non l'aiguillon de la recomposition d'un nouveau sujet révolutionnaire à l'instar de l'ouvrier social de Hardt et Negri². Il s'agit de se confronter à ce qui est : en mai-juin 2003, toute unité du prolétariat brille par son absence, et les négociations entre prolétaires et capitalistes se sont progressivement déplacées du niveau de l'État à celui, local, de l'entreprise³. Ces analyses se sont trouvées confirmées par le mouvement bien étrange auquel nous avons eu affaire, en France, entre mars et juillet 2016. Au cours de ce mouvement, les espaces mêmes qui avaient été créés en alternative au calendrier saccadé des journées de mobilisation nationale — Nuit debout, ainsi que les innombrables comités de lutte et assemblées générales — ont pourtant pu être le théâtre de l'imploration d'une unité du prolétariat auprès des centrales syndicales sous la bannière de la « convergence des luttes ». Aussi, la déconnexion entre les niveaux local et global des luttes repérée par *La Matérielle*

1 Supra, p. 102.

2 Supra, p. 132.

3 Supra, p. 104-105.

dès 2003⁴ semble désormais achevée, puisqu'en 2016, certains des tracts desdites centrales se contentèrent d'annoncer la nécessité de se mobiliser... localement. Dans cette situation, nulle stratégie, nulle perspective ne transcende les pratiques des prolétaires — ni même celle d'une solution « collective », puisqu'il est désormais courant d'avoir un recours passager aux syndicats dans le seul but de satisfaire à des intérêts de court terme⁵.

Il n'empêche que se confronter à ce qui est ne revient pas à retrancher de notre regard tout ce qu'il a de conceptuel. Appréhender la situation actuelle sans lui attribuer un sens révolutionnaire n'implique pas la réduction de la théorie à un simple enregistrement de faits. L'actualisme n'est pas un empirisme. La confrontation à l'actualité en et pour elle-même passe par ce qu'on pourrait appeler une critique interne des théories qui, depuis les années 1970, ont tenté de dresser un tableau global des transformations majeures des rapports de classe dans les pays occidentaux. Ce sont certaines de ces théories que *La Matérielle* qualifie de « postprolétariennes ». Pour parvenir à la conclusion que « la pratique n'est plus un problème⁶ » — autrement dit, que les conditions ne sont plus réunies pour que la question « Que faire ? » ou « Comment (s')organiser ? » ait une portée qui transcenderait celle des décisions prises par des prolétaires dans la défense de leur situation immédiate — il faut en effet avoir posé, avec la revue *Théorie communiste*, que ces rapports de classe sont désormais le lieu d'une déconnexion entre la valorisation du capital et la reproduction du prolétariat, en ce sens que l'accumulation du premier ne va plus de pair avec un investissement systémique dans le second. Mais sur ce point déjà, *La Matérielle* veut faire un pas de plus, en s'intéressant à la transformation de la nature même de l'antagonisme de classe. Ce dernier est désormais direct, en ce sens que l'État ne fournit plus la moindre garantie d'une négociation quelque peu centralisée entre représentants du travail et représentants du capital. Il semblerait bien au contraire que l'appareil législatif, par exemple, soit à la traîne de ce qui se passe effectivement dans les rapports de classe à l'échelle de l'entreprise. Il

⁴ Supra, p. III.

⁵ Supra, p. 45.

⁶ Supra, p. II4.

n'y a pas jusqu'aux fonctionnaires qui échappent à cet antagonisme direct, car celui-ci vient justement avec la destruction progressive de toute garantie statutaire assurant une indépendance relative des prolétaires vis-à-vis du marché pour leur reproduction ou vis-à-vis des capitalistes pour les négociations relatives au salaire et aux conditions de travail⁷. On note ici une triple mise en perspective des analyses de TC. Premièrement, c'est le statut de l'État qui est mis en avant pour qualifier cette situation dans laquelle le prolétariat est entièrement dépendant du marché sans que cette dépendance ne fasse l'objet d'une médiation étatique centralisée. Deuxièmement, ce déplacement de la focale vers l'État transmute le concept d'illégitimité de la revendication salariale en illégitimité de la grève et par extension de la lutte comme telle. « Illégitimité » est alors à prendre au sens propre de non-reconnaissance politique : les activités des prolétaires ne sont plus créatrices de médiations et encore moins de médiations révolutionnaires⁸. La société civile se trouve autonomisée par rapport aux orientations de l'État, ce qui ouvre un espace pour des organes syndicaux explicitement contestataires tels SUD. Ainsi, au cours et à l'issue des grèves de mai-juin 2003, les capitalistes traitaient les grèves comme des journées de non-travail, et non comme des activités liées au rejet de la réforme des retraites de Fillon. C'est « comme si la conflictualité avait changé de nature⁹ » : la grève étant considérée comme un simple manquement au travail, la réponse ne peut être que d'ordre disciplinaire¹⁰. La marge de manœuvre *légitime* du prolétariat s'en trouve considérablement réduite. Troisièmement, *La Matérielle* vise à mettre à nu la figure du prolétariat comme producteur et comme classe universelle que les théories post-prolétariennes ont héritée de la gauche italienne. Sous les conditions de l'antagonisme de classe direct, le prolétariat ne constitue en rien une extériorité vis-à-vis du capital ; il ne possède rien dans cette société qu'il pourrait retourner contre les capitalistes.

7 Supra, p. 106.

8 Supra, p. 18.

9 Supra, p. 117.

10 Supra, p. 118.

Dans l'approfondissement de ce dernier thème, *La Matérielle* est à la recherche d'une articulation rigoureuse de notre position pratique dans l'histoire et de notre position théorique relative à la lutte des classes. Une telle articulation exige que nous congédions l'essentialisme prolétarien que les théories postprolétariennes reproduisent malgré elles, dans la mesure où leurs théories tendent à prédéterminer le rapport de classe dans un sens révolutionnaire. Cette attribution continue d'une orientation révolutionnaire est inséparable de la conception du développement du capital que l'on trouve exposée dans ces mêmes théories. Des revues comme *Invariance* et *TC* avaient pour ambition de faire la théorie adéquate à la position pratique d'un prolétariat pleinement intégré. Or, ce faisant, elles ont aussi substitué une « Théorie du prolétariat » à la critique de l'économie politique, puisque leurs théories du sujet prolétarien pleinement intégré ont pour homologue objectif la notion, principalement dérivée des *Grundrisse*, du capital comme « contradiction en procès¹¹ ». Cette notion signifie qu'au plus profond de lui, le mode de production capitaliste est porté vers sa propre abolition, et ce dans la mesure où l'intensification des modes d'extraction de la survalue suppose la marginalisation de la source même de cette extraction, à savoir le travail. Pour *La Matérielle*, c'est le fait qu'elles restent à ce niveau d'analyse qui conduit les théories postprolétariennes, malgré elles, à une forme de donation de sens. Qu'est-ce à dire ? C'est que la notion du capital comme relevant fondamentalement d'une « contradiction en procès », d'une valorisation qui sape sa propre base, implique, prise en elle-même, que le capital soit « virtuellement aboli¹² ». Autrement dit, le sens révolutionnaire retranché de la nature du prolétariat n'a que été reporté sur cette « contradiction en procès » qui inscrit la nécessité d'un dépassement au cœur du rapport capital-travail. C'est pourquoi *La Matérielle* peut dire de *TC* qu'il reconduit la position théorique du paradigme ouvrier de la révolution, celle du prolétariat producteur et révolutionnaire, à ceci près que ce n'est

¹¹ Supra, p. 170–172. Pour le passage sur le capital comme « contradiction en procès » (« prozessierender Widerspruch »), se reporter à K. Marx, *Manuscripts de 1857–1858 dits « Grundrisse »*, Paris, Éd. Sociales, 2011, p. 660–662.

¹² Supra, p. 174.

plus tant le sujet prolétarien que la contradiction objective du capital qui est à l'origine du dépassement nécessaire¹³. Par conséquent, la perspective claire sur ce dépassement, désormais perdue dans le cours effectif de la lutte des classes, ne peut être donnée que par la systématisme théorique qui réorganise les faits bruts dans ce qu'ils ont de chaotique en une ligne de fuite nommée communisation¹⁴. D'où la tentation de l'«activisme théorique», de la diffusion de cette théorie de la révolution auprès d'un milieu élargi¹⁵. Voilà le repoussoir de *La Matérielle* qui est en même temps son interlocuteur privilégié : la présentation de la nécessité de la révolution sous la forme de la spéculation systématisante¹⁶.

Avec pour pierre de touche le cours actuel de la lutte des classes, *La Matérielle* engage donc la tâche d'un rééquilibrage de notre position pratique et de notre position théorique. Mener la critique du paradigme ouvrier jusqu'au bout revient à la porter jusqu'à la forme même de la théorie postprolétarienne, à savoir cette spéculation systématisante qui donne un sens à l'histoire de la lutte des classes. Rien d'étonnant, alors, à ce que cela se répercute sur les textes eux-mêmes, nécessairement fragmentaires et provisoires. Il s'agit d'assumer, *en théorie également*, qu'il n'y a rien qui trace d'ores et déjà le chemin des luttes actuelles à la révolution. Cependant, *La Matérielle* tient ici un équilibre précaire, puisqu'elle souhaite par ailleurs maintenir l'horizon de la communisation comme transformation immédiate des rapports sociaux capitalistes¹⁷. Comment comprendre que la lutte des classes soit à appréhender en et pour elle-même, dans son actualité pure, mais que d'un autre côté, il s'agit de conserver la perspective d'une rupture profonde avec cette actualité ? C'est que cette rupture profonde ne doit pas être conçue comme la conséquence de la prémisse du capital comme «contradiction en procès», c'est-à-dire comme la révolution nécessairement produite par un antagonisme de classe formalisé dans les termes d'une contradiction. L'horizon de la rupture ne doit pas

13 Supra, p. 19.

14 Supra, p. 25-26.

15 Supra, p. 97.

16 Supra, p. 48-49.

17 Supra, p. 143.

primer sur l'analyse de la lutte des classes. Les perspectives d'une pratique autonome communiste par excellence, d'une extériorité du prolétariat vis-à-vis de la société du capital ou de luttes spécifiquement « anti-travail » ne font qu'instaurer un rapport sélectif et téléologique à la lutte des classes¹⁸. En lieu et place de cela, c'est l'analyse des activités de lutte du prolétariat dans leur ensemble qui doit éclairer la forme qu'une révolution pourrait prendre aujourd'hui, mais aussi et surtout « ce qui n'est pas elle¹⁹ », autrement dit les formes que prennent l'absence de rupture ou, si l'on veut, la non-révolution. À son tour, cet infléchissement de la théorie de la révolution n'est pas sans effets sur notre conception du prolétariat. Si la révolution n'est plus inscrite au cœur du rapport capital-travail, on ne peut pas non plus présupposer l'existence de son acteur principal à l'instar des courants situationnistes et opéraïstes en quête d'un sujet révolutionnaire²⁰. Le prolétariat n'existe plus, alors, que dans un processus de constitution infini, inséparable du capital, dont l'issue n'est pas fixée d'avance²¹. Les hypothèses développées dans *La Matérielle* constituent comme un correctif de toute théorie contemporaine de la révolution comme communisation, en ramenant celle-ci à sa seule raison d'être : les mutations profondes de l'antagonisme de classe.

— Zashia Bouzarri, mars 2018

18 Supra, p. 40.

19 Supra, p. 143.

20 Supra, p. 139.

21 Supra, p. 18.

PREMIÈRE PARTIE

novembre 2002–octobre 2003

N° 1 NOVEMBRE 2002

L'HISTOIRE COMME UN RADEAU

§ 1 « Jusqu'alors l'homme se connaissait lui-même en se référant à un ordre objectif, indiscuté, tel le cosmos des Anciens ou l'univers théophanique du Moyen-Âge ; l'existence pouvait être secouée par les terreurs les plus profondes, mais elle n'était pas problématique : l'homme connaissait sa place naturelle dans un monde qu'ordonnait une présence souveraine. Or, avec la ruine de l'univers médiéval, ce n'est pas seulement la place de l'homme qui est devenue problématique mais l'idée même de l'univers s'est progressivement vidée de sa substance. La nouvelle "situation de l'homme dans le monde" est celle d'un être farouchement affranchi de tout, profondément isolé au sein d'un monde infiniment ouvert qui exclut tout sentiment de sympathie entre le moi pensant et les choses.

*It's all in pieces, all coherence gone*¹, dit John Donne dans un poème qui porte le titre caractéristique *Une anatomie du monde* (1611). C'est encore cette douloureuse perte de la totalité qu'expriment les *Pensées* de Pascal. L'homme se sent comme un étranger dans cet univers construit par l'esprit qui calcule et qui mesure, mais qu'il ne peut plus penser comme un tout : "Nulle idée n'en approche." L'ordre naturel était jusqu'alors considéré comme un témoignage de Dieu, comme le signe le plus adéquat d'une Intelligence ordonnatrice du réel et dispensatrice de toute valeur. Désormais ce monde dont la signification reste toujours précaire et fragmentaire n'est plus en rapport avec les aspirations profondes de l'âme : les "sciences abstraites" de la nature "ne sont pas propres à l'homme", dit Pascal. C'est que l'univers est désormais "muet" : il ne parle plus

1 Tout est en morceaux, toute cohérence s'en est allée.

au “cœur”; aucune certitude ontologique n’émane plus du cours du monde. “Qu’est-ce que l’homme dans la nature?” Ce cri de Pascal devant les solitudes glacées que n’organise plus le cosmos, exprime une expérience qu’aucune autre époque n’avait jusqu’alors considérée comme possible : les sciences exactes suscitaient un sentiment d’ignorance ontologique ou “existentielle” dont l’intensité allait s’avérer proportionnelle au savoir.

Le mot de Rimbaud : “Nous ne sommes pas au monde” commençait à être vrai : incapable de trouver son support dans l’univers, l’homme se tourna vers l’histoire pour lui demander les réponses que le cosmos ou la révélation ne pouvaient plus lui donner. Dans l’“océan des doutes” cartésien, Vico a vu l’histoire comme l’unique *firmum et mansurum*² auquel l’homme pouvait prétendre : œuvre d’une liberté se créant progressivement son contenu, seule réalité vraiment connaissable par l’homme parce que produite par lui, l’histoire devenait la seule façon humainement possible de concevoir la place “naturelle” de l’homme dans le monde, la seule totalité englobante pouvant encore servir d’horizon à la triomphante certitude de soi, le seul *monde* encore concevable après la suppression de la transcendance et la perte de la présence. Selon la profonde remarque de Marx, l’histoire reçut “la mission, une fois que l’au-delà de la vérité s’est évanoui, d’établir la vérité de l’ici-bas” : au Dieu “mort” ou “caché”, à la nature “muette” ou inaudible, l’homme opposait ce fragment dérisoire du temps qu’il avait réussi à faire sien et dont il espérait tirer à la fois la vérité de son être et la norme de son action. Hegel en fera la vie même de l’Absolu³. »

— K. Papaioannou

² Point d’appui (socle) et réconfort... Je traduis sous réserve qu’un latiniste veuille bien me corriger si nécessaire !

³ K. Papaioannou, *Hegel. La Raison dans l’histoire*, Paris, 10-18, 1993, p. 5-7.

ELLE SE FOUT DE LA CONTRADICTION ET DE LA FIN DE L'HISTOIRE

§2 « [Dans ce livre⁴] l'histoire universelle se passait tout autrement que dans les schémas du *Manifeste*⁵. Tout y dépendait des *conditions de vie (Lebensbedingungen) et de travail (Arbeitsbedingungen)*, faites aux exploités, tout y remontait à la grande *dépossession* de l'accumulation primitive qui avait jeté ces hommes à la maison brûlée dans les rues, et dans les bras des possesseurs locaux des moyens de production. *Pas question de concept, de contradiction, de négation et de négativité, de primat des classes sur la lutte, du primat du négatif sur le positif.* Mais une *situation de fait*, résultat de tout un processus historique *imprévu mais nécessaire* qui avait produit cette situation de fait : des exploités aux mains des exploiters. Quant à la lutte, elle était aussi le résultat d'une *histoire factuelle*. Ils s'étaient battus pour conserver leurs terres, on les avait battus pour les en déposséder, ils avaient perdu, ils s'étaient embauchés dans l'esclavage de la production et résistaient comme ils pouvaient [...]

Que le chartisme fût défait est une autre histoire mais Engels tira lui aussi la leçon de ce qu'il avait pu observer [...]: qu'il y a bien une philosophie à l'œuvre dans l'histoire *mais une philosophie sans philosophie, sans concepts ni contradiction* et qu'elle agit au niveau de la nécessité des faits positifs et non au niveau du négatif ou des principes du concept, qu'elle se fout de la contradiction et de la Fin de l'histoire, qu'elle se fout même de la Révolution comme de la négativité du grand renversement, qu'elle est pratique, qu'en elle règne le primat de la pratique et de l'association des hommes sur la théorie et l'autonomie stirnérienne égoïste de l'individu, bref qu'il y a du vrai dans le *Manifeste* mais que tout y est faux car à l'envers, et que pour atteindre la vérité, il *faut penser autrement*⁶. »

— L. Althusser

⁴ F. Engels, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* (1845), Paris, Archives Karéline, 2010.

⁵ Cf. remarque § 32 bis.

⁶ L. Althusser, « Sur la pensée marxiste » (1982) in *Futur antérieur*, numéro spécial : « Sur Althusser — passages », Paris, L'Harmattan, 1993, p. 18.

CONCEPT PRÉLIMINAIRE

§3 Le concept que je développe ci-dessous est un concept *analytique* au sens où il vise à rassembler et à articuler sous une appellation commune des réalités empiriques historiques, factuelles ou textuelles différentes — ce qui ne signifie pas qu'il soit neutre et dénué de tout parti pris théorique (nommer quelque chose c'est toujours l'identifier et donc le poser d'un certain point de vue exclusif de tous les autres), et surtout de celui qui consiste à refuser toute « scientificité » lorsque celle-ci se veut déduction de la réalité dans la multitude de ses déterminations à partir du concept le plus simple (ce que tente de faire Marx à partir du concept de « valeur » dans le Livre I du *Capital* — avec inconséquence — est qui est la « méthode » de la *systematicité spéculative* hégélienne).

→ « On doit comprendre que les définitions ou concepts dans les sciences sociales ne sont pas des absolus et qu'ils ne sont pas des "choses" qui seraient vraies ou fausses. Les définitions sont des outils qui nous aident à comprendre la réalité et à clarifier les catégories avec lesquelles nous examinons la nature de la société humaine. Ils peuvent être plus ou moins utiles. Ils peuvent clarifier et rendre plus perceptible notre point de vue sur les éléments de la société que nous examinons. Les définitions ne sont pas universelles et doivent changer à mesure que la société change. Dans le pire des cas, les définitions, si elles ne sont pas clairement formulées, peuvent distordre notre vision de la réalité sociale et limiter notre compréhension du monde⁷. »

§4 J'appelle *théorie du Prolétariat* (comme Sujet ou *Sujet prolétarien*), toute la production théorique existante depuis le milieu du XIX^e siècle dans son unité *spéculative* ou dans sa *systematicité scientifique* comme théorie du *sens* révolutionnaire de la *classe prolétaire* moyennant son existence historique comme sujet politique. Elle est initiée par Marx en 1847 avec l'établissement du *syllogisme du Prolétariat*:

7 M. Glaberman, S. Faber, « Working for Wages. The Roots of Insurgency » in *Échanges et mouvements*, n° 102, automne 2002, p. 62.

« Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte [...], cette masse se réunit, elle se constitue pour elle-même⁸. »

Elle est avant tout une théorie *rationnelle* (spéculative) de l'histoire en général :

« Pour le Marx de mars 1845, ce n'est pas assez de dire avec Hegel que le "réel est rationnel" et que le rationnel, nécessairement se réalise : il faut dire qu'il n'y a de réel, et de rationnel, que la révolution⁹. »

Elle est en particulier une théorie de la lutte des classes et donc du Capital, qui implique une *théorie de la Révolution prolétarienne*, c'est-à-dire une théorie de la révolution comme « œuvre victorieuse » du Sujet prolétarien réalisant par là son *sens* historique ou sa « signification historique ».

§ 5 La théorie du Prolétariat (et donc de la révolution prolétarienne) est un *moment historique* de la *théorie de la révolution communiste* qui ne s'achèvera qu'avec la révolution elle-même.

§ 6 Le *paradigme ouvrier de la révolution* est l'existence *concrète*, c'est-à-dire historiquement déterminée, positive, pratique, organisationnelle et programmatique, de la théorie du Prolétariat.

→ Le concret est, suivant l'étymologie latine du mot, le résultat d'un croître-ensemble, d'un se-développant ensemble, ou encore d'un déploiement d'une différenciation dans l'unité ; il est donc, comme le dit Hegel, « une unité de déterminations différentes¹⁰ ». Le positif est le fini déterminé, stabilisé (momentanément) dans sa finitude historique et dans lequel le négatif de l'infini rationnel, de la vie a disparu. Ainsi, Hegel peut opposer le négatif du christianisme primitif à la théologie positive.

§ 6 bis Le paradigme ouvrier de la révolution connaît sa première crise majeure avec la critique ultragauche de la social-démocratie et du léninisme ; il se « décompose » à partir de la fin des années 1960

8 K. Marx, *Misère de la philosophie* (1847) in *Œuvres*, t. I : *Économie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 135.

9 § 44. É. Balibar, *La Philosophie de Marx*, Paris, La Découverte, 1993, p. 33 — à ceci près que la thèse ne vaut pas que « pour le Marx de mars 1845 ».

10 B. Bourgeois, « Présentation » in G. W. F. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, t. I : *La Science de la logique*, Paris, Vrin, 1994, p. 81.

et disparaît effectivement à la fin des années 1980 avec l'effondrement de l'URSS et de ses divers vassaux du « bloc de l'Est ».

§7 J'appelle *théorie postprolétarienne de la révolution* toute la production théorique existante depuis la fin des années 1960. Elle est dite ainsi au sens où elle est une *ré-élaboration (critique mais toujours spéculative)* de la théorie du Prolétariat et de la révolution prolétarienne, à partir de la crise du paradigme ouvrier, *sur la base de la critique de la classe prolétaire comme sujet politique*. En ce sens, la théorie postprolétarienne est un moment historique de la théorie du Prolétariat et elle ne peut que s'achever avec elle.

Le texte de Jean Barrot (alias Gilles Dauvé) « Critique de l'idéologie ultra-gauche¹¹ », peut être considéré comme l'un des principaux textes fondateurs de la théorie postprolétarienne de la révolution en général.

§8 La théorie de la révolution comme *communisation immédiate de la société* (sans période de transition) est le principal acquis du cycle théorique désormais clos de la théorie postprolétarienne de la révolution.

§8 bis Malgré cette unité de vue sur la fin, elle se divise en deux grands courants quant au sens et aux déterminations du processus qui y conduit, selon l'*angle d'attaque* de la critique du paradigme ouvrier et la *perspective historique* dans laquelle s'inscrit le communisme.

§9 Le *courant universaliste* est le plus important et le plus diversifié. Son angle d'attaque est la critique de l'. La révolution communiste est conçue comme achèvement de l'*arc historique universel* de l'aliénation humaine telle qu'elle est incarnée *hic et nunc* par la classe prolétaire. Historiquement, c'est la première forme qu'a prise la critique du paradigme ouvrier de la révolution.

Le livre de Bruno Astarian *Le Travail et son Dépassement*¹² est l'expression la plus systématique du courant universaliste. Jacques Camatte dans la première série d'*Invariance* (à partir de 1968) peut être considéré comme l'initiateur de ce courant.

11 ICO, n° 84, août 1969.

12 Cf. B. Astarian, *Le Travail et son Dépassement*, Paris, Senonevero, 2001.

§ 10 Le *courant actualiste* a pour unique actuel représentant le groupe qui publie la revue *Théorie communiste*. Il s'est construit plus tardivement que le courant universaliste (à partir de 1977) contre celui-ci. Son angle d'attaque principal du paradigme ouvrier de la révolution (qu'il nomme « programmatisme ») est l'*affirmation du prolétariat*. La révolution communiste est pour lui le strict produit de la « contradiction prolétariat/capital », conçue comme « exploitation ».

Le livre de Roland Simon *Fondements critiques d'une théorie de la révolution. Au-delà de l'affirmation du prolétariat*¹³ est l'expression la plus achevée du courant actualiste... et de ses ambitions. Le texte « La Révolution sera communiste ou ne sera pas », d'Une tendance communiste (courant minoritaire du groupe Révolution Internationale — aujourd'hui Courant Communiste International) animé par Bérard peut être considéré comme l'initiateur du courant actualiste.

→ 1 Écrivant ces lignes et surtout celles qui suivent, je m'aperçois que j'ai souvent tendance à penser la théorie post-prolétarienne de la révolution à travers le prisme de son courant actualiste et, par là, d'aplatir la spécificité des thèses du courant universaliste... La raison subjective en est certainement que je suis issu de ce courant que j'ai contribué dès son origine à établir contre le courant universaliste ; une autre raison — plus intéressante théoriquement — est que le courant actualiste pousse *jusqu'au bout* la théorie de la révolution communiste dans la voie de la *systématicité spéculative* — il est plus conséquent que le courant universaliste dans les reproches qu'il lui adresse — et que par là, il est l'*archétype* de la théorie postprolétarienne de la révolution *dans ses limites*... Cela lui donne sans nul doute sa grande force due à une cohérence qu'il est difficile de prendre en péché d'inconséquence, mais cette force ne va pas sans faiblesse : je veux dire son extrême rigidité qui, dans ses analyses, lui fait avant tout voir dans l'« Autre » ce qu'il n'est pas par rapport à lui-même et occulter ainsi sa logique propre...

¹³ Cf. R. Simon, *Fondements critiques d'une théorie de la révolution. Au-delà de l'affirmation du prolétariat*, Paris, Senonevero, 2001.

- 2 C'est ainsi que François Danel¹⁴ — proche de Théorie communiste —, à propos de la question de l'inéluctabilité de la révolution et du communisme, peut répondre à l'un des camarades de ce groupe: «[E]n faisant ainsi abstraction de ce qu'il peut y avoir de vrai dans les "mauvaises compréhensions" de votre production théorique, tu ne surmontes pas l'unilatéralité de votre position. Autrement dit, si le faux est un moment du vrai, la vérité — la révolution — ne se produit pas seulement à travers la position la plus correcte du problème — la vôtre — mais aussi à travers la moins correcte — celle des indéterministes¹⁵.»
- 3 La rigidité «técéiste» est certes ici assouplie, mais cet assouplissement se fait sur la base de ce qui fonde celle-ci: par rapport à la «vérité» de la révolution, il y a des positions «correctes» (vraies) et d'autres qui le sont moins (fausses), c'est-à-dire à travers une problématique typique de la *systématicité spéculative* ou *scientifique* — j'y reviendrai.

§11 Je n'ai pas l'exclusivité de cette division en deux courants de la théorie postprolétarienne de la révolution. Dans un texte récent¹⁶, Gilles Dauvé et Karl Nestic renvoient *de fait* les deux courants dos-à-dos à partir d'une critique de ce qu'il nomme le «déterminisme», c'est-à-dire de toute position qui considère la révolution comme nécessaire ou «inéluctable», quel que soit le point de départ: qu'il s'agisse de considérer la révolution comme «achèvement de ce que l'on présente comme le cycle de vie du capital» (courant actualiste), ou comme «conclusion programmée d'un arc historique dont l'évolution naturelle porterait le communisme» (courant universaliste).

§12 Cependant, confondus dans une même vision déterministe de la révolution, *les deux courants ne sont pas ici identifiés comme tels* (quel que pourrait être par ailleurs le nom qu'on leur donne), *c'est-à-dire dans leur cohérence globale et donc dans leur finitude*. C'est

¹⁴ François Danel est l'auteur de la préface à *Rupture dans la théorie de la révolution. Textes 1965-1975*, Marseille, Senonevero, 2004.

¹⁵ *Théorie communiste*, n°17, septembre 2001, p. 126. Cf. §16.

¹⁶ Cf. G. Dauvé, K. Nestic, «Prolétaires et travail: une histoire d'amour?» in *Trop loin*, n°2, juin 2002.

ainsi que la critique de Dauvé et Nesic ne sort pas radicalement de l'orbite du courant universaliste dans sa recherche d'un sujet révolutionnaire, d'une « subjectivité sociale¹⁷ » et que par là son « indéterminisme » court le risque de se transformer en un « idéalisme de la liberté ». Pour autant, leur critique ne doit pas être traitée *sotta la gamba* dans la mesure où elle suppose la plupart des enjeux de la théorie de la révolution communiste telle qu'elle se présente aujourd'hui, tant du point de vue du « contenu » que de la « méthode » de ses deux courants. Ils ne vont tout simplement pas jusqu'au bout de la logique qu'ils initient...

§ 13 *La Matérielle* propose de contribuer à poursuivre la réflexion théorique à partir du point où s'achève le cycle ouvert à la fin des années 1960, c'est-à-dire la théorie de la révolution comme communisation immédiate des rapports sociaux (je préfère à « de la société »). Poursuite qui suppose une autocritique de la théorie postprolétarienne de la révolution et, à travers elle, une critique de la théorie du Prolétariat.

§ 14 Les principales publications de cette période qui ont contribué à établir la théorie postprolétarienne de la révolution sont¹⁸ :

1968

- *Invariance*, n° I, série I: « Origine et fonction de la forme parti » (à partir de 1972, avec la théorie de la « surfusion » du capital [n° 2, série II], Camatte abandonne la théorie de la lutte des classes). Ce numéro date d'avant Mai 68.

1969

- « Critique de l'idéologie ultra-gauche » (Gilles Dauvé, sous le nom de Jean Barrot).

¹⁷ *Ibid.*, p. 33.

¹⁸ Certains de ces textes vont être republiés dans une anthologie à paraître aux éd. Senonevero. D'autres (relevant surtout du courant universaliste) le sont dans l'anthologie publiée par La Bombeuse, *À propos de l'ultra-gauche et de la communauté humaine*. Pour ma part je republierai prochainement « Le Nouveau Mouvement », l'introduction au n° 2 de *Théorie communiste*: « Exploitation et révolution » (disponible sur le site de *La Matérielle* dans « La Petite Bibliothèque ») et *Crise et communisme* de Bruno Astarian.

1972

- J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme*, Paris, Spartacus.
- *Le Mouvement communiste*, n° 1, (J. Barrot et al.). Cinq numéros jusqu'en 1974.
- J. Barrot, *Le Mouvement communiste*, Paris, Champ libre.
- *Intervention communiste*, n° 1 (R. Simon et al.). Deux numéros parus jusqu'en 1973.

1974

- *Le Nouveau mouvement* (H. Simon et al.).

1975

- *Échanges et mouvements*, n° 1 (H. Simon et al.). Cent deux numéros à ce jour — fin 2002.

1977

- *La Guerre sociale*, n° 1 (J. Barrot et al.). Sept numéros jusqu'en 1984.
- *Crise Communiste* (B. Astarian et al.). Un seul numéro.
- *Théorie communiste*, n° 1 (R. Simon et al.). Dix-sept numéros jusqu'à ce jour.

1978

- *Théorie communiste. Notes de travail*, n° 3: « Le programmatisme impossible (Critique de *Théorie communiste*, n° 1) ».

1983

- *Crise et communisme* (B. Astarian).
- *La Banquise* n° 1 (J. Barrot et al.). Quatre numéros parus jusqu'en 1986.

2001

- *Le Travail et son Dépassement* (B. Astarian), Paris, Senonevero. Malgré sa date tardive de publication, ce livre est la poursuite de la réflexion entamée dans *Crise et communisme* dont il systématise les analyses.

→ La théorie postprolétarienne comporte ainsi quatre grands *corpus* théoriques, tous initiés entre la fin des années 1960 et la fin des années 1970 (au-delà il n'y a plus de nouveautés notables) :

- 1 l'ensemble des revues animées (entre autres) par Jean Barrot ;
- 2 le bulletin *Échanges* ;
- 3 la revue *Théorie communiste* ;
- 4 la réflexion menée par B. Astarian (et autres) à partir de la revue *Crise communiste* — ce dernier corpus étant plus éphémère que les trois précédents.

SYSTÈME ET CIE

§15 *La Matérielle* est le résultat de l'échec de fait d'un projet de revue que j'ai proposé (sous le nom de *Communisation*) en compagnie de Bernard G.¹⁹ au collectif d'édition Senonevero il y a un an et demi, délais qui m'a paru suffisant pour me convaincre de voler de mes propres ailes, faute de mieux...

Cet échec est symptomatique de la crise que traverse la théorie postprolétarienne de la révolution. La dernière contribution au projet de François Danel²⁰ est particulièrement intéressante de ce point de vue, au-delà des questions renvoyant directement au projet lui-même. Je livre ici l'essentiel de cette contribution, je ferais quelques remarques ensuite, afin de compléter le propos de mon *Concept préliminaire* — je rappelle que François D. est un « camarade de route » de *Théorie communiste*. (C'est moi qui numérote les alinéas.)

19 Celui-ci a été le principal animateur de la scission qui toucha *Théorie communiste* en 1979-1980. Cette scission emporta la majorité des membres du groupe — j'étais pour ma part dans la minorité en compagnie de R. Simon (aujourd'hui directeur de publication de *Théorie communiste* et membre du collectif d'édition Senonevero). Elle se produisit sur la question de la restructuration du mode de production capitaliste et sur la nécessité de celle-ci du point de vue de la révolution. « Malheureusement » cette scission n'eut pas de lendemains théoriques autres que le texte d'où est extraite cette citation (publié dans *Théorie communiste* n° 14) ; ainsi les thèses de la minorité l'emportèrent... Il est remarquable que celle-ci se produisit au moment où la théorie postprolétarienne de la révolution en général, et son courant actualiste en particulier, étaient, pour l'essentiel, constitués.

20 Cf. supra, p. 24, n. 14.

Le conflit des deux systèmes²¹

§16 Bien que le débat ait pris lors de la réunion un tour assez personnel²², il ne se réduit pas à une opposition sans contenu théorique.

Le point de vue indéterministe de Christian n'est pas moins fondé dans l'actuel cycle de luttes que celui déterministe de Roland²³ et de TC. La théorie déterministe est par contre adéquate à la pratique des anticitoyennistes, qui vivent le capital comme pure aliénation et donc comme déjà virtuellement dépassé dans toute lutte un peu massive et violente.

Sans partager leur méfiance envers la théorie ni développer un discours humaniste, Christian rejette au nom d'un réalisme empiriste et, à la limite, antidialectique le concept de contradiction. (« À la limite », parce qu'il admet que la conception réaliste ne peut pas totalement réfuter celle qu'il caractérise comme philosophique ou idéaliste, c'est-à-dire déterministe.) Il tend ainsi à les confirmer dans leur idéologie de la révolution comme affirmation non plus d'une nature *prolétarienne*, mais encore d'une nature *humaine* révolutionnaire face à la déshumanisation capitaliste. Si le capital n'est pas contradiction en procès, il n'y a dans les « oppositions réelles²⁴ » des luttes « singulières » (comme il dit lui) que des occasions plus ou moins bien reconnues et saisies de « détruire ce monde » (comme ils disent eux) : on retombe sur une positivité du prolétariat par le détour d'une négativité pure.

§17 L'intérêt de cette critique de la dialectique n'est pas en cause, mais ces deux systèmes, le déterministe dialectique et l'indéterministe empirique ou réaliste — qui ont encore une fois tous deux leur nécessité dans l'autocompréhension du mouvement communiste — peuvent-ils coexister dans la revue ?

À cette question, Roland et Bernard²⁵, qui sont au fond d'accord puisqu'ils sont tous les deux déterministes, donnent deux

²¹ François Danel, 12 février 2002, § 16 à 23.

²² Il s'agit de la réunion qui devait entériner le projet de revue, qui s'est tenue à Paris, fin novembre/début décembre 2001 et au cours de laquelle je me suis vivement accroché avec les camarades de Théorie communiste...

²³ Roland Simon.

²⁴ N° 2, § 58.

²⁵ Bernard Lyon, membre de TC.

réponses opposées. Je résume ces deux positions comme je les comprends.

§ 18 Roland juge que, dans les termes formels du projet initial, la revue n'a aucun contenu. Il ne peut y avoir d'ouverture à de nouveaux foyers théoriques, parce que la notion d'ouverture est creuse et qu'on ne peut s'ouvrir à l'anticitoyennisme, mais seulement le critiquer, étant embarqué avec et contre lui. La simple affirmation de la communisation comme résultat du cycle de lutte actuel implique une conception indéterminée de la révolution. Or, une conception indéterminée peut à la limite inclure comme une de ses possibilités une conception déterminée, alors que l'inverse n'est pas vrai. Donc pas question pour lui de participer à la revue, dès lors qu'elle se construit sur un « paradigme » indéterministe et sur la définition de la production théorique de TC comme théorie « contreprogrammatique » ou « postouvrière²⁶ », c'est-à-dire comme une chose du passé. La théorie de la communisation existe pour le moment dans une diversité nécessaire de brochures, de revues, et de sites. Il faut attendre que l'anticitoyennisme s'épuise pour qu'elle puisse éventuellement s'unifier.

§ 19 Bernard ne pose pas directement la question de la possibilité d'une coexistence des deux systèmes théoriques, mais y répond dans un sens opposé en se demandant quels objectifs doit viser une revue nommée *Communisation*. Il s'agit 1) d'affirmer le contenu de la révolution comme abolition immédiate du capital et production immédiate des individus sociaux; 2) de critiquer le démocratisme radical dans ses deux composantes citoyennistes et anticitoyennistes, en théorisant le cours du capital tant comme mouvement de l'« économie » que comme « luttes », celles-ci produisant aussi en de nombreux cas une désobjectivation du rapport capitaliste; 3) d'anticiper la communisation comme mouvement réel, c'est-à-dire de réduire l'angle mort dans lequel ce mouvement futur apparaîtra forcément. Il ne faut pas confondre immédiateté (absence de transition) et immédiatisme (transcroissance des luttes quotidiennes à la communisation). La révolution n'est pas ici et maintenant, il y a un chemin à parcourir. En même temps, parce

26 Je dis aujourd'hui « postprolétarienne ».

que l'immédiatisme des anticitoyennistes est fondé dans ce cycle de luttes et, avec lui la théorie indéterministe, les deux systèmes peuvent coexister dans la revue. La conception indéterministe ou empiriste est certes inadéquate au mouvement historique du capital, mais exprimant aussi le cours de ce cycle, elle peut, si elle évite l'hypostase du mouvement, éviter toute hypostase du but.

§20 Après discussion avec Bernard et relecture de quelques textes directement liés au débat — dont la critique par Roland du mouvement d'action directe dans *TC* n°17 — je penche plutôt du côté de Bernard, c'est-à-dire que je pense la coexistence des deux systèmes possibles *sous conditions*. Il faut d'abord reconnaître la nécessité du conflit entre les deux systèmes, ne pas les réduire à une opposition de personnes: il y a d'ailleurs une certaine inconséquence [de la part de certains membres du collectif Senonevero] à refuser l'enfermement dans un seul système (celui de TC) et à s'irriter quand l'ouverture à un autre à la fois très proche et très opposé (celui de Christian) provoque une certaine tension. Il faut également éviter la simple juxtaposition d'analyses, donc pratiquer la critique mutuelle: c'est une méthode moins douce mais plus efficace que la tolérance conviviale si l'on veut parvenir à des résultats. À ces deux conditions, il faut une troisième, sans doute encore plus difficile à réaliser: qu'il soit bien entendu qu'aucun des deux systèmes ne peut vaincre l'autre, en tout cas dans la revue. Malgré toutes ces réserves, ça vaut sans doute le coup d'essayer, si l'on admet, d'une part que la coexistence ne peut pas être entièrement pacifique et, d'autre part, qu'aucune revue ne peut aujourd'hui se faire dans le fol enthousiasme caractéristique de moments révolutionnaires.

Le rapport Senonevero/TC

§21 Il reste un problème, qui surgit souvent par la bande mais qui n'a jamais été franchement posé: celui du rapport, interne à l'association, entre les membres de TC et les autres.

Si j'ai bien compris, un certain nombre de gens reproche à ce groupe d'être ce qu'il est, c'est-à-dire un groupe dont la théorie tient la route depuis vingt-cinq ans et dont le rôle dans Senonevero est donc important. De fait la ligne éditoriale de Senonevero a été élaborée par les gens de TC avant d'être discutée, corrigée, et

approuvée par nous tous ; et le projet initial de la revue, s'il n'est pas venu d'eux, a reçu d'eux une impulsion décisive [*sic* !]. On peut donc s'étonner de la volonté de certains sénonévéristes de *se distinguer* de TC, comme si le fait de travailler avec ce groupe à la ligne réputée « dure » et même un peu « sectaire » avait besoin d'être *justifié*. Si l'on est plutôt en accord — ce qui est mon cas — ça ne dispense nullement d'approfondir *théoriquement* cet accord.

§ 22 J'ai affirmé dans ma première prise de position [sur le projet de revue] qu'il ne s'agissait pas de faire un TC bis. Mais entendons-nous bien : ça signifie seulement qu'il ne faut pas faire une revue trop réservée aux « initiés », qui connaissent par cœur les textes sacrés ; la différence porte essentiellement sur la forme. Dans la mesure où la problématique de TC a fait ses preuves, la revue *Communisation* ne peut pas développer un contenu très différent ni tendre à une moins grande cohérence théorique. Pour ce qui touche au contenu il sera forcément différent, si la revue admet les deux conceptions ; mais pas si différent, puisque l'indéterminisme développé par Christian est en rapport intrinsèque avec la conception déterministe de TC. Quant à la cohérence théorique, si elle ne peut être atteinte que par un effort constant de tous les participants, on ne peut éviter de la poser au départ comme exigence.

§ 23 Pour conclure, *dans son état présent d'indéfinition*, le projet de revue n'est pas viable. Il est donc nécessaire que chacun d'entre nous repense toutes les questions liées à sa réalisation et que nul ne reste trop longtemps sur des impressions ou des interprétations trop subjectives des problèmes auxquels nous sommes confrontés. Il n'est sans doute pas indispensable que nous nous rencontrions de nouveau rapidement, mais il faut que des textes soient produits, circulent, et soient discutés.

L'ORDRE RÈGNE À BERLIN. HIC RHODUS, HIC SALTA!

Il n'est pas imbécile de penser qu'un mouvement puisse dépasser ses causes initiales.

— L. Martin, *Le Journal d'un gréviste*

§24 Je suis d'accord avec les critiques qu'émet François à l'encontre d'une partie des camarades de Senonevero ; et si d'aventure cette situation devait entraîner un éclatement du collectif, cela serait une *erreur théorique de leur part*. J'ai moi-même soulevé à plusieurs reprises le fait que si les positions de Théorie communiste peuvent apparaître hégémoniques c'est du fait de leur contenu *systématique* et non parce que les camarades de ce groupe sont de grands méchants loups, même s'ils ont la dent dure... et longue ! Comme le dit François²⁷, si le fait d'être d'accord ne dispense pas d'approfondir théoriquement cet accord cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit d'un désaccord, ce que je tente pour ma part de faire depuis le début.

§25 Mais il ne s'agit pas que d'une inconséquence personnelle ; la difficulté est structurelle : depuis une vingtaine d'années « la théorie » est devenu un *objet de défiance* (quand elle n'est pas un *objet de consommation* courante ou un *lot de consolation...*), sauf à être purement et simplement ignorée²⁸ ou source de désarroi²⁹. C'est que, comme le relèvent très justement les camarades de Théorie communiste :

« Tant que l'essentiel de la production théorique consista en une critique de cette décomposition [l'ultragauche], le rapport que cette dernière conservait avec *la lutte des classes* et *la perpétuation de ses aspects politiques*, rejaillissait par un effet de contagion sur cette critique, qui par là trouvait sans avoir à s'en soucier, cette dimension concrète [de la perspective communiste] [...] Avec la critique du programmatisme [du paradigme ouvrier de la révolution],

27 Cf. §21.

28 Cf. N°2, §61.

29 Cf. §32.

*la capacité à penser le lien entre la situation actuelle et la révolution comme action spécifique de la classe est devenu problématique*³⁰. »

Et c'est bien ainsi que la théorie postprolétarienne de la révolution s'est établie comme telle à partir de la fin des années 1960. Mais aujourd'hui le malaise tient au fait qu'il n'est plus possible de « penser » la révolution comme action spécifique du Prolétariat³¹ et que de ce fait, comme l'écrit Denis³² : « Il n'y a pas de solution pour comprendre que la Théorie communiste se situe au-delà des "limites" de son époque³³. » Pour ma part je dirais « il n'y a *plus* ».

§ 26 Déjà, R. Simon, avait noté le malaise : dans un projet de revue plus large que le projet de *Théorie communiste*, il pouvait écrire en décembre 1994 :

« Pourquoi un tel projet maintenant ? De façon immédiate, je dirai qu'il s'agit de rompre l'isolement, l'atomisation, entre des personnes qui ont mené une réflexion théorique intéressante et qui, cela serait étonnant, n'ont pas abandonné tout travail, malgré parfois un long silence. Les personnes à qui je fais parvenir cette lettre [...] ont toutes en commun d'avoir été prises dans la dynamique théorique amorcée à la fin des années 1960, chacun ayant investi et développé, souvent de façon unilatérale, un aspect de cette dynamique théorique. Celle-ci est parvenue à son terme sans que nous ayons su ou pu, jusqu'à maintenant, dépasser de façon positive l'affirmation du prolétariat et du travail et tout ce qui les accompagnait³⁴ [...], dont la seule critique négative nous tient souvent lieu de perspective communiste.

Une revue plus importante, plus ouverte que celles que nous avons pues réaliser les uns ou les autres est nécessaire pour reconnaître l'importance de cette dynamique théorique qui s'achèverait

³⁰ *Théorie communiste*, n° 14, décembre 1997, p. 14, je souligne.

³¹ § 4.

³² « Denis » (Léon de Mattis, de son vrai nom), fut l'un des principaux animateurs de la revue *Meeting* à laquelle j'ai participé (voir infra, « La communisation... point d'orgue », n° 11), aux côtés de *Théorie communiste* (cf. TC, n° 23 : « Fin de Meeting » — mai 2010). Il a publié depuis *Crises* (2012) aux éditions Entremonde et *Mort à la démocratie* (2007) aux éditions Altiplano.

³³ *Théorie communiste*, n° 17, septembre 2001, p. 134.

³⁴ C'est-à-dire le paradigme de la révolution communiste développé par le mouvement ouvrier.

sinon que dans une déliquescence navrante : entre le “révisionnisme”, les sursauts interventionnistes à l’occasion de tel ou tel événements, la répétition sclérosée, la désespérance ou le retrait pur et simple. Il s’agit de considérer cette production théorique dans son importance et dans sa totalité, pour en marquer l’originalité, la critiquer, la poursuivre et amorcer de nouvelles synthèses. Il faut faire le bilan de ce cycle théorique [...] Si cette revue ouverte et à plus large impact est nécessaire, c’est que ce n’est qu’en se considérant comme totalité, et cela au travers de nos propres conflits, que ce cycle théorique peut se poser dans son originalité, et que s’imposent à nous les problèmes que soulève la situation actuelle.»

- 1 Le projet avorta faute de trouver un écho significatif, si ce n’est au sein d’un cercle restreint de camarades tous plus ou moins en relation avec Théorie communiste, ce qui était en contradiction avec l’esprit de la chose, mais peu étonnant dans la mesure où, finalement, il s’agissait de fédérer les différentes composantes de la théorie postprolétarienne de la révolution sur la base de l’une d’entre elles.
- 2 Quoi qu’il en soit, non seulement cette première tentative reconnaît l’existence d’un cycle théorique particulier, la nécessité de le considérer dans sa totalité, la fin de ce cycle et la nécessité d’en tirer un bilan ; mais encore dans celui-ci, R. Simon reconnaît la présence d’une crise potentielle : tous les ingrédients de celle-ci sont déjà présents dans ce texte surprenant de clairvoyance : la forme groupusculaire à travers laquelle s’est développée la théorie postprolétarienne de la révolution, c’est-à-dire comme point de vue unilatéral qui se veut totalité ; la critique du paradigme ouvrier de la révolution comme unique horizon et, pour finir, les conséquences subjectives d’une activité théorique qui après avoir piétinée pendant dix ans est parvenue à son terme.
- 3 Le projet *Communisation* se proposait de reprendre à son compte ce constat et ses conséquences ; par défaut, c’est *La Matérielle* qui le propose, dans les limites de mon seul point de vue, en tout cas, je l’espère, pour le moment... Peut-être le site Internet *L’Angle mort*, animé par Christian B., pourra-t-il également jouer ce rôle...

§ 27 La trentaine d'années qui vient de s'écouler depuis Mai 68 solde l'effacement de la classe prolétaire comme sujet politique à travers la disparition de ses ultimes formes d'existence, à commencer par celle des « pays socialistes » dans leur concurrence vis-à-vis des « pays capitalistes » pour la conquête de l'hégémonie mondiale : *l'ordre règne désormais à nouveau à Berlin.*

→ C'est là dire (vite) les choses du point de vue le plus spectaculaire. Il faudra montrer en quoi la fin de la crise et le début de la restructuration du mode de production capitaliste à partir de la fin des années 1980, contribuent au même résultat.

§ 27 bis Simultanément, du point de vue théorique, la « période actuelle » solde le cycle de vie historique du Prolétariat — puisque la classe prolétaire n'existe plus comme sujet politique, ce qui était sa nécessaire médiation — et par là celui de la révolution en tant qu'« œuvre » de la classe prolétaire et du communisme comme procédant de la victoire de celle-ci.

§ 28 *Hic Rhodus, hic salta...* Le « fragment dérisoire du temps » que nous étions parvenus à faire notre s'est refermé ; l'histoire n'a plus « la mission [...] d'établir la vérité de l'ici-bas³⁵ » : il faut sauter dans l'inconnu et tout reprendre au commencement.

§ 29 Ce commencement, ce n'est pas l'Histoire de la spéculation systématique en sa Nécessité : c'est « l'histoire selon l'ordre du temps » — pour reprendre la formule de Marx qui l'a si peu mise en pratique sinon, comme ici, pour attaquer Proudhon qui avait eu le tort de ne pas adhérer aux Comités de correspondance communistes — ; c'est « l'histoire réelle, profane des hommes dans chaque siècle », l'histoire qui représente « ces hommes comme les auteurs et les acteurs de leur propre drame³⁶ ».

§ 30 Le commencement, en dernière analyse, c'est la lutte des classes, la lutte des classes telle qu'elle se donne à voir tout de suite dans son cours quotidien, lorsque les prolétaires et les capitalistes s'affrontent dans la défense unilatérale de leurs intérêts immédiats respectifs, pour leur reproduction particulière : voilà le point d'appui pour soulever la théorie. *Ibi statur...* on en reste là. Restons-en

35 § 1.

36 K. Marx, *Misère de la philosophie*, op. cit., 1965, p. 83-84.

à ce que donne à voir immédiatement la lutte des classes factuelle sans chercher ce qu'elle peut cacher, signifier, manifester, etc. : l'État de la classe capitaliste veut remettre en question le système de retraite par répartition, la classe prolétaire lutte pour défendre ses acquis ; la classe capitaliste décide de délocaliser ses usines, les prolétaires se battent pour « travailler au pays » parce qu'ils n'ont pas envie d'aller ailleurs, ou pour obtenir le moins mauvais plan social possible... Rien d'autre dans tout cela que ce qui se donne à voir immédiatement : pas de « subjectivité sociale » révolutionnaire, pas d'« autonomie », pas de « détermination communiste du prolétariat », pas de « contradiction qui porte son dépassement », pas de « limites » des luttes... *rien*³⁷. Rien qui puisse faire que la révolution communiste, si elle est communisation immédiate de la société capitaliste, soit autre chose qu'*un commencement à partir de rien*...

§31 J'ai dit au §8 que c'était là le principal acquis de la théorie postprolétarienne de la révolution, c'est toujours vrai, mais *on ne peut plus* se permettre désormais de poser ce rien au seul niveau pratique : il faut *le tenir également en théorie*, c'est-à-dire abandonner la systématité théorique qui nous a permis de ne pas perdre la révolution dans ce « rien ».

§32 La question n'est plus : comment le prolétariat agissant en tant que classe peut-il abolir les classes — c'était là la question fondatrice de la théorie postprolétarienne de la révolution, exprimée plus ou moins explicitement selon ses courants.

→ 1 C'est effectivement en ce sens que le cycle théorique qui s'est établi à partir de la fin des années 1960 peut être dit postprolétarien, malgré la critique du paradigme ouvrier de la révolution et à cause des modalités de celle-ci : *prolétarien*, donc, dans la mesure où elle a opérée (chez les universalistes comme chez les actualistes) comme une « réinstallation » de la classe prolétaire Sujet de la révolution ; post en ce que cette réinstallation a procédé de la critique de la classe prolétaire comme sujet politique, c'est-à-dire de la médiation concrète qui donnait à la théorie du Prolétariat son effectivité *hic et nunc*. C'est cette critique de la médiation qui fait dès l'abord de la théorie

37 Remarque §32 bis.

postprolétarienne une théorie *problématique* dans son *abstraction*³⁸, avant même sa crise actuelle.

- 2 C'est Bruno Astarian qui exprime la chose de la façon la plus claire lorsqu'il écrit: «Le sujet de la révolution communiste n'est pas le prolétariat qui s'affirme, mais le prolétariat qui *se nie*³⁹.» «Il découle de ce qui précède que notre texte n'a pas pour objet les luttes actuelles du prolétariat, pas plus qu'il ne donne de recettes toutes faites pour sortir du désarroi présent de la pratique théorique. Nous pensons en effet que, pour remettre les pendules théoriques à l'heure, il est nécessaire d'adopter un point de vue plus abstrait: celui où l'être du prolétariat apparaît à nu, dans sa contradiction⁴⁰.» La théorie «sait qu'elle est elle-même séparée, par sa *propre négation*, du communisme qui est cependant le point de vue d'où elle acquiert sa vérité: pour le meilleur et pour le pire, elle est *condamnée à l'abstraction* la plus grande. Ce n'est qu'à ce niveau qu'elle peut être effectivement *active*, qu'elle peut comprendre les nécessités et les possibilités du moment, fixer à partir d'elles des exigences minimales, donner un but à un mouvement (actuel) qui n'a apparemment plus de sens. L'abstraction n'exclut nullement que la théorie intervienne, surtout lorsque l'activité sociale négative lui donne une impulsion tant dans ses capacités de formulation que de socialisation. Mais *en aucune façon la théorie ne peut être politique* [et c'est bien là le problème, je souligne]. Elle refuse toute illusion, y compris sur elle-même: la révolution est aussi besoin de la conscience, celui de rejeter le carcan de l'abstraction séparée⁴¹.»

§ 32 bis La question est désormais: *dans quelles circonstances la lutte entre la classe prolétaire et la classe capitaliste, agissant chacune pour la défense de leurs conditions de reproductions respectives, peut-elle «dévier» de son sens défensif et prendre un tour révolutionnaire?*

38 § 26.

39 *Crise et communisme* (1983), p. 7, th. I.

40 *Ibid.*, p. 5-6.

41 *Ibid.*, p. 27, th. XXXI. Comme je l'ai signalé plus haut, je pense rééditer ce texte.

→ Je dis « dévier » et non « transcroître ». Le *clynamen* — puisque c'est de cela dont je m'inspire (j'y reviendrai une prochaine fois) — n'est pas un « plus de la même chose » comme la transcroissance (en tout cas au sens où ce terme est communément employé dans *Théorie communiste*), mais rupture d'une même trajectoire qui en cours de route dévie de sa route initiale. Le résultat de cette déviation est quelque chose de plus que sa prémisse, tout en étant dans le même « élément » ; il est la conséquence positive d'un enchaînement de faits positifs (finis, déterminés) : pas de contradiction, pas de négation de la négation, donc, seulement le heurt de déterminations finies, des conséquences ou des inconséquences⁴².

§ 32 ter Dans quelle *conjoncture* — au sens strict de « situation qui résulte d'une rencontre de circonstances et qui est considérée comme le point de départ d'une évolution, d'une action » — la lutte des classes peut-elle elle-même *se révolutionner*, si tant est qu'« il n'est pas imbécile de penser qu'un mouvement puisse dépasser ses causes initiales, tout dépend de leur nature, et de la capacité dans le cours de la lutte à les porter au jour dans sa pratique, ses déclarations, ses cibles⁴³ ».

→ Cela signifie que la révolution ne doit pas — parce qu'elle ne peut plus — être pensée en termes d'activité d'une classe (elle n'est plus révolution prolétarienne⁴⁴), *même si cette activité s'exerce contre l'autre classe*, mais comme activité de la *lutte elle-même* que se livrent la classe prolétaire et la classe capitaliste. La révolution est « un processus sans sujet » (comme le dit Althusser), donc un processus, par définition, *contingent* et *aléatoire*, caractères qui loin de la déconsidérer aux yeux de l'histoire — une chose contingente et aléatoire est certes « nécessairement non nécessaire » (« inéluctable », « déterminée ») mais cela ne signifie pas qu'elle soit *inconséquente* (et par là *on change radicalement de « philosophie »* dans la mesure où l'on quitte la systématisme spéculative) — la remettent au contraire à sa juste place comme histoire « selon l'ordre du temps », histoire qui représente les « hommes comme les auteurs et les acteurs de leur

42 § 53.

43 L. Martin (alias R. Simon), *Le Journal d'un gréviste* (décembre 1995-janvier 1996), Les Vignières, TC Éditeur, 1996, p. 55.

44 Cf. § 4.

propre drame⁴⁵ » ; en l'occurrence « les hommes », c'est-à-dire les prolétaires et les capitalistes constitués en classes et non plus la « contradiction » ou la « négation de la négation ».

§ 33 La disparition du prolétariat comme sujet politique, c'est-à-dire de la « masse des travailleurs » organisée en classe donc en parti⁴⁶, qui épuise le *concept marxien de classe* en ce qui concerne le prolétariat, oblige à reconsidérer celui-ci.

Il faut désormais considérer immédiatement la lutte des classes comme *détermination réciproque* — particularisation au sein de la totalité sociale simultanément constitutive et ainsi constituée — de la classe prolétaire et de la classe capitaliste et non plus comme *médiation* de l'autodétermination du Prolétariat dans son sens révolutionnaire. Ainsi les classes ne sont-elles ni un point de départ (abstrait) comme en soi du sens révolutionnaire pour le prolétariat, ni un point d'arrivée (également abstrait) comme « *classement des individus*, définis par leurs modes de consommation élevés au rang de “réalités sociales”⁴⁷ » : *concrètement*⁴⁸, les classes de la société capitaliste sont un *processus infini de constitution* dans leur particularité, c'est-à-dire lutte des classes, qui ne s'achève que dans la communisation de la société ; ce qui revient à dire que la lutte des classes n'est plus une médiation que pour elle-même, autrement dit qu'elle n'est plus du tout une médiation... Si l'on préfère, la réalité des classes sociales n'est ni spéculative ni sociologique, elle est historique ; elle est l'histoire de la particularisation réciproque de la classe prolétaire et de la classe capitaliste dans le procès de subordination et donc dans leur affrontement quotidien, particularité toujours à (re)construire, histoire de l'*identité* des deux classes, non plus absolue, exclusivement, mais *relativement* l'une à l'autre, dans un rapport d'implication réciproque, identité toujours à (re)construire, jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'abolition des classes qui n'est que l'ultime manifestation de la chose. De ce

45 § 29.

46 § 4.

47 « Éléments d'une grille de lecture du démocratisme radical » in *Théorie communiste*, n° 17, p. 33 — conception que l'auteur de l'article critique, sans préciser pour autant ce qu'est la classe comme point de départ.

48 § 6.

point de vue, comme l'écrivent Dauvé et Nesic, « il n'y a pas de crise du capitalisme, seulement une crise des "acteurs", c'est-à-dire des classes du capitalisme⁴⁹ ».

§ 34 C'est là une première approche de la chose ; j'y reviendrai. C'est un point central dans la mesure où parler de la révolution, c'est parler de la lutte des classes et que l'on parle de la lutte des classes en fonction de la conception que l'on a des classes. La lutte des classes c'est avant tout la lutte *des* classes.

VOUS AVEZ DIT « INDÉTERMINISTE » ?

§ 35 La façon dont François pose mes positions par rapport au courant actualiste de la théorie postprolétarienne de la révolution appelle quelques remarques dans la mesure où elle demande que l'on s'entende sur deux choses : 1) le sens du mot « système » ; 2) celui du couple « déterminisme/indéterminisme » ; les deux étant finalement liés.

§ 36 Il y a système et système. Mon « indéterminisme » — je laisse aux camarades de Théorie communiste le soin de se prononcer sur leur propre « déterminisme » — peut être dit « systématique » si l'on entend par là qu'il va jusqu'au bout de sa logique, ou en tout cas qu'il se propose de le faire ; ou encore qu'il se veuille *cohérent* dans les propositions qu'il articule... mais à ce titre uniquement ; et alors il ne s'agit que d'une systématiquité *de forme*. En revanche ce caractère systématique n'a rien à voir avec la *systématiquité spéculative* ou *scientifique* mise en œuvre par les camarades de Théorie communiste (ni avec l'essentialisme du courant universaliste) qui est une systématiquité *de forme et de contenu* comme « compréhension achevée de la fin en sa nécessité se présupposant dans son origine⁵⁰ ». Ce qui est, pour le courant actualiste, la « solution pour comprendre que la Théorie communiste se situe au-delà des "limites" de son époque⁵¹ ».

Ma position est donc essentiellement *a-systématique*. Qualifier les propositions que je peux énoncer de « système », et par là les

49 G. Dauvé, K. Nesic, « Il va falloir attendre », p. 10.

50 § 45.

51 § 25.

aligner sur le système spéculatif técéiste, occulte la spécificité de celui-ci dans son fond rationnel — c'est-à-dire, précisément, l'objet de ma critique —, permet d'éviter de se poser des questions et de réfléchir sur celui-ci — d'accepter de rentrer dans la logique spécifique de ce que je dis⁵² — et en retour de banaliser cette critique, de la considérer non pas comme telle mais comme une position « autre » qui « n'est pas moins fondé dans le cycle actuel de lutte » que l'autre⁵³, même si elle est « inadéquate au mouvement historique du capital⁵⁴ ».

Je veux bien être « indéterministe » si cela signifie a-systématique, ce à quoi renvoie pour moi le « déterminisme ».

§ 37 Mon indéterminisme « empirique » « réaliste » est « à la limite, antidialectique [...] parce qu'il admet que la conception réaliste ne peut pas totalement réfuter celle qu'il caractérise comme philosophique ou idéaliste, c'est-à-dire la déterministe⁵⁵ ». C'est là une position ancienne ; je ne me pose plus aujourd'hui la question du rapport entre « réalisme » et « idéalisme » en termes de réfutation. Je ne critique pas la systématique spéculative dans l'absolu mais *relativement* au cours actuel de la lutte des classes — depuis la fin des années 1980 — par rapport auquel elle n'est plus rigoureusement tenable (éventuellement je peux critiquer des inconséquences dans sa mise en œuvre, mais ce n'est pas du tout la même chose). Si la systématique spéculative peut ainsi être dite « in-juste », ou non pertinente, il ne faut pas tant réfuter la chose elle-même que critiquer qui perdure à la mettre en œuvre encore, réduisant ainsi les avancées théoriques de la théorie postprolétarienne de la révolution en un *formalisme appliqué* de plus en plus défensif.

Alors, s'il existe des « problématiques qui ont fait leurs preuves⁵⁶ », raison de plus pour les mettre à l'épreuve. Ce que l'auteur de cette formule ne voit pas, c'est qu'il renvoie par là lui-même au passé ce qu'il souhaite encenser — ce qui revient d'ailleurs au même.

52 Cf. § 10 → 2.

53 § 16, 17.

54 § 19.

55 § 16.

56 § 27.

§ 38 Refuser de continuer à considérer que la contradiction prolétariat/capital porte en elle son nécessaire dépassement, et que cela même est sa raison d'être⁵⁷, c'est-à-dire refuser la systématisme spéculative — voilà, sur le fond, en quoi consiste mon « indéterminisme » — ne signifie pas que je confonde la révolution comme communisation immédiate (sans période de transition) de la société et le fait que la révolution puisse être immédiate — mon « indéterminisme » n'est pas un « idéalisme de la liberté⁵⁸ ». Il y a certainement un chemin à parcourir, un chemin qui est, d'une part, le cours quotidien des luttes dans leur « matérialité » — la lutte pour la « matérielle », comme on disait avant — et, d'autre part, en théorie, celui de l'analyse du procès de constitution des classes de la société capitaliste⁵⁹.

§ 39 Mon « indéterminisme » n'est pas synonyme d'immédiatisme ou alors uniquement dans un sens *réaliste*, ce qui le distingue aussi bien de la systématisme spéculative du courant actualiste que des théories essentialistes de l'universalisme. Aussi dire a priori qu'il est « adéquat à la pratique des anticitoyennistes⁶⁰ » et de nature à leur donner un cadre théorique « systématique » est allé un peu vite en besogne.

Ce nouvel amalgame fait peu de cas de l'existant — mais il est vrai que, selon François, les « anticitoyennistes [...] par méfiance de la théorie, en font le plus souvent de la mauvaise [*sic!*] ». (S'il y a des camarades qui prennent la contestation d'un travail particulier pour un refus du travail en général, il y en a d'autres qui prennent le refus d'une théorie singulière pour un refus de l'activité théorique en général!)

Bref, quoi qu'il en soit, si lesdits « anticitoyennistes » sont sur des positions essentialistes et/ou universalistes (au nom de l'Humain, de l'Autonomie...), ils n'auront rien à faire de mes théories! S'ils s'y reconnaissent c'est qu'ils ne seront plus sur de telles positions, sans pour autant rejoindre le camp actualiste... Dans tous

57 Cf. *Théorie communiste*, n° 17, p. 131, dernier §.

58 § 12.

59 § 33.

60 § 16.

les cas c'est leur problème (mais c'est surtout celui du courant actualiste) et pas le mien !

§ 40 Si l'on veut dépasser le malaise actuel de la théorie de la révolution communiste⁶¹, par là « sauver » la théorie postprolétarienne de la révolution, avec elle le cycle théorique passé et la théorie de la révolution communiste — c'est-à-dire la perspective communiste dans notre époque —, il faut rompre avec la théorie postprolétarienne. Celle-ci doit s'achever en *autocritique* afin de donner tout ce qu'elle a contenu. Pour cela il faut avant tout rompre avec son *fond rationnel*.

Ce travail de rupture est immense et, sauf à vouloir comme le baron de Münchhausen se sortir du marécage en tirant le cheval que l'on monte par la peau de cou, il ne saurait être mené à son terme (pour autant qu'il en ait un en théorie) en solitaire. En ce sens il n'exclut a priori personne, ni aucune piste.

LIRE HEGEL.

LE SYSTÈME SCIENTIFIQUE DU VRAI

*'A prigessione addo'jèsce, trase'*⁶².

— Proverbe napolitain

§ 41 La première chose à dire de la systématité de la théorie postprolétarienne est qu'elle est conservée de la systématité marxienne telle qu'elle s'exprime au bout du compte dans le *syllogisme de la constitution en classe du prolétariat*⁶³ — j'y reviendrais prochainement —, laquelle est la stricte continuation de la systématité *hégélienne* dans le paradigme ouvrier de la révolution ; la « philosophie comme système de la science » se posant pour sa part comme achèvement et réalisation de toute la pensée occidentale dans son *dualisme conscientiel* (séparation du sujet et de l'objet réconciliés dans leur *identité processuelle*)... Tout ça vient donc de loin ! Enfin, la liaison entre la systématité postprolétarienne et le paradigme ouvrier tient à l'*inachèvement* de la critique de celui-ci

61 § 25 et 26.

62 La procession, par où elle est sortie, elle rentre.

63 Cf. § 4.

par celle-là, en ce qu'elle laisse intouché son *fond rationnel*, c'est-à-dire, précisément, sa systématité⁶⁴.

→ 1 « Les philosophes ont seulement interprété le monde, ce qui importe, c'est de la changer. » Depuis ce « coup de clairon » de Marx dans l'ultime thèse sur Feuerbach, la philosophie est disqualifiée dans le camp des théoriciens de la révolution communiste au nom de son irréductible « idéalisme »... « C'est beau, mais ça ne veut rien dire. » Tel est le commentaire lapidaire d'Althusser sur cette dernière thèse. « Les philosophes », en effet, « ont *tous* voulu agir sur le monde, pour le faire avancer comme pour le faire régresser ou le maintenir en son statu quo⁶⁵ ». Mais « la philosophie » reste un sujet tabou... alors que tout le monde continue à « en faire », sans le vouloir, sans le savoir ou en se cachant les yeux et en se pinçant le nez... à commencer par les théoriciens postprolétariens qui, au travers de la conservation de la systématité spéculative, s'inscrivent de fait dans l'histoire de la philosophie occidentale.

→ 2 Il est des époques où, dans l'urgence des problèmes à résoudre, on peut ne pas être très regardant sur l'origine des concepts que l'on met en œuvre et où le blanchiment de ceux-ci ne pose pas de difficultés dans la mesure où il s'agit d'une question de survie : la période qui va de la fin des années 1960 à la fin des années 1970, au cours de laquelle s'affirme la théorie postprolétarienne de la révolution, est l'une de celles-ci. Nous n'en sommes plus là aujourd'hui et il faudra bien aller voir de plus près ce qui se passe depuis plus de deux millénaires dans la philosophie...

§ 42 C'est là que la façon *extérieure* de prendre la chose, donc limitée ; mais on voit déjà par cette mise en perspective le poids de l'héritage (de l'hypothèque ?) que doit assumer la théorie postprolétarienne de la révolution... et qui s'engage dans sa critique.

→ C'est le paradigme ouvrier de la révolution qui appelle la systématité comme schème logique de la théorie qui le sous-tend et non celle-ci qui constitue celui-là, lequel s'explique par le rapport

⁶⁴ § 7.

⁶⁵ L. Althusser, « Sur la pensée marxiste », *op. cit.*, p. 21-22.

de classe qui caractérise la subordination formelle de la classe prolétaire par la classe capitaliste ainsi que par des raisons de conjoncture politique et théorique (philosophiques)... J'y reviendrais.

§ 43 Hegel n'est pas le premier à présenter sa philosophie comme systématique : Aristote, Leibnitz et Kant... l'ont fait avant lui, « mais cette présentation n'est qu'une prétention dans la mesure où la pensée de l'être qu'ils proposent, bien loin d'être cette unité avec soi-même constitutive de tout système, comporte en elle-même la différence non surmontée (sous la forme de juxtaposition, de mélange ou de domination unilatérale) du développement de l'être pensé et du mouvement de la *pensée* de cet être. Le système hégélien est, au contraire, véritablement un *système* et le système, parce qu'en lui l'ordre des raisons de connaître et l'ordre des raisons d'être, le processus logique et le processus ontologique sont identiques [...] »⁶⁶. »

§ 44 C'est en ce sens que Hegel peut énoncer dans la préface des *Principes de la philosophie du droit* son célèbre « Was vernünftig ist (ce qui est rationnel) das ist wirklich (est effectif) und was wirklich ist (et ce qui est effectif) das ist vernünftig (est rationnel) »⁶⁷. »

Le terme *wirklich* — que l'on a d'abord traduit par « réel », ici par « effectif » — a une signification précise chez Hegel : ce qui est effectif n'est pas le réel au sens d'une réalité donnée abstraitement, c'est-à-dire faisant l'objet d'une simple constatation empirique, sous la forme d'un « en soi » immédiat, mais le *résultat* d'un processus résultant d'un agir efficient qui lui donne *sens* comme *résultat de son propre travail d'élaboration*, qui le fait accéder à l'effectivité (*Wirklichkeit*), au prix de la « médiation », qui permet au contenu de développer complètement ce qu'il est à *partir de lui-même*, donc de manière « immanente ».

- 1 On verra une autre fois comment, en ce sens, le syllogisme marxien du Prolétariat est l'exposé d'un tel procès d'effectivité, moyennant le prolétariat comme sujet politique dans son parti.
- 2 À part ça, on ne saurait réduire cette formule, comme le font les *Insomniaques*, au slogan de Mai 68 « Prenons nos désirs pour

⁶⁶ B. Bourgeois, « Présentation », *op. cit.*, p. 9, je souligne.

⁶⁷ Cité dans J. P. Lefebvre, P. Macherey, *Hegel et la Société*, Paris, PUF, 1984, p. 15.

des réalités⁶⁸ » — Marx est plus près de la vérité hégélienne lorsqu'il déclare qu'il a « toujours bravé l'opinion momentanée du prolétariat ». Hegel n'est ni un idéaliste romantique ni un idéaliste de la liberté mais un idéaliste spéculatif, ce qui est complètement différent.

§ 45 Cette affirmation fondamentale de l'hégélianisme permet de comprendre qu'il n'est pas conforme à l'essence de la systématisme d'exposer ce qu'elle est de manière formelle, c'est-à-dire comme une *méthode* extérieure à l'objet sur lequel elle *s'appliquerait* : en tant que *forme*, elle suppose son *contenu*, lequel procède de sa mise en forme... La systématisme ne s'expose pas pour elle-même, elle s'effectue, elle est tout de suite dans son contenu : pas de « discours de la méthode » préalable. C'est ainsi que pas plus Hegel que Marx ne se livrent à une réflexion systématique pour elle-même sur la méthode (et que la théorie postprolétarienne ne s'occupe de la question que du bout des lèvres ou incidemment). Tout au plus peut-on dire que « le commencement et le terme du système exposé sont eux-mêmes systématiques : la première proposition est *déjà en elle-même* son autosuppression en direction de la dernière, et la dernière la *reconduction* de la première (circularité absolue du système)⁶⁹ », ou bien, dit autrement, « le texte spéculatif [synonyme de systématique — je vais y revenir] identifie, en ses propositions, à chaque fois, son point de départ et son point d'arrivée, son commencement et sa fin, et par là s'organise, se configure en un tout⁷⁰ » ; bref, la systématisme, c'est « la compréhension achevée de la fin *en sa nécessité* se présupposant dans son origine⁷¹ ».

§ 46 La systématisme ne saurait être un nouveau formalisme logique qui s'applique à n'importe quelle représentation ; au contraire elle est intelligence, au sens latin du terme (*intuslegere*), c'est-à-dire lecture de l'intérieur, du dedans, démarche qui nécessite « qu'on s'abandonne à la vie de l'objet, ou ce qui signifie la même chose qu'on ait présente et qu'on exprime la nécessité intérieure de cet

68 D. Joubert, *Marx vs Stirner*, Paris, L'Insomniaque, 1997, p. 12.

69 B. Bourgeois, « Préface » in G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Vrin, 1997, p. 227, je souligne.

70 *Ibid.*, p. 294.

71 *Ibid.*, p. 257, je souligne.

objet⁷² ». Cette attitude théorique est fondatrice de la systématisme lorsque Hegel reproche à Kant sa « manière de procéder [...] consistant, au lieu de dériver du concept les déterminations d'un objet, à le placer simplement sous un schéma tout prêt par ailleurs⁷³ »... et ainsi de ne pas « saisir la logique qui est propre à l'objet en ce que l'objet est en propre⁷⁴ », — formule que Marx reprend à son compte pour l'opposer à Hegel lui-même en le taxant d'inconséquence dans la mesure où, selon lui, a contrario du programme qu'il énonce il ne fait que « reconnaître partout les déterminations du concept logique⁷⁵ » et non la logique propre à ce qu'est l'objet... c'est-à-dire les déterminations du concept logique. C'est pour cette raison que la systématisme est nécessairement spéculative, c'est-à-dire « miroir (*speculum*) pensant du concept même immanent à l'être⁷⁶ » ou « identité concrète de cet être et d'une pensée qui n'a qu'à le refléter (*speculum*) en son dire⁷⁷ ».

→ Pour cette raison la spéculation hégélienne, dans sa systématisme, avant d'être une théorie de la contradiction, est une pensée de l'identité. Sur le fond, Hegel ne contrevient pas au principe de (non) contradiction (ou d'identité) qui caractérise l'entendement : il en fait au contraire un moment essentiel (mais qui doit être dépassé) de la Raison comme nécessité intérieure de l'objet (logique propre à l'objet en ce que l'objet est en propre), « rythme du tout organique ».

§ 47 La nécessité de la philosophie hégélienne comme *système scientifique du vrai* est la nécessité d'une philosophie affirmant l'identité de l'identité à soi qu'est le sens éternel de l'être (l'être est toujours identique à lui-même dans sa permanence) et de la *différence d'avec soi* qu'est l'être temporel du sens (cette permanence n'existe que dans ses formes temporelles diverses) ; c'est ainsi que B. Bourgeois peut faire remarquer que dans le hégélianisme « l'identité empiète sur la différence (la raison est *identité* de l'identité et de

72 *Ibid.*, § 53, p. 135.

73 G. W. F. Hegel, *La Science de la logique*, *op. cit.*, p. 309.

74 K. Marx, *Critique du Droit politique hégélien*, Paris, Paris, Éd. Sociales, 1975, p. 149.

75 *Ibid.*

76 B. Bourgeois, « Préface », *op. cit.*, p. 267.

77 *Ibid.*, p. 287.

la différence)⁷⁸ ». Dit autrement, la scientificité hégélienne réside dans l'identité processuelle (au sens où elle n'est pas simultanée mais opère à travers des médiations) de l'essence (identité) et de la forme (différence) de l'être vrai.

§ 48 Cette théorie de l'identité pose immédiatement — et c'est fondamental — une *double nécessité*: une nécessité d'*existence*, de fait, historique, chronologique — puisque la raison éternelle dont le système se veut la manifestation vraie est dans l'histoire — ; une nécessité d'*essence*, de sens, spéculative, logico-ontologique — puisque ce qui se réalise historiquement ne fait que déployer le contenu de l'un des moments de l'autodétermination éternelle qu'est le sens rationnel. Il existe donc une étroite intimité entre la *nécessité historique* et la *nécessité logique* qui fait la systématiscité scientifique, intimité due au fait que leurs expositions respectives se font écho comme expression d'une même nécessité totale de la Raison dans l'Esprit absolu: la nécessité historique n'existe que logiquement et la nécessité logique qu'historiquement...

Cette théorie de la double nécessité, corrélatrice de la théorie de l'identité, est certainement le point le plus « opérationnel » de la systématiscité spéculative dans la mesure où il permet de travailler simultanément l'histoire et le concept, l'histoire dans son concept ou le concept dans son histoire et ainsi éviter à la fois le formalisme logique (que Hegel reproche à Kant) — puisque le sens est dans l'histoire de son objet —, et l'historicisme — puisque l'objet dans son histoire est histoire de son sens.

- 1 « Philosophie comme système de la science » ou comme « système scientifique du vrai », « savoir vrai », « systématiscité scientifique » ou « spéculative », « encyclopédie des sciences philosophiques »... Tous ces termes sont plus ou moins synonymes et s'imbriquent. Il est difficile de les isoler les uns des autres dans une définition unilatérale... par définition, dans la mesure où ils n'existent que dans le passage de l'un dans l'autre.
- 2 La *science* c'est le savoir vrai, c'est-à-dire le savoir de la totalité dans son advenir, donc le savoir concret (par opposition à l'abstraction qui sort la chose de la totalité), le savoir de ce qui

est, donc, rationnel. Savoir de la totalité elle a pour caractère d'être *systématique* dans son exposé de soi-même, c'est-à-dire de tenir en permanence le tout dans le particulier, l'identique dans le dissemblable, le point de départ dans le point d'arrivée et réciproquement... La science est ainsi nécessairement *spéculative* dans la mesure où cette systématité existe comme vérité de l'objet lui-même (et non un schéma qu'on lui plaque dessus de l'extérieur); et spéculative elle ne peut être que systématique. Elle est enfin nécessairement *encyclopédique*, non comme somme au bout du compte (à la différence des encyclopédistes du XVIII^e siècle), comme résultat, mais parce qu'elle vise a priori le savoir comme totalité organique: l'*Encyclopédie* est bien l'encyclopédie des sciences, mais des sciences *philosophiques*, c'est-à-dire du savoir vrai.

§ 49 Cela pourrait rester toutefois encore trop formel si l'on ne dit pas que la nécessité totale dont il s'agit (nécessité historique et logique) implique l'existence d'un *Sujet* dans l'identité duquel tout se résout comme *autodifférenciation* de son *identité* absolue, « la science de l'Absolu est essentiellement un système, écrit Hegel, parce que le vrai concret existe seulement *en se développant en lui-même, en se saisissant et se maintenant comme unité*, c'est-à-dire comme totalité⁷⁹ ». *Sans Sujet, il n'y a pas de systématité qui tienne*, et pour cette raison la forme et le contenu sont identiques (ce qui revient à définir la spéculation, comme on vient de le voir) ou, si l'on préfère, « la forme est un aspect du processus essentiel, non sa figuration abstraite et séparable⁸⁰ »: « c'est pourquoi il n'y a aucune nécessité d'appliquer de l'extérieur au contenu concret le formalisme; celui-là est, en lui-même, le passage dans celui-ci, lequel cependant, cesse d'être un tel formalisme extérieur, parce que la forme *est le devenir indigène du contenu concret lui-même*⁸¹ » qui est « quelque chose d'effectif, un *sujet*, ou un advenir à soi-même⁸² ».

79 G. W. F. Hegel, *Précis de l'Encyclopédie des sciences philosophiques*, Paris, Vrin, 1952, § 14, p. 39, je souligne.

80 I. Garo, *Marx, une critique de la philosophie*, Paris, Seuil, 2000, p. 123.

81 B. Bourgeois, « Préface », *op. cit.*, § 56, p. 139, je souligne.

82 *Ibid.*, § 20, p. 71, je souligne.

§ 50 Deux conséquences essentielles découlent de ce qui précède. D'abord le fait qu'il n'est pas possible de distinguer, comme le fait Engels, la « méthode » qui serait le « côté révolutionnaire » de la spéculation hégélienne, du « système » qui serait son côté réactionnaire, mystifié ou, comme le dit Marx de « découvrir dans la gangue mystique le noyau rationnel ». *Toute systématiscité embarque nécessairement sa nature spéculative*, c'est-à-dire son *noyau rationnel* qui n'est pas, comme Marx feint de le croire, raison ratiocinante ou entendement, mais pensée *concevante* de l'unité, c'est-à-dire du Sujet se pensant lui-même.

§ 51 La seconde conséquence porte sur ce que cela induit du point de vue du théoricien spéculatif et de son activité théorique.

Le théoricien spéculatif est littéralement *traversé* par sa spéculation — on a vu plus haut⁸³ qu'il doit s'abandonner à la vie de l'objet — dont il n'est pas l'« auteur » mais un simple vecteur singulier, modeste porte-parole de la chose elle-même.

→ 1 En ce sens Althusser a raison d'écrire à propos de la conception marxienne de la critique que « c'était le réel, la lutte de la classe ouvrière qui agissait comme véritable auteur (agent) de la critique du réel par lui-même » et que « l'individu nommé Marx « écrivait » pour cet « auteur », infiniment plus grand que lui, pour lui mais d'abord *par lui, sous son insistance*⁸⁴ ».

→ 2 Bordiga, lorsqu'il écrit qu'il « faut éliminer la personne en tant que sujet. Le parti est le seul organe qui doive et soit capable de mener à bien la tâche de clarification et d'enrichissement [de la théorie]⁸⁵ », ne fait que raisonner en marxiste conséquent.

§ 52 De cette « modestie » découlent deux attitudes. J'ai déjà évoqué la première comme refus de tout discours méthodologique préalable, à laquelle il faut ajouter au niveau pratique le refus de toute utopie : pas plus que Hegel ne s'est laissé aller à définir un État idéal, Marx n'a défini ce que doit être le communisme. La seconde attitude de cette modestie est... *l'immodestie phénoménale* du

⁸³ Cf. § 46.

⁸⁴ L. Althusser « Marx dans ses limites » in *Écrits philosophiques et politiques*, t. I, Paris, Le Livre de poche, 1994, p. 381.

⁸⁵ J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme*, Paris, Spartacus, 1974, Série B, n° 58.

théoricien spéculatif comme seconde nature : doublement légitimé par le fait qu'il ne parle pas de lui-même mais ne fait qu'exposer la vie propre de son objet et que de ce fait il ne peut qu'exprimer la totalité (l'objet dans son être-là, son advenir et son Autre), le système exposé est nécessairement *unique*, *hégémonique* et *exclusif* : il est forcément un système *clos*.

→ Il en va ainsi du hégélianisme qui se pose lui-même comme résolution de toute la pensée occidentale depuis ses origines, contre toutes les philosophies qui l'ont précédé ; du « marxisme » comme alpha et oméga de la théorie de la révolution communiste, contre tous ses concurrents théoriques et politiques passés et présents ; des différents courants de la théorie postprolétarienne comme « moment groupusculaire » de celle-ci, les uns contre les autres — mais à des degrés d'agressivité différents selon le niveau de systématité atteint.

§ 53 Il faut insister sur une chose : *il n'y a de nécessité que systématique ou rationnelle* — ou spéculative, ce qui veut dire la même chose — c'est-à-dire que comme *rythme* intérieur *du tout organique qu'est le Sujet* en ses multiples déterminations. Dans cette nécessité qui est autodéploiement, automouvement vers soi, autodétermination, identification à soi... le Sujet ne sort jamais *essentiellement* de lui-même (s'il s'aliène ce n'est que pour mieux se retrouver) dans la mesure où il s'agit d'« avoir la contradiction pour ne pas l'être » de « *se contredire* pour ne pas être contredit⁸⁶ » : le devenir rationnel dans sa nécessité est un *advenir*, une identité processuelle ou un processus identitaire dans lequel la chose trouve son *sens*, c'est-à-dire se (re)trouve dans son concept. Je l'ai déjà dit et je le répète : *sans Sujet, il n'y a pas de systématité qui tienne*, il n'y a pas de pensée qui soit en mesure de tenir la totalité : il n'y a que le heurt de déterminations finies, donc pas de nécessité, seulement actions conséquentes ou in conséquentes, des circonstances, une conjoncture particulière⁸⁷ ...

§ 54 Chez Hegel, cette situation de disparition du Sujet peut exister historiquement : « Le besoin de la philosophie, écrit-il, [i.e.

86 B. Bourgeois, « Hegel » in *Histoire de la philosophie*, t. III, Paris, A. Colin, 1997, p. 93.

87 Cf. § 32.

de la spéculation rationnelle] ne peut naître qu'à des époques de crise lorsque "la puissance de l'unification disparaît de la vie des hommes et les oppositions perdent leur rapport vivant et leur réaction réciproque et deviennent indépendantes". La philosophie ne peut surgir que sur la base d'une certaine situation historique et celle-ci est la "scission". "La scission est à l'origine du besoin de la philosophie⁸⁸." »

Dans de telles périodes, la Raison qui unifie s'efface au profit de l'entendement séparateur, mais ce n'est que pour mieux préparer un nouveau triomphe de la Raison qui n'abdique jamais : « Souvent il semble que l'esprit s'oublie, se perde ; mais à l'intérieur il est toujours en opposition avec lui-même. Il est progrès intérieur — comme Hamlet dit de l'esprit de son père : "Bien travaillé, vieille taupe !" — jusqu'à ce qu'il trouve en lui-même assez de force pour soulever la croûte terrestre qui le sépare du soleil [...] Alors l'édifice sans âme, vermoulu, s'écroule et l'esprit se montre sous la forme d'une nouvelle jeunesse⁸⁹. »

§ 55 « Un temps d'arrêt n'est pas l'arrêt du temps. Le creux de la vague n'est pas l'océan. Le "Tout" hégélien n'était pas le "Vrai" et sa vérité n'était pas le Tout. Le résultat n'était pas la fin. La taupe n'avait pas fini son travail. La négativité s'appellera désormais Révolution. Lorsque la Révolution aura accompli son travail souterrain, alors, dit Marx, "L'Europe sautera de sa place et jubilera : Bien creusé, vieille taupe !" »

L'Esprit ne s'était pas oublié⁹⁰. »

88 K. Papaioannou, *Hegel*, Paris, Presses Pocket, 1962, p. 25.

89 G. W. F. Hegel, *Cours sur l'Histoire de la philosophie*, cité dans *ibid.*, p. 119.

90 *Ibid.*

N° 2 DÉCEMBRE 2002

CONCEPT PRÉLIMINAIRE 2

Je préférerais que tu dises plus franchement ton point de vue personnel, ton envie de théorie à toi. Y'a pas de honte¹...

§1 J'ai tardé à répondre à ta circulaire « Communisation² » parce que je voulais d'abord achever le premier jet de mon travail sur Mai 68. Ça y est, je te montrerai cela dès que je l'aurai relu³.

§2 Je trouve ta circulaire un peu formelle. Ta description des deux courants est trop superficielle pour qu'on saisisse bien l'unité organique que tu leur attribues en les mettant dans un « cycle théorique ». Ce cycle, d'ailleurs, n'a pas beaucoup d'autre contenu que de poser en 1975 l'immédiateté du communisme, à croire qu'on n'a rien fait d'autre que de gloser sur cette idée en vingt-cinq ans. Mais surtout, on ne comprend pas pourquoi le cycle devrait s'achever et laisser la place à une refondation. Que se passe-t-il, dans le mouvement réel, qui invalide ce cycle et *permette de le dépasser*? Malheureusement ta note de juin 2002 sur la systématité⁴ ne nous avance guère sur la question. J'en retiens qu'on a plus le droit de conceptualiser grand-chose, et je crois que ce qu'il me faudrait pour continuer la discussion sur ce thème, c'est de voir comment *tu pratiques la théorie* sur de telles bases. Par exemple, fais un peu fonctionner ton projet de revue. Donne les sommaires idéaux des

1 B. Astarian, 29 novembre 2002. Cf. n° 1, § 9.

2 Il s'agit de mon ultime tentative pour faire démarrer le projet de revue proposé au collectif Senonevero, que j'ai aujourd'hui (en date de ce second numéro), pour ma part, abandonné (cf. n° 1: « Système et Cie »).

3 B. Astarian, *Les Grèves en France en mai-juin 68*, Paris, Échanges et mouvements, 2003.

4 Cf. n° 1, § 41 à 55.

premiers numéros. Rédige un article sur un sujet typique du nouveau cycle et de la façon qui lui est adapté. Je voudrais voir des choses comme ça pour être sûr qu'il y a encore de la théorie dans ton nouveau cycle.

§3 Dernier *grano salis*: tu dis tellement que la nouvelle revue a une base objective qu'on a des doutes. Je préférerais que tu dises plus franchement ton point de vue personnel, ton envie de théorie à toi. Y'a pas de honte... Cela dit, je te répète que si tu arrives à faire exister ce projet qui me semble très boiteux, je te soutiendrai de mes contributions. Incidemment: pour qu'une revue existe, il lui faut des auteurs. Ta circulaire est trop vague pour que ceux qui auraient une démangeaison d'écrire s'y risquent. Tu vas donc te retrouver avec toujours les mêmes dinosaures. Perspective peu marketing...

«Trois questions et une inquiétude, donc...»

§4 Peut-être la lecture de ma première feuille aura-t-elle répondu en partie aux questions de ton courrier. Mais celui-ci, de toutes façons pose trois questions et une inquiétude, qui résument parfaitement l'essentiel de ma problématique actuelle, je vais donc y répondre, ce qui me permettra de préciser mon «concept préliminaire» du premier numéro de mes feuilles.

Trois questions et une inquiétude, donc.

1 *Au-delà des deux courants de la théorie postprolétarienne qu'est-ce qui fait l'unité organique de ce cycle?*

§5 L'unité organique de la théorie postprolétarienne, au-delà des différences de ses deux courants, réside dans son fond *essentialiste*, c'est-à-dire sur le fait qu'elle s'appuie sur une *philosophie* de l'antériorité du sens ontologique de la chose sur son existence, sur son être là immédiat historique.

§6 Contrairement à ce que j'ai pu dire par ailleurs, la *systématicité spéculative* qui caractérise le courant actualiste n'est pas stricto sensu l'archétype de la théorie postprolétarienne mais la forme la plus achevée de l'essentialisme qui est le véritable archétype ou schème théorique de ce cycle. La systématicité spéculative est d'ailleurs transverse aux deux courants dans la mesure où, en tant que tenant du courant universaliste (en tout cas dans *Le Travail*

et son Dépassement), tu la partages avec *Théorie communiste* — tu es d'ailleurs le seul à être dans cette situation théorique et c'est pour cela que *Théorie communiste* a pu faire de toi sa cible préférée.

§7 Plus trivialement, je dirais que ce qui fait l'unité de ce cycle, ou ce qui fait que toute la production théorique depuis la fin des années 1960 constitue un cycle, c'est qu'elle est encore production d'une théorie du Prolétariat comme sujet de la révolution — la révolution comme « œuvre » propre de la classe prolétaire; une théorie du primat des classes sur la lutte des classes comme dit Althusser. La théorie (marxienne) du Prolétariat au sens strict est une théorie de l'affirmation positive de celui-ci comme autodéploiement (même si c'est sur la base de sa position négative dans la société); la théorie postprolétarienne de la révolution — c'est pour cela qu'elle est dite ainsi — est une théorie de l'autodéploiement de cette position comme autonégation de soi. Ceci est valable pour tout le monde, y compris pour *Théorie communiste* qui, en critiquant le concept qui nomme la chose, n'a pas pour autant supprimé la chose elle-même en théorie; ils n'ont fait que rajouter quelques médiations supplémentaires...

2 *Ne retenir que la communisation immédiate de la société comme contenu de ce cycle (acquis dès 1975) revient à dire que l'on n'a rien dit d'autre pendant vingt-cinq ans.*

§8 Si j'insiste effectivement sur ce point, c'est pour deux raisons. D'abord parce que c'est le seul sur lequel tous les courants de la théorie postprolétarienne de la révolution peuvent se retrouver (a priori); ensuite parce que c'est également le point sur lequel nous pouvons nous retrouver avec d'autres milieux théoriques qui n'ont pas notre histoire et n'ont pas connu notre « Era di Maggio » — la circulaire « pour Communisation » était destinée à rassembler...

§9 Cela dit, je suis d'accord avec toi: on n'a effectivement pas dit que ça, mais tout ce que nous avons dit d'autre est déterminé par la critique du paradigme ouvrier de la révolution, du point de vue de *la critique du travail* pour le courant universaliste, de celui de la critique de *l'affirmation du prolétariat* pour le courant actualiste.

§10 Le courant universaliste est celui des deux courants qui est allé le plus loin dans la problématique de la révolution comme communisation immédiate de la société (je pense à ta théorie de

l'*activité de crise* du prolétariat et à l'importance que tu attaches à l'insurrection et plus généralement aux émeutes, ainsi que G. Dauvé⁵, d'ailleurs). Le courant actualiste, pour sa part, est celui qui est allé le plus loin dans la tentative de lier le cours quotidien de la lutte des classes à la révolution (ce n'est pas un hasard si ce que Roland Simon a théorisé dans *Le Journal d'un gréviste*, c'est l'activité de grève et non l'activité de crise — il est vrai que c'était à propos d'une grève et non d'une insurrection, mais quand même).

§11 Sur le papier, la synthèse est belle à faire, mais sur le papier seulement car elle suppose que chaque parti abandonne le fond essentialiste qui est le sien, ou pour le moins accepte de le considérer comme tel au risque de voir remis en question ses schèmes théoriques fondamentaux. Sur ce point je pense que le courant universaliste est plus ouvert au « dialogue » que le courant actualiste (tu en as donné l'exemple, mais aussi Dauvé et Henri Simon d'Échanges et mouvements⁶, tandis que Théorie communiste a donné à de multiples reprises l'exemple du contraire). Je crois que cela tient à la position inconfortable qui est celle du courant universaliste vis-à-vis des luttes immédiates, qu'il ne peut ignorer mais dans lesquelles il a du mal à se reconnaître (d'où l'intérêt porté aux émeutes). A contrario, avec sa théorie des limites des luttes le courant actualiste peut bétonner et se poser comme le seul à tenir la totalité (« des luttes actuelles à la révolution »).

3 *Pourquoi ce cycle devrait-il s'achever et laisser la place à une refondation théorique? Que se passe-t-il dans le mouvement réel qui invalide ce cycle et permet de le dépasser?*

§12 C'est la question la plus délicate — que tu me proposes de résoudre en faisant appel à mon besoin subjectif de théorie. Je refuse cette solution a priori dans la mesure où je ne pense pas que mes positions théoriques actuelles soient des idées qui me sont venues « comme ça » — même Flaubert, même Céline, n'ont pas eu des idées en littérature comme ça... et je ne parle pas de Hegel ou de Marx! En outre je ne vais pas remplacer le Sujet prolétarien par le Sujet théoricien! Faute de mieux je dirais qu'il s'agit d'une *intuition*,

5 Gilles Dauvé ou « Jean Barrot », cf. n° I, § 14.

6 *Ibid.*

ce qui n'est pas la même chose, d'une appréhension globalisante immédiate d'une conjoncture à partir d'un faisceau de microfaits pas forcément concordants, pas forcément situés dans le même élément, pas forcément animés de la même logique... Je sais que c'est peut-être là une définition de l'idéologie, mais s'il ne peut y avoir de théorie sans schème philosophique sous-tendant, peut-il y avoir une théorie sans idéologie supposée ?

§ 13 Finalement, cette question du fondement n'est peut-être pas la plus importante et relève-t-elle encore de la systématiscité postprolétarienne (dont on ne se débarrasse pas facilement), en outre c'est certainement celle qui va déclencher le plus sûrement les « armadas » critiques. On verra bien. Mais j'essaie quand même !

§ 14 Ce cycle doit s'achever parce qu'il ne peut pas continuer, ce qui n'est pas une tautologie ! Le fond essentialiste de la théorie postprolétarienne n'est possible sans inconséquences théoriques que si *le sens en question est celui d'un sujet* et en la matière il s'agit du Sujet prolétarien ou de la classe prolétaire comme Sujet. Or, la classe prolétaire ne peut être théorisée comme Sujet, et donc la théorie du Prolétariat n'est possible que moyennant la classe prolétaire comme « sujet politique », c'est-à-dire comme masse des travailleurs organisée en classe *donc* en parti politique et, à partir de la victoire de la révolution bolchevique, en parti *donc* en État — mais théoriquement c'était déjà la position de Marx et d'Engels avant et après la Commune de Paris, avec la théorie de la dictature de la classe prolétaire.

§ 15 L'effondrement du bloc de l'Est et la chute du mur de Berlin, la disparition des partis communistes occidentaux et la prise d'autonomie de leurs syndicats — ex-« courroie de transmission » du parti — qui courent de façon pitoyable après le « mouvement social » des petits bourgeois défendant leurs « réserves » (patrimoniales, culturelles...), à partir de la fin des années quatre-vingt, est l'épitaphe du Sujet prolétarien.

§ 16 Le cours mondial du capitalisme a achevé dans les faits la critique que la théorie postprolétarienne de la révolution avait initiée sur la base étroite du fond essentialiste de la théorie du Prolétariat en retournant celui-ci contre celle-là.

§17 Ce qui invalide le cycle théorique en question, donc, et qui me permet de dire qu'il faut refonder la théorie de la révolution communiste, c'est que son fond philosophique essentialiste n'a plus de base « objective ». Désormais *il n'y a plus besoin* d'une théorie pour critiquer le paradigme ouvrier de la révolution : la « victoire » de la classe capitaliste à l'échelle internationale a liquidé le boulot de manière autrement plus opérationnelle — mais autrement plus douloureuse pour la classe prolétaire — que ce que nous avons pu faire ; par-là, elle a inscrit la chose dans la nouvelle géopolitique mondiale. Par cette victoire sur le Prolétariat, elle a simultanément ouvert la boîte de Pandore du terrorisme qui est désormais son seul ennemi immédiat : les « États voyous » ont remplacé les « États totalitaires », l'« argent sale » de la drogue, les « aides » soviétiques, Bush fils a remplacé Kennedy moyennant Nixon...

§18 Cela dit, en ce qui concerne la seconde partie de ta question : « Que se passe-t-il dans le mouvement réel qui [...] permette de dépasser ce cycle théorique ? », à part les éléments négatifs que je viens de t'exposer, je dois reconnaître que je n'ai pas encore une vue suffisamment large de la question pour y répondre. Mais cela ne m'empêche pas de travailler en conséquence. Je pense en effet qu'il n'y aura jamais rien dans « le mouvement réel » sur quoi nous pourrions nous appuyer pour développer une théorie positive de la révolution communiste, dans le sens d'une généralisation des enseignements de la dernière lutte révolutionnaire, comme Marx a pu le faire avec la Commune de Paris (et comme tu le poses par défaut dans *Le Travail et son Dépassement*) ; ce qui n'est pas une raison pour se réfugier dans « la dialectique ».

4 *A-t-on encore le droit de conceptualiser dans le nouveau cycle théorique et, en conséquence : est-ce qu'il y a même encore de la théorie dans celui-ci ?*

§19 Ta dernière question est très technique, mais la réponse est OUI ! Je pose d'emblée la question dans les premières feuilles de *La Matérielle* : comment une théorie de la révolution communiste est-elle encore seulement possible aujourd'hui ? Comme tu le sais, je suis plus à l'aise dans ce domaine que dans d'autres, je serai donc plus complet sur ce point.

§ 20 Je te répondrais qu'il y a « concept » et concept, et en conséquence « théorie » et théorie dans la mesure où les schèmes essentialistes et/ou spéculatifs n'épuisent pas plus l'activité de conceptualisation que l'activité théorique. Un peu dans le même sens que toi, je pense, Roland [Simon] me reproche d'« évacuer les concepts dès que je les énonce », ce qui, dans sa bouche, si je le connais bien, signifie que je suis à deux doigts de « sortir de la théorie ». En l'occurrence, je crois que ta conception de ce qu'est un concept et donc ton interrogation sur l'existence de la théorie dans « mon nouveau cycle », le reproche de les « évacuer » que me fait Simon et ma « sortie » possible de la théorie, relèvent d'une même problématique spéculative, c'est-à-dire postprolétarienne.

§ 21 Typique du schème théorique systématique est le raisonnement suivant que tu tiens dans *Le Travail et son Dépassement* et qui est central dans ton livre :

« Alors, le rapport à la nature est-il ou devient-il social? Les deux. *Aux origines, il l'est*, mais formellement ou de façon imparfaite. Dans le mode de production capitaliste, il l'est *réellement*, ou *de façon achevée*. Et dans les deux cas, cette socialisation du rapport à la nature, se faisant sur la base du travail, est *contradictoire*. Elle n'a lieu qu'*au travers* de l'antagonisme des classes⁷. »

Le rapport à la nature est *en soi déjà* social mais *pas encore* (le *noch nicht* hégélien pivot de toute systématité spéculative) réellement *pour soi*, « effectivement⁸ », donc, de façon achevée. Il devient social parce qu'il l'était déjà, non strictement comme histoire (ce qui n'est pas possible) mais logiquement comme advenir nécessaire de la chose, l'histoire — c'est-à-dire l'antagonisme de classe — étant posée comme *médiation* de cet advenir. C'est la théorie de la double nécessité spéculative (nécessité d'existence et d'essence)⁹ qui est sollicitée ici pour résoudre les antinomies dans lesquelles s'est jetée d'elle-même la théorie postprolétarienne de la révolution.

§ 22 Le problème est que les prémisses qui permettent de tenir le résultat ne sont pas de même nature ou ne sont pas dans le même « élément » (pour parler comme Hegel) : la première (la socialité en

7 B. Astarian, *Le Travail et son Dépassement*, op. cit., p. 85, je souligne.

8 Cf. « Lire Hegel », § 48.

9 Cf. *ibid.*

soi par rapport à la nature) est *logique*, la seconde (l'antagonisme de classe) est *historique*. Il est dès lors normal que le résultat (la socialité pour soi du rapport à la nature, c'est-à-dire le salariat) soit également dans l'élément (logique) de la première prémisse.

§23 Cela n'est pas une « hérésie », encore moins une « sortie de la théorie de la révolution communiste » : ce n'est que la théorie postprolétarienne de la révolution dans ses limites spéculatives. Tu es d'ailleurs parfaitement conscient de la chose lorsque tu évoques « ce stade de [ta] réflexion où il y a une indéniable tendance à autonomiser l'activité du prolétariat de la lutte des classes » et lorsque tu précises que ta position « recherche tellement les conditions subjectives du passage au communisme qu'elle risque parfois d'autonomiser le prolétariat¹⁰ », autonomisation qui relève du même schème théorique spéculatif.

§24 Je vais prendre un autre exemple, toujours dans *Le Travail et son Dépassement*, tout aussi central que le premier, puisqu'il s'agit de ton concept de « travail en tant que tel ». Tu écris dans les premières lignes du livre :

« L'un des objectifs de la recherche que nous entamons ici est de définir le travail dans son essence, le “travail en tant que tel”. Cette formule peu pratique cherche à indiquer que la réflexion ne portera pas centralement sur tel ou tel type de travail (manuel-intellectuel, salarié-esclavagiste, aliéné-libéré, etc.), mais sur le fait même du travail, sur sa nature profonde avant toute détermination particulière. »

Lorsque tu parles du travail « en tant que tel » ou du « fait même » du travail, on pourrait croire que tu évoques le travail « en général » tel qu'il ressort d'une continuité que l'on établit logiquement et de l'extérieur entre des choses en les *nommant*¹¹ et pour cela en faisant abstraction de leurs déterminations.

§25 Cependant, pour être conséquent dans ce travail d'abstraction (que je ne renie en aucune manière tant qu'il reste analytique), il faut que ces déterminations soient de même nature ; or tel n'est

10 Ces citations sont extraites de ta contribution au projet de revue lancé par R. Simon en décembre 1994, dont je publierai bientôt le dossier sous le titre « Une crise de la théorie postprolétarienne de la révolution ».

11 Cf. « Concept préliminaire », § 3 et remarque.

pas le cas ici dans la mesure où tu amalgames des déterminations pratiques (manuel-technique), historiques (salarié-esclavagiste) et théoriques (aliéné-libéré). Ton concept de « travail en tant que tel » est ainsi *synthétique* a priori, comme dirait Kant, antérieur à toute expérience et non synthétique ou analytique a posteriori comme tu sembles vouloir le dire ; en revanche, théoriquement, il est en fait construit a posteriori sur la contradiction entre la pure subjectivité et l'objectivité en soi, c'est-à-dire sur une autre abstraction. Ensuite, en bonne logique spéculative, tu vas *déduire* toutes les déterminations du travail à partir de son concept¹², ce qui serait absolument impossible s'il s'agissait d'un simple concept analytique dans la mesure où les concepts analytiques « se bornent à dire dans le prédicat ce qui a été réellement pensé dans le concept du sujet¹³ ». (Par exemple : le prolétariat est une classe sociale, ou : le capitalisme est un mode de production ; dire que c'est un mode de production qui se manifeste dans le procès de son abolition est une tout autre histoire!)

→ Marx procède de la même manière dans le Livre I du *Capital* avec le concept de « valeur », abstraction à partir de laquelle il va déduire les déterminations concrètes des formes de la valeur et — de manière plus ou moins conséquente — tout le reste. C'est pour cela que, comme tu m'en faisais la remarque un jour, il est contraint d'utiliser des métaphores pour en parler (cristallisation...), ce qui n'est pas satisfaisant pour la bonne compréhension du texte et laisse subsister bon nombre d'ambiguïtés. Cela dit, ce n'est pas le concept de valeur qui est en cause mais la façon *scientifique* (c'est-à-dire dans ce cas spéculative) dont il est conçu et mis en œuvre¹⁴.

§ 26 En fait, si tu ne « conceptualisais » pas ainsi, tu ne pourrais rien dire du tout, *rien dire du tout* de ce que tu dis *sur le fond* et qui est la raison d'être de ta réflexion dans *Le Travail et son Dépassement* lorsque tu écris qu'« il s'agit [...] de produire le concept de travail *de telle façon* que son dépassement débouche sur une forme supérieure de l'activité sociale¹⁵ ».

12 Cf. « Lire Hegel », § 46.

13 I. Kant, *Prolegomènes à toute métaphysique future* (1783), Paris, Vrin, 1996, p. 26.

14 Cf. L. Althusser, *Écrits philosophiques et politiques*, t. I, *op. cit.*, p. 403 à 407.

15 B. Astarian, *Le Travail et son Dépassement*, *op. cit.*, p. 31-32, je souligne.

C'est-à-dire : si le *résultat* (historique) de la chose n'était pas supposé dans son *origine* (logique).

Et ailleurs tu es encore plus clair :

« Ce faisant on ne cherche pas à raconter ce qui s'est passé, mais à comprendre la raison d'être et le sens du travail [...] Et plus l'histoire avance et plus les contradictions du procès d'autoproduction de l'homme deviennent manifestes et imposent que la recherche de sens se concrétise, se réalise dans un processus de dépassement qui les justifient. Renoncer à cette justification, c'est admettre le chaos et la souffrance comme le propre de l'homme — proposition inadmissible a priori. Au contraire, *demander aux contradictions historiques de rendre compte de leur raison d'être*, c'est reconnaître que, derrière les contradictions sociales, il y a la production d'un sens qui est identique à l'essence subjective de l'homme, laquelle explique ces contradictions en dernière analyse¹⁶. »

Et ici, la systématiscité spéculative se double d'une eschatologie.

§27 Il ne s'agit donc pas de ne plus conceptualiser et d'arrêter de théoriser la révolution communiste, il s'agit d'arrêter de spéculer. Lorsque que je pose le concept de lutte de classe, ce que j'évacue ce n'est pas le concept de lutte des classes, c'est sa *construction* spéculative comme contradiction prolétariat-capital chez *Théorie communiste* ou, finalement, comme contradiction entre la pure subjectivité et l'objectivité en soi sociale comme tu le fais dans *Le Travail et son Dépassement*. Me reprocher d'évacuer le concept lui-même lorsque j'en évacue l'élément spéculatif revient à dire que celui-ci épuise celui-là ; ce qui n'est pas le cas.

§28 Dans « mon nouveau cycle », il n'y a effectivement plus de théorie dans sa systématiscité spéculative, c'est-à-dire plus de théorie postprolétarienne (universaliste ou actualiste), ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a plus de théorie du tout.

§29 J'ai cru un temps qu'il était nécessaire de réfuter la systématiscité spéculative, puis j'ai tempéré mon propos en disant qu'il fallait lui opposer en permanence un point de vue réaliste, mais dans les deux cas je ne dépassais pas la dénonciation dans la

16 *Ibid.*, p. 10 et 20 du manuscrit — je n'ai pas retrouvé ces passages dans le livre (que je n'ai fait que refeuilleter), je souligne.

mesure où il me suffisait de montrer en quoi tel ou tel propos était spéculatif, comme si le fait de qualifier une thèse de spéculative valait pour sa critique.

§ 30 La réfutation de la systématité spéculative, sa critique dans l'absolu, n'est pas possible, sauf à réduire celle-ci à une dénonciation au nom de principes qu'elle-même a intégrés¹⁷. C'est par exemple ce que fait Colletti lorsqu'il argumente sa critique en s'appuyant sur le principe aristotélicien de (non-)contradiction et sur le postulat kantien du caractère extralogique de l'existence, dans la mesure où Hegel ne refuse ni l'un ni l'autre puisque l'entendement aussi bien que l'intuition sensible sont intégrés comme moment de la dialectique dans le syllogisme de l'esprit absolu. En revanche, le troisième pivot de sa critique, « l'interpolation dans le processus logique d'éléments tirés discrètement de l'expérience¹⁸ », n'est pas une critique mais une remarque portant sur un fait d'*inconséquence*.

§ 31 Marx lui-même, dans sa *Critique de la philosophie du droit* ne réfute pas Hegel, il lui reproche simplement trois choses qui ne remettent pas en question sa systématité (je résume): 1) son « mysticisme », c'est-à-dire le fait de substituer l'Idée au sujet réel et sa théorie de l'incarnation; 2) son « dualisme », c'est-à-dire le fait de glisser dans ses syllogismes dialectiques d'un sujet à un autre alors qu'il prétend tenir toujours le même; 3) son « inconséquence », c'est-à-dire son échec dans sa prétention à déduire toutes les déterminations du concept. Cette dernière critique intègre les deux autres et c'est en ce sens qu'il peut retourner contre Hegel sa propre formule, lui reprocher de ne pas « saisir la logique qui est propre à l'objet en ce que l'objet est en propre¹⁹ » et tenter en cela d'être plus conséquent que son maître dans la systématité spéculative (j'y reviendrai une prochaine fois).

§ 32 Pour finir, je dirai qu'il me semble que tu attendes encore une théorie qui *résout les problèmes* ou, comme le disent Dauvé et Nesic, qui « donne des clefs²⁰ », ce qui revient finalement à adopter sur le fond le même point de vue totalisant que *Théorie communiste* —

17 Cf. « Lire Hegel », remarque § 46.

18 L. Colletti, *Le Déclin du marxisme*, Paris, PUF, 1984, p. 99.

19 N° 1, § 46.

20 G. Dauvé, K. Nesic, « Il va falloir attendre », p. 57, note 3.

et il n'y a de totalité que par la systématiscité spéculative. Pour ma part, je tente de faire une théorie qui *expose une situation* : une théorie du *es gibt* (il y a) et non du *noch nicht* (pas encore, qui suppose un « déjà ») — le terme allemand n'est pas là pour faire savant mais pour indiquer qu'il ne s'agit pas de mots du langage courant mais de concepts qui impliquent tout un système philosophique — ou du « pourquoi il y a » comme tu le fais toi-même dans *Le Travail et son Dépassement*.

§53 Voilà, pour conclure cette réponse, un bien long développement pour montrer qu'à l'inverse de qui croit que le refus d'un mode déterminé de travail salarié signifie un refus du travail dans son essence, un refus de la systématiscité spéculative théorique n'entraîne pas nécessairement la disparition de toute théorie.

J'espère avoir répondu à tes questions et ton incertitude de manière satisfaisante, en tout cas pour le moment. De toutes façons j'aurai certainement l'occasion d'y revenir.

À QUI S'ADRESSE LA MATÉRIELLE ?

§57 Astarian et un autre de mes interlocuteurs me posent une même question à laquelle je n'ai pas répondu : à qui s'adresse *La Matérielle*, si ce n'est aux « dinosaures » comme ils disent — c'est-à-dire aux acteurs de la théorie postprolétarienne, tous « soixante-huitards », dont ils sont et moi aussi²¹ —, ce qui effectivement représente une poignée d'individus ; mon second interlocuteur met cette limitation sur le contenu du premier numéro, encore trop centré sur des polémiques internes à ce (petit) milieu, par exemple la question déterminisme/indéterminisme, reprise également par Dauvé et Nesic dans leur dernière publication²².

§58 Si l'on met à part le fait que *La Matérielle* n'est pas diffusée en librairie et que sa diffusion se limite donc à mon propre cercle — étroit — de relations (ce qui ne veut pas dire que je ne tente pas de l'élargir), qui n'est pas en soi une question théorique, il reste à prendre en compte la composition effective de ce que l'on peut encore appeler pour le moment, faute de mieux, le « parti (théorique)

21 N° 1, §14.

22 G. Dauvé, K. Nesic, « Prolétaires et travail : une histoire d'amour ? » in *Trop loin, op. cit.*

de la communisation», c'est-à-dire l'ensemble de tous ceux pour qui la révolution est communisation *immédiate* de la société, sans période de transition, sans érection de la classe prolétaire comme classe dominante...

§ 59 De ce point de vue, aux côtés des « dinosaures » donc, il existe aujourd'hui, disons depuis une dizaine d'année, une nouvelle génération de théoriciens. Cette nouvelle génération ne s'est pas construite comme la nôtre sur la critique du paradigme ouvrier de la révolution qui était pour elle un acquis (pas toujours théorisée — du moins du point de vue de ce que la théorie postprolétarienne entend par là), mais sur la critique du « citoyennisme », qu'ils partagent d'ailleurs *dans son principe* avec cette dernière. Comme je l'ai déjà évoqué²³, entre les deux, et surtout avec le courant actualiste de la théorie postprolétarienne, le courant passe mal, ou ne passe simplement pas ; en ce qui me concerne, aux dires de ce dernier, je serais en train de bâtir à travers mon « indéterminisme » la théorie systématique qui manque à cette nouvelle génération, en ce que celle-ci ajoute à l'« immédiateté » de la communisation de la société, l'« immédiatisme » de la révolution — je me suis également déjà exprimé sur ce point²⁴... Résultat : *La Matérielle* est donc prise entre le marteau des vieux théoriciens postprolétaires et l'enclume des jeunes immédiatistes activistes ! Ce qui est un schéma... typiquement postprolétarien.

§ 60 Comme je l'ai déjà dit plus haut²⁵, *La Matérielle* n'expose pas un nouveau système et à ce titre, elle ne s'adresse à personne en particulier et à tout le monde en général — ce qui ne veut pas dire que son degré de réception puisse être identique de partout. Que pour ce faire, je commence par me frayer un chemin parmi les querelles talmudiques des « dinosaures » est une question de circonstance à laquelle j'ai répondu²⁶.

§ 61 *La Matérielle* s'adresse à qui considère que le cycle théorique ouvert à la fin des années 1960 réclame un bilan critique et que, dans tous les cas, la théorie de la révolution communiste, sauf à

23 Cf. n° 1, § 25, 60 et 61.

24 Cf. n° 1, § 39.

25 Cf. § 59.

26 Cf. § 60.

se répéter indéfiniment et à devenir un formalisme appliqué de l'extérieur à la lutte des classes actuelle, ne peut pas continuer *comme ça*. Plus généralement, elle s'adresse à tous ceux qui considèrent que l'antagonisme entre la classe prolétaire et la classe capitaliste ne doit pas être jaugé à l'aune de ce qu'il n'est plus, ou pas, ou « pas encore », mais analysé (théorisé) pour ce qu'il est²⁷.

§ 62 Un dernier mot pour conclure. Un camarade m'a récemment fait remarquer que le ton « personnel » de *La Matérielle* l'avait gêné²⁸.

Il est vrai que, outre le fait que je parle en nom propre (plutôt qu'à la première personne du pluriel), je fais souvent référence aux positions exprimées par tel ou tel camarade, que je débats souvent dans ce premier numéro avec des personnes et pas avec des idées en général. La raison plus générale, et plus théorique, en est que, pas plus que je crois aux vertus du Sujet théoricien²⁹, je ne pense que l'activité théorique est immanente à la lutte des classes³⁰. Elle n'est donc ni esthétique ni anonyme ; elle est le fait de personnes ou, si l'on préfère, de camarades, exprimant des positions qui sont les leurs, plus ou moins partagées avec d'autres. Et elle doit donc se dire comme cela.

27 Cf. § 34.

28 A contrario de Bruno Astarian, cf. § 3.

29 Cf. § 12.

30 Cf. n° I et remarques.

N° 2 (BIS) DÉCEMBRE 2002

Ce texte est inédit.

Originellement prévu pour figurer dans le numéro 2, il est passé à la trappe et je suis incapable (ça date de quatorze ans!) de me souvenir pour quelles raisons je l'ai écarté ou simplement oublié à l'époque... Je l'ai retrouvé par hasard dans mes archives alors que je fouillais dans celles-ci afin de préparer la préface à la présente réédition de l'intégralité des numéros de *La Matérielle* (février 2016).

DES LUTTES ACTUELLES À LA RÉVOLUTION

Une problématique de la théorie postprolétarienne de la révolution

§1 Avant qu'il ne disparaisse effectivement — ce que personne ne pouvait prévoir avant que le fait ne soit acquis —, la crise de la classe prolétaire comme *sujet politique* dans son identité organisationnelle et programmatique qui incarnait l'être là temporel du sens révolutionnaire de la classe ou, si l'on préfère: qui était le *réfèrent* actuel de la révolution à venir, a projeté la théorie de la révolution communiste dans les bras de la systématité spéculative¹, je dirais: «pure», ou *abstraite*, a contrario de la spéculation marxienne et marxiste dans son contenu objectif «concret». Le résultat de ce «transport théorique» a été la théorie postprolétarienne de la révolution, dans son «originalité» telle qu'elle s'est établie à partir de la fin des années 1960.

§2 Le syllogisme marxien du prolétariat² qui permettait de tenir théoriquement, malgré tout, la chose dans l'histoire avait déjà été rudement remise en question... par l'histoire, par l'entremise de

1 Cf. n° I, § 41 à 55.

2 Cf. n° I, § 4.

l'ultragauche en conséquence de la *victoire* de la révolution russe et de la *défaite* de la révolution allemande — victoire du parti bolchevique; défaite des conseils ouvriers allemands — dont la simultanéité historique a préfiguré le partage du monde entre les deux « blocs » concurrents que l'on a connus, sur les lieux mêmes où celui de l'Est s'est effondré.

→ La théorie postprolétarienne de la révolution n'a, à ma connaissance, jamais tenu compte de cette simultanéité, sinon de manière extérieure en se posant la question de savoir si la non-intervention des bolcheviks était la cause de la défaite de la révolution allemande, ou si le « dévoiement bureaucratique » de la révolution russe était la conséquence de la défaite de la révolution allemande...

§3 D'un côté, la gauche communiste germano-hollandaise a absolutisé la « masse » (le premier moment du syllogisme marxien) dans sa « spontanéité » contre le parti (le résultat du syllogisme), tandis que la gauche communiste italienne (Bordiga) absolutisait le « parti » (le résultat, donc) comme préfiguration de la communauté des travailleurs, contre la « masse » (le premier moment, donc), les deux rendant problématique le moment *médiateur* (dialectique) du syllogisme, c'est-à-dire la défense de la condition prolétarienne dans sa dimension politique³. Dans les deux cas de façon abstraite puisque séparée de la totalité telle qu'elle s'exprime dans l'identité processuelle qu'expose le syllogisme marxien dans le paradigme ouvrier classique de la révolution. Ce fut la première crise théorique et pratique de la classe prolétaire comme *sujet politique* et donc de la *théorie du Proletariat*⁴.

§4 C'est alors qu'a commencé à se poser la lancinante question dont la théorie postprolétarienne a fait son leitmotiv (qu'elle l'exprime explicitement ou non), je veux parler du : « des luttes actuelles à la révolution », c'est-à-dire : comment passe-t-on de la

3 De manière étonnante cette analyse — bien que dans des termes différents — n'est pas tellement éloignée de celle de Roland Simon dans *Histoire critique de l'ultragauche* (Marseille, Senonevero, 2015). La première édition (2009) était sous-titrée : *Trajectoire d'une balle dans le pied*. Ce texte étant inédit jusqu'à aujourd'hui, Simon ne pouvait pas en avoir connaissance. (Note de 2016.)

4 Cf. n°1, §4.

défense de la condition prolétarienne (les « luttes immédiates », le « cours quotidien des luttes », les « luttes particulières... ») à la révolution, ou encore : comment passe-t-on des luttes actuelles à la révolution⁵ ?

Plus généralement, comme nous l'écrivions avec Bruno Astarian, « [...] pour notre génération, les anciennes explications du monde et de sa misère se sont dérobées sous nos pieds au moment même où nous en avons besoin⁶ ».

§ 5 Pour le paradigme ouvrier de la révolution, les « luttes actuelles » n'étaient en aucune manière un « marchepied de la révolution⁷ », bien au contraire, s'il y avait « transcroissance » c'était tout au plus transcroissance des luttes « sociales » (« économiques ») en luttes politiques :

« Pendant des années, le mouvement ouvrier anglais a tourné désespérément en rond dans le cercle étroit des grèves pour l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, considérées non comme expédient ou moyen de propagande, mais comme fin en soi. Les *trade unions*, en fait, excluent par principe dans leurs statuts toute action politique et par là-même, interdisent à la classe ouvrière de participer à toute activité générale en tant que classe [...] C'est pourquoi on ne peut parler d'un mouvement ouvrier ici que dans la mesure où il y a des grèves qui, victorieuses ou non, ne font pas avancer d'un pas le mouvement. Gonfler de telles grèves [...], des grèves qui ne font pas avancer la classe ouvrière, et en faire des luttes d'importance mondiale [...] ne peut, à mon avis, qu'être nuisible⁸. »

On ne peut être plus clair ! Dans le paradigme ouvrier de la révolution, il n'a jamais été question que ce soient les syndicats qui « fassent la révolution » : les organisations « économiques » de la classe étaient strictement la « courroie de transmission » du parti, les « luttes immédiates », « particulières »... n'étaient que la *médiation*

5 Qui est explicitement placé au cœur de la problématique de *Théorie communiste* dès le n° 4 de la revue (décembre 1981). D'où le nom d'« actualiste » que je donne à ce courant.

6 *Hic salta* 98, p. 10.

7 *Théorie communiste*, n° 4, décembre 1981, p. 13.

8 Lettre à Bernstein du 17 juin 1879.

(le « douloureux travail de la médiation » selon Hegel, ou la « réalisation détaillée » de la chose) de l'advenir nécessaire du parti, c'est-à-dire du prolétariat dans l'effectivité⁹ de son concept. Le passage des luttes actuelles à la révolution, c'était le parti dans son action politique, le parti « organisation des éléments révolutionnaire *comme classe*¹⁰ » : plus de parti, plus de *passage* (mais plus de classe non plus ?), la question d'un *rapport*, du rapport entre les luttes actuelles et la révolution.

§ 5 Les réponses apportées par la théorie postprolétarienne de la révolution furent *essentialistes* pour le moins, *systématiques* pour le mieux, *spéculatives* dans tous les cas¹¹, dans la mesure où cette relation n'était pas celle, caractéristique de la pensée d'entendement (la « raison ratiocinante ») dont « les termes restent séparés dans leur lien », mais celle de la « raison qui conçoit », une relation dont les termes passent l'un dans l'autre, nécessairement parce que *tout* est déjà donné au départ, une *identité processuelle* donc, celle d'un *Sujet* dans son autodéploiement¹².

→ 1 Typique du schème théorique systématique est le raisonnement suivant de B. Astarian, par exemple, dans *Le Travail et son Dépassement* :

« Alors, le rapport à la nature est-il ou devient-il social ? Les deux. *Aux origines, il l'est*, mais formellement ou de façon imparfaite. Dans le mode de production capitaliste, il l'est *réellement*, ou *de façon achevée*. Et dans les deux cas, cette socialisation du rapport à la nature, se faisant sur la base du travail, est *contradictoire*. Elle n'a lieu qu'*au travers* de l'antagonisme des classes¹³. »

Le rapport à la nature est *en soi déjà* social mais *pas encore* (le *noch nicht* hégélien pivot de toute systématisme spéculative) réellement *pour soi*, « effectivement », donc, de façon achevée ; il le devient parce qu'il l'était déjà, non strictement comme histoire (ce qui n'est pas possible) mais logiquement comme

9 Cf. n° I, § 44.

10 K. Marx, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 135.

11 Cf. n° I, § 4.

12 Cf. n° I, § 49 et 53.

13 B. Astarian, *Le Travail et son Dépassement*, *op. cit.*, p. 85, je souligne.

advenir nécessaire de la chose, l'histoire — c'est-à-dire l'antagonisme de classe — étant posée comme *médiation* de cet advenir. C'est la théorie de la double nécessité spéculative (nécessité d'existence et d'essence)¹⁴ qui est sollicitée ici pour résoudre les antinomies dans lesquelles s'est jetée d'elle-même la théorie postprolétarienne de la révolution.

- 2 Le problème est que les prémisses qui permettent de tenir le résultat ne sont pas de même nature ou ne sont pas dans le même « élément », pour parler comme Hegel : la première (la socialité en soi par rapport à la nature) est *logique*, la seconde (l'antagonisme de classe) est *historique* ; il est dès lors normal que le résultat (la socialité pour soi du rapport à la nature, c'est-à-dire le salariat) soit également dans l'élément (logique) de la première prémisses.
- 3 Cela n'est pas une « hérésie », encore moins une « *sortie* de la théorie de la révolution communiste » : ce n'est que la théorie postprolétarienne de la révolution dans ses limites spéculatives, ce dont est parfaitement conscient Astarian lorsqu'il évoque « ce stade de [sa] réflexion où il y a une indéniable tendance à autonomiser l'activité du prolétariat de la lutte de classe » et lorsqu'il précise que sa position « recherche tellement les conditions subjectives du passage au communisme qu'elle risque parfois d'autonomiser le prolétariat¹⁵ », autonomisation qui relève du même schème théorique spéculatif.

§ 6 Pour *Échanges et mouvements*, la relation entre les luttes actuelles et la révolution tient à ce que celles-ci manifestent dans leur « auto-organisation » le « courant d'autonomie » : « lorsque nous essayons d'analyser les luttes [...], nous cherchons effectivement à y déceler la manière dont les travailleurs défendent leurs intérêts avec les formes qui leurs paraissent les plus adéquates à leurs luttes. En des termes plus généraux, d'y déceler les tendances dans leur action et, concomitamment, dans leur conscience, ce qui peut se relier à ce que nous pensons être, à la lumière des luttes passées, un

¹⁴ Cf. n° 1, § 48.

¹⁵ Ces citations sont extraites de sa contribution au projet de revue lancé par Roland Simon en décembre 1994, dont je publierai bientôt le dossier sous le titre « Une crise de la théorie postprolétarienne de la révolution ».

courant d'autonomie, ce que certains camarades pourraient effectivement qualifier de "communiste" ou de "pas vers la révolution"¹⁶. » L'autonomie n'est pas qu'une question d'organisation contre les organes du mouvement ouvrier et toutes les avant-gardes quelles qu'elles soient, elle est aussi *et surtout* un contenu en elle-même dans la mesure où « la forme de la lutte tend à être [...] la pratique même de ce qui est revendiqué¹⁷ ». Développant son autonomie dans la société capitaliste, contre les capitalistes moyennant l'opposition plus ou moins radicales à ses propres organes de lutte, le prolétariat développe ce qui en lui l'oppose déjà à cette société. L'autonomie est le sens révolutionnaire de la classe et c'est elle qui assure le passage des luttes actuelles à la révolution.

§7 G. Dauvé et K. Nestic ne sont pas loin de cette position lorsqu'ils posent « l'exigence de la subjectivité sociale indispensable à cette critique réelle » de la société capitaliste comme révolution¹⁸ et constatent que « si cet "être" du prolétariat dont parle Marx est autre chose qu'une métaphysique [on a vu ce qu'il en est de mon point de vue], son contenu est indépendant des formes prises par la domination capitaliste¹⁹ ». Et en ce qui concerne le contenu : « Le prolétaire ne commence à agir en révolutionnaire que lorsqu'il dépasse le négatif de sa condition dans ce qu'elle pouvait produire de positif²⁰. » Avant de conclure qu'il faut comprendre « que la révolution ne sera possible que lorsque les prolétaires agiront comme s'ils étaient l'en dehors de cette société, et se rattacheront à une dimension universelle, celle d'une société sans classe, d'une communauté humaine²¹ » ; ce que les prolétaires avaient déjà compris à l'époque de « l'affirmation ouvrière », mais de façon inversée dans la mesure où « ils avaient au moins saisi qu'ils étaient dans ce monde, mais

16 H. Simon, « Comment voir la lutte de classe » in *Échanges et mouvements*, n° 102, automne 2002.

17 H. Simon, « Le Nouveau Mouvement », 1974, p. 5 — je rééditerais bientôt ce texte et je reviendrais à cette occasion en détail sur l'analyse de la théorie de la théorie de l'autonomie.

18 G. Dauvé, K. Nestic, « Prolétaire et travail : une histoire d'amour? », *op. cit.*, p. 33.

19 *Ibid.*, p. 22.

20 *Ibid.*, p. 27.

21 *Ibid.*, p. 33.

que ce monde n'était pas le leur, et jamais ne pourrait l'être²² ». Les prolétaires ne sont pas encore dans leur pratique et pour eux-mêmes l'en dehors de ce monde, mais ils le sont, en soi, vis-à-vis d'un monde qui n'est déjà pas leur... Ce n'est pas exactement la théorie de l'autonomie d'Échanges et Mouvement, mais on n'en est pas loin ; c'est surtout une version plus élaborée de la chose en ce qu'elle vise une universalité à laquelle ne prétendent pas les camarades de ce groupe.

→ J'ai déjà évoqué ce texte des camarades de *Trop loin*²³ ; j'y reviendrais bientôt. Il ne doit pas être négligé dans la mesure où au-delà des critiques qui peuvent lui être adressées, il pose nombre de questions importantes pour la théorie de la révolution communiste actuelle, à commencer par la critique du « déterminisme » — ce que je nomme la systématité spéculative.

§ 8 Un autre point commun — et non des moindres — de ces deux versions du courant universaliste de la théorie postprolétarienne de la révolution²⁴, qui concerne également celle d'Astarian, est que le rapport des luttes actuelles à la révolution est un rapport *sélectif* dans la mesure où toutes les luttes ne portent pas ce sens révolutionnaire de la classe au même titre, ou si l'on préfère toutes les luttes ne sont pas porteuses du même potentiel révolutionnaire. Le « des luttes actuelles à la révolution » se décline alors en un « quelles luttes actuelles pour la révolution ? » Par définition tel n'est pas le cas du courant actualiste.

§ 9 Pour le courant actualiste²⁵, et donc pour Théorie communiste, qui est le seul groupe à pousser la systématité spéculative aussi loin (et surtout plus loin) que ce dernier — alors qu'Échanges et mouvements de même que Dauvé et Nesic s'en tiennent à un niveau plus simplement essentialiste — la relation entre les luttes actuelles et la révolution tient à la « contradiction » entre le prolétariat et le capital qu'est l'exploitation comme mouvement du capital, simultanément dans sa reproduction et dans le procès de son abolition.

22 *Ibid.*

23 Cf. n° I, § 11 et 12.

24 Cf. *ibid.*, § 9.

25 Cf. *ibid.*, § 10.

N° 3 JANVIER 2003

NOTRE ÉPOQUE (THÈSES PROVISOIRES)

*À cchierecca a cchierecca addeventa caruso*¹.

— Proverbe napolitain

L'ordre règne à Berlin

§1 Le cycle de vie du Prolétariat, c'est-à-dire de la classe prolétaire comme sujet politique *auteur* de la révolution, s'est clos là où il s'était historiquement ouvert à la maturité: en Russie avec la victoire du parti bolchevik et en Allemagne avec la défaite des conseils ouvriers. La dislocation de l'URSS et du « bloc de l'Est », la chute du mur de Berlin, signent cette clôture.

Ces deux événements disqualifient le *Prolétariat comme Sujet de la révolution*, tel qu'il est théorisé depuis la fin des années 1960 et qu'il a déterminé notre conception du processus révolutionnaire.

La théorie postprolétarienne de la révolution communiste

§2 La théorie de la révolution communiste telle qu'elle s'est développée en Europe à partir de la fin des années 1960, s'est établie comme telle sur la base de la critique du paradigme révolutionnaire mis en œuvre par le mouvement ouvrier (érection du prolétariat en classe dominante, prise du pouvoir politique, période de transition vers le communisme...).

§3 Dans la conjoncture théorique et sociale de l'époque, cette critique n'a pas été autre chose que la *mise en opposition du Prolétariat et de la classe prolétaire comme sujet politique* au profit de celui-ci en tant

1 On devient chauve à force de se faire tonsurer.

que Sujet de la révolution comme communisation immédiate de la société. Souvent cette critique a opéré comme un « retour à Marx », ou au « jeune Marx », au nom du rejet de la dictature du parti, de la « libération du travail » et de son affirmation comme essence de l'homme.

§4 Cette critique a été faite et bien faite : elle nous a permis de tenir la révolution comme produit historique de la lutte des classes. Mais elle est demeurée *postprolétarienne* au sens où la révolution, faute de pouvoir être encore l'œuvre du Prolétariat « organisé en classe donc en parti », est toujours celle du Sujet prolétarien. Le cours quotidien des luttes est le cours historique de la révolution (en tout cas personne n'ose dire le contraire !), pour autant que le Prolétariat s'y manifeste dans le procès de sa négation. Et si ce n'est plus de façon politique, ça l'est encore de façon identitaire, comme *processus d'identification à soi de la classe* dans son sens révolutionnaire : la théorie postprolétarienne de la révolution est toujours une théorie du Prolétariat et de sa mission révolutionnaire.

§5 Pour le paradigme ouvrier de la révolution, le prolétariat est « la classe à laquelle l'avenir appartient » (« nous n'étions rien soyons tout ») ; pour la théorie postprolétarienne de la révolution, il n'appartient plus au Prolétariat qu'à se nier dans l'avenir... Dans les deux cas, au fond, le « cours quotidien des luttes » n'est que la « réalisation détaillée », le procès d'effectivité du sens révolutionnaire de la classe : bien creusé vieille taupe ! La taupe fut Raison dans l'histoire, puis la raison s'est faite Communisme. Mais c'est toujours la même Histoire².

La théorie du prolétariat n'a plus de raison d'être théorique

§6 Notre époque n'est plus celle où le Prolétariat se remet lui-même en cause et porte ainsi le dépassement révolutionnaire de cette société ; que ce soit à travers le développement historique de sa contradiction au Capital, ou en affirmant une subjectivité qui le placerait déjà peu ou prou au-delà de ce monde capitaliste : la classe prolétaire est devenue *une classe sans qualité* autre que celle de classe des sans-réserves contraints de vendre leur force de travail.

2 Cf. n° 1, § 2, « L'histoire comme un radeau » et « Lire Hegel ».

§7 Une nouvelle fois, l'histoire est désenchantée. Seul demeure désormais l'antagonisme entre la classe prolétaire et la classe capitaliste sur la défense de leurs conditions respectives de reproduction, c'est-à-dire, la lutte des classes *sans phrases...*

La chute du mur de Berlin, en sonnant le glas de l'ultime avatar de la révolution prolétarienne réelle, termine la critique du paradigme ouvrier de la révolution. Elle liquide en même temps la théorie du Prolétariat sujet révolutionnaire et l'objet de la théorie postprolétarienne de la révolution.

La lutte des classes ne peut plus être « théoricienne », tout au moins pas plus que le système solaire est astrophysicien, le poulailler rôtiisseur ou le modèle artiste peintre. La théorie postprolétarienne n'a plus de référent et elle tend à devenir un signifié/signifiant autoréférencé; au risque de la métaphysique appliquée ou de postures éthico-esthétiques.

L'immédiateté sociale des classes

§8 L'effondrement de l'URSS et du « bloc de l'Est » au niveau géopolitique, la chute du mur de Berlin comme symbole, à quoi il faut ajouter la liquéfaction des partis communistes et de la « gauche » en général, comme anecdote, ne sont que les manifestations les plus apparentes d'un phénomène qui touche à l'essence du capitalisme.

§9 Partout dans le monde, la classe capitaliste, son État et ses armées, ont entrepris la restructuration du procès de subordination de la classe prolétaire: au niveau des conditions de l'achat/vente de la force de travail, de l'exploitation de celle-ci et de sa reproduction, et de la reproduction de la classe capitaliste elle-même. Par-là, celle-ci modifie également les conditions de sa propre reproduction.

§10 Pour les prolétaires, cette restructuration signifie flexibilité et précarité, « exclusion », immigration ou « nomadisme » pour les plus qualifiés, c'est-à-dire intensification du travail de la classe, augmentation absolue de sa durée dans l'entreprise et dans le cycle de vie de la force de travail; ceci couplé avec un extraordinaire abaissement de la valeur de la force de travail entrepris à l'échelle planétaire.

§11 Pour les capitalistes, la restructuration du procès de subordination signifie que n'importe quel surproduit doit pouvoir trouver où que ce soit dans le monde son marché, que n'importe quelle plus-value doit pouvoir trouver n'importe où la possibilité d'opérer comme capital additionnel, c'est-à-dire se transformer en moyens de production et force de travail³.

§12 Pour les deux classes, cette restructuration renvoie à la disparition de toutes les *médiations* (nations, États, législations, etc.) qui déterminent a priori les modalités de leur implication antagonique : l'« homme aux écus » et celui qui n'a que ses bras pour vivre se retrouvent immédiatement face à face — à ceci près que contrairement à la situation du xix^e siècle, pas plus le « spéculateur » que le « sans papiers » n'ont la possibilité de se reproduire en dehors du terrain de leur implication antagonique. Les modalités du procès de subordination ne sont plus garanties a priori. On pourrait dire qu'il s'agit d'une « subordination de l'offre » et non plus de la « demande » garantie par un statut, une loi, une appartenance nationale... À la limite, les conditions de reproduction de la force de travail, de son achat et de son exploitation, ne sont pas posées « avant » au niveau de la classe, ne sont plus un préalable, mais une fonction des résultats de l'entreprise pour la fraction du prolétariat qu'elle exploite. Il en va de même pour la classe capitaliste dont les profits ne sont plus déterminés a priori par son inscription dans une aire d'accumulation nationale ou un « bloc ».

§13 Par rapport à la période ouverte à la fin de la Seconde Guerre mondiale, notre époque met en œuvre une modalité nouvelle de ce que Marx définissait déjà dans *Le Capital* comme caractéristique de la subordination réelle de la classe prolétaire par la classe capitaliste : « Le travailleur appartient en fait à la classe capitaliste, *avant* de se vendre à un capitaliste individuel. » La nouveauté réside dans le fait que l'antériorité de la subordination de la classe prolétaire à la classe capitaliste n'a plus d'existence particulière séparée en dehors de l'immédiateté de l'implication antagonique des deux classes. La classe prolétaire appartient *réellement* à la classe capitaliste ; si ce n'est plus une dépendance personnelle

3 Cf. *Théorie communiste*, n° 12, février 1995, p. 8.

«extraéconomique», c'est une dépendance «extracitoyenne». La classe est devenue strictement une classe de la société capitaliste. C'est ainsi, a contrario, que peut apparaître une «défense des droits de l'Homme au travail» et que des ONG peuvent se substituer aux syndicats.

§ 14 Cette *immédiateté sociale des classes* se traduit dans le cours quotidien de la lutte des classes par leur strict enracinement dans la *matérialité dure* de la revendication : obtenir le meilleur plan social possible en allant, si nécessaire, jusqu'à pratiquer un «chantage écologique» bien peu citoyen. L'immédiateté sociale des classes, c'est encore, comme le déplore la CGT, ces «gens» qui «n'ont pas confiance dans les choix collectifs en matière de retraite et qui choisissent «de conserver par-devers eux les ressources d'EDF, plutôt que de chercher des solutions communes à tous⁴». C'est la stratégie démocratique de la même CGT qui organise des référendums avant de signer un accord et déclare : «Ce que veulent les salariés, la CGT le veut, ce qu'ils ne veulent pas, la CGT n'en veut pas⁵.» Marx, pour sa part se vantait «d'avoir toujours bravé l'opinion momentanée du prolétariat⁶».

§ 15 C'est enfin les prolétaires qui adoptent la forme de lutte qu'ils estiment la mieux adaptée à leurs revendications, s'auto-organisant et débordant les syndicats si cela est nécessaire, marchant sous leur bannière si cela suffit.

Comme le note un membre du Comité de soutien aux grévistes de McDonalds lors des grèves de l'hiver 2001 et du printemps 2002, «il y a fort à parier que, sans cette couverture de la CGT, la lutte aurait été rapidement balayée [...] Dans un tel contexte, "échapper à la présence" des syndicats ne fait sens pour personne. Et si autonomie de la lutte il doit y avoir, c'est surtout dans la capacité des grévistes à conserver le contrôle de leur lutte qu'elle se joue⁷.» Pour conclure (non sans une pointe d'amertume) que «l'autonomie des grévistes

⁴ *Libération* du 11 et 12 janvier 2003.

⁵ Thibault, *Libération* du 10 janvier 2003.

⁶ § 29.

⁷ *Echanges et mouvements*, n° 102, p. 40-41.

masquait aussi peut-être une attitude “consommatrice” de soutien (jetable après usage)⁸ ».

Dans cette dure réalité de la vie de militant, ce qui s'exprime c'est tout simplement que l'«autonomie» n'est pas une fin en soi, qu'elle est un instrument, une activité au service d'une revendication et non la manifestation du sens révolutionnaire du Proletariat ou un degré supplémentaire dans la marche vers la révolution... Tout autre était le contenu des luttes de la première moitié des années 1970 au cours desquelles l'antagonisme entre la classe capitaliste et la classe prolétaire était médié par l'opposition *organique* de celle-ci à ses propres organes et à son programme (au grand dam des patrons concernés).

§16 Négativement, l'immédiateté sociale des classes, c'est la disparition de toute totalité supérieure, de tout «intérêt supérieur», que ce soit celui de l'État, de la Nation, de l'Entreprise et surtout... *de la classe elle-même*; de tout intérêt transcendant les particularismes et les subsumant sous les nécessités de sa reproduction: défense de l'«outil de travail» — il servira encore dans la société future; défense de l'autonomie de la classe — elle est un pas vers la révolution; renoncement aux acquis particuliers au nom de la «collectivité». L'immédiateté sociale des classes c'est la fin de l'entreprise pourvoyeuse d'emplois et de «cohésion sociale» — dans la mesure où les mythes se forment lorsque la chose n'existe plus c'est, a contrario, l'apparition de l'«entreprise citoyenne».

§17 Positivement, l'immédiateté sociale des classes c'est l'immédiateté sociale des particuliers dans leur antagonisme, *lorsque cet antagonisme est devenu la seule totalité qui vaut, en lieu et place de ses médiations antérieures, et qu'il ne vise rien d'autre que son effectuation*, au-delà de la prise en compte de la reproduction de ses deux pôles de classe: «Nous exacerberons notre querelle jusqu'à ce que notre première opposition se révèle anodine [...] et que la véritable hostilité, entre toi et moi, puisse enfin s'affirmer⁹». L'immédiateté sociale des classes, c'est «la *vivacité* d'oppositions *réelles* devenant des

8 *Ibid.*, p. 41.

9 D. Joubert, *op. cit.*

extrêmes, vivacité qui n'est rien d'autre que leur connaissance de soi tout autant que leur empressement pour le combat décisif¹⁰».

Le « mouvement social »

§ 18 Comme *immédiateté de la société civile capitaliste à elle-même*, l'immédiateté sociale des classes dans le monde capitaliste d'aujourd'hui produit le « mouvement social » tel qu'il se manifeste à Porto Alegre, au cours du Forum social de Florence... et à Davos; tel qu'il se pratique dans sa conflictualité à Seattle et à Gênes...

§ 19 Une vieille question résume sa dynamique idéologique et/ou théorique et le taraude; on la reconnaîtra à la réponse que lui avait donné Marx en 1847 lorsqu'il lançait à Proudhon son: « Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps¹¹. » La question ressurgit avec d'autant plus de prégnance que la réponse marxienne (et marxiste) est caduque: « À l'ère du libéralisme dominant, une gauche est-elle encore possible? », s'interroge l'hebdomadaire *Politis*. C'est alors que le succès du Parti des travailleurs de « Lula » au Brésil peut être imputé au fait qu'il a « progressivement rompu avec la théorie de la “courroie de transmission” entre parti politique et mouvements sociaux¹² » — le Brésil, nouvelle URSS du mouvement social? L'apparition des nouveaux « syndicats contestataires » qui clament haut et fort que « le mouvement social n'est pas à prendre » (SUD) et que « la gauche doit se garder de toute tentative d'OPA sur le mouvement social¹³ », participe du même phénomène d'implosion de la totalité qui implique l'autonomisation de la société civile.

Enfin, l'immédiateté de la société civile capitaliste à elle-même, c'est un membre du MEDEF qui d'un côté se réjouit: « C'est formidable de voir les concepts de la refondation sociale repris, intégrés, mis en musique par l'exécutif », et de l'autre s'interroge:

10 K. Marx, *Critique de la philosophie politique de Hegel*, in *Œuvres*, t. III: *Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 971.

11 K. Marx, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, § 29.

12 *Politis*, 5 décembre 2002.

13 A. Coupé, porte-parole de l'Union syndicale — G1 Solidaires; *Politis*, 12 décembre 2002.

« Comment demeurer chacun à sa place, le gouvernement dans la politique et nous dans la société civile¹⁴ ? »

§20 L'immédiateté sociale des classes et l'immédiateté de la société civile capitaliste à elle-même, c'est enfin, à l'autre extrémité du « mouvement social », le renouveau des anarchistes et des pratiques d'action directe.

Nos tâches théoriques dans l'époque

§21 « La lutte de classe n'est pas "magique", sauf peut-être pour un esprit religieux. » On peut comprendre aujourd'hui qu'elle n'est pas procès d'effectuation du sens révolutionnaire du Proletariat, dans son autonomie, sa subjectivité ou sa contradiction avec le capital.

Alors il faut aller désormais jusqu'au bout de la logique que nous impose l'époque présente et en affronter les conséquences en se posant deux questions :

- 1 *Comment une chose telle que la théorie de la révolution communiste est-elle seulement encore possible, après la caducité théorique du Sujet prolétarien, moyennant la disparition de l'existence réelle de la classe prolétaire comme sujet politique ?*
- 2 *Comment le conflit de la classe capitaliste et de la classe prolétaire agissant strictement en tant que classes de cette société pour défendre la matérialité de leurs conditions respectives de vie, peut-il se produire historiquement comme révolution et communisation immédiate de la société ?*

LE SYLLOGISME MARXIEN DU PROLÉTARIAT

§23 La systématique marxienne, comme logique propre à l'objet en ce que l'objet est en propre c'est l'autodéploiement comme autodétermination du « mouvement même dont toute chose faite n'est qu'une configuration transitoire » et qui par-là inclut « dans la conception positive des choses existantes [i.e. dans la détermination finie], l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction

14 *Libération* du 15 janvier 2003.

nécessaire¹⁵», et c'est ainsi que le communisme ne peut être lui-même une chose positive (un idéal moral à accomplir ou un état de fait à établir) mais « le mouvement *réel* qui abolit l'état actuel des choses¹⁶ », comme sens du « mouvement même dont toute chose faite, etc. »

- 1 La systématisme marxienne, c'est-à-dire la *dialectique* telle que Marx la sauve et lui trouve « une physionomie tout à fait raisonnable¹⁷ », puis la « dialectique matérialiste » et le « matérialisme dialectique ».
- 2 Il n'est pas utile d'insister ici sur le fait qu'en remplaçant l'Idée hégélienne par le « mouvement même », on ne sort pas, du point de vue de son fond rationnel, de la systématisme spéculative... contrairement à ce que prétendent Marx et Engels. Il en va de même de la thèse du « renversement » de la dialectique hégélienne à propos duquel Althusser a raison d'écrire : « s'il ne s'agit *que d'un renversement*, d'une remise à l'endroit de ce qui était à l'envers, il est clair que faire basculer un objet tout entier ne change ni sa nature ni son contenu par la vertu d'une simple rotation ! L'homme sur la tête, quand il marche enfin sur ses pieds c'est le même homme [...] une philosophie ainsi *renversée* ne peut être considérée comme *tout autre* que la philosophie *inversée*, que par une métaphore théorique : en vérité sa structure, ses problèmes, le sens de ses problèmes, continuent d'être hantés par *la même problématique*¹⁸. » *La structure, les problèmes posés et le sens des problèmes posés...* ce n'est quand même pas rien ! Que dire alors de la théorie postprolétarienne qui, comme on l'a vue, conserve dans sa critique du paradigme ouvrier le fond rationnel de la théorie du Prolétariat ?

§ 24 Avoir la contradiction ne suffit pas à l'effectuation du processus ; certes, le dépassement est la raison d'être de la contradiction mais encore faut-il pour que la chose s'effectue qu'existe

15 Postface à la seconde édition allemande du *Capital* in *Œuvres*, t. I : *Économie*, op. cit., p. 559. Sur le sens du terme intelligence comme « lecture du dedans », cf. n° I, § 46.

16 K. Marx, *L'Idéologie allemande* (1846) in *Œuvres*, t. III : *Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1067.

17 Postface à la seconde édition allemande du *Capital*, op. cit., p. 558.

18 L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965, p. 70.

un « agir efficient », c'est-à-dire un Sujet : chez Hegel ce sont les différents « peuples » de l'histoire et leurs « grands hommes » qui en incarnent l'« esprit » (la dimension rationnelle), chez Marx c'est un groupe social particulier, *la classe prolétaire organisée en parti et donc en classe*, et par là *existant comme sujet politique*.

Marx expose le *syllogisme* de la classe prolétaire comme sujet politique en tant qu'effectivité de son sens révolutionnaire, en lequel se résume sa théorie du Prolétariat, dans les dernières pages de *Misère de la philosophie*. Je contracte son exposé :

§25 « Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs [la grande industrie agglomère dans un endroit des gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les *divise d'intérêts*]. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des *intérêts communs*. Ainsi cette masse est *déjà* une classe vis-à-vis du capital, mais *pas encore pour elle-même*. [Mais le maintien des salaires, cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance — coalition [...] Si le premier but de la résistance n'a été que le maintien des salaires, à mesure que les capitalistes à leur tour se réunissent dans une pensée de répression, les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes, et en face du capital toujours réuni, *le maintien de l'association devient plus important pour eux que celui du salaire* [...] Une fois arrivée à ce point-là, l'association prend un caractère politique.] Dans la lutte [...] elle [la masse des travailleurs] *se constitue en classe pour elle-même*. Les intérêts qu'elle défend deviennent des *intérêts de classe*¹⁹. »

Tel est, en sa forme la plus ramassée, le syllogisme du Prolétariat comme sujet politique en sa systématité spéculative.

§26 Je parle de syllogisme systématique dans la mesure où la constitution du prolétariat en classe est traitée selon la figure du *déjà... pas encore*, figure logique qui indique que le sujet du syllogisme est déjà tel *en soi*, abstraitement, dans son concept — pas encore tel, *pour soi*, concrètement, en son concept, figure dans laquelle se joue

19 K. Marx, *La Misère de la philosophie*, op. cit., p. 134-135, je souligne.

toute systématisme²⁰. Sans cela, on ne pourrait pas comprendre ce qu'est cette classe qui se *pré-existe*, qui peut déjà être nommée alors qu'elle n'existe pas comme telle ; c'est que la « masse » est *déjà en soi ce qu'elle devient pour soi*, « organisation des éléments révolutionnaires comme classe²¹ » donc en Parti, en Parti révolutionnaire « de masse ».

§ 27 Dans le *Manifeste*, Marx écrit de même que « les conditions de l'émancipation prolétarienne, c'est l'histoire qui les donne », c'est « l'organisation graduelle et *spontanée* du prolétariat en classe²² ».

→ 1 Marx critique dans ce passage les socialistes et les communistes critiques utopiques qui par « leurs inventions personnelles » tirées de leur imagination entendent « suppléer ce que le mouvement social ne produit point²³ ».

→ 2 C'est de là que vient la distinction établie par la théorie postprolétarienne entre le « parti formel » et le « parti historique », telle qu'elle est reprise par G. Dauvé dans *Sur l'idéologie ultra-gauche* (1969), mais aussi par Robin Goodfellow (ex *Communisme ou civilisation* — 1976/1998) dans leur texte « La Fin d'un cycle²⁴ ». Je reviendrai sur le travail très intéressant de ce groupe issu de l'ultra-gauche italienne (qu'il convient d'intégrer à la critique de la théorie postprolétarienne de la révolution que je n'ai jusqu'ici considérée que sous l'angle de ses courants issus de l'ultra-gauche germano-hollandaise).

§ 28 À la fin du processus, on a la réalisation du Prolétariat *dans son concept* ou, si l'on préfère, l'« effectivité » du sens révolutionnaire de la classe dans la classe prolétaire comme sujet politique, ou le Parti comme concept du Prolétariat dans son sens révolutionnaire.

§ 29 En bonne systématisme, le commencement du processus, le point de départ, ne tient que par son terme, son point d'arrivée

20 Cf. n° 2, § 21 et 32. C'est en ce sens que l'on a pu qualifier la philosophie hégélienne de « philosophie du *noch nicht* », du « pas encore » — cf. J. Lefebvre, P. Macherey, *op. cit.*, p. 125.

21 K. Marx, *La Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 135.

22 K. Marx, F. Engels, *Le Manifeste communiste* (1848) in *Œuvres*, t. I : *Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 191, je souligne.

23 Cf. n° 1, § 51 et 52 : la modestie spéculative qui rejette toute pensée singulière au profit de la logique nécessaire de la chose même — c'est en ce sens qu'il faut prendre le terme « spontané » et non au sens postprolétarien de non organisé.

24 Disponible en ligne.

dans lequel il est destiné à se supprimer... C'est le *cercle rationnel* de la spéculation systématique : l'organisation des prolétaires en parti, donc en classe, n'est pas un phénomène contingent mais l'advenir nécessaire de la classe prolétaire dans son concept : *le devenir n'a de sens que comme anticipation de soi du résultat*, dans la mesure où il est autodéploiement du sujet et que ce n'est que comme tel qu'il peut être ainsi.

§ 30 Dans le syllogisme, le Prolétariat n'est pas « un sujet en repos qui porte les accidents sans être mû, mais le concept qui se meut et qui reprend en lui-même ses déterminations²⁵ ». C'est pour cela que Marx peut conclure (à l'adresse de Proudhon qui refuse l'ultime passage dans le troisième moment du syllogisme pour s'en tenir au second) : « Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps²⁶ », puisque le mouvement social est *déjà* en soi mouvement politique, même s'il ne l'est *pas encore* effectivement (pour soi). C'est également pour cela qu'il peut lancer sa formule célèbre ; « La classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien²⁷ » qui bien loin de signifier un rejet des luttes syndicales — comme l'a le plus souvent interprétée à contre-sens la théorie post-prolétarienne pour en faire le point de départ de sa critique du paradigme prolétarien de la révolution — ne fait qu'exposer la nécessité interne de leur devenir politique, c'est-à-dire le fait qu'elles ne sont pas une fin en soi. Marx, dans d'autres termes, ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme au cours de la séance de 1850 de la Ligue des communistes : « J'ai toujours bravé l'opinion momentanée du prolétariat²⁸ », c'est-à-dire la *représentation* immédiate qu'il peut se faire de sa situation, de manière déterminée, finie, scindée de la totalité, donc non rationnelle.

→ Engels peut écrire sans prendre de gants : « Pendant des années, le mouvement ouvrier anglais a tourné désespérément en rond dans le cercle étroit des grèves pour l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, considérées non

25 B. Bourgeois, « Préface », *op. cit.*, § 60, p. 145.

26 K. Marx, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 136.

27 Lettre à J. B. Schweitzer (13 février 1865).

28 K. Marx, *Œuvres*, t. IV : *Politique I*, p. 1085.

comme expédient ou moyen de propagande, mais comme fin en soi. Les *trade unions*, en fait, excluent par principe dans leurs statuts toute action politique et par là-même, interdisent à la classe ouvrière de participer à toute activité générale en tant que classe [...]. C'est pourquoi on ne peut parler d'un mouvement ouvrier ici que dans la mesure où il y a des grèves qui, victorieuses ou non, ne font pas avancer d'un pas le mouvement. Gonfler de telles grèves [...], des grèves qui ne font pas avancer la classe ouvrière, et en faire des luttes d'importance mondiale [...] ne peut, à mon avis, qu'être nuisible²⁹.»

Le fond rationnel de la systématité marxienne

§ 31 Le syllogisme du Prolétariat est en même temps une *phénoménologie* (au sens hégélien de « présentation du savoir qui apparaît ») de la conscience de classe, qui pousse le processus de prise de conscience à son terme, « c'est-à-dire à la dissolution de la forme même de la conscience — la différence du sujet et de l'objet du savoir³⁰, au savoir de soi, savoir non limité par un objet qui n'est plus son Autre, mais lui-même, bref au savoir absolu³¹ ».

La phénoménologie de la conscience de classe suit exactement, moment par moment, le syllogisme du Prolétariat dont elle double le processus *objectif* (organisationnel) d'un processus *subjectif* (conscientiel) : au devenir classe de la masse dans son organisation correspond le devenir conscience de classe des représentations de la masse³², au devenir parti de cette organisation correspond le devenir science de la conscience, au sens spéculatif de logique propre à l'objet en ce que l'objet est en propre.

§ 32 D'abord « divisée d'intérêts » par la concurrence, la masse des travailleurs sort dans un premier moment d'elle-même dans sa lutte contre ses « maîtres » (elle se nie pour la première fois — « négation simple ») et acquiert ainsi un premier niveau d'*universalité* à travers la représentation qu'elle se fait de ses « intérêts communs » ;

29 Lettre à Bernstein du 17 juin 1879.

30 Dualité conscientielle qui est l'essence de toute la pensée occidentale de ses origines... à Hegel, dont la systématité spéculative se veut la résolution.

31 B. Bourgeois, « Préface », *op. cit.*, p. 17.

32 Cf. la remarque de Marx au § 30.

mais il ne s'agit là encore que d'une universalité abstraite, extérieure, c'est-à-dire par rapport à son Autre, qui appelle son dépassement (double négation — négation de la négation) dans la prise de conscience de ses « intérêts de classe » qui ne sont plus simplement ses intérêts « par position » dans la société civile bourgeoise, mais ses intérêts au regard de l'Histoire ou mieux : les intérêts de l'Histoire qu'elle *représente*, sur la base de sa position sociale (c'est-à-dire de sa position particulière dans la totalité historique positive immédiate).

§ 33 La conscience de classe, c'est la classe prolétaire Sujet qui s'abandonne à la vie de l'Histoire qui a présenté et qui exprime la nécessité interne de celle-ci comme ultime réconciliation du Sujet et de l'Objet, du Temps et du Concept, de l'Homme et de son histoire... moyennant sa « réalisation détaillée » sans laquelle « le résultat nu est le cadavre qui a laissé la tendance derrière soi³³ », c'est-à-dire le *programme* de son parti. C'est ainsi que Balibar peut écrire (en donnant l'impression de se faire peur — mais il y a de quoi !) : « Pour le Marx de mars 1845, ce n'est pas assez de dire avec Hegel que “le réel est rationnel” et que le rationnel, nécessairement, se réalise : il faut dire qu'il n'y a de réel, et de rationnel, que la révolution³⁴. » À ceci près que la restriction chronologique ne vaut pas. Donc « si l'on fait abstraction des insuppressibles contingences (hasard et libre arbitre) singulières de l'histoire (il est rationnel que tout ne soit pas rationnel), qui, cependant, médiatisent un développement dont le sens universel ne peut être compromis par elles (optimisme hégélien [et marxien]), l'histoire est conduite par la raison ou le concept³⁵ ».

→ 1 Une analyse que ne désavouerait pas I. Garo, lorsqu'elle écrit (à juste titre) que pour Marx, à partir du moment où il aborde « la question de l'histoire, de sa connaissance et de sa maîtrise [...] le problème est [...] de relier une nouvelle théorie de l'histoire

33 B. Bourgeois, « Préface », *op. cit.*, § 3, 4.

34 É. Balibar, *op. cit.*, p. 33. N'en déplaise aux tenants de la “coupure épistémologique”, Marx tiendra cette position toute sa vie et l'exprimera comme on l'a vu après la publication du Capital.

35 B. Bourgeois, « Préface », *op. cit.*, p. 228.

à la perspective de sa maîtrise collective, *enfin rationnelle*³⁶ ». Marx avait confirmé par avance ce propos dans la préface du *Capital*: « Lors même qu'une société est arrivée à découvrir la piste de *la loi naturelle qui préside à son mouvement* — et le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne — elle ne peut ni dépasser d'un saut ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel; mais elle peut abréger la période de gestation et adoucir les maux de leur enfantement³⁷. »

- 2 On pourrait penser que ces deux conceptions de la science (spéculative dans l'aspect que retient ici Balibar, positiviste dans celui retenu par Garo) s'opposent, de même que s'opposent la nécessité spéculative induite par le premier et le possibilisme du second. En réalité il n'en est rien dans la mesure où la scientificité spéculative est chez Marx la condition théorique de son possibilisme politique.
- 3 Je vais citer encore une fois Althusser: « Pour le dire en termes polémiques, quand on pose la question de la "*fin de l'histoire*", on voit dans un même camp se ranger et Épicure et Spinoza, et Montesquieu et Rousseau, sur la base, explicite ou implicite, d'un même matérialisme de la rencontre ou, au sens fort, pensée de la *conjoncture*. Et Marx, bien entendu, mais forcé à penser dans un horizon déchiré entre l'aléatoire de la Rencontre et la nécessité de la Révolution³⁸. »

§ 34 Le syllogisme marxien de la classe prolétaire (le Prolétariat comme sujet politique dans son concept, c'est-à-dire organisé en parti) *n'expose pas le procès historique de constitution des classes du mode de production capitaliste* — contre toute vérité historique, Marx postule que la bourgeoisie est déjà constituée en classe au sortir de la

36 I. Garo, *op. cit.*, p. 13, je souligne.

37 K. Marx, *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 550.

38 L. Althusser, « Le courant souterrain du matérialisme de la rencontre » (1982) in *Écrits philosophiques et politiques*, t. I, *op. cit.*, p. 574.

Révolution française³⁹ — mais le « dégage-ment » ou le « désengage-ment » de la classe prolétaire vis-à-vis de la société capitaliste, mais l'avènement du seul Prolétariat au travers de ses transformations identitaires, *des différents moments de l'identité processuelle de son sens révolutionnaire* et, pour tout dire, de l'avènement de son parti dans lequel se résout le processus — dès l'*Idéologie allemande* Marx a été clair sur ce point: contre Feuerbach, auquel il reproche de transformer le terme communiste en une simple catégorie prédicat de l'« Homme », il affirme que celui-ci « désigne, dans le monde d'aujourd'hui, l'adhérent d'un parti révolutionnaire bien déterminé⁴⁰ » — ; avènement comme une sorte de « développement séparé » de soi, en soi et pour soi, et pour lequel son Autre n'est que la médiation de son processus d'identification à soi, avènement comme Sujet absolu de l'Histoire moyennant sa détermination de sujet politique, pour lequel la relation à l'autre, c'est-à-dire la lutte des classes proprement dite, n'est que la *médiation* du rapport à soi de la classe.

La formule « organisation du prolétariat en classe » n'est pas un vain mot: le procès de constitution du Prolétariat n'est pas la production historique des rapports de classes capitalistes (de la classe prolétaire et de la classe capitaliste), ce n'est pas un procès de constitution, c'est un procès d'*organisation* en parti des prolétaires; *sans parti, il n'y a pas de classe prolétaire...*

§ 35 On comprend alors la catastrophe théorique et politique que la caducité du prolétariat comme sujet politique représente pour la théorie de la lutte des classes et les enjeux que représente la critique ultra-gauche du léninisme et de la social-démocratie. On comprend également les questions que cela pose à la théorie postprolétarienne (héritière de l'ultra-gauche) après la disparition effective de celui-ci; on comprend enfin que Marx, après avoir posé l'équation: *classe prolétarienne = parti prolétarien*, n'ait pas eu

39 « Dans la bourgeoisie, nous avons deux phases à distinguer: celle pendant laquelle elle se constitua en classe sous le régime de la féodalité et de la monarchie absolue, et celle où, déjà constituée en classe, elle renversa la féodalité et la monarchie pour faire de la société une société bourgeoise. » (K. Marx, *Misère de la philosophie*, op. cit., p. 135.)

40 *Ibid.*, p. 1481, je souligne.

grand-chose à ajouter à la définition des classes, sauf à énoncer des banalités sociologiques, ce qu'il n'a pas fait.

→ Il est logique de ce point de vue que cette critique, consécutive à la première crise du paradigme ouvrier de la révolution ouverte par la victoire de la révolution bolchevique et la défaite simultanée de la révolution allemande, brise l'unité du syllogisme marxien du Prolétariat, l'ultra-gauche germano-hollandaise absolutisant abstraitement le premier et le second moment dans la « spontanéité des masses », la gauche communiste italienne (Bordiga) absolutisant de la même façon le troisième moment dans le « parti communauté ».

N° 4 FÉVRIER 2003

UNE LECTURE CRITIQUE DE *LA MATÉRIELLE*¹

§1 Ces commentaires ne portent que sur le n° 1 de *La Matérielle*, la lecture des numéros suivants ne justifie aucune transformation de ce texte. Cependant, une « petite » évolution : dans le n° 3, il semblerait que *La Matérielle* reconnaisse ce qui est le thème central de la critique qui suit, mais si *La Matérielle* récuse la production d'une liaison entre la lutte des classes et la révolution communiste *elle ne peut se passer de cette liaison* qu'elle trouve chez d'autres et dont elle se dit la critique. Cette posture équivoque d'*autocritique* ne pourra faire illusion bien longtemps : le moindre chroniqueur ne parle que de « lutte des classes » et de « ce qu'il y a ». Parler de révolution et de communisme devient une affaire de croyance ou ici de science. La lutte des classes peut « ne pas plus être théoricienne que le système solaire est astrophysicien² », de la même façon que les prolétaires sont des astéroïdes. Ce qui depuis toujours distingue la théorie, c'est, dans la lutte des classes, de montrer la fin des classes et, dans le « ce qu'il y a », son abolition. Est-ce une « croyance dialectique » ou alors est-ce, comme les crises monétaires, un processus objectif parce qu'autoréalisateur ?

Thème central de la critique

§2 La critique de *La Matérielle* peut se résumer en une seule question : *À suivre la problématique de La Matérielle, qu'est-ce qui théoriquement autorise à encore prononcer les mots de révolution et de communisme maintenant ?*

1 Théorie communiste. Texte mis en ligne sur le site *L'Angle mort* le 22 janvier 2003.

2 Cf. *La Matérielle*, n° 3.

§3 Dans la problématique de *La Matérielle*, c'est toute tentative d'articulation du présent avec la révolution qui tombe sous l'accusation de spéculation. *La Matérielle* devrait dire ouvertement qu'elle ne vise pas une théorie de la révolution mais une théorie de la lutte des classes. Mais une théorie de la lutte des classes qui n'est pas une théorie de la révolution et du communisme et qui se refuse à l'être et *se construit comme ce refus* ne peut plus être qu'une théorie du partage de la valeur ajoutée, de l'opposition entre pauvres et riches. En cela les notes de lecture intitulées « Les classes existent³ » ne sont pas innocentes, même si la réponse à un jeune de la Ligue communiste rattrape un peu le coup. En effet, ces notes étaient, volontairement ou non, un petit coup de force théorique effectué de façon anodine : « Les Classes et leur Antagonisme » c'étaient purement et simplement les chiffres qui suivaient, le titre (gras et majuscules) avait valeur d'analyse et de concept. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre, la communisation et la lutte des classes factuelles d'en bas telle que *La Matérielle* veut nous la raconter, c'est-à-dire la *construire*. Il faudrait même se demander comment *La Matérielle* peut encore parler de *classes*, elle qui ne peut connaître que des salariés et des propriétaires, le « jeune ligueur communiste », dans son enthousiasme, ne s'y était pas trompé.

§4 *La Matérielle* joue sur une ambiguïté qui est à limite de l'incohérence. Son vocabulaire, le cadre formel dans lequel le discours s'énonce (son environnement), le lectorat auquel elle s'adresse (et même manifestement son *intention*) situent son discours dans les problématiques de la révolution communiste, cela lui vaut quitus. Mais tout son discours propre, interne, consiste en une seule proposition : la lutte des classes au présent ne parle ni de la révolution ni du communisme, toute tentative de liaison est « spéculation » et « théorie postprolétarienne ». Il ne s'agit d'une théorie de la révolution que par contagion. Elle ne peut exister que comme réflexion critique sur les théories dites « postprolétariennes » ou « spéculatives » et ne peut s'énoncer que dans des lieux où ces théories s'énoncent. C'est une réflexion qui, séparée de tout ce contexte, s'effondre : elle n'a de sens que parce qu'on la suppose (effet de

3 Signées *La Matérielle* et disponibles en ligne.

contexte) théorie ayant quelque chose à dire sur la révolution mais elle ne s'énonce elle-même que comme théorie syndicaliste du partage de la valeur ajoutée, elle ne peut le dire sans perdre alors tout intérêt et s'effondrer en tant que théorie même de la lutte des classes. *La Matérielle* cherche à donner une réponse à une question qu'elle ne peut pas poser. Il y a bien sûr le *clynamen*, c'est-à-dire le syndicalisme plus un miracle.

§ 5 *La Matérielle* aime bien reprendre une citation du *Journal d'un gréviste* de Louis Martin : « Il n'est pas imbécile de penser qu'un mouvement puisse dépasser ses causes initiales... » Pour qu'un tel dépassement existe encore faut-il qu'il y ait rapport (une relation produite) entre les deux situations. Or, le *clynamen* est la négation de cela et toute tentative de production de cette relation tombe immédiatement dans l'enfer de la spéculation (il faudrait se demander pourquoi *La Matérielle* ne peut comprendre le cours de l'histoire comme *production* que comme une *réalisation*). Mais même *La Matérielle* ne peut résister à la tentation fatale de penser la liaison entre la situation actuelle et la révolution. Il lui faut résoudre la quadrature du cercle : faire la théorie, c'est-à-dire penser maintenant, quelque chose qui n'a (pour *La Matérielle*) que la nécessité de ne pas être nécessaire (l'aléatoire n'est que l'envers de la nécessité). Au lieu de s'en remettre prudemment à la pluie des atomes et à la Providence, *La Matérielle* cherche à expliquer l'inexplicable par nature : leur déviation (seulement constatable ex post). S'étant coupé l'herbe sous les pieds (le communisme n'est en rien actuel — cette actualité c'est pour *La Matérielle* la caractéristique à laquelle on reconnaît la spéculation), la critique de la spéculation va accoucher d'un imparfait système spéculatif.

§ 6 La révolution n'est pas l'activité d'une classe, mais « activité de la lutte elle-même ». La lutte étant une activité, la révolution est donc l'activité d'une activité. On ne peut en rester là, en fait « l'activité de la lutte » produit et reproduit sans cesse les classes dans leur particularité, « un processus infini de constitution ». On aurait ici dépassé la spéculation en ce que la lutte des classes n'est plus la médiation pour faire advenir la nature révolutionnaire d'un sujet, le prolétariat. En fait pour l'instant on n'a que la critique classique du programmatisme et de la théorie de la nature révolutionnaire du

prolétariat et une affirmation un peu alambiquée de l'implication réciproque. Mais voilà le processus est « infini » et là, on assiste à un véritable tour de force : le processus infini existe comme tel... « jusqu'à la fin ». Et pourquoi le processus infini parvient-il à sa fin (« fin » qui notons le bien n'est pas indéterminée mais explicitement définie comme « communisation de la société » et « abolition des classes »)? Parce que cette fin est (que les antispéculatifs ferment les yeux) « *l'ultime manifestation* [souligné par moi] de la chose ». Retour à la question de départ que *La Matérielle* s'était posée à elle-même : « Dans quelles circonstances la lutte entre la classe prolétaire et la classe capitaliste, agissant chacune pour la défense de leurs conditions de reproductions respectives, peut-elle "dévier" de son sens défensif et prendre un tour révolutionnaire? » Nous le savons maintenant : la « déviation » et le « tour révolutionnaire » sont « l'ultime manifestation de la chose ». Hegel a enc... Épicure.

Déclinaison de la critique centrale

§7 Toutes les autres remarques que l'on peut faire sont une mise en musique du thème central.

§8 L'immédiatisme dont *La Matérielle* cherche à se défendre est, pour elle, incontournable : le *clynamen*, par définition, peut « fortuiter » n'importe quand.

§9 Impossibilité dans le cadre théorique qui est formalisé de passer des formes salaire/intérêt/profit/rente à la plus-value (abstraction) sans « retomber » dans tout le système des contradictions du *Capital* (le livre et le mode de production) : le capital comme contradiction en procès (la baisse tendancielle du taux de profit) etc.

§10 Incompréhension structurelle à la démarche de *La Matérielle* du dépassement révolutionnaire de la lutte des classes actuelles comme étant *présent* et non une relation déterministe entre deux moments d'un arc historique existant préalablement comme nécessaire.

§11 Une théorie qui aussitôt dite s'achève dans un *je ne peux rien dire*.

§12 Une théorie qui veut s'en tenir au « ce qui se passe », au « il y a », mais « il y a » présuppose un dispositif théorique qui découpe, formalise et dit ce qu'« il y a » (même en allemand).

§ 13 Les luttes entre les classes ont pour objet le « bout de gras » (*La Matérielle*), c'est exact mais la dispute sur ce « bout de gras » pré-suppose tout un mode de production et toutes ses contradictions.

§ 14 Malgré ses proclamations pragmatiques *La Matérielle* ne peut sortir du domaine de la théorie sur la théorie (la metathéorie). Le programme éditorial est une reconnaissance explicite de cet enfermement. Se voulant réflexion sur la révolution en ce qu'on ne peut pas en parler (c'est l'incohérence constitutive de *La Matérielle*), elle ne parle de la révolution que dans la mesure où d'autres en parlent. Même pour la période classique du programmatisme *La Matérielle* ne sort pas d'une histoire des idées, le « noyau rationnel » du programmatisme n'est pas un certain rapport entre les classes et des modalités de l'exploitation mais « la dialectique », l'influence hégélienne.

§ 15 Faire une théorie qui aurait quelque chose à voir dans le domaine des théories de la révolution devient ne pas parler de la révolution. Une théorie de la révolution serait une théorie posant comme principe que la révolution ne peut pas être son sujet, mais alors c'est une théorie de la *misère du monde*. L'incohérence de *La Matérielle* est de se situer dans le discours théorique sur la révolution communiste. *Si l'on peut prononcer les mots de révolution et de communisme c'est qu'au présent il y a quelque chose qui nous le permet, mais pour La Matérielle on franchit là le pas de la spéculation.* Ou alors il faut dire clairement, comme Kant répondant à Descartes, que la possibilité d'avoir une idée de Dieu ne pose pas plus Dieu comme une réalité que le fait de parler des fées est une preuve de leur existence. À ce moment-là, il faut dire que la révolution communiste est une utopie, un rêve, un désir humain. Pourquoi pas ? Mais alors il faut assumer et assurer.

§ 16 Il faudrait expliquer comment cet « acquis de la communisation » peut être conservé dans une problématique tout autre. Comment la « théorie postprolétarienne » peut avoir produit tous les fondamentaux sur lesquels fonctionne *La Matérielle* : restructuration, implication réciproque, disparition de l'identité ouvrière, affirmation de la classe, cycle de luttes. Si la communisation est « le point ultime du paradigme ouvrier » il doit s'effondrer avec lui, ou alors il faut expliquer cette permanence historique. La raison de

cette permanence est interne au discours de *La Matérielle*, elle lui est absolument nécessaire car elle-même ne peut, à partir d'elle-même, parler de révolution communiste.

§17 Il y a du vrai chez Althusser, mais tout y est faux. Le « matérialisme aléatoire » est le cri de détresse d'un orphelin du grand parti ouvrier stalinien (*La Matérielle* laisse de côté que pour Althusser les atomes sont crochus et qu'ils *prennent* selon l'image du plâtre, à ce moment-là il font système). C'est justement cet aspect-là que reprend *La Matérielle*, même si c'est pour ne pas regretter cette disparition. Mais il n'y a pas que l'utilisation de certaines briques théoriques althussériennes (tout à fait recyclables), *La Matérielle* reprend ces briques avec la problématique, c'est-à-dire qu'elle reprend le mur (de Berlin) : la réduction de la classe à l'organisation politique. Toujours sur Althusser, ce n'est pas la révolution qui est un *procès sans sujet* (comme le dit *La Matérielle*) mais le mode de production capitaliste, la révolution quant à elle a *un sujet politique qui donne sens à la conjoncture*.

§18 Une question de chronologie. Ce que *La Matérielle* appelle le courant actualiste a, comme cela est reconnu, très peu de représentants, on pourrait même dater son apparition de la publication de *TC* n°2 (1979) et même de *TC* n°3 (1980) avec l'affirmation de la restructuration du mode de production capitaliste et d'un changement de cycle de luttes. Ledit « courant actualiste » n'est l'autre branche d'une dite « théorie postprolétarienne » que si l'on fait *disparaître les années 1970*. Que ledit « courant universaliste », apparu quant à lui dès les débuts des années 1970, se poursuive (et même ait une étonnante capacité à se régénérer dans le cycle de luttes actuel) et que *TC* rompe des lances avec lui n'autorisent pas pour autant à construire cette dualité (actualiste/universaliste) si ce n'est pour construire cet objet repoussoir : la « théorie postprolétarienne ». Ledit « courant actualiste » apparaissant dix ans après le courant dit « universaliste » est la théorie d'une nouvelle phase du mode de production capitaliste et d'un nouveau cycle de luttes. Ensuite, du début des années 1980 au milieu des années 1990, il y eut une bonne dizaine d'« années noires » qui virent l'extinction des quelques publications révolutionnaires existantes, le départ et le repliement de nombreux camarades. La tentative avortée de « grande revue »

de 1994 arrive quand la constance nécessaire à cette « traversée du désert » commençait à s'épuiser. Une petite année après, les événements montraient qu'ils pouvaient être beaucoup plus efficaces théoriquement que les tentatives formelles pour sortir des « années noires » et nous faire *poursuivre* et avancer dans une compréhension théorique du dépassement du mode de production capitaliste.

§ 19 *La Matérielle* a un problème avec la définition des classes. Celles-ci ne sont « ni spéculative, ni sociologiques ». En fait le « ni/ni » renvoie à la même chose. En effet la « classe en soi », celle qui, pour *La Matérielle*, est le point de départ de la démarche spéculative en ce que le cours de l'histoire est contenu en elle comme devenir vers la « classe pour soi », n'est rien d'autre que la classe sociologique. Mais, vieux reste de dialectique dans *La Matérielle*, un bon dépassement est toujours celui qui dépasse une dualité. La sociologie sera donc un peu trop « terre-à-terre » et la spéculation un peu trop « ciel-à-ciel ». Les classes seront alors dites « historiques » et leur lutte définissant leur existence. C'est un peu la question de l'œuf et de la poule sous la forme du « processus infini de constitution des classes ». Pourtant, partir de « ce qu'il y a » ne serait-ce point partir du fait que la société se divise entre ceux qui vendent leur force de travail et ceux qui détiennent les moyens de production ?

§ 20 *La Matérielle* veut éviter de dire cette chose triviale : le prolétariat c'est la classe des travailleurs productifs de plus-value. Ce n'est pourtant qu'une fois une telle chose dite que l'on définit la classe de façon historique parce qu'on a alors posé une contradiction, l'exploitation, et la polarisation de ses termes. Le prolétariat et la classe capitaliste sont la polarisation sociale de la contradiction qu'est la baisse tendancielle du taux de profit en activités contradictoires. La contradiction qui résulte, dans le mode de production capitaliste, du rapport entre l'extraction de plus-value et la croissance de la composition organique du capital se développe comme péréquation du taux de profit sur l'ensemble des activités productives et structure comme rapport contradictoire entre des classes *l'ensemble de la société*. Dans cette polarisation ce sont les catégories et les classes sociales de la société du capital qui se dissolvent contre le capital et la classe capitaliste. Si nous pouvons identifier le prolétariat à la classe ouvrière c'est que, dans la situation de celle-ci, la

contradiction centrale du mode de production capitaliste devient la condition de son dépassement comme activité particulière. En cela, cette identification dépasse la classe ouvrière au moment où ce sont toutes les contradictions de la société qu'elle polarise. Cette identité, pour la classe ouvrière elle-même, n'est pas un donné mais un mouvement. Les classes sont génétiquement données en même temps que leur contradiction, ne lui préexistent pas et c'est pour cela qu'une classe, le prolétariat, peut s'abolir en tant que classe, parce qu'il ne préexiste pas à, ni ne résulte de ce mouvement, mais en est la seule réalité concrète sans laquelle la baisse du taux de profit est une abstraction et l'abolition du mode de production capitaliste un projet déterministe.

La question de la définition préalable des classes ou de « la lutte » n'est même pas une question interne au programmatisme en général, mais une question spécifique du léninisme philosophique d'Athusser et de Balibar. Au premier abord la définition des classes à partir de « la lutte » apparaît bien séduisante. Cela semble nous débarrasser de la sociologie et de la nature révolutionnaire comme substance du prolétariat. Mais le fameux « procès sans sujet » qui en résulte d'une part entérine la sociologie : la classe est un ensemble d'agents désignés par la structure et, d'autre part, légitime le parti et l'intervention consciente brisant le procès sans fin de la désignation (convocation) des agents par la structure. La classe ne peut être un sujet car il est bien connu que *livrée à elle-même dans la structure* elle ne dépasse pas le « trade-unionisme », mais la « rude école de la discipline de la fabrique » (la structure) lui permet d'obéir au parti.

§21 Les classes ne préexistent pas à la lutte pas plus que la lutte les constitue (comme finalement le reconnaît *La Matérielle* quand il est dit que le prolétariat lutte à partir de ce qu'il est — il faut donc bien qu'il soit quelque chose). Les choses sont extrêmement banales : les classes et leur lutte sont données absolument simultanément. Définir les unes c'est définir l'autre. C'est le programmatisme et plus spécifiquement le léninisme (dans sa lutte contre le spontanéisme) qui trouve là un problème (de même pour la question du sujet). *La Matérielle* développe un léninisme sans parti ni conscience apportée de l'extérieur c'est pour cela qu'il lui faut un miracle.

§ 22 Si l'on cesse d'opposer une définition sociologique du prolétariat et une définition historique c'est la question même d'une définition « spéculative » qui disparaît en même temps. Le prolétariat est la dissolution des conditions existantes (il est aisé de critiquer la formule comme dialectique et donc spéculative, c'est une autre paire de manches que de critiquer les analyses auxquelles renvoient cette formule) et cela ne s'oppose pas à une définition sociologique. Cela revient à dire que le prolétariat est la classe du travail productif de valeur et plus précisément de plus-value. En tant que dissolution de ces conditions existantes, le prolétariat est défini comme classe dans le capital et dans son rapport avec lui. Ce n'est pas d'être la dissolution de ces catégories qui le pose comme classe (on aurait là une substance révolutionnaire), qui le constitue comme classe, mais c'est en tant que classe (la définition « sociologique », si l'on veut) qu'il est cette dissolution, c'est le contenu même de sa définition « sociologique ». C'est dans sa condition de classe du mode de production capitaliste que gît sa capacité à abolir le capital, produire le communisme. Et cela se voit sans cesse dans le cours de l'accumulation du capital en tant que contradiction en procès⁴, c'est-à-dire dans le contenu qualitatif de cette accumulation qui est loin d'être cet amoncellement quantitatif auquel on la réduit trop souvent (il ne s'agit pas ici des transformations dans les formes de l'accumulation mais de sa nature même). La périodisation de l'accumulation capitaliste même prise unilatéralement du point de vue du pôle capital renvoie à ce contenu qualitatif et inclut constamment qu'il n'est produit et reproduit que par une classe, qui en tant que productrice de plus-value est la dissolution des conditions existantes. La dissolution de toutes les conditions existantes c'est une classe, c'est le travail vivant face au capital. Il faut sortir de l'opposition entre définition sociologique et définition historique (et nous n'aurons pas besoin de nous poser la question d'une définition « spéculative »).

§ 23 La question de la « dimension concrète » : la critique du programmatisme n'est ni un contre-programmatisme ni une

⁴ Cf. R. Simon, *Fondements critiques d'une théorie de la révolution. Au-delà de l'affirmation du prolétariat*, op. cit.

critique de la politique, la théorie n'est pas orpheline de la « constitution de la classe en parti ».

§24 « Il s'ensuit que la critique du programmatisme ne peut se limiter à se comprendre elle-même comme la seule critique du lien (entre d'une part une analyse conservée telle quelle de la contradiction entre prolétariat et capital et, d'autre part un but également conservé), c'est-à-dire critique de la politique. La critique du programmatisme n'est pas une critique de la politique, cette critique (dès *TC* n°2) bouleverse tous les « fondamentaux ». Nous n'avons jamais effectué cette critique comme celle de la dictature du prolétariat, de la révolution permanente, du parti, des syndicats, etc. C'est le conseillisme, lui-même programmatique, qui a fait cette critique formelle. La critique du programmatisme ce fut la production de l'implication réciproque, de l'identité entre le développement du capital et la contradiction entre prolétariat et capital, ce fut la critique de toute nature révolutionnaire du prolétariat, ce fut la compréhension que le prolétariat classe révolutionnaire et classe du mode de production capitaliste sont identiques, l'impossibilité du programmatisme fut produite de façon historique et non normative.

§25 « Une telle série de propositions ne va pas sans reformuler tous les "fondamentaux" : relation entre économie et lutte des classes, baisse du taux de profit, valeur, exploitation, infrastructure et superstructure, contradiction entre forces productives et rapports de production, contradiction entre appropriation privée et socialisation de la production, rapport entre conditions objectives et prolétariat comme accoucheur de la révolution etc. Cependant, cette critique, dans un premier temps, a provoqué la perte de la spécificité de l'action du prolétariat, dans le flux général contradictoire de la société capitaliste, ce qu'est venu ensuite critiquer la notion de cycle de luttes et la spécification des classes dans la contradiction entre prolétariat et capital⁵. »

§26 « La critique du programme ayant bouleversé la théorie dans son ensemble, on ne se retrouve pas avec la nécessité de combler le vide laissé par la politique, il n'y a pas de trou, on a tout foutu

5 Cf. *TC*, n°8.

en l'air. C'est dans une problématique totalement renouvelée que la théorie doit restaurer sa dimension concrète, cette problématique c'est celle des cycles de luttes. Il ne s'agit pas de restaurer avec un autre contenu un lien tel que celui que la politique tissait entre la situation actuelle et la révolution. L'affirmation du communisme (non comme la promotion publicitaire du communisme) est bien ce lien, parce que la production du communisme est le mouvement de ce cycle de luttes, comme structure de la contradiction entre prolétariat et capital, comme signification historique du capital. C'est en partant du cycle de luttes que l'on part du communisme. Cela signifie que c'est l'affirmation du communisme qui devient la liaison à l'actualité de la contradiction. Cette affirmation maximale du « but », qui jusque-là nous séparait du cours quotidien de la contradiction devient paradoxalement notre liaison avec lui. À la condition, cependant, que l'on sache bien que cette liaison ne trouve les catégories concrètes sur lesquelles elle se fonde, ou mieux se constitue, qu'en suivant le cours du cycle de luttes. Ces catégories concrètes sont la restructuration et les éléments dynamiques de ce cycle de luttes [...] Il ne faudrait pas que la prise en compte de ce cours de la lutte de classe ne soit qu'un retour illustratif à partir de l'idée préalablement posée et définie du communisme. D'où parlons-nous du communisme ? Sans une réponse à cette question qui se réfère explicitement à la lutte de classe historiquement déterminée, c'est-à-dire au cycle de luttes, il y a bien risque de dérive, mais pas tant utopiste que philosophique, humaniste⁶. »

§ 27 Lorsque *La Matérielle* cite le texte de TC n° 14 d'où est extrait le passage précédent, la citation est coupée de telle sorte qu'il apparaîtrait que nous sommes dans la pure et simple disparition de tout lien avec le cours immédiat des luttes. La critique du programmatisme n'aurait été que négative ne pouvant donc que rapidement s'épuiser. Réduire la théorie développée par ledit « courant actualiste » depuis la fin des années 1970 (« actualisme » et « universalisme » — pour reprendre la terminologie de *La Matérielle* — ne sont pas contemporains) à la seule critique du programmatisme et dans celle-ci à la critique du lien politique est pour le moins inélégant.

6 TC, n° 14, p. 15-16.

Depuis bientôt vingt-cinq ans cette théorie « fait ses preuves » comme théorie de la restructuration du mode de production capitaliste et du nouveau cycle de luttes.

§28 Il est nécessaire à l'autofondation de *La Matérielle* de ré-édifier ledit « actualisme » à la seule critique du programmatisme comme critique « négative », ainsi la théorie antérieure s'épuisant, nous serions dans l'attente de la nouveauté. La coupure historique au moment de l'effondrement de l'URSS joue le même rôle, il s'agit de renvoyer la période antérieure (les années 1970 et 1980) dans un autre monde, de telle sorte que la théorie de ces années là ne puisse plus prétendre à l'actualité. Il faudrait tout de même montrer que le 25 décembre 1991 fut une coupure dans la lutte des classes plus importante que Mai 68 ou l'automne chaud italien et les années qui suivirent. Ce Noël-là ne nous a pas laissé un tel souvenir. Il ne s'agit pas de minimiser l'importance de l'événement dans la restructuration, mais ici la question serait d'en faire une coupure vécue dans le cours des luttes et dans les formulations théoriques, or ce n'est tout simplement pas le cas (même les PC, *là où ils existaient* — il semblerait d'après la thèse de *La Matérielle* qu'ils aient existé partout — était déjà bien malades de la transformation *antérieure*). L'effondrement de l'URSS est un fait massif de la restructuration commencée bien antérieurement. En outre (mais ce n'est pas le lieu de rentrer longuement dans cette analyse) *La Matérielle* considère l'État soviétique comme une expression *directe* du programmatisme alors qu'il est la contre-révolution déterminée par les caractéristiques mêmes de la révolution programmatique, de l'affirmation de la classe.

La question de la « spéculation »

§29 Une grande partie de la problématique de *La Matérielle* se fonde sur la critique de la notion de contradiction. La notion de contradiction est en elle-même assimilée à la philosophie spéculative et serait par définition réduite à la forme canonique de l'*Aufhebung*. Il ne s'agit pas dans cette brève critique de montrer que l'on là un abus de langage et un amalgame théoriquement un peu « rapide ». *Théorie communiste* est souvent présentée comme une forme exemplaire de la contradiction spéculative, mais la critique de TC au nom de la critique de l'*Aufhebung* oublie précisément

que cette critique même de l'*Aufhebung* est une partie essentielle de la définition de la contradiction entre le prolétariat et le capital dans *TC*⁷. De façon plus générale, on constate souvent que *La Matérielle* se veut un véritable dépassement du programmatisme (théorie postprolétarienne), elle se situe après ou au-delà de cette théorie mais ne tient pas compte du *contenu* de cette critique dont elle utilise pourtant beaucoup d'éléments (la communisation par exemple). Si *La Matérielle* reconnaît à la théorie postprolétariennes d'avoir effectué « des avancées » on ne voit pas comment la théorie de *La Matérielle* peut réinvestir en elle ces avancées dans la mesure où ces « avancées », prises une à une, sont niées par la problématique générale de *La Matérielle* (on peut reprendre ici l'exemple de la communisation : comment prononcer le mot de communisme dans cette problématique ?) La critique de la « spéculation técéiste » consiste pour *La Matérielle* à « refuser de considérer que la contradiction prolétariat/capital porte en elle son nécessaire dépassement » (il m'étonnerait que *TC* n'ait jamais qualifié le dépassement de « nécessaire »), et que cela même est sa « raison d'être ». Considérer que la contradiction entre le prolétariat et le capital porte son dépassement reviendrait à une « compréhension achevée de la fin en sa nécessité se présupposant dans son origine ». Il y a une étrange obstination de la part de *La Matérielle* de faire entrer *TC* dans les petites boîtes convenues de la critique de l'hégélianisme.

En effet :

§ 30 « La révolution et le communisme se produisent historiquement dans le cours heurté de la lutte des classes, à travers les cycles de luttes qui le scandent. Ainsi la conception que nous avons actuellement de la révolution, dans la façon dont se présente le cycle de luttes actuelles, c'est au cours du retournement dans la contre-révolution des caractéristiques de l'ancien qu'elle s'est forgée théoriquement et pratiquement [...] Ce processus peut encore nous arriver, *la révolution n'est pas quelque chose d'établie, de connue une bonne fois pour toutes et vers quoi tendrait le mouvement, mais quelque chose que celui-ci produit*. Si, par exemple, on peut dire maintenant

⁷ Sur la conception de la notion de contradiction dans *TC*, nous renvoyons au texte sur « Hegel et la dialectique », disponible en ligne.

que Mai 68 est en deçà de la critique communiste, c'est parce que c'est Mai 68 (entre autres) et le retournement des caractéristiques de l'ancien cycle dans la restructuration comme contre-révolution, qui ont produit cette critique. Il y a un monde entre les réserves que nous pouvions alors formuler (pas de formation de conseils ou pour d'autres pas de partis d'avant-garde, pas de jonction entre les occupations d'usines et la critique de la vie quotidienne...) et la théorie que le mouvement et son retournement permirent de produire : la révolution comme «autonégation du prolétariat» en tant que simplement abolition du capital et non développement d'une contradiction interne de la classe ou réalisation de l'humanité ; la défense de la condition prolétarienne comme limite des luttes quotidiennes ; l'absence de transcroissance entre luttes quotidiennes et révolution ; la théorisation et la critique du programmatisme ; la théorisation de la subsumption formelle du travail sous le capital et de la subsumption réelle ; l'identité entre le développement du capital et la contradiction entre le prolétariat et le capital ; l'exploitation comme étant cette contradiction ; l'identité entre le prolétariat comme classe du mode de production capitaliste et comme classe révolutionnaire... La vision que l'on peut avoir maintenant de tout ce qui s'est passé au cours du cycle de luttes précédent, dans la perspective de la révolution telle qu'elle est la nôtre maintenant, *ne préexiste pas à ce qui l'a produite*⁸.»

§31 «L'analyse des cycles de luttes et des phases insurrectionnelles doit partir du fait que ce sont des structurations spécifiques de la contradiction entre le prolétariat et le capital qui se modifient qualitativement (et qui sont dans leur spécificité le seul moteur de leur transformation) et non d'une "nécessité de la révolution communiste" qui évolue quantitativement⁹.»

§32 «Alors qu'il faut expliquer la possibilité de cette situation ultime du rapport entre prolétariat et capital qu'est le rapport de prémisses par le nouveau cycle de luttes (sa structuration comme contradiction et son contenu), il [l'auteur du texte critiqué dans TC n°16] fait l'inverse, il explique le nouveau cycle de luttes par le

⁸ TC, n°16, p. 96.

⁹ *Ibid.*, p. 97.

“rapport de prémisses” : le problème est résolu d’avance. Le fait que cette révolution ne soit que “probable” ne change rien au raisonnement : la nature révolutionnaire de la classe (“classe impossible”) est posée comme le préalable nécessaire à la révolution. Ce préalable est confirmé par la suite : “la crise révolutionnaire ne peut donc se manifester que sous la forme d’un blocage de l’accumulation”¹⁰. S’il y a “blocage de l’accumulation”, la question du dépassement de la défense de la condition prolétarienne n’a plus à être posée, elle est résolue. Le “blocage de l’accumulation” n’est pas un préalable à la révolution, mais l’action révolutionnaire elle-même. Avant la révolution, nous avons donc, dans ce texte, d’une part “la classe impossible”, d’autre part le “blocage de l’accumulation”, tout est joué d’avance. La révolution n’est pas ici activité du prolétariat, elle n’est que la résultante d’une double impossibilité préalable : celle du capital (blocage), celle du prolétariat (“classe impossible”). Si l’on veut considérer qu’il y a une liaison essentielle entre le cours quotidien du cycle de luttes et la révolution, ce n’est pas une “classe impossible” qui fait la révolution, mais qui le devient par la révolution, par les mesures qui sont prises dans le cours d’une crise qui devient crise révolutionnaire et qui en tant que telle devient le blocage de l’accumulation. C’est une classe, le prolétariat, engagé en tant que classe du capital dans sa contradiction avec le capital, qui est amené à prendre des mesures de communisation de la société dans son rapport de lutte avec le capital, et qui par là seulement devient, si l’on veut, cette “classe impossible”, c’est-à-dire tout simplement se supprime en tant que classe en abolissant le capital. Sous des dehors semblant mettre au premier plan l’activité du prolétariat, c’est à un montage théorique formel de la révolution que nous avons affaire. Cela parce qu’il manque le moment essentiel, celui du cycle de luttes dans son cours quotidien, qui n’est là que pour “mettre en crise le capital”¹¹. »

§ 33 « La révolution communiste, telle que nous pouvons maintenant la concevoir, telle qu’elle se présente dans ce cycle de luttes, est pour lui (critique du texte de Dauvé : « Quand meurent

10 *Ibid.*, p. 2.

11 *Ibid.*, p. 98.

les insurrections») déjà là (limitée, avortée, avec des erreurs, des illusions, etc.) dans la révolution russe, la révolution allemande, la révolution espagnole. Si bien que lorsque nous disons que nous sommes d'accord avec la conception de la révolution qu'il présente à la fin de sa brochure, c'est parce qu'il ne s'aperçoit pas que cette révolution-là, n'est pas, n'est plus, ce qu'était la révolution russe, etc. Elles étaient des révolutions de ce cycle de luttes qui était celui de l'affirmation du prolétariat, ce n'est plus le cas maintenant. La confusion n'est pas sans conséquence sur la théorie que l'on peut faire de la situation actuelle du rapport entre prolétariat et capital, sur la compréhension des luttes actuelles et sur la révolution comme dépassement produit de ce cycle de luttes. *C'est-à-dire sur la façon dont on aborde ces luttes comme réellement productrices de leur dépassement (pratiquement et théoriquement) et non comme à juger par rapport à ce dépassement déjà posé comme une norme. L'histoire de la lutte des classes est production et non réalisation¹².*»

§34 «La révolution est un conflit entre les classes qui met un terme au capital, elle est la détermination ultime du procès contradictoire du capital comme contradiction entre le prolétariat et le capital. C'est dans cette contradiction de classes, de par son contenu, que le mode de production capitaliste apparaît comme un mode de production historiquement déterminé, parce qu'il produit une classe révolutionnaire, c'est à dire portant contre lui le dépassement de ses contradictions, et le contenu de ce dépassement comme période radicalement nouvelle de l'histoire de l'humanité. La fin est produite, elle n'est pas déjà le sens caché du mouvement : irreproductibilité, socialisation du travail ou de la nature etc. Il ne faut pas concevoir le procès des contradictions capitalistes produisant la révolution, comme étant déjà en lui-même le procès de son achèvement comme révolution. C'est ce que j'appelle les « systèmes de la révolution ». Systèmes dans lesquels on ne conçoit qu'une contradiction est productive de son dépassement, que si on a fait de son dépassement ou de sa fin le principe même de son cours.

§35 «Le capital a des contradictions qui sont amenées à produire leur dépassement ou simplement des crises. Si par exemple,

12 *Ibid.*, p. 115.

la précarisation peut, par analogie, dans une vision européenne, être baptisée “tendance à l’irreproductibilité”, mondialement elle est intégration dans le procès de l’exploitation de millions d’individus. À partir du moment où l’on a engrossé les contradictions du capital d’une tendance quelconque, on n’est plus à même de reconnaître ces contradictions comme la condition et le procès même de la valorisation. À ce moment-là, l’activité de la classe comme moment du dépassement de la contradiction, comme production réelle et non prédéterminée de ce dépassement devient superfétatoire, l’activité de la classe est cernée dans le système comme le mouvement de la fin par lequel seul le procès a existé, la fin donnée dans le procès comme activité¹³. »

§ 36 Le dépassement d’une contradiction n’est pas quelque chose qui vient se surajouter à la contradiction, on ne peut pas définir la contradiction entre le prolétariat et le capital, dans son contenu, l’exploitation, puis se demander comment elle produit son dépassement. On ne peut comprendre une contradiction, dans sa forme la plus immédiate, que comme un procès, celui de sa propre annulation, de son dépassement. C’est ce que Marx exprime continuellement chaque fois qu’il est question soit de la contradiction entre le prolétariat et le capital, soit du développement contradictoire du mode de production capitaliste. Dans le capital, les conditions de son abolition et le procès de celle-ci ne sont rien d’autres que la lutte des classes produisant leur dépassement et non *réalisation* de celui-ci. Sans ce processus c’est la lutte des classes elle-même qui ne pourrait exister. Le dépassement n’est pas un ajout (la cerise sur le gâteau) à ce dont il est le dépassement, mais « le mouvement qui abolit les conditions existantes », dans les conditions existantes. Le communisme est bien en relation avec ce qui le précède mais il n’est pas dans ce qui le précède. Parler de contradiction et de dépassement ne construit pas nécessairement une téléologie dans la mesure où le dépassement produit par une contradiction ne lui préexiste. Dans *Un chapitre inédit du Capital*, Marx écrit que le capital crée « les conditions matérielles de sa dissolution, supprimant du même coup sa justification historique en tant que forme

13 TC, n° 13, p. 24.

nécessaire du développement économique et de production de la richesse sociale¹⁴ ». Mais ce processus, sorti de l'objectivisme programmatique, c'est le cours de la lutte des classes ; ou alors il faut jeter toute l'analyse du *Capital* et des *Grundrisse* toute volonté même d'analyse du mode de production capitaliste non « apologétique ».

§ 37 La téléologie et l'*Aufhebung* consisteraient à dire que le dépassement existe déjà comme réprimé dans le capital (ce que l'on fait chaque fois que l'on substitue le concept d'aliénation au concept d'exploitation). Qu'est-ce alors que ce dépassement contenu dans la contradiction ? Rien d'autre qu'une position toujours *actuelle* dans la lutte des classes. La fin est si peu contenue dans le début que l'on se contente d'appeler communisme le dépassement que produit la lutte des classes et que l'on n'a aucune autre idée de ce qu'est le communisme que comme ce qui advient dans la lutte des classes. Le communisme est réellement produit et non réalisé, il ne s'agit pas de travestir la contradiction entre prolétariat et capital en contradiction entre capitalisme et communisme. Le communisme est ce que cette contradiction produit et non ce qui la produit. On peut même dire que le communisme est le mouvement contradictoire du mode de production capitaliste, le procès de sa caducité, une telle affirmation ne se réfère pas à un futur. C'est en cela que le dilemme inéluctabilité (nécessité)/possibilité ou aléatoire est rejeté. Le rapport entre prolétariat et capital est une contradiction parce qu'elle remet constamment en cause ce dont elle est la dynamique, c'est pour cela que l'idée du communisme existe parce qu'il existe réellement, dans ce mouvement, ici et maintenant. Quand on parle de l'inéluctabilité ou de la possibilité du communisme sans reconnaître que la question n'est pas celle d'un aboutissement mais celle, présente, de ce qu'est la lutte de classe, on n'a pas compris qu'elle est, parce que contradiction, le mouvement de son dépassement. C'est la situation et l'activité quotidienne du prolétariat, dans son acception la plus immédiate, qui est, au présent, le cours du dépassement de la lutte des classes, son propre dépassement, elle est sa propre condition pour faire

14 K. Marx, *Un chapitre inédit du Capital* (1867), Paris, Union générale des éditions, 1971, p. 264.

éclater la société capitaliste. C'est seulement en cela que l'on peut dire que le dépassement de la contradiction est sa raison d'être. La lutte de classe produit son dépassement et n'existe qu'en ce qu'elle le produit.

§ 38 Il s'agit seulement de penser *la situation* dans laquelle nous nous trouvons et de reconnaître que la lutte de classe dans laquelle nous sommes inéluctablement embarqués c'est la caducité du mode de production capitaliste. Nous ne voyons pas plus loin que notre cycle de luttes, ce cycle porte tel contenu et telle structure de l'affrontement entre le prolétariat et le capital, et c'est la révolution communiste, parce qu'il est rigoureusement impossible d'en envisager d'autres formes et d'autres contenus. Nous ne parcourons qu'un petit bout d'histoire et n'étant pas hégéliens nous nous en contentons. Nous agissons et pensons dans la situation déterminée actuelle et nous n'avons pas *choisi* d'agir. Nous relions comme développement historique la situation actuelle et la révolution et nous pensons la révolution, de façon profane, à partir de la situation actuelle et nous disons : « Voilà dans la situation actuelle ce qui nous mène à la révolution, parce que le communisme est *au présent* le contenu de la lutte de classe. » Nous ne disons pas que le communisme, dans le futur, est inéluctable ou qu'il est possible, parce qu'on s'en fout. *Nous considérons le futur et sa relation à l'actuel comme production historique présente.* Il est vrai que l'on a alors « subsumé les luttes immédiates sous l'absolu de la contradiction prolétariat/capital et de son dépassement » comme dit *La Matérielle*, mais, on pourrait ajouter, « et inversement, subsumé la contradiction sous les luttes immédiates ». Cela est tout aussi vrai que l'existence du mode de production capitaliste comme rapport d'exploitation, c'est-à-dire que nous n'avons rien « subsumé » du tout. On peut dire que l'on va étudier chaque lutte pour elle-même, comme « objet fini » et que l'on va dire « il y a cela », on peut le dire *mais on ne peut pas le faire* (à moins de considérer que les dépêches de l'AFP font de la théorie).

§ 39 Quelques mots sur la notion de « limites » qui serait la preuve du caractère spéculatif de la théorie técéiste. Employer la notion de limites ce n'est pas se situer dans le registre du « pas encore », c'est reconnaître que le cycle de luttes actuel, parce que la contradiction se situe au niveau de la reproduction, est une tension

constante, dans chaque lutte, entre la remise en cause par le prolétariat de sa propre existence comme classe et son entière définition exclusivement dans les catégories du capital (la première caractéristique n'existe que de par la seconde): le mouvement d'action directe, la lutte des chômeurs, novembre-décembre 1995, mais aussi la lutte des dockers de Liverpool, Cellatex, etc. La limite (agir en tant que classe) est ce sans quoi la lutte n'aurait pas lieu et ce qui, simultanément, la renvoie à l'autoprésupposition du capital, la fait disparaître, dans son cours même et pas seulement dans son aboutissement, comme lutte *de classe*.

§40 En philosophie, c'est un exercice de style facile de critiquer le *concept* de contradiction, mais ce sont toutes les caractéristiques du rapport entre prolétariat et capital qui nous amènent à utiliser ce concept qu'il serait plus intéressant de voir critiquer, c'est-à-dire que nous attendons de voir montrer que la définition du concept d'exploitation avec toutes ces déterminations, tel que TC l'a formalisée¹⁵, est fausse. Si, en revanche, l'exploitation c'est bien cela, alors elle est une contradiction.

§41 On peut refuser qu'il y ait contradiction, mais on peut aussi refuser de comprendre le mode de production capitaliste. On peut contester que le mode de production capitaliste soit une contradiction en procès et que celle-ci soit lutte des classes, mais on peut aussi contester la réalité du mode de production capitaliste, de la baisse tendancielle du taux de profit, du rapport entre surtravail et travail nécessaire etc. Le texte du *Capital* n'est pas l'exposition du fonctionnement du capital mais sa nécrologie. Une « théorie révolutionnaire » est une théorie qui parle du communisme au présent. Or, c'est cela même qui pour *La Matérielle* est « spéculatif », mais c'est alors le fait même de sortir des formes de l'autoprésupposition du capital qui est « spéculatif ». En définitive, c'est de prononcer le mot de communisme qui devrait être qualifié de « spéculatif ».

Conclusion : pourquoi *La Matérielle* ?

§42 *La Matérielle* développe un discours « révolutionnaire » postmoderne (guillemets parce que la problématique de *La*

15 Cf. TC, n° 15, p. 105.

Matérielle évacue elle-même la possibilité de parler de révolution): élimination de tous les « grands romans », esthétique du fragment, ouverture éclectique, instabilité, hétérogénéité des citations. On ne saurait dénier toute vérité à cette critique du messianisme révolutionnaire, de la rationalité historique, du progressisme que *La Matérielle* partage avec l'idéologie postmoderniste mais de là à réduire l'œuvre de Marx et la théorie de la révolution communiste jusqu'à aujourd'hui à ces éléments, il y a un peu d'abus. On trouve dans *La Matérielle* quelque chose de nouveau dans le champ de la théorie de la révolution communiste: une théorie révolutionnaire serait une théorie de la lutte des classes dont le dispositif impliquerait que l'on ne puisse pas parler de la révolution et du communisme (la façon dont *La Matérielle* tente de relier sa théorie de la lutte des classes dans un sursaut spéculatif, la « forme ultime », apparaît en fait comme surajoutée). Une théorie de la lutte des classes d'un côté, de l'autre un communisme qui, via le *clynamen*, n'a plus aucun rapport avec la première. La seule façon de parler de la révolution deviendrait l'impossibilité d'en parler, *à condition que d'autres en parlent* car si *La Matérielle* ne pouvait plus se placer dans cette posture d'« autocritique » sa théorie serait immédiatement rejetée hors du champ d'une théorie de la révolution. Dans *La Matérielle*, la critique de la transcroissance entre le cours immédiat de la lutte de classe et la révolution, la critique de toute positivité faisant son chemin dans le cours de l'histoire (qui n'existe que pour être ce chemin), sont devenus l'objet même de la théorie. Il y a erreur sur le programatisme dont la critique est ramenée à une critique théorique et non à l'analyse de modalités historiques de l'exploitation. *Ibi statur*, dit *La Matérielle*, « restons-en là ». C'est une expression radicale, mais unilatérale, de la situation du prolétariat face au capital dans le nouveau cycle de luttes: le prolétariat ne peut plus produire à partir de ce qu'il est immédiatement dans le mode de production capitaliste les bases de la société future.

§ 45 C'est là qu'en reste *La Matérielle*: nous sommes jetés dans un petit bout d'histoire qui n'a plus aucun sens. De cette position en apparence solide, *La Matérielle* peut pointer tous les risques théoriques inhérents à voir dans la situation actuelle son dépassement. Solide, car constamment la lutte du prolétariat est renvoyée aux

catégories de l'autoprésupposition du capital. Mais solide seulement en apparence car c'est à propos des catégories de l'autoprésupposition du capital et des seuls aspects de la lutte de classe pouvant être ramenés au partage de la valeur ajoutée et au syndicalisme que *La Matérielle* devrait dire « restons-en là ». Cela n'empêche que de ce poste d'observation théorique *La Matérielle* assure une sorte de veille théorique sur tous les risques de dérapages « spéculatifs » inhérents à une théorie de la révolution dans la situation présente de disparition de toute positivité révolutionnaire et oblige à faire attention à ce que l'on écrit. *La Matérielle* est la *critique interne de la théorie de la révolution dans ce cycle*, critique que toute théorie de la révolution doit se faire à elle-même. Le problème réside dans le fait que, dans *La Matérielle*, cette critique interne s'est en quelque sorte « autonomisée » et se donne comme la totalité d'une théorie nouvelle. On retrouve là, dans cette « autonomisation » (guillemets car en même temps que « théorie nouvelle » *La Matérielle* se veut processus d'autocritique des théories dites « post-prolétariennes »), son incapacité essentielle à être cohérente sur sa propre légitimité à prononcer les termes de révolution et de communisme du fait que sa cohérence, en tant que théorie, est à l'extérieur d'elle-même (dans les autres théories).

EPPUR, SI MUOVE

§1 Et pourtant, *La Matérielle existe...* À peine revenus du Concile d'Éphèse, nos inquisiteurs de l'*Opus tecei*, les oreilles pleines de *Theotokos*, d'union hypostatique, de maternité divine de la Vierge — comme quoi les médiations ont toujours besoin d'être enfantées quelque part — s'en prennent à *La Matérielle* (qui ne croit pas en l'union hypostatique du prolétariat avec le communisme) au travers d'une « lecture critique » qui n'a de critique que ce que son auteur veut bien en dire. En réalité, et sur le fond, il s'agit ni plus ni moins que d'une *entreprise de disqualification visant à discréditer la problématique théorique de La Matérielle*, en refusant de prendre en compte sa problématique comme ayant une quelconque validité dans le champ théorique. Pourquoi!? Par rapport à qui!? Comment!?

§2 Face à la violence de l'attaque, pour répondre à ces questions, il faut d'abord mettre à jour les présupposés théoriques

qui permettent cette critique et la rendent inévitable pour *Théorie communiste*. Cela oblige à un retour en arrière, à revenir sur ce qui « a fait » la systématité spéculative d'une théorie qui a « fait ses preuves » « depuis vingt-cinq ans » (dixit mon lecteur §27) et l'amène aujourd'hui à se poser comme achèvement de la théorie de la révolution communiste en ce siècle. Je répondrai donc à cette attaque en plusieurs fois.

Ce fragment dérisoire du temps qu'il avait réussi à faire sien...

§3 Très tôt, *Théorie communiste* a compris les risques inhérents à la systématité spéculative hégélienne comme autodéploiement de la totalité qui retourne en soi in fine et s'est livrée à la critique de l'Arc historique de l'aliénation et de l'odyssée du Travail et/ou de l'Homme. C'est là son principal mérite par rapport au reste de la théorie postprolétarienne de la révolution. Cette prise de distance est constitutive du corpus de *Théorie communiste* dans son « actualisme » revendiqué ; mais elle ne fut cependant qu'un « entr'aperçu ». Un entr'aperçu qui fut plus *opérateur* que théorique, dans la mesure où il n'était évidemment pas possible à l'époque de déceler toutes les implications de la chose.

À suivre...

THÉORIE COMMUNISTE : 1977-1985

1 L'affirmation du courant actualiste (1977-1978)

§1 Cette période est certainement la plus riche et la plus productive de l'histoire de *Théorie communiste*, la plus intéressante théoriquement ; de nombreuses pages sont essentielles et il faut relire tous ces numéros attentivement.

§2 La problématique de *Théorie communiste* s'y développe encore négativement, c'est-à-dire de façon dynamique et non comme un système positif fini. Mais c'est également ainsi qu'on le voit se constituer, à travers les deux *Sommes* successives que sont les numéros 2 (janvier 1979) et 5 (mai 1983), qui aboutissent à la *Somme des Sommes* que constitue le numéro 5 (mai 1985).

§3 Les introductions des numéros 2 (janvier 1979) et 5 (mai 1983) sont très importantes : la première dans la mesure où elle fonde définitivement la problématique du courant actualiste de la théorie postprolétarienne de la révolution dans son opposition au

courant universaliste; la seconde dans la mesure où elle établit un bilan du travail effectué jusque-là. Elle précède ainsi logiquement la « Somme de Sommes ».

§4 La rupture de l'hiver 1979-1980 vit la grande majorité des membres du groupe le quitter sur la question de la nécessité de la restructuration et de la révolution (cf. l'introduction du numéro 3). Cette rupture se voulait radicale; l'un de ses animateurs écrivait: « Il faut parvenir à une élaboration positive différente qui implique l'abandon de ce qui a toujours été pour nous des concepts de base implicites qui restent encore des éléments communs de notre langage et de notre manière de concevoir les problèmes actuels, ce qui revient à poser de fait notre position comme une modalité différente de celle de TC¹⁶. » La rupture n'eût malheureusement pas de suites et ne réalisa pas le programme théorique annoncé; cela joua certainement un rôle sur l'évolution ultérieure de la production théorique de *Théorie communiste*.

N°1 Avril 1977 — *Le prolétariat*

Première partie: Le Travail

- Chapitre 1 La nécessité de l'aliénation
 - I Les antinomies du travail aliéné
 - II Aliénation et activité générique
- Chapitre 2 Activité générique et procès d'autoprésupposition du travail
 - I L'objectivation comme travail
 - II L'autoprésupposition du travail

Deuxième partie: La révolution

- Chapitre 1 Le travail se présuppose et se contredit
- Chapitre 2 Le prolétariat
 - I Le prolétariat sujet du capital
 - II Le prolétariat sujet du communisme
- Chapitre 3 La production du communisme est pratique consciente du prolétariat
 - I L'autonégation du prolétariat
 - II Le communisme est une production historique

16 Publié dans TC, n°16, mai 2000, p. 145.

Mai 1978 — Le programmatisme impossible

Critique de TC n° 1 comme relevant encore de la problématique commune avec *Négation*. Des bienfaits de la « tautologie close » (*Théorie communiste*) contre la « tautologie avec échappement explicatif » (*Crise communiste*).

RCR Fascicule I — La crise actuelle

(L'autoprésupposition de la dévalorisation.) Avec une Introduction qui revient sur le travail commun avec *Négation*.

2 La construction de la somme théorique (1979–1985)**N° 2 Janvier 1979 — La production du communisme**

- Introduction sur la décomposition du programmatisme: critique de *Crise Communiste*, d'*Invariance*, de la *Guerre sociale* et d'*Échanges et mouvements*, comme devant doubler la contradiction des rapports sociaux capitalistes par une contradiction universelle. Énoncé de ce qui sera le programme de travail définitif de *Théorie communiste*.
 - Quatrième de couverture programmatique: « Il n'y a pas de rupture de continuité entre la lutte de classe telle qu'elle est le développement du capital et la révolution telle qu'elle est la production du communisme... »
 - I L'exploitation: reproduction réciproque et contradictoire du prolétariat et du capital
 - A Le capital: rapport social de production
 - B La contradiction entre le prolétariat et le capital
 - II Accumulation du capital et révolution
 - A La signification historique du capital
 - B Le capital se manifeste dans le procès de son abolition: la lutte des classes
 - III La crise actuelle
 - A La crise n'est pas restructuration du capital
 - B Les trois phases de la crise
- Ce n° 2*, qui fonde proprement TC dans sa problématique particulière actuelle, est la première *Somme*.

Hiver 1979–1980: scission majoritaire de *Théorie communiste*.

N°3 Mars 1980

- Introduction : De TC n° 2 à TC n° 3. La nécessité d'une restructuration du rapport entre les classes (critique des positions de la scission)
- Notes sur la restructuration du rapport entre le prolétariat et le capital
- Le programme : analyse des thèmes principaux de la pratique programmatique du prolétariat
- La décomposition du programmatisme et la lutte des classes de 1967 à 1975
- Le développement économique de la crise (1967-1975)
- Sur la révolution

N°4 Décembre 1981 — Des luttes actuelles à la révolution

- I Crise d'un stade spécifique du rapport d'exploitation en domination réelle
 - 1) Les axes de la baisse du taux de profit durant la phase inférieure de la domination réelle
 - 2) Les luttes
- II Les limites de la lutte du prolétariat et la contre-révolution
 - 1) Les limites des luttes
 - a) L'intégration de la reproduction de la force de travail
 - b) Le syndicalisme
 - c) Le débordement des syndicats
 - d) L'auto-organisation
 - 2) La restructuration comme contre-révolution
 - a) Le procès de production immédiat
 - b) La combinaison sociale de la force de travail
 - c) Toute la classe capitaliste exploite toute la classe ouvrière
 - d) La science
 - e) L'internationalisation du capital
 - f) La reproduction de la force de travail
 - g) La monnaie
 - h) Le marché
- III Restructuration et révolution
 - 1) Les luttes après 1975

- 2) Restructuration, signification historique du capital et communisme
- 3) Le prolétariat dans la révolution
- *Réunion Juin 1980 (Échanges et mouvements)*:
Notes sur la restructuration et le nouveau cycle de lutte, compte rendu de la réunion
- *Capital particulier, capital social et restructuration*
Texte de décembre 1979 de la scission (B. G.) critiquant TC n° 3 « Notes sur la restructuration... »
- Procès de production et restructuration
(critique du texte précédent)

N°5 Mai 1983 — *La production de la Théorie communiste*

Introduction

« Les points théoriques qui sont dorénavant acquis sont les suivants : la révolution comme autonégation du prolétariat [TC reviendra sur cette notion comme étant encore prise dans la problématique du « programmatisme impossible »], la défense de la condition ouvrière comme limite, la théorisation et la critique du programmatisme, de la domination réelle et de la domination formelle, l'identité entre la contradiction prolétariat/capital et le développement du capital, l'identité entre ce qui fait du prolétariat une classe du mode de production capitaliste et de ce qui en fait une classe révolutionnaire, la compréhension de la période précédente comme cycle de luttes achevé¹⁷. »

« Poursuivre le travail de reconnaissance de l'ancien cycle de luttes comme tel, et sa critique de façon fondamentale, c'était se marginaliser, car c'était accepter de ne se reconnaître dans aucun moment immédiat de la lutte des classes¹⁸. »

« Notre rapport à l'immédiateté des manifestations quotidiennes du mouvement social pourrait être qualifié de théorique : les moments particuliers de la lutte des classes sont compris comme une totalité au sein de laquelle ils s'impliquent mutuellement (limites d'un cycle ; retournement dans

¹⁷ TC, n° 5, mai 1983, p. 4.

¹⁸ *Ibid.*, p. 6.

la contre-révolution; nécessité du dépassement d'un cycle; amorce d'un nouveau cycle) et en cela tous sont posés comme nécessaires et moments du processus de la révolution se faisant, y compris le développement du capital (contre-révolution)¹⁹. »

- I La théorie est théorie de la lutte de classe
 - A Le théoricien orphelin
 - B Théorie communiste et procès de la lutte des classes
 - C Production théorique et cycle de luttes
- II Les impasses de la production théorique
 - A La position normative
 - B L'humanité, alias le prolétariat, ou quand le prolétaire venge le chasseur paléolithique
 - C La domination réelle n'a pas d'histoire
 - D Fin du programmatisme, fin du prolétariat
- III Dynamique actuelle de la production théorique
 - A La restructuration base de la production théorique
 - B Bilan critique de l'ancien cycle
 - C Nouveau cycle de lutte et révolution

C'est la seconde *Somme*.

N°6 Mai 1985 — Théorie communiste : synthèse

- I Le prolétariat classe révolutionnaire
- II La crise actuelle
- III L'ancien cycle de lutte
- IV Restructuration et nouveau cycle de luttes
- V Signification historique du capital et révolution

C'est la dernière « Somme », la « Somme des Sommes ». Après cela, il n'y aura plus de textes « Somme » à proprement parler — ce qui ne signifie pas que *Théorie communiste* ait abandonné la systématité spéculative.

3 Les années galères (1986–1995)

¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

N° 5 AVRIL 2003

IRAK, GUERRE ET LUTTE DES CLASSES. LA CAKEWALK DES « FAUCONS » DE LA CLASSE CAPITALISTE AMÉRICAINE

Le 13 février, un proche de Rumsfeld, Ken Adelman, membre du Defense Policy Board du Pentagone, écrit un article dans le *Washington Post* pour faire part de sa certitude que « la démolition de la puissance militaire de Saddam Hussein serait une *cakewalk*¹ ».

C'est celui qui raconte la meilleure histoire qui gagne, pas celui qui a la plus grosse bombe et les moyens de la lancer².

1 Le cours quotidien de la guerre, avant, pendant et après

§1 Al'issue de la dix-neuvième journée de l'invasion de l'Irak par l'armée des États-Unis (7 avril 2003), et depuis la « pause » du onzième jour, la signification de la guerre du point de vue du cours actuel du système capitaliste commence à *apparaître* un peu plus clairement: la *cakewalk* a bien eu lieu, et elle a été effectivement de courte durée, mais non parce que l'armée américaine a eu sa part de gâteau tout de suite: l'histoire que racontent les « faucons » du Pentagone n'est peut-être pas la meilleure, en tout cas elle n'est pas la seule possible, comme le montre, après la pause donc, le retour à

1 *Libération* du 1^{er} avril 2003. La *cakewalk* — littéralement la « marche du gâteau » — est une danse inventée par les esclaves des plantations; le meilleur danseur est récompensé par une part de gâteau...

2 J. Arquilla, cité dans « Le défi des réseaux non étatiques » in *Manière de voir*, n° 67, p. 25. Arquilla est un ancien marine. Professeur dans une université militaire, il travaille avec certains dirigeants du Pentagone.

une stratégie guerrière plus conventionnelle (la stratégie de la « plus grosse bombe ») et une relative reprise de pouvoir des militaires sur les civils du Pentagone.

§2 Comprendre les motifs de l'invasion de l'Irak, sa signification, en évaluer l'impact futur sur le cours du monde, ne peut pas se faire à partir d'un schéma conçu d'avance par ailleurs, qu'il soit idéologique ou théorique. La guerre en Irak n'est pas le fait d'un monde capitaliste qui se trouverait un état d'exception paroxystique lié au fait que la récession serait son horizon indépassable, comme le pense S. Quadrupani³. Elle n'est pas non plus la marque d'une situation d'inachèvement qui mettrait « le capital », par manque de projet et de perspective, en situation de devoir gérer par défaut, au cas par cas, un nouvel ordre mondial resté inaccompli, comme l'écrit la revue *Temps critiques*⁴ — ce qui revient à relativiser la position précédente en conservant l'essentiel : la situation actuelle est une situation de crise, quelque chose d'a-normal. Elle n'est pas, enfin, comme le pose a contrario de ces deux positions *Théorie communiste*⁵, qui voit dans la globalisation des intérêts américains, dans le fait que ceux-ci se situent à une échelle d'organisation supérieure, la marque de la totalité qui assigne leur sens à ses parties, un moment de la marche du concept vers son effectivité, sa *réalisation détaillée*. Trop achevé ou pas assez, on reste toujours dans une vision finaliste du cours capitaliste mondial, qui dans tous les cas suppose des « universaux » dont nous n'avons plus les moyens théoriques.

§3 On ne peut faire qu'une chose : mettre au clair ce qui est acquis pour le moment du point de vue de la *reconfiguration du rapport de subordination capitaliste* qui est en œuvre mondialement depuis la fin des années 1960⁶, en dégager la portée générale — je dis bien la *portée* et non le *sens* — et voir, *au jour le jour*, de quelle manière le cours de la guerre actuelle, militairement, diplomatiquement et politiquement, s'inscrit un peu, beaucoup ou pas du tout dans le

3 « La subversion contre la guerre », disponible en ligne.

4 « Au-delà de la guerre et de la paix », disponible en ligne.

5 « A Fair Amount of Killing », disponible en ligne.

6 Le moindre de ces acquis n'étant pas, loin s'en faut, l'impossibilité de toute universalité.

droit-fil de ces acquis. Pour cela, le plus important n'est pas le fait immédiat même de la guerre, la prise de Bagdad, l'élimination de Saddam Hussein... mais les oppositions internes à l'administration Bush, que ce soit dans la conduite de la guerre bien sûr, mais aussi au moment du processus de prise de décision qui l'a précédé et dans les préparatifs de l'après-guerre, d'une part, et la concurrence entre les différentes fractions nationales de la classe capitaliste mondiale, d'autre part, oppositions qui sont seules de nature à permettre de saisir tous les enjeux de cette guerre. On peut minorer ces dernières oppositions, au prétexte de cette idée générale à la mode qu'est « la disparition des États-nations », et ne voir dans la position de Chirac qu'un *Chantecler* planétaire ; pourtant, lorsque l'Allemagne et surtout la Russie et la Chine s'y associent, ce n'est plus une rigolade, surtout lorsque l'on sait que les États-Unis n'ont budgété que 30 milliards de dollars sur les 100 qui sont nécessaires à la reconstruction de l'Irak et que pour le reste ils ont l'intention de s'adresser à leurs « partenaires⁷ »...

2 Une défaite américaine ?

§4 Les positions finalistes ont un autre présupposé, plus ou moins explicite, qui consiste dans *le caractère inéluctable de la victoire américaine* : pour Quadruppani, elle s'inscrit « naturellement » dans l'état d'exception permanent du monde dans lequel le plonge l'horizon indépassable de la récession. Pour *Temps critiques*, en revanche, on peut déduire de ses propos qu'elle ne sera, faute d'un « universel » avéré, qu'un nouvel exemple de règlement au cas par cas d'un problème global, tandis que *Théorie communiste*, « dialectise » pour sa part la position de *Temps critiques* en posant la guerre en Irak comme « moment régional d'une "solution planétaire" aux désordres internes de la globalisation de la reproduction du capital⁸ ». Cette victoire annoncée, s'inscrit dans le droit-fil de la vision finaliste relevée plus haut, ce qui n'est pas étonnant, ce qui l'est plus, en revanche, c'est qu'elle se laisse intoxiquer par l'idéologie

⁷ *Libération* du 9 avril 2003.

⁸ Cf. « A Fair Amount of Killing », *op. cit.*

et le projet *impérial*⁹ (et non plus « impérialiste ») d'une fraction de la classe capitaliste américaine, la fraction néo-conservatrice qui s'appuie sur le capital financier, les principaux groupes pétroliers et de l'armement dont sont issus ses leaders actuellement au pouvoir : que celle-ci se soit autointoxiquée jusqu'à prendre sa position particulière pour le général, c'est la moindre des choses, mais c'est plus étonnant venant de tenants du « parti de la communisation ».

§5 Ce n'est pas parce que la question de victoire de Saddam Hussein ne se pose pas qu'il faut confondre la victoire militaire de l'armée américaine en Irak avec la réussite de la *stratégie impériale* de l'administration Bush — on verra plus loin qu'il s'agit d'une stratégie globale et à long terme. Je ne dis donc pas que l'armée américaine va perdre la guerre contre Saddam Hussein, je dis que la stratégie envisagée n'a pas gagné la partie et qu'elle *ne va pas terminer* la guerre.

§6 Lors de la guerre du Golfe de 1991 les objectifs poursuivis avaient été atteints : Saddam Hussein avait été renvoyé en Irak et le Koweït avait été libéré par la coalition internationale, mais nous étions encore dans une période transitoire, j'y reviendrais. En revanche, s'agissant de la guerre en Afghanistan qui participe de la même stratégie que la guerre actuelle (et pour laquelle on a un peu de recul) les choses ne vont pas de même. Dès le mois d'août 2002, le général Tommy Franks, responsable des opérations militaires (il occupe aujourd'hui la même fonction en Irak) annonçait publiquement que les forces américaines étaient là « pour très longtemps¹⁰ ». Les forces américaines, poursuit l'article, « comprennent de 7000 à 8000 hommes, et, des rares informations qui filtrent sur leurs activités, on peut déduire qu'elles restent la plupart du temps cantonnées dans leurs positions, faute de renseignements

9 Il va de soi que j'emploie ce terme sans aucune référence à *Empire*, le livre de Negri et Hardt. À ce propos, je ne peux résister au plaisir de rapporter ici ce que j'ai trouvé sur la liste mail de la revue *Multitudes*, signé A. Jugnon :

« Celui qui a pris sur lui de dire cette vie-là du langage humain, qui est faire par nos mots notre propre annonce de nous-même, notre évangile. Avec Negri, c'est cela le jeu, en faire un cinquième évangile, le sien, sachant que nous sommes tous des cinquième évangiles. » *No comment!*

10 P.-M. de la Gorce, « Le Sud-Ouest asiatique. Nouvel axe du monde » in *Manière de voir*, p. 54.

qui leur donneraient d'assez fortes chances de succès dans la chasse aux rescapés des unités de talibans et du groupe al-Qu'aïda. Bref, l'insécurité reste générale sur près de la moitié du territoire afghan¹¹ ». De la Gorce en conclut que « le but recherché — destruction complète des forces talibans et du groupe Al-Qu'aïda et capture de leurs chefs — n'a donc été que très partiellement atteint¹² ». Dans son édition du 19 août 2002 *Newsweek* écrit : « À un moment où les responsables américains se démènent pour passer à la guerre suivante¹³ — destinée à se débarrasser de Saddam Hussein —, il est peut-être étonnant que les procureurs de la campagne afghane soient si peu nombreux, à supposer qu'ils existent [...] Pourtant la guerre en Afghanistan n'est pas terminée; sa mission principale n'a pas été remplie. Le régime chancelant de Hamid Karzaï ne contrôle pas grand-chose en dehors de la capitale. Hamid Karzaï lui-même a recours aux forces spéciales américaines pour garantir sa sécurité¹⁴. »

§ 7 Si l'on admet (je pense que l'on me l'accordera) que la « guerre contre le terrorisme » n'est que l'un des motifs des guerres actuelles au Moyen-Orient¹⁵, *qu'est-ce qui n'a pas été « terminé » ?* C'est là toute la question. Pendant ce temps, au Pakistan de Musharraf (qui s'est totalement engagé auprès des États-Unis), lors des élections législatives du 10 octobre, les partis religieux réunis dans le Muttahida Majlis-e-Aman (MMA) l'ont emporté massivement dans les régions pachtounes aux abords de l'Afghanistan comme dans la province voisine du Baloutchistan et le vice-président du MMA, Qazi Hussain Ahmed, proclame sa volonté de supprimer les bases américaines au Pakistan et de faire sortir le pays de la coalition forgée par les États-Unis « contre le terrorisme ». « Le

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 Aujourd'hui — 9 avril 2003 — ils commencent à lorgner du côté de la Syrie.

14 *Ibid.*, encadré p. 58, je souligne.

15 Lors de son investiture, Bush a annoncé les deux priorités stratégiques de son administration : 1) la modernisation et le développement des capacités militaires américaines ; 2) l'acquisition de réserves pétrolières supplémentaires auprès de sources étrangères (Rumsfeld est en charge du premier dossier, Cheney du second). Ce n'est qu'après le 11 septembre que la guerre antiterroriste est venue se rajouter aux deux objectifs précédents pour former une stratégie cohérente globale. Cf. M. Klare, « Les vrais desseins de M. George W. Bush » in *Manière de voir*, p. 10 — j'y reviendrai.

fait est, conclut de la Gorce, que les militants de la plupart des groupes constituant le MMA, surtout les jeunes, ne se distinguent pas fondamentalement de ceux qui, sous les étiquettes des talibans ou d'Al-Qu'aïda, s'engagent peu à peu dans la lutte armée des deux côtés de la frontière¹⁶. » Et en attendant, en Afghanistan, que font les Américains ? À part les forces spéciales qui font fonction de garde prétorienne auprès du proconsul des États-Unis, et, pour le reste, c'est-à-dire les territoires à majorité pachtoune, l'armée américaine ne fait *rien*, elle ne sort pas de son cantonnement. Assurer la sécurité personnelle d'un fantoche sans pouvoir, installer des cathédrales militaires, est-ce vraiment là une « victoire » de la stratégie impériale des « faucons » du Pentagone ? Et cette stratégie peut-elle être menée à son terme, en Irak et ailleurs, si elle en a un ? La situation paraissant pour le moment gelée en Afghanistan, il faut attendre la fin de l'offensive militaire proprement dite en Irak pour espérer, momentanément, y voir plus clair sur la nature de ce nouvel « ordre impérial » (et non plus « impérialiste »), sa dynamique, sa signification *et son avenir* du point de vue de la reconfiguration du procès de subordination de la classe prolétaire par la classe capitaliste, c'est-à-dire du point de vue de la lutte des classes.

3 Guerre et théorie

§8 Tout cela peut pourtant paraître bien éloigné de la question centrale qui occupe la théorie de la révolution communiste comme production historique de la lutte des classes... C'est vrai, ou plutôt ça l'est devenu. Marx n'avait pas de problèmes pour se positionner par rapport à la situation internationale, par rapport aux conflits armés et pour rattacher cette position à la perspective révolutionnaire ; la stratégie démocratique de conquête du pouvoir politique par le prolétariat du mouvement ouvrier pouvait intégrer le fait de « soutenir » tel État-nation contre tel autre — c'est ainsi que Marx a pu envoyer en 1864, un message de félicitation

16 P.-M. de la Gorce, *op. cit.*, p. 56.

à Lincoln pour son élection, au nom de l'AIT¹⁷. Plus tard, dans le cadre de l'ordre mondial bipolaire institué après la Seconde Guerre mondiale, cela est encore possible dans le cadre de la « lutte contre l'impérialisme américain », mais ça ne l'est plus déjà après la « défaite » américaine au Vietnam et ça l'est encore moins aujourd'hui : comment crier encore « US go home » lorsque l'effondrement de l'ordre bipolaire fait que les États-Unis sont *potentiellement* partout chez eux ? — Notons que c'est dès 1991-1992, c'est-à-dire immédiatement après cet effondrement, que P. Wolfowitz, en collaboration avec R. Cheney, L. Libby et D. Rumsfeld¹⁸, élaborera la stratégie impériale des néoconservateurs.

§ 9 Désormais, notre approche ne peut plus être *que théorique* (en tout cas pour le moment) ; ce qui est une *limitation*. Cette théorie n'ayant plus les moyens d'être une « totalité théorique » ou une « théorie totale¹⁹ », ne peut plus être « schématique » ou « dogmatique ». À suivre le cours quotidien de l'histoire, elle ambitionne de ne rien laisser échapper, mais par là elle s'autolimite nécessairement, sinon dans les questions qu'elle pose, du moins dans les réponses qu'elle apporte, qui ne peuvent être que des réponses « pour le moment ». Aujourd'hui, rien ne parle plus de la révolution et du communisme *au présent*. On peut le déplorer, préférer les « Grands Romans de la Totalité », plus confortables pour le cœur et la raison, et fermer les yeux sur leur facture idéologique ou logique... Sinon, comme je l'ai déjà dit, c'est du procès de subordination de la classe prolétaire par la classe capitaliste qu'il faut partir.

17 Un ministre du gouvernement américain lui répondra en ces termes : « Le gouvernement des États-Unis a pleinement conscience que sa politique n'est pas, et ne devra jamais être réactionnaire. Cependant, nous devons garder le cap qui fut toujours le nôtre, c'est-à-dire nous abstenir de toute propagande et interventions illégales à l'étranger. Nos principes nous dictent d'appliquer la même justice à tous les êtres humains et à tous les États, et nous comptons sur les conséquences bénéfiques de nos efforts pour obtenir le soutien de nos concitoyens ainsi que le respect et l'amitié du monde entier. » Cité par N. Birbaum, « Aux racines du nationalisme américain », *Manière de voir*, p. 15.

18 G. Manheim, « Quatre dimensions pour réfléchir aux enjeux de la guerre en Irak », disponible en ligne. On sait que Wolfowitz est aujourd'hui secrétaire adjoint à la défense, sous les ordres de Rumsfeld, et que Libby est directeur de cabinet du vice-président Cheney.

19 Cf. ci-après ma réponse aux commentaires de Darevil à propos du texte « Une lecture critique de *La Matérielle* ».

À PROPOS D'« UNE LECTURE CRITIQUE DE LA MATÉRIELLE »

[...] Je voudrais apporter ma petite contribution au débat qui semble s'amorcer entre *La Matérielle* (que je connais mal) et *Théorie communiste* dont il m'est arrivé de lire des numéros. Il me semble qu'il faut distinguer deux choses. Je suis à peu près d'accord avec la critique de *Théorie communiste* vis-à-vis disons de la partie positive de *La Matérielle* (d'après ce que j'en ai compris sur le site). Par contre, il me semble que *Théorie communiste* passe à côté du discours critique de *La Matérielle*. Que *La Matérielle* s'enferme dans de nombreuses obscurités quand elle cherche à développer positivement ses positions n'empêche que *Théorie communiste* ne peut se défaire de sa critique par simplement quelques citations. Il est difficile de distinguer l'aspect positif et l'aspect critique, cependant c'est ce qu'une vraie réponse à *La Matérielle* aurait dû faire. *La Matérielle* pose mal une vraie question, celle de la spéculation, avec le tort d'y faire interférer ses développements positifs, et derrière cette question de la spéculation, *La Matérielle* pose la question de la relation entre les luttes et la révolution, même si c'est d'une façon où elle ne peut plus y répondre (là je suis d'accord avec *Théorie communiste*)²⁰.

Réponse :

§1 Je ne sais pas s'il y a « débat » entre *La Matérielle* et *Théorie communiste*, mais si tel est le cas, il a mal commencé ! Je regrette cependant la violence de ma réponse immédiate qui n'était pas de nature à arranger les choses. Elle a été motivée essentiellement par un seul propos de mon « lecteur critique » (mais lui-même ne dit-il pas que c'est là l'essentiel de sa critique) : le fait qu'il qualifie mon travail de « posture autocritique [...] qui ne fera pas illusion bien longtemps ». Si les mots ont un sens, une posture théorique qui ne fait pas illusion longtemps s'appelle... une imposture théorique. Voilà. Maintenant, c'est fini, je ne reviendrais plus là-dessus. Pour le reste, dans la partie centrale de la critique, il y a des remarques qui appellent effectivement des approfondissements de ma part et je m'y emploierais.

20 Mis en ligne sur le site anglemort.ouvaton.org par Darevil.

§2 Il est vrai que même si je critique les autres théories postprolétariennes de la révolution — celles que j'appelle « essentialistes » dans la mesure où, pour tenir la relation entre le cours quotidien des luttes et la révolution, elles ont besoin d'attribuer à la classe prolétaire une « essence » qui est déjà un au-delà de ce qu'est la classe ici et maintenant (une essence qui a toujours quelque chose à voir avec « l'Humain ») — c'est à *Théorie communiste* que je réserve l'essentiel de mes critiques. Il y a deux raisons à cela : 1) une raison subjective qui tient au fait que j'ai contribué à la création de cette revue en 1977, et que son histoire théorique a été la mienne jusqu'en 1986 (même par la suite j'ai eu beaucoup de mal à m'en détacher²¹); 2) une raison objective qui est que la théorie de la révolution développée par *Théorie communiste* englobe toutes les autres et, par sa « systématisme spéculative » présente la version la plus élaborée et la plus construite de la théorie postprolétarienne²².

§3 En ce sens que je ne peux pas être d'accord avec mon « lecteur critique » lorsqu'il dit à la fin de son texte : « Cela n'empêche que de ce poste d'observation théorique *La Matérielle* assure une sorte de veille théorique sur tous les risques de dérapages "spéculatifs" inhérents à une théorie de la révolution dans la situation présente de disparition de toute positivité révolutionnaire et oblige à faire attention à ce que l'on écrit. *La Matérielle* est la critique interne de la théorie de la révolution dans ce cycle, critique que toute théorie de la révolution doit se faire à elle-même. » Que *La Matérielle* puisse être une telle critique interne, je ne le conteste pas, et c'est précisément pour cette raison que j'adopte une POSITION « auto-critique », plutôt qu'une position critique qui viendrait « d'ailleurs ». En revanche, je récusé le fait que la spéculation ne soit pour la théorie postprolétarienne en général et pour *Théorie communiste* en particulier, qu'une « dérive », c'est-à-dire un « accident intellectuel » pour la raison, précisément que mon « lecteur critique » donne à ces dérives — la disparition de toute positivité — elle me paraît au contraire fondatrice de toute théorie de la révolution, tant que l'on

21 Cf. « Petite histoire singulière d'une rupture » in *La Matérielle*, n°1, disponible en ligne.

22 Avec celle développée par Bruno Astarian, toutefois, dans son livre *Le Travail et son Dépassement*, op. cit.

ne quitte pas le fond (« rationnel ») de la théorie postprolétarienne. Que ce faisant, je m'engage sur des chemins étroits, je ne le nie pas — de même que je ne nie pas les risques de « dérives postmodernistes » que court *La Matérielle* au travers de sa critique de la « totalité » —, que je m'enferme dans de « nombreuses obscurités » lorsque je cherche à développer positivement mes positions, je te l'accorde — mais celles de *Théorie communiste* sont-elles plus claires que les miennes ? — en revanche, lorsque l'on me dit que je pose la question des relations entre les luttes et la révolution d'une façon où je ne peux plus y répondre, c'est une autre histoire.

§4 Le principal reproche que me fait *Théorie communiste*, c'est de NE POUVOIR PRODUIRE LA RÉVOLUTION ET LE COMMUNISME À PARTIR DE MA PROPRE THÉORIE, et c'est pour cette raison — ne pouvant me passer ni de l'une ni de l'autre — que j'« autocritique » les autres, me réappropriant ainsi chez eux ce que je ne peux faire moi-même (et pour cela, entre autre, je squatte les lieux où s'énonce la « vraie théorie », c'est-à-dire celle qui produit, etc.). C'est pour cela que, selon mon « lecteur critique », *La Matérielle* n'a aucune légitimité ne serait-ce que pour prononcer les mots de « révolution » et de « communisme » et que pour lui « le problème réside dans le fait que, dans *La Matérielle*, cette critique interne s'est en quelque sorte « autonomisée » et se donne comme la totalité d'une théorie nouvelle ». Cela suppose : 1) que la révolution et le communisme sont un produit de la théorie ; 2) qu'en théorie, cette production ne puisse être autre chose qu'une « déduction », c'est-à-dire une construction logique à partir d'un « principe premier » qui contient déjà le résultat de celle-ci ; donc ne puisse être autre chose que ce que fait *Théorie communiste*²³ pour laquelle ce principe premier est « le Capital qui se manifeste dans le procès de sa propre abolition », ce qui revient à confondre le pôle subordonnant du rapport avec la totalité du rapport et à faire du capital une « substance » ; 3) ce qui suppose, enfin, qu'une théorie de la révolution ne puisse

23 Même si aujourd'hui elle tente de tempérer la chose avec sa nouvelle théorie de « l'angle mort théoriquement irréductible » (cf. le texte « L'angle mort »). Mais alors, à quoi sert de « produire » théoriquement la révolution et le communisme ? Ou mieux : quel est le sens de cette production si c'est pour aboutir finalement à un constat absolu de vacuité théorique ?

être qu'une « théorie totale » ou une « totalité théorique » qui tient tout à partir d'un principe unique, donc, c'est-à-dire une théorie « systématique ». Or, je pense que la théorie développée par *Théorie communiste* clôt le cycle de la théorie spéculative de la révolution ouvert par Marx en 1847 dans *Misère de la philosophie* comme théorie du Prolétariat²⁴. Tu m'accorderas que tous ces présupposés ne sont pas sans poser problème ! Pour revenir à la question de départ, je dirais donc que, si *La Matérielle* pose la question des relations entre les luttes et la révolution d'une façon où elle ne peut plus y répondre, cette façon c'est celle de la théorie postprolétarienne en général et celle spéculative de Théorie communiste en particulier. C'est tout.

§ 5 Cela dit, et pour conclure, je suppose que tu comprendras que si je pense comme toi que *Théorie communiste* passe à côté de mes critiques (une pensée dogmatique à toujours beaucoup de mal à sortir de son système pour saisir la logique propre d'une autre pensée), je ne peux pas accepter ta position qui consiste à prendre en compte le contenu critique de *La Matérielle* exclusivement de son contenu positif ainsi que le reproche de faire interférer des développements positifs dans mon propos : mes critiques, même si au départ elles sont purement négatives (ce qui justifie relativement la critique de mon « lecteur critique »), ne tiennent évidemment que par les élaborations positives qu'elles peuvent permettre.

24 Cf. « Le syllogisme marxien du Prolétariat », supra, n° 4.

SUBORDINATION ET EXPLOITATION

§1 Publié pour la première fois dans *Hic Salta* 98, le texte « Périodisation du mode de production capitaliste » est la suite logique d'un travail plus abstrait sur la question de la subordination formelle et réelle de la classe prolétaire par la classe capitalise. On sait comment la découverte du *Chapitre inédit du Capital* (qui ne fut publié en France qu'en 1971) a été déterminante pour la critique du paradigme ouvrier de la révolution dans toutes ses variantes. Pourtant, le statut de l'analyse marxienne, sur ce point, est toujours resté ambigu par rapport à l'analyse du *Capital*. L. Goldner le qualifie de « Phénoménologie de l'Esprit matérialiste¹ » et s'interroge sur les raisons qui ont amené Marx à ne pas le publier. Pour ma part, j'incline à penser qu'il lui a préféré la huitième section du capital, consacrée à l'accumulation primitive, à son « secret » et à sa « tendance historique » comme plus adéquate à l'exposé « scientifique » du Capital. Cela dit, on peut également considérer que pour donner toute sa mesure à cette théorie des deux périodes de la subordination, et en faire autre chose qu'un simple outil de périodisation du capitalisme, il faut la faire opérer comme élément central dans la critique du paradigme ouvrier de la révolution, ce que Marx ne pouvait évidemment pas faire

§2 Quoi qu'il en soit cette approche du capitalisme en terme de subordination n'a jamais été évidente en ce qui concerne ses rapports avec l'approche en termes d'*exploitation*, soit que l'on soit tenté d'occulter cette dernière au profit de la première (et alors le capitalisme se retrouve comme une entreprise d'oppression — et l'on parle alors de « domination » ou de « soumission » formelle et

1 N°1, §53.

réelle), soit que l'on fasse du rapport de subordination un *moment* de l'exploitation (on parle alors plutôt de « subsumption », ce qui est un terme emprunté au vocabulaire de la logique qui signifie penser un objet comme inclus dans un ensemble plus étendu qui lui donne sens) et alors on prend pour argent comptant l'autoprésupposition du capital et l'on fait un présupposé théorique de ce qui est un *résultat* concret (soumis à conditions), du procès de valorisation capitaliste — le fait que le capital pose ses conditions comme résultat de son propre procès... Mais c'est là une autre histoire, que nous ne nous racontions pas forcément à l'époque de *Hic Salta*. Il n'en reste pas moins que le choix d'employer tel ou tel terme n'est pas sans signification, c'est-à-dire sans supposer une conception particulière du capitalisme, de la lutte des classes et donc de la révolution.

§3 Dans « Subordination du travail au capital », nous avons essayé de clarifier cette problématique, et pour commencer, nous avons choisi d'utiliser le terme de « subordination » qui, étymologiquement, au-delà de ses connotations immédiates de « mise sous tutelle » ou de « dépendance », signifie « ordonner », « mettre en bon ordre », « conformer à la règle » (l'allemand *Unterordnung* qu'utilise Marx — aux côtés de *subsumption* — a la même racine), terme qui nous a paru mieux à même de rendre le caractère processuel du rapport entre la classe prolétaire et la classe capitaliste, comme un procès concret, en trois moments successifs, qui doit avoir lieu et non un état passif (la domination) ou un statut ontologique (la subsumption).

§4 Notre thèse est que ces deux problématiques, de la subordination et de l'exploitation, traduisent deux niveaux d'analyse de la réalité capitaliste : la première envisageant les choses du point de vue de la *reproduction d'ensemble* du système, la seconde du point de vue particulier du procès de production immédiat². Toutefois, dans la mesure où la finalité ultime du capital est l'accumulation, « la nécessité de *faire valoir* le capital³ », donc « la plus grande exploitation possible de la force de travail⁴ », il convient de ne pas opposer la subordination de la classe prolétaire et son exploitation : il n'y a

2 *Hic Salta* 98, p. 51.

3 Marx.

4 *Ibid.*

pas de subordination possible du travail au capital sans exploitation et il n'y a pas d'exploitation sans subordination. Plus loin nous écrivons : « Le MPC est avant tout un rapport social de subordination du prolétariat par la classe capitaliste. Ce rapport social vise à extorquer du surtravail au premier pour le compte du second, sous la forme de la plus-value⁵. » Du premier point de vue, ce sont donc les modalités d'extraction de la plus-value (absolues et relatives) qui déterminent à chaque période les formes de la subordination ; en revanche, du second point de vue, de manière historique et pratique, ce sont les formes du rapport de subordination qui rendent possibles telles ou telles modalités concrètes de l'extraction de la plus-value. — Il n'y a là aucune contradiction, encore moins une affaire de poule et d'œuf, simplement deux points d'approche différents d'une même réalité.

§ 5 Or, et c'est là que nous voulions en venir, « chaque fois que la crise éclate comme soulèvement insurrectionnel du prolétariat, et que la question du communisme devient une question pratique, c'est *dans les modalités de subordination du travail au capital* et dans les contradictions de celle-ci, que l'on trouve les déterminations spécifiques de l'activité de crise du prolétariat et de la vision du communisme qui en découle⁶ ». Le texte que l'on va lire est une mise en œuvre de cette thèse qui, sur le fond, repose sur un pré-supposé : rendre pratiquement le prolétariat « acteur » de sa révolution et donc du communisme et donc ne plus en faire le « facteur subjectif » d'un mouvement qui le dépasse et du communisme ce mouvement, qu'on le voit comme résolution de l'Arc historique universel de l'aliénation ou du Capital institué en totalité contradictoire comme procès de sa propre abolition — les deux n'étant pas forcément exclusif l'un de l'autre comme on peut le voir dans « Sur l'idéologie ultra-gauche » de J. Barrot.

§ 6 C'est là que se situe — à mes yeux — la principale limite de notre analyse dans la mesure où à trop vouloir rendre aux prolétaires la part qui leur revient dans le processus révolutionnaire, nous avons occulté que le troisième moment du procès de

5 *Hic Salta* 98, p. 52.

6 *Ibid.*, je souligne.

subordination, s'il est bien le moment de la reproduction de la force de travail comme consommation *improductive*, est aussi simultanément celui de la reproduction de la classe capitaliste comme consommation *productive*, c'est-à-dire comme transformation de la plus-value en capital additionnel apte à se transformer en force de travail et en moyens matériels de production. En cela, ce texte reste *dans ses attendus*, majoritairement postprolétarien, comme *théorie du Prolétariat comme sujet* et de la conception du processus révolutionnaire qui va avec ; ce qui veut dire qu'*elle ne considère pas réellement la révolution comme un produit historique de la lutte de classe*, c'est-à-dire de l'antagonisme *entre la classe prolétaire et la classe capitaliste*.

§7 Au-delà de cette limite, le premier mérite de *Périodisation du mode de production capitaliste...* est d'avoir tenté d'assouplir la rigidité de l'approche marxienne qui fait correspondre terme à terme un mode de subordination et un mode d'accroissement du taux de plus-value. Pour cela, nous avons envisagé des périodes mixtes, c'est-à-dire introduit une histoire dans les deux grandes périodes envisagées par Marx. Le second mérite de ce texte, qui est le bon côté du formalisme que l'on pourrait lui reprocher, est que ce formalisme, justement, nous a contraint pour chaque période à entrer dans le détail des trois moments du procès de subordination. Par là, même s'il s'inscrit encore dans la problématique de la théorie postprolétarienne, ce texte a le mérite de faire du Sujet prolétarien une classe réellement existante et non un concept ou un rêve magnifique. Le troisième mérite du texte, enfin, est de chercher à rendre concrètement pour chaque sous-période comment peuvent exister et coexister les deux modes de subordination, comme pratiques spécifiques de la classe capitaliste.

PÉRIODISATION DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE. HISTOIRE DU CAPITAL, HISTOIRE DES CRISES ET HISTOIRE DU COMMUNISME⁷

§1 L'intérêt qu'il y a à établir une vue d'ensemble de l'histoire du capital est de montrer que cette histoire constitue un processus

⁷ B. Astarian, C. Charrier, « Éléments sur la périodisation du MPC : histoire du capital, histoire des crises, histoire du communisme » (Octobre 1997) in *Hic Salta – Communisation*, texte disponible en ligne.

global obéissant à une logique contradictoire, qu'il a un début et une fin, et que son invariance (la récurrence des crises) n'exclut pas une évolution vers la production des conditions effectives de la révolution communiste.

§ 2 L'histoire du MPC se compose de deux périodes principales (subordination formelle et subordination réelle), elles-mêmes divisées en deux cycles longs que l'on a distingués par les modalités de l'extraction de la plus-value. Chaque cycle, à son tour, comporte des variations conjoncturelles, non représentées sur le schéma.

§ 3 L'analyse historique du MPC se fait simultanément en termes de subordination et d'exploitation. Il faut en effet distinguer entre :

- l'exploitation, qui repose sur la division de la journée de travail en travail nécessaire et surtravail, et qui consiste en l'appropriation gratuite du surtravail par le capitaliste, et
 - la subordination du prolétariat au capital, qui est l'ensemble des moyens et conditions qui, dans le rapport entre les classes, permet une telle division de la journée de travail et en définit les modalités à chaque période. La subordination est le rapport de force entre les deux classes, et se concrétise dans chacun des trois moments de la reproduction du prolétariat. De façon générale, le prolétariat est subordonné au capital par le simple fait que celui-ci détient le monopole des moyens de production et de reproduction, et que le prolétariat est donc sans réserve, contraint de vendre sa force de travail contre le salaire. Au-delà de cette brutale réalité, la subordination du prolétariat au capital s'analyse en trois moments complémentaires :
- 1 le marché du travail, où se négocie la valeur de la force de travail ;
 - 2 le procès de travail, où a lieu l'exploitation proprement dite ;
 - 3 la reproduction immédiate, ou vie privée, du prolétariat, où la valeur de la force de travail est vérifiée par le prix des subsistances et où le prolétaire est reproduit comme force de travail à renvoyer sur le marché du travail.

§ 4 Ni le capitaliste ni le prolétaire ne connaissent l'exploitation. Ni l'un ni l'autre ne savent quand finit le travail nécessaire et quand commence le surtravail. Mais les deux classes savent

parfaitement ce qu'est la subordination, et c'est sur le terrain de la subordination qu'elles s'affrontent quotidiennement. Selon les aléas de l'exploitation, qui se traduisent en hausse et baisse conjoncturelle du taux de profit, l'affrontement des classes entraîne des ajustements dans les modalités de la subordination. Quand la rentabilité du capital est élevée et que l'accumulation du capital crée une demande importante de main-d'œuvre, le prolétariat en profite pour demander un allègement de sa subordination. Et inversement, quand la rentabilité baisse, le capital cherche à imposer une aggravation de la subordination pour renforcer la *contrainte au surtravail*, qui est la raison d'être de la subordination. La crise⁸ éclate lorsque cette aggravation rend la subordination intolérable dans tel ou tel de ses trois moments. La crise se définit alors comme *crise d'insubordination*. En termes très généraux, le prolétariat se soulève parce que sa subordination a perdu sa contrepartie, la reproduction immédiate. L'activité de crise consiste alors, pour le prolétariat, à attaquer la subordination où le tient le capital à l'endroit où celui-ci juge précisément nécessaire de l'aggraver pour rétablir son taux de profit. Cet endroit varie selon les périodes, et c'est ce qui détermine la spécificité historique des insurrections en même temps que le contenu projeté du communisme. La crise d'insubordination est toujours *affirmation* du prolétariat, en tant qu'élément vivant du procès de valorisation, contre l'aggravation des modalités de la subordination qui le menace jusque et y compris dans sa vie.

I PREMIÈRE PÉRIODE: SUBORDINATION FORMELLE

1 Définition

§5 Marx définit la période de la subordination formelle par le fait que le procès de travail conserve pour l'essentiel ses caractéristiques précapitalistes, et c'est en tant que tel qu'il vient s'insérer dans la *forme* salariale. Le capitaliste dirige un travail qui, peu ou prou, est identique à celui de l'artisan et il se limite à lui donner une discipline, une régularité et une extension qui fait la différence

8 On parle ici des crises sociales, caractérisées par l'insurrection du prolétariat, et non pas simplement des crises économiques qui, dans la plupart des cas, ne comportent pas une telle insurrection.

entre l'atelier et la manufacture. Cette appréhension de la subordination formelle n'est en fait qu'une définition circonscrite au deuxième moment de la subordination tel que nous l'avons défini plus haut. Si l'on considère le rapport du capital à l'ensemble de la société, la définition de la subordination formelle consiste à dire également que les modes de production précapitalistes (petite production marchande, agriculture féodale...) n'ont pas disparu et que le capital doit partager sa domination sur la société avec les classes dominantes de ces autres modes de production. Cet aspect est important pour comprendre pourquoi Marx, dans une autre approche de la question, identifie également subordination formelle et extraction de la plus-value absolue.

§ 6 En effet, la survivance des modes de production précapitalistes implique que certains éléments du procès de valorisation du capital échappent à son influence. D'une part, certains éléments du procès de production capitaliste sont produits en dehors de lui. Ce peut être le cas des matières premières, même de machines. C'est aussi le cas d'une partie importante des subsistances, qui sont produites par une agriculture non encore capitalistique. Cela signifie que le capital ne détermine pas lui-même, ou très imparfaitement, la valeur des marchandises nécessaires à la reproduction de la force de travail, et qu'à cette mesure, les salaires sont pour lui une variable exogène. D'autre part, la survivance des modes de production précapitalistes signifie que la main-d'œuvre n'est pas directement et exclusivement confrontée au monopole capitaliste sur les moyens de production, de sorte que la contrainte au surtravail n'est pas immédiate et directe. La main-d'œuvre salariée a la possibilité de quitter momentanément son travail pour le capitaliste pour s'employer dans l'agriculture familiale ou l'artisanat. Et l'on sait que la question de l'indiscipline des travailleurs salariés était un souci permanent des capitalistes de cette période.

§ 7 Les modalités de la subordination formelle du prolétariat au capital dérivent de ce contexte général :

- 1 Marché du travail : le capital est contraint d'alimenter constamment le marché du travail en prolétaires nouveaux. Il s'agit pour lui non seulement de trouver la main-d'œuvre nécessaire à son expansion, mais aussi de renforcer la concurrence entre

les travailleurs qui disposent non seulement, pour beaucoup, d'un niveau élevé de qualification, mais aussi de la possibilité de se retirer du marché et de se replier sur les modes de production précapitalistes. Le capital force donc la marche de l'exode rural en détruisant par la violence l'agriculture précapitaliste⁹ (cf. les *clearances* en Irlande et en Écosse, ainsi que la politique coloniale), pour jeter sur le marché des villes un prolétariat nombreux, auquel il interdit de plus toute forme d'association et toute activité politique. La contrainte au travail et au surtravail passe aussi par une politique de salaires véritablement minimaux, qui provoque la mise au travail des femmes et des enfants. Encore une fois, la violence joue un rôle certain dans la mise en vigueur de cette politique.

- 2 Procès de travail: le cœur du procès de travail est assuré par des travailleurs qualifiés. L'échelle de la production, une certaine rationalisation dans les opérations annexes imposent toutefois l'emploi d'une main-d'œuvre abondante sans qualification. Face à un procès de travail dont il ne maîtrise pas les éléments centraux, le capitaliste n'a d'autre moyen d'accroître la productivité que d'imposer une discipline aussi stricte que possible. Vis-à-vis du travailleur qualifié, il agit comme une contrainte extérieure, intervenant à chaque instant pour assurer la régularité et l'intensité du travail. Qu'il s'agisse du salaire aux pièces, du système des amendes, des tricheries sur les horloges, le capitaliste intervient toujours de l'extérieur pour exercer la contrainte au surtravail. Mais surtout, il s'efforce de prolonger autant que possible la durée du travail, car dès lors que le salaire est effectivement au minimum vital, c'est la seule façon qu'il a d'augmenter la part du surtravail.
- 3 Reproduction immédiate: celle-ci se fait dans la misère la plus absolue, au point que certains critiques bourgeois comprennent eux-mêmes le caractère contre-productif des conditions de vie faites par le capital au prolétariat. Ils soulignent l'usure trop rapide de la main-d'œuvre et le potentiel de révolte qu'elles comportent (classes dangereuses).

9 Cf. les *clearances* en Irlande et en Écosse, ainsi que la politique coloniale.

§8 En résumé, parce qu'il a une importance cruciale dans le procès de travail immédiat, le prolétariat se trouve subordonné au capital de façon extrêmement destructrice dans les moments 1 et 3. C'est là un thème récurrent des insurrections du XIX^e siècle : nous sommes la source exclusive de la richesse, nous voulons participer à la vie sociale, économiquement et politiquement.

2 Périodisation de la subordination formelle

§9 La période commence avec les origines du mode de production capitaliste. Notre schéma, par simplification, pose le début du capital à la fin du XVIII^e siècle. La subordination formelle s'achève avec la fin de la grande dépression, dans la dernière partie des années 1890.

§10 Les deux cycles longs de la période sont séparés par une phase d'une importance déterminante du point de vue du capital. Les années 1840, en effet, sont celles où le capital remporte des victoires décisives dans sa lutte contre la propriété foncière précapitaliste. En France, la révolution de 1848 lui fait définitivement perdre le contrôle de l'État. Les révolutions nationales des autres pays européens correspondent aussi à l'affaiblissement de cette forme de domination politique. Mais c'est en Angleterre, et en termes économiques, que la césure la plus nette intervient. En 1844, en effet, sont abolies les *Corn Laws* qui protégeaient la rente foncière des producteurs de céréales. Ces lois avaient été établies en 1815, et interdisaient l'importation de blé aussi longtemps que le prix intérieur n'avait pas atteint un certain seuil (élevé). Le vote de cette législation avait d'ailleurs provoqué des émeutes et des pillages de la part des ouvriers anglais. L'abolition des *Corn Laws* est l'aboutissement d'une lutte conjointe de la bourgeoisie industrielle et du prolétariat. Elle crée pour le capitalisme anglais une importante possibilité de faire baisser les salaires en important du blé, et permet donc une première mise en place de la plus-value relative.

§11 On peut considérer que, durant le premier cycle long de la période, la valorisation du capital se fait exclusivement sur la base de la plus-value absolue. Le deuxième cycle voit une première combinaison de la plus-value absolue et de la plus-value relative. Cette première combinaison est caractérisée par le fait qu'une

partie seulement des subsistances sont des marchandises capitalistes. Le mécanisme de la plus-value absolue garde la primauté, reste la base principale de l'accumulation¹⁰. Pour limitée qu'elle soit, la mise en place de la plus-value relative n'en permet pas moins une reprise significative de l'accumulation, après la phase de ralentissement long des années 1820-1840. On assiste alors à une phase d'accumulation rapide de capital fixe, qui s'accompagne bien entendu d'une première attaque contre les qualifications précapitalistes de la main-d'œuvre, entre autres sous la forme d'un effort de requalification au travers de l'instruction publique. En France, cette tendance est surtout manifeste dans la deuxième phase du deuxième cycle, c'est-à-dire dans les débuts de la Troisième République. D'autres éléments importants de la fin de la période correspondent à la même adaptation des modalités de la subordination du prolétariat à la mise en place de la plus-value relative. Il en va ainsi en particulier du développement des syndicats et des partis ouvriers, qui marque l'intégration progressive de l'ensemble des facteurs de la reproduction prolétarienne dans l'autoprésupposition du capital. Syndicats et partis affrontent alors le capital sur ce qui est en train de devenir un archaïsme pour le capital dans ses efforts permanents de subordination du prolétariat : absence de droit syndical et politique, durée du travail, niveau des salaires. Mais ceci ne concerne que la fin de la période et la transition vers la période de la subordination réelle.

3 Crises de la subordination formelle

§12 Lorsque le prolétariat se soulève, c'est toujours parce que l'échange de la force de travail devient impossible. Les raisons

10 De façon schématique, la pénétration du capital dans l'ensemble de l'économie se fait dans l'ordre suivant :

- 1 subordination formelle :
 - *premier cycle* : production de biens de production pour le capital et de biens de consommation pour l'exportation vers le précapitalisme ;
 - *deuxième cycle* : agriculture ;
- 2 subordination réelle :
 - *premier cycle* : biens de consommation pour la force de travail (hors IAA) ;
 - *deuxième cycle* : toute production est production capitaliste, y compris les IAA.

de cette impossibilité ne peuvent pas plus se déterminer scientifiquement que l'on ne peut déterminer une fois pour toutes la liste des marchandises nécessaires à la reproduction de la force de travail et leur valeur. La crise éclate parce que, à un moment donné par les circonstances, l'aggravation recherchée par les capitalistes dans les modalités de la subordination afin de faire baisser les salaires devient intolérable. On a vu plus haut que, dans les conditions spécifiques de la subordination formelle, les capitalistes agissent sur les conditions qui déterminent le salaire de façon politique et policière. La dictature des capitalistes n'est pas déguisée, elle est directe et repose sur l'exclusion des prolétaires de la vie politique. C'est pour eux la façon qu'ils ont de répondre à la centralité quantitative et surtout qualitative du travail vivant dans le procès de travail, ainsi qu'au fait que les paramètres de la valeur de la force de travail leur échappent dans une grande mesure.

§ 13 Au moment où l'éclatement de la crise bloque l'échange de la force de travail, l'insurrection du prolétariat consiste, dans tous les cas, à s'affirmer violemment contre la société qui l'exclut. L'impossibilité de l'échange salarial met le prolétariat dans une situation d'irreproductibilité qui le contraint à se révolter, à défendre sa place dans la société. L'activité immédiate du prolétariat dans la crise n'est jamais que cette défense contre les attaques les plus extrêmes des capitalistes qui cherchent à renforcer sa subordination pour obtenir une baisse de salaire. Le prolétariat ne se soulève pas pour « faire le communisme ». Mais le communisme, qui est en même temps sa négation, est sa seule défense conséquente dans la mesure où l'élément objectif de la suraccumulation du capital interdit toute sortie de crise dans le cadre du salariat qui ne soit pas l'aggravation de la subordination du prolétariat au capital. Dans toute crise, l'affirmation du prolétariat s'appuie sur ces éléments de sa subordination où la pression capitaliste est moindre, et se concentre contre les autres éléments, où la pression capitaliste s'efforce d'obtenir un recul prolétarien.

§ 14 Dans les conditions de la subordination formelle, l'affirmation du prolétariat repose sur la centralité du travail vivant, et la revendication portée par le soulèvement est celle de la participation à la vie sociale. C'est ce qu'expriment des insurrections comme

celles de Lyon en 1831, de Paris en 1848 et en 1871. Les quartiers ouvriers se constituent en bastions fortifiés d'innombrables barricades. Il est caractéristique que les lieux de travail ne soient pas concernés, comme si toute la force de production se trouvait dans les mains des ouvriers eux-mêmes et ne prenait nullement la forme de capital constant. Les bastions ouvriers se forment comme une verrue sur la ville et sont là pour demander la participation à la vie politique. Les barricades ne cherchent pas à perturber la production, mais bouleversent la vie politique de la ville. Elles affirment l'existence du prolétariat dans la ville plus que dans l'atelier, et servent de base pour des attaques prolétariennes en direction des lieux de la vie politique. C'est fréquemment l'Hôtel de Ville qui est alors visé, ce qui correspond probablement au fait que la bourgeoisie est plus présente à ce niveau municipal qu'au niveau national. L'insurrection de juin 1848 ne comporte cependant pas cet élément, qui était présent en février 1848. Car en juin, le prolétariat a déjà le maximum de participation politique possible dans les conditions d'alors (la Commission du Luxembourg), et c'est précisément sur ce point que la bourgeoisie l'attaque. L'insurrection est alors un pur enfermement du prolétariat dans ses bastions barricadés et la férocité de la répression de Cavaignac exprime à quel point cette affirmation du prolétariat dans la société est intolérable pour la bourgeoisie française d'alors.

§15 La crise majeure de la deuxième période, la Commune de Paris, n'est pas entièrement exempte de présupposés de la première période. Certes, l'insurrection qui répond à l'attaque de Thiers contre les canons de la Garde nationale ne comporte pas de bastions ouvriers barricadés de l'importance de juin 1848, mais elle aboutit encore à l'Hôtel de Ville. Dès le départ, le prolétariat lutte de façon conjointe avec la petite bourgeoisie républicaine et communaliste de Paris, contre la bourgeoisie monarchiste et les classes rurales. Les combats pour la défense de Paris, par la suite, ne sont pas non plus assimilables aux barricades de 1848. Il s'agit alors moins de l'auto-enfermement d'un bastion prolétarien contre le reste de la société qui l'exclut que de la défense militaire d'un soulèvement politique où les intérêts de la petite bourgeoisie communaliste/républicaine et du prolétariat sont inextricablement mêlés. Car

derrière les combats aux fortifications de Paris, emmêlés dans la politicaillerie des pouvoirs concurrents du Comité central et de la Commune, le soulèvement a eu une pratique proprement prolétarienne, voire programmatique. Un comptable et un ouvrier sont chargés de prendre le contrôle du ministère des finances — mais respectent ses coffres ! Le travail de nuit des ouvriers boulangers est interdit ; la restitution des biens engagés au mont-de-piété est projetée, de même que la création de boucheries municipales ; un salaire maximum, non cumulable, est instauré pour les fonctionnaires ; la Commune décide aussi la séparation de l'Église et de l'État, la suppression du budget des cultes et la saisie des biens de l'Église... Il est vrai qu'une partie des mesures prises par la Commune sont restées à l'état de projet. Ainsi la suppression du mont-de-piété et son remplacement par un système d'assurance-chômage n'a pas pu être effectuée ; un projet d'enseignement populaire très complet, et dont la Troisième République reprendra les principes, ne sera que très partiellement appliqué.

§ 16 Mais la nature révolutionnaire de la Commune a surtout consisté dans la forme politique qu'elle a inventée, celle de la démocratie locale directe, avec révocabilité. Entre cette forme et le strapontin que le gouvernement de la Deuxième République avait accordé aux ouvriers, il y a tout le développement capitaliste des années 1850 et 1860, tel qu'il était centré sur l'extraction de la plus-value absolue, mais aidé par l'apparition de la plus-value relative : le prolétariat restait un exclu politique, mais avait gagné en importance. Cette forme sera abondamment évoquée lors de la poussée révolutionnaire des années 1918-1920, car elle critiquait déjà la participation politique du prolétariat à la démocratie bourgeoise, qui pourtant n'en était qu'à ses premiers balbutiements. Cependant, elle diffère sensiblement des conseils des années 1918-1920 en ce que la base électorale de la Commune est exclusivement le quartier, et jamais l'usine. Cela aboutit à une relative « impureté » de classe, qui correspond bien au stade encore limité du capitalisme parisien de 1871. Ce n'est qu'après les restructurations mises en place au cours de la grande dépression que le thème de la grève générale introduit la production dans la contestation prolétarienne du pouvoir de la bourgeoisie. Mais ce thème ne sera jamais mis en acte.

4 Le Communisme théorique dans la subordination formelle

§17 Le communisme théorique s'appuie sur l'activité de crise du prolétariat pour projeter une solution de la contradiction sociale qui corresponde aux modalités de l'insubordination du prolétariat. Dans les conditions de la subordination formelle, cette solution passe en premier lieu par la sphère politique, puisque c'est là que se trouve l'arme principale de la bourgeoisie pour contraindre le prolétariat au surtravail. La dictature du prolétariat, certes, se présente de façon différenciée entre le premier et le deuxième cycle de la période, mais c'est toujours en dehors de la sphère de la production proprement dite que le communisme théorique se place *d'abord* pour résoudre la contradiction sociale. Dans le premier cycle, il s'agit de « conquérir la démocratie¹¹ » car « la démocratie a pour conséquence nécessaire la domination politique du prolétariat, et la domination politique du prolétariat est la première condition de toutes les mesures communistes¹² ». Sur cette base, il est frappant de constater que les dix mesures proposées par le *Manifeste* ne mentionnent jamais la durée du travail ni les conditions de travail et renvoient, à terme, aux « producteurs associés » comme à la forme sociale où les classes seront abolies. La même problématique se retrouve dans le deuxième cycle, après la Commune, mais cette fois en mettant l'accent sur la transformation de l'État, au lieu de la conquête de la démocratie. Cette dimension politique du programme prolétarien montre bien comment le communisme est projeté à partir de la réalité concrète de la subordination plus qu'à partir de l'analyse abstraite de l'exploitation. Il ne s'agit pas tant de supprimer le surtravail (au contraire, le programme prolétarien est aussi un programme de développement des forces productives qui implique le surtravail) que de supprimer la contrainte au surtravail telle que la bourgeoisie l'exerce, dans des conditions historiques spécifiques. Et l'argument selon lequel l'exploitation est supprimée par le seul fait que les travailleurs sont associés et contrôlent l'utilisation du surproduit suffit à poser que la contradiction sociale est en effet résolue. Ce pseudo-dépassement de la contrainte

11 K. Marx, F. Engels, *Le Manifeste communiste*, op. cit.

12 F. Engels, 1847, cité par M. Rubel, *Pléiade*, t. I, p. 1582.

au surtravail instaure un règne de la liberté qui est fondamentalement la liberté *du travail*, au sens de production de surtravail *sans contrainte*.

II DEUXIÈME PÉRIODE : SUBORDINATION RÉELLE

1 Définition

§ 18 De même que pour la subordination formelle, il faut définir la subordination réelle du prolétariat au capital à un double niveau. D'une part le procès de travail devient spécifiquement, réellement capitaliste. Cela signifie que son contenu devient maintenant directement adapté au but fondamental de la production capitaliste, qui n'est pas tant de produire des marchandises que de valoriser le capital. Cette adaptation se fait comme seconde dépossession du travailleur. Si les premiers capitalistes avaient dépossédé les travailleurs des conditions objectives de leur travail, à savoir les outils et les matières premières, à présent la dépossession porte sur ce qui leur restait dans cette première période : leur qualification. L'accumulation du capital fixe transfère progressivement le savoir-faire de l'ouvrier à la machine, et la qualification qui reste à l'ouvrier est maintenant entièrement subordonnée à ces machines, et doit s'adapter à leur perfectionnement continu.

§ 19 D'autre part, le procès d'ensemble du capital unifie maintenant complètement la société. Les modes de production précapitalistes ont reflué à un point qui suffit à interdire tout repli du travailleur en dehors du rapport salarial. L'ensemble des branches de la production sociale est maintenant contrôlé par le capital, ce qui détermine la possibilité systématique de la production de plus-value relative par application des méthodes de production capitalistes à l'ensemble des marchandises formant le panier des subsistances nécessaires à la reproduction de la force de travail. Les modalités de la subordination du prolétariat se déclinent alors de la façon suivante :

- 1 Marché du travail : dès lors que la production/reproduction de la force de travail devient une variable purement endogène du capital, les institutions permettant de réguler le marché du travail se mettent en place. Les syndicats sont à présent légalisés,

et bientôt considérés par le patronat comme des partenaires nécessaires par exemple pour l'établissement d'accords de branche et de conventions collectives. La législation du travail se développe, et l'apparition du Ministère du Travail signale l'accession de la reproduction ouvrière au rang des préoccupations légitimes de l'État. Les conditions particulières de la Première Guerre mondiale accélèrent puissamment cette évolution amorcée dès le tournant du siècle.

- 2 Procès de travail : ainsi que nous l'avons dit, la transformation du procès de travail a pour contenu la seconde dépossession du travailleur. Taylor constate que « l'atelier était en pratique conduit par les ouvriers, et non par les contremaîtres ». Chef d'atelier, il constate que « la somme des connaissances et de l'expérience des ouvriers [...] était exactement dix fois plus étendue que la sienne¹³ ». Et il va s'employer à briser cette base de pouvoir ouvrier dans la production. La discipline du travail est maintenant organisée par le capital fixe, et non plus seulement de façon policière. Non sans conflits d'ailleurs, car l'absentéisme se développe alors de façon importante. Par la suppression des temps morts qu'elle implique, la taylorisation du travail est d'ailleurs une des façons d'extraire de la plus-value absolue sur la base de la plus-value relative (de l'accumulation intensive du capital). La taylorisation ouvre la voie au fordisme, qui en est l'achèvement (voir paragraphe suivant).
- 3 Reproduction immédiate : la hausse relative des salaires et la baisse de la valeur des subsistances déterminent une hausse de la consommation ouvrière. Mais surtout, c'est la composition du panier des subsistances qui indique les modifications des modalités de la subordination du prolétariat dans ce troisième moment. Par exemple, l'accumulation intensive du capital s'accompagne d'un important développement de l'urbanisation, et la consommation ouvrière doit s'adapter à ce nouveau mode de vie (grands ensembles, transports). Simultanément, l'intensification du travail requiert, pour l'équilibre physique et

13 Cité par P. Dockès, B. Rosier, *Rythmes économiques, crises et changement social. Une perspective historique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, p. 137, n. 14.

psychique de la force de travail, une consommation systématique de services médicaux et de loisirs, etc.

C'est le nouvel équilibre entre ces trois moments que l'on appelle couramment le « compromis fordiste ».

2 Périodisation de la subordination réelle

§ 20 La période commence avec la sortie de la longue dépression de la fin du xix^e siècle. Elle se poursuit jusqu'à nos jours.

§ 21 La période de la subordination réelle se divise en deux cycles longs que sépare la Seconde Guerre mondiale. Le premier cycle est celui de la deuxième combinaison des deux modes d'extraction de la plus-value. Le taylorisme, dont les premières applications pratiques datent de 1899, marque la création du travail spécifiquement capitaliste. Mais sa mise en place progressive laisse encore la place à l'extraction de la plus-value absolue. Mieux : elle la requiert. C'est entre autres pourquoi les fractions rivales du capital continuent de s'affronter sur le terrain du colonialisme.

§ 22 Les deux cycles se distinguent entre eux par la différenciation du taylorisme et du fordisme. La taylorisation du travail consiste en sa décomposition « scientifique » en gestes élémentaires réservés chacun à un travailleur et permettant un gain de temps global. Le fordisme s'en distingue par l'introduction de l'élément central qu'est le convoyeur, qui permet de gagner encore du temps en imposant par la machine un rythme déterminé et identique à chacune des opérations élémentaires. La taylorisation du travail apparaît au tournant du siècle, tandis que la première chaîne de montage n'apparaît qu'en 1913, pour ne se répandre vraiment qu'après 1920 aux États-Unis, et après la Seconde Guerre mondiale en Europe. C'est que le passage du taylorisme au fordisme suppose une fixation importante de capital dans la chaîne de montage. Elle suppose aussi que soit vaincue la résistance des travailleurs à l'introduction des nouvelles méthodes de travail amenées par la chaîne de montage. C'est ici que se place la notion de « compromis fordiste ». Ce compromis consiste en ce que les patrons, et Ford lui-même en premier, durent très sensiblement augmenter les salaires pour faire disparaître l'absentéisme et le turn over que provoquèrent les nouvelles conditions de travail à la chaîne. En

Europe, la Première Guerre mondiale joua un rôle fondamental dans la victoire du capital contre cette résistance. Non seulement parce que les ouvriers qualifiés qui avaient résisté à l'introduction des nouvelles méthodes furent envoyés au front et remplacés par d'autres, plus dociles (notamment les femmes), mais aussi à cause du contexte général d'Union sacrée qui prévalut en faveur de l'effort de guerre.

§23 Mais ce n'est qu'au cours de la dépression des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale que se mirent en place l'ensemble des éléments qui constituent le compromis fordiste. Cette mise en place se fit en particulier sous l'influence de conflits sociaux durs qui eurent lieu aux États-Unis en 1933 et 1934, et qui aboutirent au volet social du New Deal (*Wagner Act*). Par ce dernier, la durée légale du travail est réduite, les syndicats sont définitivement légalisés et autorisés à conclure des conventions collectives.

§24 Dernier effet important de la crise aux États-Unis, la ruine de l'agriculture engendre l'émergence de l'agro-industrie, qui industrialise la production des subsistances d'un bout à l'autre de la chaîne alimentaire.

§25 L'ensemble de ces éléments, joint à la domination américaine sur le cycle mondial du capital en 1945, fait qu'après 1945, une phase d'accumulation rapide peut se développer sur la base de méthodes fordistes de travail et d'un mécanisme de la plus-value relative qui joue à fond, l'ensemble du panier des substances étant à présent le produit de capitaux à accumulation intensive. Cette phase culmine au tournant des années 1970, qui ouvre la dépression longue que nous connaissons actuellement, et dont l'importance justifie que nous lui consacrons des développements particuliers par ailleurs.

§26 La deuxième cycle marque le passage définitif à l'hégémonie américaine, avec son accompagnement d'institutions mondiales comme le GATT, le FMI ou la Banque mondiale. Du point de vue des modalités de l'accumulation, cela signifie, après 1945, la primauté absolue de la plus-value relative comme mode de valorisation du capital. Cela se traduit notamment par l'élimination du colonialisme et l'extension du modèle américain de consommation ouvrière à l'ensemble des pays développés. La prospérité

des Trente glorieuses repose essentiellement sur l'exploitation des réserves de productivité dans la branche II (produits de consommation), et donc de plus-value relative. C'est dans ce contexte que, en Europe et au Japon, le modèle fordiste donne toute son efficacité. En France, on assiste enfin à une véritable modernisation des modalités de la subordination. C'est la formalisation définitive d'institutions comme la sécurité sociale, la généralisation du travail à la chaîne (automobile, électroménager...), le développement des banlieues et de leurs grands ensembles, pour ne citer que quelques exemples auxquels il faut aussi ajouter la création de l'université moderne.

3 Crises de la subordination réelle

§ 27 Durant la fin de la période de la subordination formelle et le début de la subordination réelle, le prolétariat des pays industrialisés a gagné la citoyenneté politique et est sorti de la misère extrême où l'avaient à l'origine maintenu les limites de la plus-value absolue. Durant cette phase, ainsi que nous l'avons évoqué, le grand problème du capital est de soumettre le prolétariat aux méthodes et conditions du travail spécifiquement capitalistes engendrées par le taylorisme et le fordisme. Dans ces conditions, les crises de la période de la subordination réelle présentent des caractéristiques nettement différentes de celle de la période précédente.

§ 28 Certes, les crises ont toujours la même cause immédiate. Le ralentissement conjoncturel de l'accumulation entraîne un blocage de l'échange salarial et l'irreproductibilité où ce blocage plonge le prolétariat entraîne son soulèvement. Mais cette fois, il y a une inversion dans le rapport entre les différents moments de la subordination dans l'activité de crise. Dans les crises de la période de la subordination réelle, et le plus nettement dans celles du premier cycle long, le prolétariat s'affirme sur la base de la citoyenneté acquise — quitte à la critiquer dans sa forme bourgeoise, et cherche à s'opposer à la pression capitaliste visant à tayloriser/fordiser le procès de travail. Certes, l'activité de crise n'est pas une défense et illustration de la participation prolétarienne à la vie démocratique. Au contraire, celle-ci subit, dans le développement des conseils, une critique radicale. Mais c'est au niveau de la production immédiate

que cette forme trouve toute sa vitalité. La forme conseil est alors la forme qui permet de contester, au niveau de l'exploitation immédiate, la deuxième dépossession que le capital a commencé à mettre en place depuis le début de la période de la subordination réelle — et que les syndicats et partis acceptent à présent de cogérer. En s'efforçant de prendre le contrôle des usines, le prolétariat essaie de reconquérir ce que le travail vivant a déjà objectivement perdu, dans l'accumulation du capital fixe, en qualification et en autonomie. C'est au nom de cette perte, et pour l'approfondir (deuxième dépossession) que le capital cherche à renforcer la subordination du travail dans l'exploitation immédiate. Et c'est au nom de son droit, acquis par la démocratie, à dire son mot dans la gestion de la société que le prolétariat s'oppose à cette offensive capitaliste et cherche à imposer son contrôle sur la production. Ce faisant, il ne peut bien sûr que remettre en cause simultanément les formes de la démocratie bourgeoise, et ce d'autant plus qu'elles sont elles-mêmes inachevées dans les zones de faiblesse capitaliste où éclatent les crises (Allemagne, Italie, Espagne).

§29 L'éclatement de la révolution allemande est caractéristique à cet égard. Elle commence par une mutinerie de marins-soldats, à Kiel, et ne devient proprement crise révolutionnaire que lorsque le soulèvement se propage à la classe ouvrière de Hambourg. Dans la mesure où la vie militaire telle qu'elle a été inventée par la guerre de 1914-1918 est une forme de la subordination du prolétariat au capital¹⁴, les mutineries sont une révolte proprement prolétarienne contre la suspension des mécanismes démocratiques par les conditions de la guerre. C'est ce qui donnera toute leur importance aux « points de Hambourg », imposés par les conseils de soldats pour refondre la discipline militaire en novembre 1918. La crise commence ainsi par une activité citoyenne. Les mutineries sont la forme prolétarienne du pacifisme. Mais c'est ensuite, au début de 1919, lorsque la lutte se portera directement dans la sphère de la production, que l'insurrection prendra toute sa force. Dans la Ruhr, ou en Allemagne centrale, la lutte armée des conseils pour la socialisation « par le

14 Elle a été opérationnelle pour casser la résistance du prolétariat à l'introduction du fordisme (cf. *ibid.*, p. 149-150).

bas » se centre alors directement dans la sphère de la production et dépasse clairement le niveau de la contestation politique.

§ 30 En Italie, l'expérience des conseils est poussée le plus loin en termes d'autogestion (avril, puis septembre 1920), puisque l'occupation des usines ira jusqu'à la remise en marche de la production dans certains cas. Il est probable que cette reprise partielle du travail est à rapporter à une accumulation relativement faible de capital fixe. Il en va de même, toutes choses égales d'ailleurs, dans le cas de l'autogestion espagnole. Mais dans tous les cas, ce qui est caractéristique de l'activité de crise dans cette période, c'est la façon dont elle investit la sphère de la production pour tenter de dépasser, par l'autogestion, la deuxième dépossession, qui est en effet le point fort de l'attaque du capital pour renforcer la subordination du prolétariat et accroître le taux de la plus-value.

§ 31 La deuxième moitié du deuxième cycle de la subordination réelle (depuis 1970), faisant l'objet d'études plus approfondies par ailleurs¹⁵, nous n'évoquerons ici que la première moitié du deuxième cycle (1945-1970). Cette période comporte deux types principaux de crises. Il y a d'une part les crises qui éclatent dans la partie orientale du capitalisme mondial. Leur contenu est trop déterminé par les conditions spécifiques de l'accumulation du capital dans ces zones pour que nous puissions les traiter dans cette esquisse. Il faudrait pour cela définir le cycle mondial du capital après-guerre dans son unité, par-delà la division Est-Ouest — et c'est une question qui reste ouverte. L'autre type de crise est l'ensemble des mouvements sociaux de la fin des années 1960, et dont le Mai 68 français est celui qui ressemble le plus à une crise-type. Située au point haut de deuxième cycle long de la subordination réelle, la crise de Mai 68 est une forme de transition entre les crises-type de la période antérieure et ce qu'on peut anticiper des crises à venir. Elle répète, sans trop y croire, la problématique des conseils et des occupations d'usine, mais se distingue aussi par ce qu'on a appelé à l'époque la contestation généralisée, et qui constitue l'annonce d'une forme nouvelle de l'activité de crise, de la même façon que la Commune —

15 Cf. « La Période actuelle » et « Postfordisme ou communisme ? » in *Hic Salta* 98.

également dans un point haut de cycle — annonçait les crises de la période suivante.

§32 Cette nouveauté, qui demandera une étude approfondie, consiste dans le fait que les trois moments de la subordination sont également l'objet de l'offensive capitaliste. Les conditions de l'affirmation du prolétariat dans la crise s'en trouvent profondément modifiées dans la mesure où les bases de cette affirmation sont dès le départ contestées par le capital et où le prolétariat n'a pas de légitimité acquise lui permettant d'asseoir son offensive sur d'autres points de la subordination. S'il est de plus en plus vrai que l'importance quantitative et qualitative du travail dans la production immédiate interdit toute affirmation sur cette base, il est par contre relativement nouveau que la citoyenneté du prolétaire, sur le marché du travail et dans sa reproduction immédiate, soit également une coquille de plus en plus vide, dont même la critique ne permet pas de développer bien loin l'affirmation de la classe. Qu'il s'agisse des syndicats et du marchandage salarial ou des conditions de la reproduction immédiate (niveau de vie, enseignement, sécurité sociale, retraites...), il est d'ores et déjà clair que ce ne sont pas là des acquis qui permettraient un nouveau compromis, comme le compromis fordiste qui s'est précisément fait par la renonciation à une certaine position dans le procès de travail, en échange de droits dans les autres moments de la subordination. Au contraire, ces anciens acquis sont à présent remis en cause, *en même temps* que se renforce l'offensive sur les lieux de travail, de sorte que l'activité du prolétariat dans le futur ne pourra que remettre en cause, d'emblée, toutes les formes de la socialisation capitaliste — ce dont la contestation généralisée de Mai 68 était donc un avant-goût. Il en résulte que l'activité de crise sera nécessairement brève et destructrice. Préciser les caractéristiques de ce processus critique est tout l'objet de *Hic Salta*, et tout ce qui précède n'est qu'une mise en perspective historique de la problématique de cette recherche.

4 Le communisme théorique dans la subordination réelle

§33 On comprend, à partir de ce qui précède, que deux éléments principaux dominent le communisme théorique de la première moitié de la période de la subordination réelle : la

problématique autogestionnaire et la critique de la politique, en particulier dans sa forme démocratique/parlementaire. Par rapport à la période de la subordination formelle, l'évolution est parfaitement lisible dans la production théorique de la révolution allemande. Tandis que le KPD essaie de sauver la problématique social-démocrate définitivement compromise en posant qu'un parti politique ouvrier pur et dur peut et doit, en fin de compte, accepter le parlementarisme, le KAPD et plus encore l'AAUD ne voient que dans les organes de base de la classe ouvrière, les conseils, le fondement de la réalisation d'un programme prolétarien qui s'appuie directement sur les organes de lutte pour libérer le travail des formes les plus extrêmes de sa subordination et transformer dans le même mouvement le contenu des autres moments de la subordination. Ce qui, dans la période de la subordination formelle, était affirmation immédiate du travail devient maintenant affirmation de la capacité gestionnaire des travailleurs. Le modèle communiste des « producteurs associés » sur un mode plus ou moins artisanal est maintenant remplacé par une association gestionnaire d'usines entières, formant la base d'une pyramide de conseil ou la démocratie directe assure la liberté de chacun d'une façon qui revient en fin de compte à l'intériorisation de la loi de la valeur.

§ 34 C'est précisément cette limite que le renouveau théorique impulsé par les crises de la fin des années 1960 rencontrera très vite, poussé dans cette direction par le mouvement antitruavail des OS. Il en résultera une critique systématique du programme prolétarien dans toutes ses formes et la formation d'une Théorie communiste qui pose comme sa base de recherche le principe que la révolution n'est pas une transcendance de l'affirmation du prolétariat dans la crise, et a fortiori dans ses luttes quotidiennes. L'abolition du capital est *aussi* l'autonégation du prolétariat. *Hic Salta*.

A FAIR AMOUNT OF KILLING.

UN TEXTE EXOTÉRIQUE DE THÉORIE COMMUNISTE¹⁶

§1 La première partie du texte est consacrée à un exposé rapide de la théorie de la restructuration qui n'a pas de quoi surprendre dans la mesure où elle nous est connue depuis le numéro 12 de *Théorie communiste* (février 1995); plus étonnants, en revanche, sont les termes dans lesquels est décrite la dynamique de celle-ci : « Le prolétariat était la classe du travail associé et, en tant que tel, il subvertissait les formes d'appropriation et d'exploitation capitaliste de ce travail associé qui se révélèrent alors comme limitées. À la demande de se sacrifier pour "sortir de la crise", il avait allègrement répondu que l'obligation au travail salarié méritait seulement de crever. Contre ce vaste mouvement de révoltes ouvrières, la classe capitaliste releva le défi. » L'usage de l'imparfait vient ici renforcer la forme « récit » qui est donnée à ce passage qui dans le même temps met en scène des « acteurs » : *le prolétariat était la classe du travail associé... il subvertissait... la classe capitaliste a relevé le défi...* Où est passée la « contradiction prolétariat-capital qui porte son dépassement » ? Pourquoi *Théorie communiste* ne parle-t-elle pas toujours comme ça ? On va voir ce qu'il en est de la première question ; la réponse à la seconde est : parce que dans ces conditions *Théorie communiste* ne pourrait plus « parler du communisme au présent », ne pourrait plus « produire théoriquement » la révolution et le communisme.

§2 Ce double langage n'est pas un hasard : j'ai déjà dit¹⁷ que pour *Théorie communiste* (mais elle n'est pas la seule dans ce cas) l'essentiel de sa théorie de la révolution était bouclé en 1985 avec le n° 6 de *Théorie communiste*. La « rupture » — qui en fait n'en est pas une (j'ai été le seul à le croire !) — intervient avec le n° 13 de février 1997 qui voit l'apparition des premiers éditoriaux à vocation *exotérique* qui, comme c'est la règle dans ce genre d'exercice, affirme des résultats sans donner leurs présupposés (ou supposent comme acquises, comme c'est le cas ici, des thèses sujettes à caution) c'est-à-dire *appliquent* la théorie comme un *schéma* ou un *dogme*. Le problème

16 Ce texte est disponible en ligne.

17 Cf. supra, n° 4.

c'est que qui admet ces résultats — présentés comme c'est le cas ici sous une forme « réaliste », faussement neutre — embarque sans le savoir tous les présupposés spéculatifs de *Théorie communiste*. Tout cela n'est ni manipulateur ni accidentel : le discours exotérique de *Théorie communiste* apparaît au moment où disparaissent les conditions théoriques de la systématique spéculative ou, pour le moins (si tant est qu'il est vrai que l'on ne rompt pas avec une problématique parce que les temps ont changé mais parce que avec le temps, les supposés et les conséquences de cette problématique apparaissent au grand jour), au moment où *Théorie communiste* commence à se rendre compte des limites de sa théorie et cherche à donner à sa systématique spéculative « une physionomie tout à fait raisonnable ». Pour cela, ces camarades cherchent à sortir de leur isolement par un « activisme théorique militant » qui ne peut exister que sur la base d'une « théorie finie ».

§ 3 Cet activisme semble connaître quelques « succès », mais des succès qui ne sont pas sans poser des problèmes de fond au vu des modalités de la collaboration de *Théorie communiste* avec le groupe italien de *Alcuni fautori della comunizzazione*. Dans le préambule à la version italienne de « A Fair Amount of Killing¹⁸ », *Théorie communiste* écrit : « Nous sommes arrivés à une compréhension commune sur un grand nombre de points : — le sens de la guerre actuelle ; — la restructuration du capital ; — le cycle de luttes passé (le programmatisme) ; — le cycle de luttes actuel ; — la caractérisation du démocratisme radical ; — le sens global du mouvement pacifiste. » Mais, car il y a un « mais » dans lequel tout est dit, « malgré une extrême proximité, les textes italiens et français ne sont pas la stricte traduction l'un de l'autre et vice-versa. Sur quelques points ces textes représentent deux versions d'un travail commun. Nous sommes très critiques sur l'utilisation de la notion d'économie telle qu'elle est effectuée dans le texte italien. Utilisée ainsi, la notion déplace la contradiction interne du mode de production capitaliste entre le prolétariat et le capital en une domination du capital sur la société. Lié à cette première notion nous sommes plus que réservés sur le concept de "biopolitique". » Autrement dit, du

18 Disponible sur le site de *Théorie communiste* (version en italien).

point de vue même de Théorie communiste, les deux groupes divergent sur l'essentiel, c'est-à-dire sur la nature de la contradiction entre le prolétariat et le capital et, par là, sur ce qu'est le capital. À partir de là, on peut poser deux questions: 1) quel est le contenu, quelle est la valeur théorique des points d'accords auxquels sont arrivés les deux groupes (et il ne s'agit pas de n'importe quel point!) alors que sur le fond ils divergent sur tout? 2) par conséquent, quelle est la valeur des thèses de *Théorie communiste* sur le sens de la guerre actuelle, la restructuration du capital, le cycle de luttes passées (le programmatisme) et actuelles, etc., si ces thèses peuvent être partagées avec un groupe qui affirme le contraire de ce qui chez *Théorie communiste* les fonde? Autrement dit: que deviennent ces fondements?

§4 En conclusion, *Théorie communiste* s'accorde un satisfecit: « Il est encourageant de constater, est-il écrit, que l'accord sur tout n'est pas forcément nécessaire, si chacun est capable de faire quelque chose du travail commun. » On vient de voir ce qu'il en était de ce « tout »; pour ce qui est du reste, lorsque l'on sait qu'il s'agit exclusivement de thèses propres à *Théorie communiste* (qui ont déjà été exposées, notamment dans l'article *Pétrole, sexe et talibans*) et que ce qui revient en propre aux camarades d'Alcuni fautori della comunizzazione est récusé, *sur le fond*, par *Théorie communiste*, on est en droit de se demander ce qu'il en est du « travail en commun » dont se félicite *Théorie communiste*. Et je pose une question à *Théorie communiste*: au cours de ce « travail commun » avec Alcuni fautori della comunizzazione dans ces conditions, qu'avez-vous appris de ces camarades?

§5 Si ces remarques ne portent pas sur l'analyse de l'invasion américaine de l'Irak proposée par *Théorie communiste* dans « A Fair Amount of Killing », elles ne sont pas pour autant une pure formalité dans la mesure où elles concernent une forme de *pratique théorique*, je veux dire: une pratique de l'activité théorique qui transforme celle-ci en *activisme théorique*. En fait, cet activisme est une *échappatoire*, une échappatoire dont a besoin, à un moment ou à un autre, toute systématisme spéculative pour dépasser ses limites. C'est alors que l'on adopte un langage exotérique et que l'on met momentanément de côté ses fondements théoriques. Et c'est par là

que ces remarques sur la forme rejoignent le fond, non pas directement l'analyse de la guerre irakienne dans ses rapports avec la « restructuration du capital » mais la philosophie rationnelle (spéculative) qui fonde cette analyse.

§ 6 En ce qui concerne leur contenu, les textes d'« actualité » de Théorie communiste sont toujours séduisants, d'abord parce qu'ils proposent des analyses particulières souvent pertinentes appuyées par une riche matière historique, mais aussi, et surtout dans la mesure où ils mettent à la disposition de qui en a besoin des solutions et des réponses définitives aux « désordres » de la période actuelle et où (si l'on fait abstraction du détail qu'est « l'angle mort dans le préviseur »), en donnant un *sens* à ceux-ci, ils permettent *de tenir la totalité* (« des luttes actuelles à la révolution »). Mais par là même ces textes doivent être critiqués, d'abord parce qu'ils supposent leurs fondements comme acquis, c'est-à-dire comme fondés théoriquement — ce qu'ils ne sont pas toujours, en tout cas de manière achevée — ; ensuite parce que du fait même de leur existence et des réponses a priori qu'ils apportent au cours du monde, ils peuvent laisser croire qu'il est inutile de se pencher sur le déroulement réel de ce cours : comme si ce monde était *déjà donné dans son principe* (ce qu'il est effectivement pour Théorie communiste) et que notre histoire à venir n'était plus que l'actualisation plus ou moins chaotique de celui-ci, sa « réalisation détaillée ». La période actuelle est déjà terminée alors qu'elle ne fait que commencer, et la théorie n'a plus qu'à compter les points en suivant le cours des choses. On a reproché à Théorie communiste de ne rien apporter si ce n'est « la satisfaction d'avoir su pénétrer les principes du monde¹⁹ », je rajoute pour ma part : un monde que ces camarades se construisent à leur mesure.

19 Denis, « Réflexions critiques sur le texte intitulé "Après Gênes" », *Théorie communiste*, n° 18, février 2003.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Six mois, six numéros et cent feuilles... Tel est le bilan de cette première partie à laquelle je mets fin aujourd'hui.

Le système des « feuilles épisodiques » s'est avéré être une forme de publication bien adaptée au type de travail qu'a effectué *La Matérielle* et à la diffusion par l'intermédiaire d'Internet. Il aurait dû être couronné par une publication sous forme de revue regroupant plusieurs numéros et vendue en librairie — une étape que je ne peux réaliser aujourd'hui fautes de moyens — ce sera peut-être pour une autre fois. Il s'est montré également bien adapté comme complément du magazine en ligne qu'était de fait le site de *La Matérielle*, en lui donnant une chronologie que ne rend pas forcément un site électronique qui donne tout à lire (à voir) en même temps.

Le bilan qualitatif est en revanche mitigé car le tamisier n'a pas toujours réussi à séparer le bon grain de la critique et l'ivraie de la polémique : je veux dire l'excessive focalisation de *La Matérielle* sur le travail de Théorie communiste, jusqu'à devenir une chronique régulière qui s'est emballée à partir du numéro 4 (février 2003) avec l'aigreur des propos qui en est résulté de ma part¹. Jusqu'au dernier numéro de cette première série *La Matérielle* est tombée dans le piège qu'elle s'était tendu.

La Matérielle n'a pris aucune initiative théorique propre de nature à la sortir de son « sommeil criticiste » ; les deux textes qui auraient pu le faire : « Notre époque » (n° 3) et « La *cakewalk* des "faucons" de la classe capitaliste américaine » à propos de la guerre en Irak (n° 5), sont provisoires ou inachevés.

1 C'est-à-dire après le texte « Une lecture critique de *La Matérielle* » de *Théorie communiste*.

Cela n'a pu qu'amoindrir la portée des critiques que *La Matérielle* était en mesure d'adresser aux divers courants actuels de la théorie de la révolution communiste dans leurs présupposés essentialistes et/ou spéculatifs. Cela a contribué à enfermer celle-ci dans la problématique de ces courants au lieu de développer positivement ce que ces critiques étaient en mesure d'apporter à la théorie de la révolution communiste.

Ce n'est pas un échec, mais ça lui ressemble... Il était donc temps de baisser le rideau et de tourner la page pour repartir sur de nouvelles bases. C'est désormais chose faite.

Malgré cette suspension de séance, les deux questions « programmatiques » de *La Matérielle* (première partie) demeurent plus que jamais valables :

- 1 Comment une chose telle que la théorie de la révolution communiste est-elle seulement encore possible après la caducité théorique du Sujet prolétarien, moyennant la disparition de l'existence réelle de la classe prolétaire comme sujet politique ?
- 2 Comment le conflit de la classe capitaliste et de la classe prolétaire agissant strictement en tant que classes de cette société pour défendre la matérialité de leurs conditions respectives de vie, peut-il se produire historiquement comme révolution et communisation immédiate de la société ?

Deux questions auxquelles je peux aujourd'hui ajouter une troisième qui peut utilement servir de médiation entre les deux premières :

- 3 Comment l'état actuel du monde s'inscrit-il dans la reconfiguration du procès de subordination de la classe prolétaire par la classe capitaliste ?

N° 7 JUIN 2003

LE MOUVEMENT DE MAI-JUIN 2003 DANS L'IMMÉDIATÉTÉ SOCIALE DES CLASSES

§ 1 La réflexion que propose les lignes qui suivent ne porte pas sur les causes et le contenu du mouvement que je suppose connus (lutte contre la reconfiguration du rapport de subordination sur un point central de celui-ci qui renvoie à la reproduction de l'ensemble du rapport : la reproduction de la force de travail), mais sur *le cours du mouvement lui-même*, sur ses *pratiques*, telles qu'elles existent, précisément, dans le procès de cette reconfiguration. Les premiers commentaires que j'ai faits à partir du compte rendu de l'AG interprofessionnelle de Cavaillon du 4 juin étaient inaboutis en ce qu'ils posaient surtout des questions. Je ne prétends pas ici apporter des réponses définitives à ces questions, il s'agit plutôt de proposer un *cadre théorique d'analyse* du mouvement. En ayant en vue la problématique fondamentale du passage du cours quotidien des luttes, des « luttes actuelles » à la révolution. Cette problématique, j'ai essayé de l'aborder à travers l'analyse de ce qui est en jeu dans les « temps forts » (les manifestations, les AG) et dans le cours quotidien de la lutte — ce que le compte rendu appelle la « mobilisation durable dans la grève », c'est-à-dire, finalement, *l'inscription de la lutte dans le temps continu*.

« Temps forts » et mobilisation active dans la grève

§ 2 La distinction que j'établis dans ces premières réflexions porte sur la différence qui existe entre le primat de la représentation dans le cas des « temps forts » et celui de l'action dans le cours quotidien de la lutte : dans la manifestation, il s'agit de montrer des salariés en grève, et, dans ce cas, mon hypothèse est que *ce que l'on montre vaut mieux que ce que l'on fait* ; en revanche, dans le cours

quotidien de la lutte, *ce que l'on fait vaut mieux que ce que l'on montre*, ou mieux : il n'y a pas de différence. Je rajoute ici que les deux ne sont pas contradictoires et que l'AG est leur liaison la plus forte... mais pour qu'il y ait liaison, il faut qu'il y ait quelque chose à lier, et il n'empêche que c'est dans le cours quotidien de la lutte, dans son temps continu, comme je viens de le dire, que la difficulté se présente. Et c'est là que l'on peut avoir le sentiment d'« aller dans le mur », comme j'ai pu l'entendre ça et là. *Où va-t-on ? Qu'est-ce qu'on fait ?* On risque de tourner en rond.

§3 Ce risque de vacuité de l'action au quotidien tient à ce que toutes les luttes, disons depuis le début des années quatre-vingt-dix, non seulement ne sont porteuses d'aucun projet visant à transformer, ou simplement réformer, la société ou même le secteur d'activité concerné, mais encore qu'elles ne visent pas plus à améliorer l'existant (revendiquer le meilleur/moins mauvais plan social possible n'est pas la même chose que lutter pour modifier la loi sur les licenciements ou les interdire) : ce sont des luttes de statu quo pour lesquelles, en outre, il n'existe plus aucun « intérêt supérieur » à reproduire donc à ménager. Où est le « mouvement social » dans les luttes actuelles ? Je ne sais plus quel journal titrait sur « le silence des intellectuels » par rapport à décembre 1995, et la disparition du pauvre Bourdieu n'explique pas tout ! ce qui explique ce silence (tant mieux) c'est que *les luttes actuelles sont des luttes sans horizon immédiat autre que la position salariale dans la société capitaliste*. Cette absence d'horizon ne renvoie pourtant pas à un manque, bien au contraire, ni à une « pureté » effectuée du rapport de classe, mais à une nouvelle positivité. Dans le même ordre d'idées, les quelques velléités citoyennistes apparues au début du mouvement ont rapidement disparues d'elles-mêmes alors que les revendications que celui-ci portait leur étaient on ne peut plus favorables.

§4 Pour se rafraîchir la mémoire, si besoin est, et prendre conscience de la spécificité de la période actuelle, relisons un passage du bulletin des Enragés de Nanterre en mai 1968 (on verra plus loin que la différence n'est peut-être pas si grande par ailleurs) : « De nouveaux problèmes ont été soulevés, en particulier celui d'un refus plus direct et efficace de l'université de classe, d'une démonstration d'un savoir neutre et objectif aussi bien que de sa

parcellisation, d'une interrogation sur la place objective que nous sommes destinés à occuper dans la division du travail actuel, d'une jonction avec les travailleurs en lutte, etc¹. » On est bien loin de tout ça, aussi loin que peut l'être un cliché noir et blanc d'une image numérique ! La défense du statut des fonctionnaires nationaux a remplacé en trente-cinq ans la critique de l'« école de classe »... Il ne s'agit pas de le regretter, de crier à la trahison et de militer pour le rétablissement d'une « ligne de classe » dure. Le tout est de ne pas voir une régression dans cette évolution. Nous sommes tous des tondeuses à gazon² ! Mais il faut aussi dépasser une simple analyse négative comme j'ai pu le faire précédemment.

La lutte seul horizon des luttes

§ 5 Je crois qu'il faut voir ce que le mouvement actuel montre de ce qu'il est, finalement ; je veux dire une *affirmation de la lutte pour elle-même* : il faut montrer qu'on est en lutte, que *l'identité de la classe prolétaire, dans son rapport à la classe capitaliste, c'est la lutte* — ce qui ne serait déjà pas si mal ! —, que la lutte est *l'affirmation de l'antagonisme de classes*, son existence permanente, ici et maintenant, dans une continuité temporelle et de position qui est celle du procès capitaliste de subordination. À la différence des « temps forts » qui consistent à affirmer sa position, à s'affirmer par position dans cette société, le cours quotidien de la lutte, la mobilisation durable dans la grève, recouvre une *affirmation par opposition* ; cette affirmation est *l'antagonisme de classe* qui est l'essentiel de la société capitaliste. Vivre activement cet antagonisme et, par là, le faire connaître comme tel, voilà l'horizon des luttes actuelles. Cela n'a rien de négatif, au contraire, si l'on considère que la révolution est le produit de l'antagonisme de classes. Mais cela implique, par rapport à mes premières réflexions, de reconsidérer les différents

1 Cité dans S. Zegel, *Les Idées de mai*, Paris, Gallimard, 1968, p. 29-30.

2 C'est le morveux Devedjian qui a déclaré que la décentralisation à l'Éducation nationale ne touchait que les tondeuses à gazon...

facteurs qui entravent la mobilisation dans la grève, tels que les propose le compte rendu de l'AG³.

La bataille de l'opinion

§6 En ce qui concerne la médiatisation du mouvement à l'échelle du pays (point 4), s'il s'agit par là de mener la « bataille de l'opinion » (et si mon analyse vaut quelque chose), il n'y a pas d'illusions à se faire sur ce sujet : la « bataille » sera forcément perdue à un moment ou à un autre, par définition, dès l'instant où le mouvement se radicalisera sur l'horizon de l'antagonisme de classes en général, avec le corollaire inévitable de son devenir minoritaire et/ou la perte de son pouvoir d'entraînement. La majorité s'en remettra alors aux syndicats et retournera à son travail pendant que ceux-ci feront le leur. Pour autant, cela ne signifie pas qu'il faille dès à présent lever le pied sur cette dimension de la lutte — mais peut-être les sites Internet dédiés au mouvement, comme *Grèves 84*, par exemple (mais il y en a d'autres), sont désormais plus efficaces, à ce moment-ci du conflit, que les médias généralistes nationaux.

L'unité de la classe

§7 Pour ce qui est des autres facteurs qui peuvent expliquer les difficultés d'une mobilisation durable, ils posent en fait la question de la dimension politique du conflit à travers le thème de l'« unité de la classe » (absence d'appel commun des syndicats au niveau national, timidité de l'action politique...). Et, en sous-main, c'est la question du rôle de l'État qui est posée. Je ne cache pas que ces questions sont les plus difficiles, de par leurs présupposés et les implications de ceux-ci. (Disons tout de suite, cependant, que le fait que les salariés en grève soient majoritairement des agents de la fonction publique, et donc qu'ils aient l'État pour patron, n'est en l'espèce qu'une détermination formelle [statutaire] de la question.) Cette difficulté de la question, donc, oblige à prendre un peu de recul historique et théorique.

3 Pour mémoire : 1) l'absence d'un appel commun des syndicats au niveau national ; 2) la timidité de l'action politique et syndicale ; 3) la présence d'un grand nombre d'emplois précaires dans les secteurs concernés ; 4) la médiatisation tronquée du mouvement à l'échelle du pays.

§8 La question de l'unité de la classe est un point central du mouvement ouvrier dans la mesure où il s'agit à l'origine de combattre la concurrence que peuvent se faire les salariés sur le « marché du travail ». On sait que ce sera la tâche des organisations syndicales de combattre cette concurrence et d'unifier *économiquement* la classe, unification économique de la classe qui est le passage obligé de son unification *politique* dans le Parti et *idéologique* (conscience de classe).

§9 On retrouve également cette question, plus près de nous, en bonne position dans la plateforme récemment réactualisée du groupe *Échanges et mouvement*: « Les travailleurs, est-il écrit, n'agissent pas comme une classe révolutionnaire parce qu'ils seraient conscients et unis; conscience et unité ne préexistent pas à la lutte, mais surgissent avec elle⁴. »

§10 Cette thématisation de l'unité de la classe n'est pas étonnante chez Échanges et mouvements si l'on la rattache à la théorie de l'« autonomie » développée par ces camarades. En revanche, il est plus étonnant de la retrouver chez Astarian, peu enclin habituellement à thématiser ce genre de question. Pourtant, c'est bien de cela dont il s'agit en conclusion du remarquable travail auquel il s'est livré à propos des grèves ouvrières de mai 1968⁵: « Finalement, écrit-il, que veulent les grévistes de mai 1968? Un peu tout, comme on vient de le voir, mais *pas tous ensemble*. Les diverses revendications recouvrent tout l'éventail de l'exploitation capitaliste, mais *elles ne sont pas unifiées* dans un programme unique, fut-il seulement revendicatif⁶. » Et plus loin: « Le résultat de Grenelle, même sans accord, est de *briser l'unité du mouvement* en renvoyant la négociation, et donc aussi la grève, au niveau des branches et des entreprises [...] Il est très clair à ce moment-là que les améliorations à obtenir résulteront d'une lutte de boîte à boîte ou de branches, *et non plus nationale* [...] le mouvement *cesse alors d'être national*, et devient un ensemble de grèves d'entreprises ou de branches. Ce fractionnement de la négociation à venir est l'une des conditions

4 *Échanges et mouvement*, n° 104, printemps 2003, p. 4.

5 B. Astarian, *Les grèves en France en mai-juin 1968*, Paris, Échanges et mouvement, 2003.

6 *Ibid.*, p. 32 du manuscrit, je souligne.

de la défaite des grévistes. Il vient dans le prolongement du refus systématique des syndicats d'*unifier la grève et les revendications*⁷. »

La modernité de Mai 68

§11 Tout cela est très important. Si on laisse de côté le rôle joué par les syndicats (qui ont fait leur travail de syndicat), deux points sont à retenir : 1) l'absence de la classe unie, l'absence d'une manifestation de la classe dans son unité ; 2) le déplacement du lieu de la négociation, du niveau national, c'est-à-dire de l'État, au niveau de la société civile, privé, au niveau de l'entreprise. Du niveau politique au niveau économique⁸. À quoi il faut ajouter un troisième point qui n'est pas évoqué dans le passage que je viens de citer : l'inexistence d'une quelconque activité de grève de la part des ouvriers, au-delà de la décision d'arrêter le travail qui a été spontanée dans la plupart des cas : aussitôt la grève votée, ils se sont majoritairement empressés de rentrer chez eux — lorsque les syndicats ne fermaient pas les portes des usines pour les empêcher de partir ! Absence de mobilisation active dans la grève, donc, en dehors des « temps forts » des cortèges syndicaux. A contrario, dans la plupart des cas, cette mobilisation s'est montrée particulièrement déterminée et dure lorsqu'il s'est agi de refuser la reprise du travail.

§12 *L'absence d'unité* (qui n'est pas un retour à la concurrence initiale), le déplacement du niveau de la négociation du niveau national, étatique, et politique au niveau de la branche ou de l'entreprise, c'est-à-dire au niveau civil de l'économico-social, ne sont pas le produit ou la cause de la défaite ouvrière de 1968, même s'ils l'accompagnent. Cela suppose (encore) l'unité de la classe et le niveau national, étatique, politique, donc, comme condition de possibilité de son action révolutionnaire et celle-ci comme prise du pouvoir politique. Par là, on s'interdit de voir les transformations qui touchent le rapport de classes *dès cette époque* ; on s'interdit de

⁷ *Ibid.*, p. 46-47, je souligne.

⁸ Astarian montre preuves à l'appui que les résultats de Grenelle furent insignifiants du point de vue de la satisfaction des revendications ouvrières, le principal étant reporté sur les branches professionnelles. Mais à l'époque — nous sommes en 1968 — l'État dû forcer les mains des patrons pour entreprendre ces négociations.

voir *la modernité du Mai 68* (en France, en tout cas) de ce point de vue pour n'en faire que la « dernière grande affirmation du modèle traditionnel du mouvement ouvrier⁹ », ce qui revient à conserver les présupposés du paradigme ouvrier de la révolution pour ne plus les retrouver. La position d'Échanges et mouvement, sur cette question de l'unité de la classe n'est pas différente sur le fond : en faire un produit de la lutte plutôt qu'un préalable ne supprime pas la question et ne fait que la déplacer.

§13 Les accords de Grenelle qui soldent Mai 68 marquent un premier *déplacement du lieu de traitement des revendications* et donc *de leurs contenus* (qui signifie également à terme une modification des *acteurs*), dans la mesure où contenu de la négociation, niveau de traitement et acteurs de celui-ci sont fonctionnellement liés : on ne négocie pas sur les retraites au niveau de la branche d'activité, mais forcément au niveau national, donc au niveau politique, avec des représentants de l'État et des Confédérations syndicales. En tout cas *pas encore en France* (et c'est la toute la question) ; a contrario, chez les dockers américains, par exemple, tout est réglé (y compris les retraites) à travers des contrats collectifs d'entreprise conclus pour une durée limitée et très peu par la loi¹⁰.

§14 À Grenelle en 1968, il s'agit d'un premier déplacement de la négociation du niveau national/politique au niveau local/social et/ou économique. En ceci, Grenelle est beaucoup plus proche du Sommet social de décembre 1995 que de Matignon 1936 et si les deux ont un sens commun, c'est dans la « Refondation sociale » voulue par le MEDEF et approuvée par la CFDT qu'il faut aller le chercher, c'est-à-dire dans la primauté revendiquée des accords de branche et d'entreprise sur la loi et l'autonomie de la société civile face à l'État. À ceci près que désormais c'est la classe capitaliste qui a l'initiative alors qu'en 1968 le gouvernement avait dû contraindre les patrons de la métallurgie à la négociation. Mais même aujourd'hui encore, du côté de la classe capitaliste, la chose n'est pas aisée à admettre, comme en témoigne cet adhérent du MEDEF qui d'un côté se réjouit : « C'est formidable de voir les concepts de la

⁹ *Ibid.*, p. 57.

¹⁰ Cf. *Échanges et mouvement*, n° 103, hiver 2002, p. 3.

refondation sociale repris, intégrés, mis en musique par l'exécutif», et de l'autre s'interroge : « Comment demeurer chacun à sa place, le gouvernement dans la politique et nous dans la société civile¹¹ ? »

§15 C'est que le changement, c'est-à-dire *la fin du primat de la société politique sur la société civile* est d'une ampleur certaine, et pas seulement pour la classe capitaliste. Pour la classe prolétaire, il touche également à tous ses « fondamentaux » passés, et notamment celui énoncé par Marx lorsqu'il lançait à Proudhon en 1847 : « Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps¹². » La question, aujourd'hui, qui met à mal la dialectique marxienne, n'est pas que le mouvement social exclut le mouvement politique, c'est que *le mouvement social n'est pas politique en même temps*.

La reconfiguration du rapport de subordination

§16 Le traitement de la revendication, c'est-à-dire le moment de la négociation de « sortie de grève » (je vais revenir sur ce thème) est le moment où se dessine, dans l'antagonisme, une *nouvelle cohérence du rapport de subordination* de la classe prolétaire à la classe capitaliste¹³, cohérence nouvelle qui, définitoire de l'identité singulière des deux classes, définit simultanément leur rapport antagonique donc les formes et les contenus de la lutte des classes. Le déplacement du lieu où se définit cette nouvelle cohérence, la société civile et non plus l'État, modifie radicalement le sens de celle-ci et par là la lutte des classes elle-même. La « Refondation sociale » confirme Grenelle 1968 comme une nouvelle figure positive du procès de subordination et non pas simplement comme une défaite du mouvement imputable à son manque d'unité et à sa vacuité politique.

§17 Cette positivité nouvelle j'ai commencé à l'analyser comme *immédiateté sociale des classes*¹⁴. Il s'agit d'une modalité nouvelle de

11 *Libération* du 15 janvier 2003.

12 K. Marx, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*

13 Pour mémoire : 1) achat-vente de la force de travail ; 2) consommation productive de la force de travail (exploitation) ; 3) reproduction de la classe prolétaire et de la classe capitaliste (reproduction d'ensemble du procès).

14 Cf. *supra*, « Notre époque », n° 3.

ce que Marx, définissant la subordination réelle, décrit comme le fait que « le travailleur appartient en fait à la classe capitaliste, avant de se vendre à un capitaliste individuel¹⁵ ». La nouveauté consiste aujourd'hui dans le fait que l'antériorité de la subordination n'a plus d'existence particulière identifiable en dehors de l'immédiateté de l'implication antagonique des deux classes¹⁶. Une modalité de la subordination que j'ai caractérisée comme « extracitoyenne » et comme « subordination de l'offre » a contrario de la subordination antérieure (« subordination de la demande ») garantie par un statut, une loi, une appartenance nationale¹⁷. À la limite — c'est ce qui tend à se mettre en place actuellement et ce contre quoi lutte précisément le mouvement actuel — les conditions de reproduction de la force de travail, de son achat, de son exploitation, ne sont plus supposées par autre chose que la position concurrentielle sur le marché de la branche ou de l'entreprise, dans une région particulière, un département, etc. Mais ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de conditions a priori de la subordination que l'on retourne pour autant à la domination formelle de la classe prolétaire par la classe capitaliste dans laquelle le travailleur n'appartient à la classe capitaliste qu'*après* s'être vendu à un capitaliste individuel. Dans la nouvelle configuration d'immédiateté des classes sociales, la subordination est toujours a priori en ce sens que les deux classes n'ont pas d'autre possibilité pour se reproduire que leur implication réciproque (ce qui n'est pas le cas au cours de la domination formelle). Ce qui change, ce sont les modalités de la fameuse *Zwickmühle* (« double moulinet » ou « double ressource » selon la traduction)¹⁸, c'est-à-dire ce « coup forcé » que sont (toujours) contraint de jouer les prolétaires et les capitalistes (trouver à vendre sa force de travail pour le premier, transformer son produit en marchandise pour le second), « pris au piège » de ce qu'ils sont, de leur position respective dans les rapports sociaux capitaliste : le processus de la *Zwickmühle* est désormais immédiat, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne suppose plus aucune médiation qui présuppose son

15 K. Marx, *Le Capital*, in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 1080.

16 Cf. § 13.

17 § 12.

18 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 1080.

déroulement, plus aucune médiation qui totalise a priori les trois moments du procès de subordination de la classe prolétaire à la classe capitaliste. L'immédiateté sociale des classes intervient dès lors que *leur antagonisme devient la seule totalité* qui vaut, en lieu et place des médiations antérieures, et qu'il ne vise rien d'autre que son effectuation, *au-delà de la prise en compte de la reproduction de ses deux pôles*¹⁹.

→ Cette notion d'immédiateté sociale des classes qui désigne le rapport entre la classe prolétaire et la classe capitaliste tel qu'il se met en place dans la reconfiguration du procès de subordination, suppose bien des choses qui ne sont pas abordées ici et notamment le fait qu'auparavant l'existence des classes était non médiate, c'est-à-dire médiée par quelque chose d'autre qu'elles-mêmes, en l'occurrence l'État (ce qui ne veut pas dire pour autant que celui-ci soit un organisme neutre, strictement fonctionnel). Thèse qui suppose une analyse plus fouillée de l'État capitaliste et corollairement des modalités d'existence des classes sociales.

Vers une intersubjectivité ?

§18 Le cours quotidien de la lutte, c'est-à-dire la mobilisation active des salariés dans la continuité du mouvement, son élargissement, ne dépend pas d'une unité de la classe préalable, qui ne peut être que politique, unité hypostasiée au niveau de l'État. L'immédiateté sociale des classes, telle qu'elle se met en place avec la reconfiguration du procès de subordination, implique qu'il n'y a plus d'unité de la classe en dehors de la lutte elle-même — ce qui ne veut pas dire pour autant que cette unité doive être construite au cours de la lutte —, donc qu'il n'y a plus d'unité du tout ou, si l'on préfère, que cette unité est toujours problématique : c'est le sens du « tous ensemble » de décembre 1995 qui est un appel à l'*intersubjectivité*, ce qui n'est pas la même chose qu'une unité hypostasiée. Intersubjectivité : un terme encore bien vague, bien abstrait, pour une chose réelle, qui, à ce point, ne signifie que le contraire d'une unité substantielle. Seules les luttes à venir permettront d'en préciser le sens pratique, historique. On peut toutefois déjà voir que ce sens est

19 Cf. §17.

délocalisation, distribution sur tout le territoire, que le mouvement touche toutes les villes quelle que soit leur taille et, comme cela a déjà été le cas en décembre 1995, qu'il ne se limite pas uniquement dans son ampleur à la capitale, siège de l'État. La lutte de classe n'est plus jacobine

L'appel à la grève générale comme substitut

§ 19 L'appel à la « grève générale » apparaît alors comme un recours ultime face à cette impossible unité de la classe. Si, comme je l'ai dit plus haut²⁰, l'identité de la classe prolétaire dans son rapport à la classe capitaliste, c'est la lutte, si cette lutte n'est *rien d'autre* que l'affirmation de l'antagonisme de classe (on ne lutte plus « pour » mais « parce que »), l'appel à la grève générale, la grève générale elle-même, est une tentative d'élever l'unité de la classe au-dessus du cours quotidien de la lutte. Il est notable en ce sens que cet appel s'adresse le plus souvent aux centrales syndicales (pour leur reprocher de ne pas le lancer), à moins qu'il s'agisse d'appeler à suivre celui de FO. À ma connaissance, aucune coordination n'a lancé en direct un tel appel. Viser la grève générale est anachronique et c'est en outre donner le bâton pour se faire battre. C'est ainsi qu'un secrétaire du second degré de l'UNSA Vaucluse à tout loisir de retourner l'argument de qui fait dépendre son adhésion syndicale à un tel appel²¹ : « La grève générale ne se commande pas à la CAMIF [...] Enfin, si votre adhésion au syndicat ne trouve satisfaction que dans les grands conflits, que ferons nous pour vous [*sic* !] lors des mouvements de personnels, lors des oppositions avec la hiérarchie, lors des questions que vous vous posez dans votre carrière²² ? » F. Robert, ce secrétaire-là, est au moins cohérent — et il n'oublie pas de rappeler au passage que « les négociations, si elles ont lieu, se feront avec les centrales, et elles seules ». Certes, la grève générale ne se commande pas à la CAMIF, mais si elle peut se commander aux syndicats c'est qu'elle n'est pas la mobilisation active dans la grève qui était attendue par tous. Si la grève générale

20 Cf. § 5.

21 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 1687, note 1 de la page 1080.

22 Les collègues grévistes d'Anselme Mathieu, « À quand la grève générale ? », disponible en ligne.

peut aujourd'hui être dite anachronique c'est parce qu'elle n'est pas la généralisation du mouvement en qualité et en quantité, mais son hypostase sur des bases qui ne sont pas les siennes ; une arme jacobine, pour reprendre cette expression qui ne peut éventuellement être létale qu'au centre du pouvoir politique, qui suppose corollairement l'unité de la classe dont elle est la manifestation.

La mobilisation active au risque de l'activisme

§ 19 bis Et l'on se retrouve sur le terrain avec la mobilisation active dans la grève, au risque de la trouille de l'activisme et d'une mobilisation dégressive : « Des actions pour se montrer vigilant, super ! Des actions pour l'action, mouai... Des actions n'importe quoi pour se prouver qu'on y croit, j'ai peur. Si ma mémoire est bonne les activistes de tout poil n'ont jamais servi les peuples : ils se sont fait plaisir mais n'ont pas su communiquer leur enthousiasme (manque de réflexion ? manque de conviction ?). Bougeons, poussons, oui mais avec en conscience l'idée de défendre le TOUS ensemble. La lutte est dure, ne la gâchons pas, l'espoir est fragile²³. » Mais la lutte des classes est toujours minoritaire, par définition, sinon ce serait de la démocratie ! Il faut le reconnaître, ce qui signifie accepter la lutte elle-même, le conflit avec l'autre classe, comme horizon indépassable du mouvement actuel et des mouvements futurs. Il n'empêche que cette réaction porte sur l'essentiel et met le doigt là où ça fait mal.

§ 20 « *Actions tous azimuts*. Il n'est plus temps de compter nos "troupes" lors des manifs. Il n'est plus temps d'expliquer, de discuter, d'essayer de convaincre, de tracter... le travail préliminaire est fait ! Il n'est plus temps d'y aller "light". Il est temps désormais d'agir tout azimut. Il est temps maintenant de jouer notre dernière carte, celle des examens (â contrecœur pour tous ! Avons-nous d'autres options ?). Il est nécessaire, où que vous vous trouviez, de vous regrouper et d'agir là où cela vous semble opportun, les lycées ne manquent pas ! Ne "désarmez" pas, faisons front commun le jeudi 12 juin pour que cela soit le "jeudi noir" du gouvernement²⁴ ! » On

23 « Mutisme ? Tiédeur ? Atermoiements ? », réponse à l'appel sus-cité.

24 Commentaire à propos de l'arrêt du TGV postal, posté le 9 juin 2003 (Grève 84).

reconnaît ici : 1) que les « temps forts » comme manifestation ne sont plus l'essentiel de la lutte, qui a cure de savoir si elle est majoritaire ; 2) il s'en suit logiquement que la « bataille de l'opinion » n'est plus à mener — mais le bac sera malgré tout épargné au nom de droit de grève — ; 3) que *l'activité de grève* est la seule chose qui vaille et que rien ne vienne lui apporter une finalité autre qu'elle-même ; 4) si ce n'est la mise en œuvre d'une intersubjectivité qui ne peut être qu'un produit de cette activité.

La dialectique alambiquée de la sortie de grève

§ 21 « Il faut savoir terminer une grève », recommandait Thorez en 1936. Aujourd'hui, le problème n'est pas tant de savoir mais de *pouvoir* terminer la grève. Le dilemme n'est pas un accident de parcours : si, comme on l'a vu, ce que montre ce mouvement c'est l'affirmation de la lutte pour elle-même, si l'identité de la classe prolétaire, dans son rapport à la classe capitaliste, c'est l'affirmation de l'antagonisme de classe, alors, *la lutte devient à elle-même son propre objectif, forme et contenu de la lutte sont confondus, la frontière entre le conflit et le salariat se brouille* et sortir de la grève devient problématique. Il n'est pas étonnant dans ce contexte que *Libération* puisse écrire dans son numéro du 11 juin 2003, sous le titre « Sortie de grève sans porte de sortie » : « Cheminots et direction n'ont rien à négocier à l'issue du conflit. » Pourtant la sortie de la grève est bien là, mais de quelle façon !

§ 22 À la gare Montparnasse, l'AG a voté la fin de la grève à 22 voix contre 16 et 14 abstentions et, selon les termes du vote, les cheminots ont décidé de « suspendre la grève reconductible », mais de « poursuivre le mouvement »²⁵. Contrairement à ce que dit l'auteur de l'article, cette formulation n'est pas réductible à une « jonglerie sémantique » formelle, et si jonglerie il peut sembler y avoir, c'est parce que la réalité qu'elle reflète est elle-même brouillée par rapport aux anciens schémas. Les mots que l'on emploie pour parler de sa propre lutte en font partie. En outre le cas n'est pas isolé.

§ 23 Compte rendu de l'AG du 12 juin au collège Paul Gauthier de Cavaillon, sous le titre « Reculer n'est pas céder ! » : « Face à la

25 *Libération* du 13 juin 2003.

reprise perlée mais nette de beaucoup de collègues, face au fait que pour les lycées l'année (hormis ce qui touche le bac) est "terminée", que dans les collèges les élèves sont en voie de disparition et que dans le primaire la reprise par les collègues est nette, que dans les autres branches en grève l'installation de la grève de façon continue est aléatoire, l'AG a voté à la majorité la "sortie de la grève reproductible".

Nous envisageons des grèves tournantes, des actions sur toutes les activités de fin d'année-préparation de la rentrée prochaine, des actions en dehors des établissements (péage, ponts...), la reprise ensemble de la grève certains jours. Il s'agit de se mettre au diapason d'un mouvement d'ensemble dur mais qui a beaucoup de mal à se fixer, un mouvement rampant, peut-être beaucoup plus dangereux pour le gouvernement, une sorte d'exaspération durable.

La discussion a été vive, sur les 40 présents, la "sortie de la grève reconductible" a été votée par 20 personnes, 8 contre, 12 abstentions.»

§24 L'analogie avec la situation de la gare Montparnasse est trop frappante pour être le fait du hasard. Dans les deux cas, la sortie de la grève est acquise de justesse, avec un nombre important d'abstentions (si l'on additionne les opposants à la sortie de la grève et les abstentionnistes, la motion ne passe pas à Montparnasse, tandis qu'à Cavaillon elle fait jeu égal avec son rejet). Dans les deux cas, également, la motion de sortie de la grève est formulée de la même façon, une façon certes alambiquée, qui refuse de trancher, mais qui reflète exactement le mouvement.

LA RENCONTRE DE LA POUDRIÈRE²⁶

Les lignes qui suivent ne sont ni un compte rendu exhaustif ni «objectif» de la rencontre. Pour cette raison il est important que les autres participants (avec ou sans notes) fassent leur propre restitution.

§1 Cette rencontre a réuni quelques camarades de Marseille, d'Arles et de Cavaillon plus ou moins impliqués professionnellement dans les grèves. Son objectif était de faire le point sur le

²⁶ Marseille, samedi 14 juin 2003.

mouvement et de prendre un peu de recul, de hauteur, pour ceux qui y ont participé activement, bref, de « lever le nez du guidon » pendant un moment.

§ 2 En règle générale, tout le monde s'est accordé sur la *difficile lisibilité* du mouvement, de la difficulté d'en avoir une approche globale au niveau le plus basique, c'est-à-dire à celui de ses *pratiques*: ce sont, par exemple, ces grévistes qui bloquent le TGV postal au cours de la nuit et reprennent le travail le lendemain ; ou encore ces postiers qui votent la grève en AG le dimanche pour le lundi, or le lundi est un jour calme du point de vue de la charge de travail et la première équipe qui arrive le matin sur la plateforme qui le sait bien, décide de reprendre le travail ce jour-là sans autre forme de procès. Les postiers font grève les jours où il y a du travail et travaillent les jours où il n'y en a pas... C'est logique, mais c'est quand même une drôle de logique... de grève !

§ 3 Ce ne sont là que des exemples, au-delà de ceux-ci toutefois il apparaît que les grèves ne se sont pas déroulées selon une dynamique continue de montée en puissance (en tout cas après le 13 mai — qui aux dires des camarades actifs dans la grève a été un tournant annonçant déjà la non-généralisation du mouvement), mais plutôt un mouvement de yo-yo alternant des moments des phases très dures, des moments de grande détermination et des moments d'atonie. Peut-être faut-il voir dans ce phénomène un rapport nouveau à la grève (je pense également au second exemple cité ci-dessus) et à la lutte en général. Comment caractériser précisément ce rapport, je n'en sais encore trop rien, mais il me paraît en tout cas aller dans le même sens que les positions alambiquées auxquelles les sorties de grève ont donné lieu²⁷. Sur cette base, j'émetts quand même une hypothèse: ne pourrait-on pas voir dans cette dynamique du mouvement le brouillage de la frontière qui au cours de la période précédente séparait le moment de la grève de celui du travail ? N'est-ce pas là ce que signifient les propos de l'auteur de « Reculer n'est pas céder ! » qui écrit (même si c'est sans illusions): « Il s'agit de se mettre au diapason d'un mouvement d'ensemble dur

27 Cf. « Reculer n'est pas céder ! », disponible en ligne, et « Montpar rend les armes », *Libération* du 13 juin 2003.

mais qui a beaucoup de mal à se fixer, un mouvement rampant... » ? À ce propos, un camarade a fait remarquer que la référence à décembre 1995, présente dans tous les esprits, a pu « plomber » le mouvement en lui interdisant de se rendre compte de sa « vraie » nature. Mais n'est-ce pas, précisément, ce phénomène de halo qui s'exprime dans le passage que je viens de citer lorsqu'il oppose la dureté du mouvement et son incapacité à se fixer ?

§4 Autre constat : sur le Vaucluse, par exemple, chaque AG de secteur s'en est strictement tenue à son fonctionnement sectorisé alors qu'au même moment tout le monde se posait les mêmes questions et faisait la même chose. En outre, alors qu'il est facile de trouver des volontaires pour arrêter le TGV postal en pleine nuit (en plus il est arrivé avec une demi-heure de retard !), on trouve personne pour aller représenter l'AG de secteur à l'AG départementale. Il a été dit que le motif de cette désaffection résidait dans le fait que l'AG départementale était perçue comme le lieu de toutes les magouilles syndicales, mais même si c'était vrai il reste que la volonté de mettre fin à ces magouilles et de s'emparer du niveau départemental ne s'est pas manifestée. Est-ce à dire que dès l'instant où la lutte se délocalise pour accéder à un niveau supérieur de centralité territoriale et de pouvoir, elle perd sa raison d'être, elle n'est plus elle-même ? Que les niveaux centraux sont des lieux institutionnels dont les grévistes n'ont rien à faire, par définition ? Qui leur sont un territoire étranger du fait de la nature même de ce territoire par rapport à la nature de la lutte ?

§5 Il reste que l'on pourra toujours dire de tout cela qu'il ne s'agit que d'autant de manifestations de la faiblesse du mouvement, de son ancrage dans le revendicatif, qu'il ne manifestait aucune tendance à l'insubordination pure et dure, etc. Mais il sera toujours possible de dire de telles choses face à un mouvement de grève... jusqu'à la révolution. Personne, au cours de la rencontre n'a nié les faiblesses du mouvement, ses limites... mais personne ne s'est non plus posée la question de savoir s'il était révolutionnaire ou non ! Et cela n'empêche pas (alors que l'autre attitude oui) de se poser des questions sur ce qui fait la spécificité des grèves de mai-juin 2003 par rapport aux grèves précédentes.

§4 Le dernier point que je voudrais rapporter ici, et qui a été le plus débattu dans la mesure où il ouvre directement sur une problématique préexistante aux grèves, est celui de la dimension citoyenniste ou démocrate radicale du mouvement. J'avais en ce qui me concerne déjà abordé la question, concluant (peut-être un peu vite) à l'absence de cette dimension; je mettais cette absence en rapport avec le silence des «grands intellectuels» (contrairement à décembre 1995) en notant toutefois le caractère paradoxal de la chose compte tenu du terrain des grèves (la retraite, l'éducation nationales) particulièrement favorable au citoyennisme²⁸. Sur l'absence des intellectuels il m'a été répondu que si ceux-ci ne sont pas intervenus c'est parce que cela n'était pas nécessaire dans la mesure ou le démocratisme radical, étant latent dans le mouvement, n'avait pas besoin de s'exprimer particulièrement. Ainsi, parce que le mouvement s'inscrit immédiatement dans le troisième moment du procès de subordination (la reproduction du rapport d'ensemble) tel qu'il est en cours de restructuration, le démocratisme radical en est la «limite» naturelle. Il n'est donc pas contradictoire de trouver des «propos citoyens» même chez les plus farouches partisans de la stricte défense du «bout de gras». La recherche d'une alternative est naturelle au mouvement du fait du terrain sur lequel il existe, «qui n'a pas soif, ne prend pas le verre d'eau qu'on lui tend». Une autre position a consisté à périodiser la dimension citoyenniste des grèves, la voyant surtout aux débuts de celles-ci et à la fin.

→ Pour ce qui est de la fin du mouvement, il n'y a qu'à consulter le site *Grève 84* pour se rendre compte de la pression citoyenniste qui s'exerce aujourd'hui: alors que les propos citoyens y étaient plutôt discrets jusqu'à présent, ils y abondent depuis deux ou trois jours. Lire: «Un autre monde est possible. Lettre aux parents sur le pourquoi de la grève et sa suspension», sans parler des chevénementistes radicaux d'Aelius («Que faire?» et «Ripostons»), qui posent simultanément que «le conflit prolétariat-bourgeoisie structure plus que jamais le cours de l'histoire» et la nécessité de «restaurer la Nation, c'est-à-dire l'espace du choix collectif, en donnant

28 Cf. «Le mouvement de mai-juin 2003 dans l'immédiateté sociale des classes», §5.

corps à une citoyenneté menacée par l'européisme, l'individualisme bourgeois et les communautarismes».

Il n'en reste pas moins, aux dires de camarades actifs dans la grève, que les différentes thématiques citoyennistes ont pu être utilisées non seulement pour contrer des opposants mais encore lorsqu'il s'est agi d'étendre le mouvement hors de l'éducation nationale, par exemple, tant il est vrai que la théorie du profit est plus facilement maniable que la théorie de la plus-value pour un argumentaire militant (cela est dit sans aucune connotation péjorative). Quoi qu'il en soit, il me semble — et c'est la position que j'ai défendue sur le sujet lors de la rencontre — que, du point de vue de la spécificité du mouvement c'est son aspect « lutte du statu quo », sa stricte polarisation de classe, qu'il est important de retenir.

§ 5 D'autres questions ont été abordées, notamment celle des AG interprofessionnelles (absentes en décembre 1995) et celle de l'attitude des militants syndicaux apparemment plus ouverts ou plus disponibles.

N° 8 JUILLET 2003

Si le problème de la pratique est insoluble a priori, c'est parce que la pratique n'est pas un problème.

Si à la définir à l'avance nous serions toujours en retard sur la réalité, c'est parce qu'il n'y a (plus) rien à définir...

Alors, autant abandonner cette problématique qui n'a cours que dans la crise du paradigme ouvrier de la révolution et dans les théories qui l'exprime.

Le cours quotidien des luttes ne donne rien d'autre à voir que ce qu'il fait; nulle intelligibilité cachée là-dedans. Mais cela ne dispense pas pour autant de l'analyser, c'est-à-dire de rechercher la cohérence de sa diversité, surtout lorsque celle-ci apparaît comme paradoxale.

LA PUNITION

**À propos du non-paiement des jours de grève
après les luttes de mai-juin 2003**

Appliquer la loi

§1 Dans un passé récent (mais qui, avec les grèves de ces dernières semaines, apparaît chaque jour plus lointain) la reprise du travail était accompagnée de la rituelle négociation sur le paiement des jours de grève ou, pour le moins, sur les modalités de rattrapage des journées perdues. Toutes les mesures existantes tendaient à rendre la grève plus ou moins indolore pour le porte-monnaie des grévistes. Tel fut le cas en décembre 1995, à la SNCF par exemple, où les jours de grève furent convertis en jours de congé et où il fut appliqué un large étalement des retenues de salaire. Selon la même logique, à l'Éducation nationale lors des grèves anti-Allègre de l'hiver 2000, Lang avait soldé le mouvement par des prélèvements représentant au total de trois à cinq jours de salaire;

Allègre, pour sa part, avait agi de même en 1998 à l'issue des grèves en Seine-Saint-Denis¹.

§2 Plus rien de tout cela aujourd'hui : pas question de négocier le paiement d'une partie des jours de grève alors que Matignon demande aux ministères de prélever les retenues sur salaire le plus rapidement possible. C'est ainsi que le 18 juin, à l'Assemblée, Delevoeye, ministre de la Fonction publique, a rappelé la règle : « Les fonctionnaires sont payés après service fait. Là où le service n'est pas fait pour raison de grève, le fonctionnaire n'est pas payé et nous appliquerons la loi². »

§3 Appliquer la loi, à l'Éducation nationale, signifie appliquer l'arrêt Aumont, une jurisprudence aux effets ravageurs qui autorise à prélever aussi les jours non travaillés « pris en sandwich » entre deux jours de grèves : en Seine-Saint-Denis, à la Réunion (où l'arrêt engloberait les quinze jours des vacances de Pâques), cela peut conduire à doubler la facture... je suppose qu'il en va de même dans les autres départements. Tout cela, au motif que tout « cadeau » fait aux grévistes « serait inaudible aux non-grévistes³ ». Mais les enseignants peuvent se rassurer : la loi, qui prévoit que leur revenu ne peut tomber en dessous du RMI, les protège !

§4 À la SNCF, la direction a décidé que les feuilles de paye des cheminots seraient amputées au minimum de trois à quatre jours de grève par mois, limitant ainsi l'étalement des ponctions⁴. À la Régie des Transports de Marseille les retenues sur salaire seront échelonnées sur trois mois⁵ : sachant qu'un traminot travaille en moyenne 22 jours par mois et que la grève a duré 15 jours, sur la base d'un salaire moyen de 6500 FF, la retenue mensuelle sera de 1477 FF par mois (soit 23 % du salaire mensuel) — pour la petite histoire, aucun des syndicalistes présents à la « négociation » n'a osé annoncer la nouvelle aux traminots massés sous la fenêtre de la direction... jusqu'à ce que FO finisse par s'y coller.

1 *Libération* du 17 juin 2003.

2 *Libération* du 19 juin 2003.

3 Dixit « le ministère », *Libération* du 17 juin 2003.

4 *Ibid.*

5 Cf. *La Provence* du 18 juin 2003.

§5 On a vu que pour les enseignants, le motif invoqué est le fait que de tels « cadeaux » seraient « inaudibles pour les non-grévistes ». À la RTM, le motif en est que la grève étant l'ultime recours en cas de conflit entre *un salarié et son employeur* le mouvement des tramainots contre la loi Fillon correspond à un « certain dévoiement du droit de grève » (dixit la direction) dans la mesure où l'État, qui porte la loi, n'est pas le patron des tramainots de la Régie. CQFD — une théorie qui aussitôt énoncée a valu à la Régie une semaine supplémentaire de grève alors que la reprise du travail était quasiment votée...

§6 On peut expliquer cette attitude nouvelle par la présence d'une « droite dure » au gouvernement, une droite qui, comme le dit Lhubert, secrétaire général de la fédération CGT des fonctionnaires, « affiche sa volonté de faire taire les personnels en les frappant sur leurs revenus le plus durement possible⁶ ». On peut l'expliquer aussi par la défaite sans appel qu'a subie le mouvement, par la « trahison » des syndicats, etc. Tout cela est en partie vrai, mais ça n'explique pas tout et reste formel. Le refus de négocier le paiement des jours de grève a un contenu autre que simplement répressif, revanchard ou dissuasif.

§7 Il semble qu'une tendance à l'assouplissement de la rigidité des premiers jours de la fin du conflit se fasse valoir⁷ dans le sens d'une prise en compte des situations locales a contrario de la position initiale de Raffarin : selon Delevoye, « il appartient [...] à chaque gestionnaire d'étaler les retenues dans les limites permises par la pratique et par la jurisprudence ». Mais l'on sait ce que vaut la jurisprudence Aumont à l'Éducation nationale. En ce qui concerne la pratique, à la SNCF, Sud-Rail note bien que la nouvelle direction de l'entreprise a adopté des directives plus « carrées » lors des conflits, mais que les exigences en termes d'application au niveau local étaient très lâches : « Tout dépendait des régions. En 2001, il y a eu des conversions de jours de grève en jours de congé, ce qui d'ailleurs arrangeait parfois les dirigeants locaux en

6 *Libération* du 17 juin 2003.

7 *Libération* du 19 juin 2003.

peine d'honorer les jours de congé dus aux cheminots⁸. Idem pour l'étalement des retenues de salaires. » Il semble toutefois que, pour le coup, les dirigeants locaux aient reçu la consigne de ne transiger sur rien⁹ — comme quoi notre gouvernement sait encore centraliser quand il le faut où il faut ! Quoi qu'il en soit, et sans préjuger du seuil jusqu'auquel sera poussée la logique initiale, il n'empêche qu'elle existe et qu'elle a été formulée explicitement dès l'abord et déjà mise en œuvre dans certains cas. Que Delevoye arrondisse les angles à l'Assemblée ne change pas nécessairement les choses sur le terrain. Les motifs invoqués pour motiver cette nouvelle logique ne sont pas innocents, ce ne sont pas des paroles en l'air. Et ils peuvent à leur façon permettre de comprendre sur le fond cette nouvelle logique.

Un cadeau inaudible pour les non-grévistes

§ 8 À l'Éducation nationale, on l'a vu, le paiement des jours de grève ou toute autre mesure visant à alléger le coût du conflit pour les salariés grévistes serait un « cadeau inaudible pour les non-grévistes » — le terme de « cadeau » est déjà significatif en lui-même. L'inversion de problématique que suppose cette position est de taille : il s'agit ni plus ni moins d'évaluer la position de gréviste à l'aune de celle de non-gréviste pour traiter une question qui concerne les grévistes... les grévistes deviennent alors des *non-non-grévistes* ! Si l'on croise le propos du ministère avec celui de Delevoye à l'Assemblée¹⁰ il devient évident que désormais faire grève revient à *se mettre en défaut par rapport à l'impératif du travail*, norme absolue incarnée par les non-grévistes, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas cessé le travail. Mais de quel travail s'agit-il ? Il ne s'agit pas du travail salarié comme rapport social, tel qu'il définit la relation entre capitalistes et salariés, il s'agit strictement du travail tel qu'il s'effectue *ici et maintenant*, dans l'entreprise, du travail qui pour le salarié à sa traduction en bas et à droite de sa feuille de paie (le plus souvent !). Cela fait une (grosse) différence que Delevoye ne fait que confirmer à propos des fonctionnaires pour justifier le non-paiement des

8 C'est la même chose à la Régie des Transports de Marseille.

9 *Libération* du 19 juin 2003.

10 Cf. § 2.

jours de grève, lorsqu'il dit que ceux-ci sont payés pour le service rendu et qu'ils ne sont pas payés si le service n'est pas rendu. Le refus a priori de négocier le paiement des jours de grève, l'accélération et l'aggravation des retenues devient dans ce cadre proprement une *punition* pour *faute*, un acte *disciplinaire* et la grève un acte d'indiscipline; d'où l'appel à la loi, à la jurisprudence... lorsqu'elle va dans le sens requis par la nouvelle donne. Les grévistes se sont mis *hors la loi* (du travail), ils doivent être punis. C'est logique...

La question du préavis :

la grève appartient-elle ou non aux salariés ?

§9 À la SNCF, un autre conflit post-reprise porte justement sur un différend juridique entre les syndicats et la direction¹¹. Depuis plusieurs années, celle-ci estime qu'un préavis de grève reconductible ne couvre que les cheminots en grève depuis le premier jour et met en situation « illégale » ceux qui prennent le conflit en marche. Les syndicats, de leur côté, s'appuient sur une jurisprudence de la cour de cassation sociale de 1999 qui affirme que la « grève appartient aux salariés ». Derrière cette très belle formule, il y a l'idée que chaque salarié peut rejoindre une grève reconductible quand bon lui semble et donc être couvert par le préavis : la grève est donc posée comme *un fait salarial*, le droit de grève protège le salarié sans dépendre du préavis, *avant d'être un fait d'entreprise* moyennant le dépôt du préavis par les syndicats, qui règle le conflit par-delà ses acteurs effectifs. Or, à l'occasion du conflit de mai-juin, certains grévistes ont débrayé après le premier jour du préavis et ont été mis en « absence irrégulière » et encourent donc non seulement une retenue de salaire qui s'applique hors toute négociation mais encore une sanction disciplinaire. Selon Sud-Rail la chose n'est pas nouvelle. Ce qui l'est, en revanche, c'est que par le passé les responsables locaux revenaient souvent en arrière après le conflit alors qu'aujourd'hui il apparaît que cela est beaucoup plus difficile. Ce qui se joue dans cette affaire, c'est *la position de gréviste* elle-même, dont le salarié se trouve dessaisi au profit du *règlement* de la grève, ce qui place le gréviste qui débraye hors du

11 *Libération* du 17 juin 2003.

cadre préalable du préavis en position d'absent sans justification et le met en position d'irrégularité par rapport au règlement intérieur de l'entreprise. La chose est moins radicale que dans la fonction publique : le gréviste hors préavis n'est pas renvoyé au non-gréviste mais à la règle de la grève, sur le fond cependant c'est la même (nouvelle) donne. Aujourd'hui, faire grève, cesser le travail sur la base stricte de la position de salarié revient à se mettre en défaut par rapport à l'impératif du travail — au sens que l'on vient de préciser (qui présuppose ici le dépôt du préavis) et donc être redevable d'une punition. Le non-paiement des jours de grève s'apparente à une amende. Ce qui est en question, à l'Éducation nationale comme à la SNCF, ce n'est pas le motif de la grève, le fait de réclamer le retrait de la loi Fillon, mais *le fait même de la grève* c'est-à-dire *la cessation du travail*.

Le dévoiement du droit de grève

§10 La direction de la Régie des transports marseillais refuse de payer le coût d'un conflit qui n'implique pas directement l'entreprise et qui, en ce sens, s'apparente à un « dévoiement du droit de grève ». Ce dévoiement apparaît donc comme un exercice indu du droit, comme le fait de l'exercer pour des motifs qui dépassent les limites strictes de l'entreprise, c'est-à-dire le rapport immédiat entre les salariés et leurs employeurs. Ce qui revient une fois de plus à affirmer avant toute chose l'impératif du travail et donc son corollaire qui est la grève comme défaut à cet impératif et donc les retenues de salaire comme punition.

§11 Au-delà de leurs différences, ces attitudes patronales et gouvernementales face à la question du paiement des jours de grève constituent un ensemble cohérent qui fait apparaître que le point d'achoppement est moins le rejet de la loi Fillon et de la décentralisation, c'est-à-dire l'enjeu immédiat du conflit, que *le fait d'avoir fait grève*, d'avoir *cessé le travail* pour cela. Comme si le statut même de la grève s'était modifié, comme si l'on était sorti du cadre conflictuel habituel ou encore comme si la conflictualité avait changé de nature.

§12 Ici encore on peut constater que le patron de la RTM est en parfait accord avec Delevoye en ce qui concerne l'impératif du

travail : les salariés sont payés pour travailler sur leur lieu de travail, s'ils ne le font pas, ils ne sont pas payés. Une fois encore, c'est logique, certes, mais dans sa crudité cette logique est radicalement différente de celle à travers laquelle les conflits étaient auparavant appréhendés. À sa manière, également, la position de la SNCF sur les préavis de grève reconductible participe de la même logique : en voulant dessaisir les salariés de leur droit d'entrer en grève quand bon leur semble, elle recadre strictement la grève sur le rapport de travail défini par l'entreprise.

La sortie du cadre conflictuel passé

§ 13 La négociation sur le paiement des jours de grève, telle qu'elle était la règle auparavant n'était pas un cadeau : au-delà de la volonté d'en finir rapidement, en acceptant le principe même de la réduction, autant que faire se peut, du coût du non-travail pour les salariés grévistes, cette négociation supposait une *reconnaissance* de la *légitimité* sociale de la lutte et, d'une certaine façon, une « utilité » de celle-ci, un sens au niveau de la totalité du rapport de classes au-delà de la polarisation que tout conflit met en œuvre. Or, aujourd'hui, l'attitude gouvernementale et patronale confirme cette polarisation de classe après la fin du mouvement. Faire des grévistes des « non-non-grévistes », dessaisir les salariés de la grève au profit de la dimension entrepreneuriale de celle-ci à travers le respect du préavis, voir un dévoiement du droit de grève lorsque celui-ci s'applique à un objet qui sort du cadre strict de l'entreprise, sont autant d'attitudes qui consistent à considérer que *faire grève c'est se mettre en défaut par rapport à l'impératif de travail* ce qui nécessite de punir les contrevenants en leur faisant payer la grève au prix fort. Contrairement à ce qui peut apparaître au premier coup d'œil, cette attitude n'est pas une régression, une attitude réactionnaire par rapport aux pratiques antérieures, elle ne revient pas à nier simplement la légitimité sociale des conflits mais à affirmer qu'il n'existe plus de totalité médiatisée au niveau de laquelle ils pourraient trouver leur juste place. C'est, d'une certaine manière, pour la classe capitaliste, se rendre compte que la lutte n'a désormais plus d'autre objectif que la lutte elle-même, que la lutte contre elle-même et elle s'emploie à répondre à cette situation nouvelle avec

des moyens adaptés. Les retenues de salaires, le plus possible et le pludisciplinaire cohérent avec l'état de l'antagonisme de classes qui se met en place dans la reconfiguration actuelle du procès de subordination de la classe prolétaire par la classe capitaliste. Dans cette reconfiguration, la grève revient à se mettre en défaut par rapport à l'impératif du travail, par-là elle se développe comme insubordination et la réponse patronale/gouvernementale comme retour à l'ordre, c'est-à-dire remise au travail, purement et simplement, mais non sans avoir fait payer la faute commise au prix fort.

Un cadre pour la nouvelle conflictualité

§14 Il peut apparaître bien restrictif d'aborder ces semaines de mai-juin à partir de la question du (non-)paiement des jours de grève, bien restrictif et bien profane. Pourtant, à y regarder de près comme on vient de le faire, et quand bien même on ne considérerait que comme des « indices » les cas qui viennent d'être analysés, on finit par voir de quel « crime » il s'agit sans avoir besoin de « chercher la femme ». Avec les caractéristiques du mouvement qui ont pu déjà être dégagées¹², il faut bien reconnaître que in fine, la gestion du coût de la grève pour les grévistes est une sorte de clef de voûte qui constitue un ensemble cohérent, du point de vue salarial *et* patronal. Cette nouvelle cohérence repose sur ce que j'ai appelé l'*immédiateté sociale des classes*, un terme qui renvoie d'abord à la stricte polarisation du rapport de classe, hors de toute médiation étatique, et que je propose de compléter ici par la thèse de l'impératif du travail et le statut nouveau de la grève qui est son corollaire. Les semaines de mai-juin permettent de dégager le premier cadre d'une nouvelle conflictualité, dit autrement : les modalités nouvelles de l'implication réciproque antagonique de la classe prolétaire et de la classe capitaliste. Pour le reste, seules les luttes futures permettront

12 Pour mémoire : la problématique de la mobilisation active dans les grèves, des « temps forts » et de la grève générale comme substitut à l'unité de la classe, la confusion entre la forme et le contenu de la lutte, le fait que la lutte n'est pas d'autre objet qu'elle-même, le caractère problématique de la centralité du conflit et le fonctionnement strictement sectoriel des AG et, pour finir, la dialectique alambiquée du sorite de grève. Cf. « Le mouvement de mai-juin 2003 dans l'immédiateté sociale des classes » et « La rencontre de La Poudrière », n°7.

d'aller plus loin sur cette voie (mais une analyse rétrospective de décembre 1995 ne serait pas inutile).

HISTOIRE ÉSOTÉRIQUE, HISTOIRE EXOTÉRIQUE

« La différence réside non pas dans le contenu, mais dans la *manière* de considérer les choses ou celle d'en *parler*. C'est une histoire double, ésotérique et exotérique. Le contenu se trouve dans la partie exotérique. L'intérêt de la partie ésotérique est toujours celui de retrouver dans l'État l'histoire du concept logique. Mais c'est du côté exotérique que le développement proprement dit a lieu¹³. »

APRÈS LA PUNITION

§ 1 PARIS (Reuters) — Dans un entretien publié samedi par *Le Figaro*, François Fillon, ministre français des Affaires sociales, déclare, à propos de la réforme des retraites, que « la résistance du gouvernement face à une contestation sociale, pour la première fois depuis longtemps, est un tournant dans l'histoire de la droite et du centre¹⁴ ».

§ 2 Cela signifierait-il que le Juppé « droit dans ses bottes » de 1995 était un adversaire moins redoutable que le quatuor Raffarin, Fillon, Sarkozy et Ferry ? C'est ce que dit implicitement Fillon, mais cela n'est rien d'autre que le coup de pied de l'âne au cheval de retour. Cela ne dispense pas pour autant de s'interroger sur les raisons de cette « résistance » du gouvernement.

§ 3 Le premier motif qui vient naturellement à l'esprit est que cette résistance est le corollaire de la « faiblesse » du mouvement. Reste alors à expliquer cette faiblesse. De manière plus sérieuse que le « courage politique » des Raffarin et consort, on peut y voir l'effet d'un rapport de force favorable à la classe capitaliste, au gouvernement, en l'occurrence, face aux grévistes. Mais cela n'explique pas pourquoi ce rapport de force s'est ainsi déplacé depuis 1995, ou mieux : pourquoi les sept semaines de grève de mai-juin n'ont pas permis de construire un rapport de force favorable au mouvement.

13 K. Marx, *Critique de la philosophie politique de Hegel*, *op. cit.*, p. 875.

14 *Libération* du 28 juin 2003.

§4 Reste alors la thèse classique de la « trahison » des syndicats qui, en l'espèce, n'auraient pas appelé à la « grève générale », laquelle aurait permis de faire basculer les choses... ce qui suppose, entre autres, qu'en décembre 1995 la victoire a été acquise grâce à la fidélité des syndicats ; on verra que ce n'est pas là le problème. En outre, j'ai déjà signalé l'ambiguïté de l'appel des grévistes aux syndicats pour qu'ils appellent à la grève générale¹⁵.

§5 Il est également possible de mettre en avant la tiédeur des cheminots, notamment des agents de conduite, et les menées de la Fédération CGT afin que la SNCF n'apparaisse pas comme le fer de lance du mouvement ou, pour le moins, comme une composante essentielle de celui-ci (contrairement à décembre 1995). Compte tenu de la capacité de nuisance des cheminots, sans commune mesure avec celle des enseignants, cela peut effectivement avoir joué un rôle. Mais sur le fond, cette explication, comme les autres, reste extérieure aux grèves elles-mêmes, dans la mesure où elle renvoie aux non-grévistes. On peut toujours dire qu'une lutte échoue parce qu'elle ne s'est pas généralisée... ce qui n'explique pas pourquoi elle ne s'est pas généralisée !

§6 À rester dans cette problématique on ne peut que s'enliser dans des contradictions ou des paradoxes¹⁶ et égrener les fausses questions habituelles que l'on vient de passer en revue, qui ne débouchent sur rien sinon sur de nouvelles questions. Pour s'en sortir, il faut recadrer le problème et changer totalement d'horizon.

§7 S'agissant du « tournant », Fillon ne croit pas si bien dire, à ceci près que le tournant en question n'est pas celui qu'il croit. Il est exact que par rapport au mouvement de décembre 1995, qui avait obtenu le retrait du plan Juppé, les semaines de mai-juin 2003 se soldent de ce point de vue par un échec, mais l'enjeu de

15 Cf. « Le mouvement de mai-juin 2003 dans l'immédiateté sociale des classes », n°7.

16 Ainsi, la revue *Temps critiques* explique le mouvement de mai-juin par une contradiction entre la capacité d'auto-organisation dont ont fait preuve les enseignants grévistes et leur attachement à l'État-providence qui « empêche le mouvement de trouver son autonomie politique » (« Retraites à vau-l'eau et vies par défaut, contre le capital : assaut ! », supplément au n°13). Il ne faut pas confondre le refus de la décentralisation selon St. Luc avec la défense du centralisme républicain selon St. Jules.

ces semaines était-il réellement d'obtenir le retrait du plan Fillon ? Où se trouve la défaite : dans le vote surréaliste des articles de loi à l'Assemblée ou dans le fait d'arrêter la grève et de reprendre le travail ? Ce qui n'est pas, en soi, une « défaite » que l'on pourrait opposer à une « victoire », (à moins de supposer que l'objectif du mouvement était le « refus du travail » ce qui est aussi surréaliste que le vote de l'Assemblée !)

§ 8 À lire les propos des grévistes sur la fin du mouvement, il apparaît souvent que les regrets ne portent pas sur le fait de la réforme (même si évidemment cela ne fait plaisir à personne), ni sur le fait de la reprise du travail (ce qui ne déplaît pas forcément à tout le monde), mais sur le fait de la « sortie de grève » avec toutes les formulations alambiquées auxquelles celle-ci a pu donner lieu. Ce qui est important ce n'est donc pas la défaite au sens classique (échec de la revendication) mais l'arrêt de la grève, ce qui change tout. Ça change tout en ce sens qu'alors que la dialectique échec/victoire suppose la lutte comme finalisée par la revendication, le cours du conflit de la grève à la sortie de grève affirme la lutte (pour telle ou telle revendication) comme réalité immédiate du conflit.

§ 9 Ainsi Fillon peut pavoiser. Mais comme l'imbécile qui regarde le doigt quand on lui montre la lune, ce qu'il ne voit pas (encore), c'est que le tournant dont il s'agit ne concerne pas l'histoire de son nombril, mais l'histoire de la lutte des classes. Le gouvernement a gagné un combat qui n'était pas celui des grévistes. Il n'a donc rien obtenu parce qu'il n'y avait rien à obtenir, sinon une victoire dans un combat qui n'a pas été réellement mené. La gloriole d'un ministre ne change rien au sens de la punition¹⁷ infligée aux grévistes sur la question du paiement des jours de grève, punition qui a plus de sens pour le mouvement de mai-juin que tout autre discours de circonstance.

§ 10 Une dernière remarque pour conclure. Il ne semble pas que l'attitude des grévistes au cours des semaines de mai-juin 2003, telle que j'ai essayé de l'analyser, ait été différente de celle des acteurs de décembre 1995, dans une certaine mesure. Dans un texte

17 Cf. supra, « La punition ».

de 1996¹⁸, B. Astarian faisait en effet déjà remarquer que les grèves n'avaient rien fait d'autre que défendre le strict statu quo et que le mouvement ne s'était ouvert à aucune réforme et a fortiori n'en avait proposé aucune. Mieux : il note que les grévistes ont affronté l'État en tant que salariés purs et simples face à un patron ordinaire et que le service public n'a pas été traité comme le service public, mais comme une société publique de service quelconque. Ce qui signifie que les grévistes étaient là pour refuser de travailler plus longtemps, « ce qui est une façon de dire que leur carrière ne les intéresse nullement et qu'ils sont pressés d'en finir ». La crispation des grévistes sur la stricte défense du statu quo ante doit donc être comprise comme plus que la seule défense de relatifs privilèges. Conclusion : « En se comportant comme de mauvais citoyens, les fonctionnaires grévistes se sont révélés être de simples prolétaires de notre époque. » Cette analyse, particulièrement éclairante, se trouve être parfaitement valable pour le mouvement de mai-juin 2003, à cette différence près que ce coup-ci, ces mauvais citoyens ont été punis comme de simples prolétaires. C'est que sur une base semblable il y a aujourd'hui une différence que l'on peut percevoir dans les rapports entre les syndicats et les grévistes.

§11 En 1995, les syndicats se sont retrouvés dans le mouvement comme un poisson dans l'eau (même s'ils ont dû prendre le train en marche), ce qui n'a pas été le cas en 2003 où l'on a souvent eu l'impression que les appareils suivaient le mouvement en freinant des deux pieds, contraints et forcés par leurs bases. Astarian explique le rapport de 1995 par le fait que les syndicats faisant eux-mêmes parti du statut qui était l'objet central du conflit comme cogestionnaires du système, il y avait une véritable adéquation entre leur activité en tant qu'institution défendant son fromage et en tant que représentant des salariés défendant leur statut. Or, cette adéquation a disparu en 2003 : les syndicats n'avaient pas à préserver a priori un statut qui avait déjà trouvé une nouvelle forme dans un système dont ils avaient déjà approuvé le contenu principal et, simultanément, ils ont eu de plus en plus de mal à représenter des

18 B. Astarian, « Décembre 1995 en France : début de la fin des illusions » (non publié).

salariés qui défendaient de moins en moins leur statut et de plus en plus leur position de grévistes...

§ 12 Pour terminer, je voudrais rappeler cet échange entre des enseignants grévistes et un responsable syndical, qui me paraît particulièrement représentatif de ce qui s'est joué au cours de ces semaines de mai-juin : les premiers reprochent aux syndicats leur tiédeur, leur mutisme et leurs atermoiements face à l'appel à la grève générale, et conditionnent leur adhésion à cet appel ; le second leur répond en leur reprochant de ne s'intéresser qu'aux « grands conflits » et, par leurs menaces, de mettre en péril l'action des syndicats lorsqu'il s'agira d'intervenir à l'occasion des mouvements de personnels, des conflits avec la hiérarchie et de leur « gestion de carrière¹⁹ ».

19 « À quand la grève générale ? », *op. cit.*

N°9 JUILLET 2003

LES GRÈVES EN FRANCE EN MAI-JUIN 1968¹

§1 Malgré son faible volume et la modestie affichée par l'auteur dans son préalable, le livre de B. Astarian sur les grèves ouvrières de mai-juin 1968 est sans doute l'un des ouvrages consacrés à la lutte des classes parmi les plus importants de ces dernières années. S'agissant des « événements » il comble un manque criant sur le sujet et ceci de la manière la plus pertinente dans sa démarche, et la plus « décoiffante » dans ses résultats par rapport aux idées reçues et à la mythification de « Mai 68 ». Il faut donc inviter tout le monde à lire ce petit livre, les « anciens de Mai » comme les autres, et peut-être les premiers plus que les seconds ! Le livre se compose de deux parties.

§2 La première rapporte les conditions et les modalités du déclenchement des grèves et de leur généralisation : Hispano-Suiza, Renault-Billancourt, Thomson, Rhône -Poulenc, Peugeot à Sochaux, Rhodiaceta à Lyon, etc. Puis Astarian ausculte le fameux « mouvement des occupations » d'usine et ses pratiques effectives, pour terminer par une analyse des accords de Grenelle et des conditions de la reprise.

§3 Au total il ressort de cette plongée dans le cambouis des grèves, à mille lieues du romantisme festif ou du « conseillisme », que celles-ci ont été l'un des arrêts de travail les plus massifs de l'histoire de la France industrielle qui s'est soldé par de maigres résultats quant aux revendications des ouvriers. Du point de vue des augmentations de salaires, compte tenu du glissement naturel des salaires de l'époque et du fait que la moitié seulement des heures de grève sera payée, l'opération est négative (en 1936, on considère

1 À propos du livre de B. Astarian, *Les Grèves en France en mai-juin 1968*, *op. cit.*

que la totalité des acquis obtenus équivalait à une augmentation de 35 à 40 %). En outre la hausse est hiérarchisée (comme le souhaite la CGT) et il n'est question dans les accords ni du salaire aux pièces ni du salaire au poste — qui comptaient parmi les principales revendications des OS Astarian nous décrit une classe ouvrière majoritairement passive, des usines quasiment vides à part quelques syndicalistes qui entretiennent le matériel... Des ouvriers absentéistes qui rentrent chez eux aussitôt la grève votée — lorsque les syndicats n'ont pas fermé les portes pour les empêcher de s'enfuir ! Des paradoxes, donc, entre la lourde affirmation de la classe dans la grève et son manque d'initiative ; entre la force de la grève, souvent le caractère spontané de son démarrage, et la large délégation que la classe ouvrière a accordée aux syndicats (pour les résultats que l'on vient de voir) ; entre sa faible militance au cours du conflit et la violence extrême de sa réaction au moment de la reprise.

§4 La seconde partie, plus brève et plus « classique » que la première dans sa démarche, propose une analyse des grèves par rapport à l'histoire des cycles longs d'accumulation du capital français et apporte des éléments qui permettent de dégager certains traits de leur modernité par rapport à la période actuelle. Astarian termine enfin son travail par une réflexion sur les conditions d'une grève générale non-insurrectionnelle — un autre thème d'actualité après les grèves de décembre 1995 et de mai-juin 2003 — notamment en rapport avec les différentes phases des cycles longs de l'accumulation capitaliste, pour conclure que « le travail n'est plus la base de l'identité de classe, les usines et les bureaux ne sont que des lieux où l'on gagne de l'argent. C'est un message très massif que font passer les grévistes de mai-juin 1968, et il n'a été que peu relevé². » C'est désormais chose faite et bien faite avec ce livre ; il ne reste qu'à s'en saisir.

§5 Dès l'instant où ils défendent le système de retraite existant et refusent les effets de la décentralisation sur leurs conditions de travail en ne s'ouvrant à aucune réforme et a fortiori en en proposant aucune, les enseignants grévistes de mai-juin 2003

considèrent-ils leur salle de classe comme autre chose qu'un lieu où l'on gagne sa vie ?

SOLDE DE GRÈVE À LA SNCF

§1 Jusqu'à présent, selon un syndicaliste, «lors des grèves Gallois³ avait toujours su proposer une issue à la CGT⁴». Or, dans le conflit de mai-juin, cela n'a pas marché faute de «grain à moudre» puisque le dossier du régime général des retraites n'était pas du ressort de la SNCF. Prévoyant la difficulté, les fédérations cheminotes ont tenté d'associer à leur préavis des revendications salariales négociables en interne. Mais cette main tendue à la direction a été repoussée dès le 6 juin lors d'une rencontre avec les syndicats. Selon le témoignage d'un participant, «la direction a expliqué que l'entreprise n'avait pas les ressources pour mener ces négociations actuellement» et, selon un point de vue «interne», «ce n'est pas la grève qui convaincra la SNCF de mettre la main à la poche⁵». On a vu ce que cela a donné du point de vue de la sortie de grève à la gare Montparnasse⁶. Fin du premier épisode.

§2 Le second épisode est intervenu le 26 juin, lorsque Gallois a présenté aux directeurs d'établissements puis aux syndicats un plan d'économie baptisé Starter, lequel a été soumis le 9 au conseil d'administration: «Nous allons faire des économies sur toutes les postes. D'au moins 100 millions d'euros, en passant au peigne fin les dépenses courantes, sans tabou. Du train de vie de l'entreprise aux achats à renégocier, en passant par la masse salariale qui représente 50 % du chiffre d'affaires et les investissements⁷.» Lequel

3 Louis Gallois est président de la SNCF, nommé par Juppé, depuis 1996. En 1981 il a été directeur de cabinet de Chevènement au ministère de la Recherche et de la Technologie, puis Recherche et Industrie (à ce titre il a géré les nationalisations, la restructuration de la sidérurgie et la faillite de Creusot-Loire). Enfin, en 1988 il a suivi Chevènement comme directeur de cabinet au ministère de la Défense. Après cet intermède politique il a été successivement PDG de la SNECMA à partir de 1989 et de l'Aérospatiale à partir de 1992.

4 *Libération* du 11 juin 2003.

5 *Ibid.*

6 Cf. «Le mouvement de mai-juin 2003 dans l'immédiateté sociale des classes», n°7, §21 à 24.

7 G. Pepy, Directeur général de la SNCF, interview pour *La Vie du rail*, cité dans *Libération* du 5 juillet 2003.

journal précise pour sa part que le plan consiste à couper dans toutes les dépenses, *sauf les investissements*⁸, ce qui est plus crédible.

§3 Quoi qu'il en soit du détail de ce plan, ce n'est pas là l'important, l'important c'est que ces 100 millions sont explicitement posés en référence aux 250 millions de pertes qui auraient été occasionnées par la grève, ce qui revient à mettre le plan de redressement de l'entreprise sur le dos des grévistes. Cela est peut-être un argument crédible par les abonnés de *La Vie du rail* mais au-delà tout le monde sait que le plan est directement lié au « projet industriel » de l'entreprise pour les années 2003-2005 et prévu de longue date, en outre la CGT et la CFDT rappellent justement que les difficultés de l'entreprise ne datent pas des grèves — on a vu plus haut comment dans le cours de la grève la direction de la SNCF refusait a priori toute négociation salariale. Ce qui compte, donc, ce n'est pas tant le plan de redressement que le rapport établi par la direction entre celui-ci et la grève qui fait de l'antagonisme de classe une variété nouvelle de « risque industriel », à mille lieues du « pacte social » scellé en 1999 à l'occasion de l'accord sur les trente-cinq heures. Dans ces conditions, Sud Rail n'a pas tort de sentir à travers cette annonce « une forte odeur de vengeance d'après-grève »⁹.

§4 J'ai déjà parlé du caractère « punitif » du refus de négocier les modalités de récupération des jours de grève et émis quelques hypothèses sur la signification de cette punition à travers les motifs invoqués pour justifier le paiement sec à l'Éducation nationale et à la RTM¹⁰. Il est intéressant de voir comment, après coup, on retrouve la même problématique à la SNCF à propos du plan de redressement « occasionné » par les pertes commerciales dues à la grève de mai-juin.

§5 Il y a d'abord la question de l'*impératif du travail* mis en avant par Raffarin au sujet des salariés de la fonction publique¹¹. À la SNCF, selon un cadre (Hubert Joseph-Antoine, en l'espèce, ça ne s'invente pas!), le refus de la direction nationale de payer les jours de grève a été ressenti comme un soutien : « *C'était important de*

8 10 juillet 2003.

9 *Libération* du 5 juillet 2003.

10 « La punition », n° 8.

11 *Ibid.*, § 2.

dire : chaque jour de grève sera payé par les grévistes. Localement, pour le management, c'est une question de crédibilité» — on a vu qu'auparavant l'usage voulait que les responsables locaux adaptent au cas par cas les directives nationales¹², une fermeté qui fait espérer une «rupture» durable dans la gestion des conflits¹³.

§6 Corollairement, la responsable des guichets de la gare Montparnasse estime que «le conflit a exacerbé cette tension entre deux mondes qui cohabitent à la SNCF. Ceux qui refusent de proposer la première classe en guichet, ceux qui refusent de porter l'uniforme de la SNCF "parce qu'on n'est pas chez Disney", ceux qui refusent d'entendre parler de rentabilité du service public. Ce sont eux qui n'intègrent pas l'équation économique de l'entreprise» et ceux pour qui la «conscience du client» est devenue «un élément fondamental, au même titre que la sécurité¹⁴». On verra comment ces salariés modèles avaleront l'«équation économique de l'entreprise» lorsque celle-ci bloquera leur salaire et leur avancement...

§7 Le second point est celui du dévoiement du droit de grève, que l'on a déjà rencontré à propos du conflit des traminots marseillais¹⁵. Selon G. Pepy, «ce conflit est aussi un paroxysme. Parce que le lieu du conflit, censé être interprofessionnel, s'est trouvé être principalement la SNCF alors que l'enjeu, le régime général de retraites, ne la concernait quasiment pas [...] La CGT a mené un conflit politique sans aucun rapport avec l'entreprise, explique un membre de la direction. Ils nous ont dit de ne pas nous en mêler, que c'était une affaire entre le gouvernement et eux. Comme si le sujet SNCF pouvait être mis entre parenthèses.» Et quand la CGT et la CFDT, le conflit s'essouffant, ont proposé une sortie de crise, sous forme de négociation salariale, on leur a fermé la porte au nez¹⁶. Retour à la case départ, c'est-à-dire à la sortie de grève.

§8 Un mois après la fin du conflit, on retrouve ainsi à la SNCF la problématique que l'on avait déjà rencontrée à la RTM et à l'Éducation nationale : l'affirmation de l'impératif du travail, et

12 *Ibid.*, §7.

13 *Libération* du 10 juillet 2003, je souligne.

14 *Ibid.*

15 Cf. «La punition», n°8, §10.

16 *Libération* du 10 juillet 2003.

donc la grève comme défaut par rapport à cet impératif et la définition du droit de grève comme droit attaché au contrat de travail avec telle ou telle entreprise et non à la position sociale de salarié. La grève, donc, définie par rapport au fait que tel salarié s'est vendu à tel capitaliste particulier (et non plus comme arme de la classe dans son ensemble) et donc la punition pour qui contrevient à cette nouvelle règle. Comme le dit la direction de la SNCF, les grévistes cheminots ne peuvent pas mettre « le sujet SNCF [...] entre parenthèses », ils ne peuvent donc pas faire grève pour autre chose que des histoires de cheminots...

IL ÉTAIT UNE FOIS LA CLASSE OUVRIÈRE, L'OPÉRAÏSMO¹

§1 Le courant marxiste qu'on connaît en Italie sous le nom d'opéraïsme est né dans les années 1960 autour des revues *Quaderni rossi* et *Classe operaia*. Parmi leurs collaborateurs les plus importants, on peut citer Raniero Panzieri, Romano Alquati, Mario Tronti, Sergio Bologna, Alberto Asor Rosa, Gianfranco Faina et Antonio Negri lui-même². À l'époque, l'Italie vivait la fin du capitalisme agraire et du miracle économique. C'étaient les années sombres de la guerre froide et le pays subissait la double ingérence des États-Unis et de l'URSS. Derrière une façade menaçante, le Parti communiste italien acceptait de bon gré les règles du jeu qu'impliquait son éloignement permanent du pouvoir central, en échange d'une part (réduite) de pouvoir local.

§2 La figure dominante dans les luttes sociales était l'ouvrier professionnel, c'est-à-dire ce travailleur qui exerce encore un certain contrôle sur le processus productif, qui possède un bagage important de connaissances techniques et qui est conscient

1 Ce texte est un extrait de l'article de C. Albertani, « Empire et ses pièges. Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien » in *À contretemps*, n° 13, septembre 2003. Traduit de l'espagnol par Miguel Chueca.

2 Cette brève reconstruction se fonde sur le livre de Nanni Balestrini et Primo Moroni, *La Horde d'or. Italie 1968-1977* (1997), Paris, L'Éclat, 2017, et sur celui d'Oreste Scalzone et Paolo Persichetti, *La Révolution et l'État. Insurrections et « contre-insurrection » dans l'Italie de l'après-68*, Paris, Dagorno, 2000. On lira aussi *Futuro anteriore. Dai Quaderni rossi ai movimenti globali: ricchezza e limiti dell'operaismo italiano*, Rome, Derive Approdi, 2002. J'ai également consulté le site intermarx.com (en particulier les excellents écrits de Maria Turchetto et de Damiano Palano), les revues *Vis-à-Vis* et *Primo Maggio*, ainsi qu'un vieux essai que j'avais publié anonymement sous le titre « Proletari se voi sapeste » dans *Al tramonto. Operaismo italiano e dintorni*, supplément de la revue *Insurrezione* (Milan, Renato Varani editore, 1982).

de pouvoir administrer l'entreprise mieux que le patron. On avait affaire en l'occurrence à des travailleurs dotés d'une forte mémoire et d'une conscience antifasciste très marquée, qui déclaraient avec fierté « appartenir à la nation ouvrière³ ».

§3 Les choses ne tardèrent pas à changer. L'exode rural, le décolllement industriel, la croissance du secteur tertiaire et la diffusion de la consommation de masse, tout cela modifia profondément la structure sociale du pays. L'existence de secteurs d'ouvriers non qualifiés n'était certes pas une chose nouvelle, mais à ce moment-là les industries du Nord éprouvaient un besoin croissant de main-d'œuvre bon marché afin d'impulser le développement des secteurs automobile et pétrochimique. La production fut fragmentée et, avec la diffusion de la chaîne de montage, surgit une nouvelle génération de jeunes émigrants en provenance du sud, qui n'avaient ni la culture politique ni les valeurs de la Résistance. Ils vivaient une situation particulièrement difficile, puisque la société locale ne les acceptait pas et que le syndicat se méfiait d'eux. Pourtant, ils allaient devenir bientôt les acteurs d'importants mouvements de protestation sociale.

§4 La réflexion des *Quaderni rossi*, dont le premier numéro parut en 1961, fut consacrée à l'analyse de cette nouvelle et complexe réalité. La revue était éditée à Turin, centre nerveux de FIAT et des formes inédites d'organisation du travail. Son directeur, Raniero Panzieri, était un ex-dirigeant du Parti socialiste, de tendance luxemburgiste, qui maintenait des relations avec la gauche internationale non stalinienne. Quelques années avant, dans de polémiques *Thèses sur le contrôle ouvrier*, il avait défendu l'idée d'une démocratie ouvrière de base et soutenu l'idée que « le parti, conçu d'abord comme instrument de classe devient une fin en lui-même, un instrument pour l'élection de députés [...] et un élément de conservation⁴ ».

3 F. Alasia, D. Montaldi, *Milano, Corea*, Milan, Feltrinelli, 1978, p. 184.

4 R. Panzieri, *La crisi del movimento operaio. Scritti, interventi, lettere, 1956-1960*, Milan, Lampugnani, 1973. Panzieri fut directeur de la revue théorique du PSI, *Mondo operaio*.

§5 Panzieri chercha à émanciper le marxisme du contrôle des partis politiques et à assumer un « point de vue ouvrier », en relisant Marx à partir de la lutte des classes⁵. Il concentra son attention sur la planification, et interpréta le capital comme pouvoir social et non plus seulement comme propriété privée des moyens de production. Intervenant directement dans la production, l'État n'était plus seulement le garant, mais l'organisateur de l'exploitation. Dans la quatrième section du tome I du *Capital*, il trouva les concepts de « commandement capitaliste », d'« ouvrier social »⁶ et d'« antagonisme », qui sont restés, depuis, des références théoriques incontournables de l'opéraïsme. Il fut, de surcroît, un des premiers à étudier des œuvres de Marx jusqu'alors pratiquement inconnues, comme les *Grundrisse* (en particulier, le passage sur la machinerie) et le VI^e chapitre (inédit) du *Capital*, en récupérant le concept fondamental de « critique de l'économie politique » et les catégories de « soumission formelle » et « réelle » du travail au capital⁷.

§6 Alors que la gauche officielle s'embourbait dans l'idéologie du développement, Panzieri étudia l'entrelacs de la technique et du pouvoir, qui l'amena à cette idée que l'incorporation de la science dans le processus productif est un moment-clé du despotisme capitaliste, et de l'organisation de l'État. De la sorte, Panzieri réalisa une inversion du marxisme orthodoxe — une véritable révolution copernicienne — et ouvrit la voie à la critique des idéologies sociologiques, de la théorie des organisations notamment, qu'il interpréta comme des techniques destinées à neutraliser les luttes ouvrières⁸. Bien plus que d'autres, cet auteur prématurément disparu (il mourut en 1964) essaya de construire une pensée politique distincte de la pensée communiste, en s'émancipant du schéma de l'« intellectuel organique », où l'intellectuel est beaucoup moins l'expression organique de la classe ouvrière que du seul parti.

5 Cf. R. Panzieri, *Spontaneità e organizzazione. Gli anni dei Quaderni rossi. Scritti scelti*, Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1994.

6 K. Marx, *Le Capital*, op. cit., p. 859-865.

7 Cf. K. Marx, *Un chapitre inédit du Capital*, op. cit.

8 R. Panzieri, « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo » et « Plusvalore e pianificazione. Appunti di lettura del Capitale » in *Spontaneità e organizzazione*, op. cit.

§7 Autre personnage important de cette première phase de l'opéraïsme, Romano Alquati se chargea d'entreprendre des enquêtes empiriques dans les usines, en recourant à la méthode de l'«enquête participative» (en italien, *conricerca*), laquelle impliquait une rencontre d'égal à égal entre le sujet et l'objet de la recherche — c'est-à-dire entre les intellectuels et les ouvriers — en vue d'une libération commune. Alquati baptisa du nom d'«ouvrier-masse» le nouveau sujet politique: le travailleur migrant non qualifié et totalement séparé des moyens de production, lequel était en train de supplanter l'ouvrier professionnel. L'ouvrier-masse était la concrétisation de trois phénomènes parallèles: 1) le fordisme, c'est-à-dire la production de masse et la révolution du marché; 2) le taylorisme, soit l'organisation scientifique du travail et la chaîne de montage; 3) le keynésianisme, autrement dit les politiques capitalistes à grande portée de l'État-providence. L'ensemble de ces mesures exprimait la réponse du capital aux ouvriers qui avaient entrepris de prendre «le ciel d'assaut» au cours des années 1920-1930.

§8 Les opéraïstes pensaient que, en Italie comme ailleurs, les grandes transformations fordistes avaient déjà été menées à leur terme et qu'on était en train de passer à l'étape du «refus du travail», autrement dit à cette aliénation totale de l'ouvrier à l'égard des moyens de production, qui débouchait sur l'absentéisme et une remise en question plus radicale du mécanisme de l'exploitation. De ce point de vue, l'histoire de la classe ouvrière apparaissait comme un formidable roman épique où les grandes transformations productives, de la révolution industrielle jusqu'à l'automation, semblaient promettre la réalisation progressive du plus vieux rêve de l'humanité: se libérer de l'effort au travail.

§9 Une telle approche s'écarterait radicalement de l'éthique du travail, cheval de bataille du PCI. D'après Sergio Bologna, «*Quaderni rossi* a broyé l'hégémonie sur les presses de Mirafiori», ce qui était une façon de dire que la revue s'éloignait de la pensée du fondateur du Parti, Antonio Gramsci⁹. À mon sens, la relation des opéraïstes avec Gramsci était plus complexe qu'il n'y paraît: s'ils

9 S. Bologna, «Il rapporto fabbrica-società come categoria storica» in *Primo Maggio*, n° 2, Milan, 1974.

n'approuvaient guère l'historicisme de ce dernier (Tronti et Asor Rosa, par exemple, avaient été des élèves de Galvano Della Volpe¹⁰, un antigramscien convaincu), ils appréciaient les notes sur « Américanisme et fordisme », où Gramsci pressentait la transition vers les nouvelles formes de domination capitaliste. Comme lui, ils suivaient attentivement les transformations du capitalisme américain : « En Amérique, écrivait Gramsci, la rationalisation a déterminé la nécessité d'élaborer un nouveau type humain conforme au nouveau type de travail et de processus productif¹¹. »

§ 10 Bientôt, les opéraïstes eurent la certitude que le phénomène de l'émigration intérieure tendait à rendre caducs les anciens déséquilibres entre Nord et Sud, axe des préoccupations de Gramsci. Et ceci non pas parce que le capitalisme italien les avait supprimés mais, au contraire, parce que la « question méridionale » était en train de s'étendre au pays entier, en particulier aux usines du Nord, où s'accumulait la rage de ce nouveau prolétariat.

§ 11 Une des réussites de ces auteurs fut l'élaboration du concept de « composition de classe ». De même que, chez Marx, la composition organique du capital exprime une synthèse entre composition technique et valeur, pour les opéraïstes, la composition de classe met l'accent sur le lien entre traits techniques « objectifs » et traits politiques « subjectifs ». La synthèse des deux aspects détermine le potentiel subversif des luttes, et cela permet de découper l'histoire en périodes, chacune d'entre elles étant caractérisée par la présence d'une figure « dynamique ». Chaque fois, le capital répond à une certaine composition de classe par une restructuration à laquelle succède une recomposition politique de la classe, autrement

10 Galvano della Volpe, inconnu (injustement !) en France, soutient la thèse (*La logique comme science historique*, 1950) que la recherche par Marx en 1843, dans sa critique de Hegel, d'une « logique spécifique de l'objet spécifique » impose la substitution d'une opposition réelle (opposition-exclusion) à la catégorie de contradiction dialectique incluse dans la sphère de l'idéalisme. Une qui débouche sur l'incompatibilité du matérialisme historique et de la contradiction dialectique.

11 « Americanismo e fordismo » in A. Gramsci, *Quaderni del Carcere*, Turin, Einaudi, 1977, cahier 22, p. 2146.

dit le surgissement d'une nouvelle figure « dynamique¹² ». De même, les différentes expressions de cette recomposition favorisent une « circulation des luttes ».

§12 À l'été 1960, on avait pu observer une première manifestation de cette nouvelle composition quand, à l'occasion d'une convention du parti néofasciste — qui participait alors à un gouvernement de centre droit — devant se tenir à Gênes, une série de manifestations violentes avaient secoué cette ville et quelques autres. Elles se soldèrent par plusieurs morts, presque tous des jeunes gens, et la presse avait parlé, sur un ton méprisant, d'« une rébellion de rockers criminels » (de « teddy boys », selon l'expression alors à la mode). En revanche, dans une chronique écrite par un auteur proche de l'opéraïsme, nous lisons que « les faits de juillet sont la manifestation de classe de cette nouvelle génération élevée dans le climat de l'après-guerre [...] Une génération située hors des partis¹³ ».

§13 En 1962, éclata l'affaire FIAT. Une fois expirés les contrats de travail du secteur automoteur, la corporation se trouva au centre d'un grave conflit du travail qui déboucha sur les violents affrontements de la Piazza Statuto (7, 8 et 9 juillet), à Turin. Accusés d'avoir signé des contrats-poubelle, les syndicats officiels furent ignorés par des dizaines de milliers d'ouvriers en grève qui déclenchèrent une véritable révolte urbaine. La police ne put reprendre la Piazza Statuto qu'après trois jours d'affrontements et après avoir reçu des renforts en provenance d'autres villes. Les protagonistes des événements, une fois de plus, étaient de jeunes méridionaux. Le PCI prit immédiatement position, en dénonçant les insurgés comme des « provocateurs fascistes ».

§14 C'était le début d'une nouvelle étape de l'histoire italienne : au fur et à mesure qu'apparaissaient de nouvelles pratiques d'affrontement des classes, on voyait augmenter la distance entre la

12 R. Alquati, « Composizione organica del capitale e forza-lavoro alla Olivetti » in *Quaderni rossi*, n° 2, 1962, p. 63-98. En 1975, cet auteur a rassemblé ses écrits dans *Sulla FIAT e altri scritti*, Milan, Feltrinelli.

13 D. Montaldi, « Il significato dei fatti di luglio » in *Quaderni di Unità proletaria*, n° 1, 1960. Montaldi était un intellectuel libertaire proche du groupe Socialisme ou Barbarie. Sans appartenir au réseau, il exerça une forte influence sur les premiers opéraïstes.

gauche historique et les mouvements contestataires. La discussion fut très vive au sein des *Quaderni rossi* et elle déboucha, en 1963, sur une première rupture. Si tous ses membres étaient d'accord sur la potentialité révolutionnaire de la nouvelle situation, il existait de sérieuses différences quant à l'attitude à adopter. Panzieri optait pour la prudence, quand Tronti, Alquati, Negri, Bologna, Asor Rosa et Faina voulaient passer à l'action. En 1964, ces derniers fondèrent *Classe operaia*, « périodique politique des ouvriers en lutte ». Le groupe se proposait non seulement de contribuer à la recherche théorique mais aussi de consolider le réseau de relations et de contacts ébauchés les années précédentes¹⁴.

Les paradoxes de Mario Tronti

§ 15 Signé par son directeur, Mario Tronti, l'éditorial du premier numéro de *Classe operaia* — « Lénine en Angleterre » — indiquait le chemin à suivre : « Une époque nouvelle de la lutte de classe est sur le point de commencer. Les ouvriers l'ont imposée aux capitalistes par la violence objective et la force organisée qu'ils ont dans l'usine [...] La classe ouvrière dirige un certain type de développement et l'impose au capital [...] C'est à un nouveau genre de prévision scientifique qu'il nous faut nous fier¹⁵. »

§ 16 Penseur discuté et paradoxal, Tronti était convaincu que la récente intensification des luttes ouvrières ouvrait la voie à une transformation révolutionnaire. Mais, au lieu de se fier à la spontanéité des masses, à l'instar de Panzieri, il croyait plutôt à l'intervention du parti. Ses idées trouvèrent leur formulation définitive en 1966, avec la publication d'*Ouvriers et capital*, un livre plein d'intuitions brillantes et d'images suggestives, qui condensait les splendeurs et les misères de la seconde étape de l'opéraïsme.

§ 17 Alors qu'ailleurs, les néomarxistes se perdaient dans d'interminables discussions sur les théories de la crise et l'effondrement

14 En plus des protagonistes déjà cités, il faut mentionner, parmi les membres de *Classe operaia*, Giairo Daghini, Luciano Ferrari-Bravo, Guido Bianchini, Enzo Grillo (traducteur des *Grundrisse* en italien), Oreste Scalzone, Franco Piperno, Franco Berardi, Gianfranco Della Casa, Gaspare de Caro, Gianni Amaroli et Ricardo d'Este.

15 M. Tronti, « Lénine en Angleterre » in *Classe operaia*, n° 1, janvier 1964, repris dans *Ouvriers et capital* (1966), Genève/Paris, Entremonde, 2016, p. 119-125.

du capitalisme du fait de ses propres contradictions, Tronti affirmait la centralité politique de la classe ouvrière, mettait l'accent sur le facteur subjectif et proposait une analyse dynamique des relations de classe. L'usine n'était plus le lieu de la domination capitaliste, mais le cœur même de l'antagonisme. Son approche allait à rebours de la tradition réformiste : la lutte pour le salaire était considérée comme une lutte *immédiatement* révolutionnaire dès l'instant qu'elle parvenait à faire plier le pouvoir du capital. La crise n'était plus comprise comme le produit d'abstraites contradictions *intrinsèques*, mais résultait de la capacité ouvrière d'arracher des revenus au capital.

§18 Le discours de Tronti se concentrait sur les *tendances*, ce qui allait être à l'avenir une constante de la pensée opéraïste : il s'agissait de construire un modèle théorique qui permettrait d'anticiper le cours des choses. C'est pourquoi il fallait mettre « Marx à Détroit », c'est-à-dire étudier les comportements du prolétariat dans le pays le plus avancé, là où le conflit apparaissait sous sa forme la plus pure.

§19 Une telle approche pourrait paraître séduisante, mais les propositions pratiques qu'on en tirait étaient, elles, franchement décevantes : « En ce sens, les traditions d'organisation des ouvriers américains sont les plus politiques du monde, car ce sont leurs luttes qui sont les plus chargées de la défaite économique presque totale de l'adversaire ; ce sont celles qui se rapprochent le plus, non pas de la conquête du pouvoir pour construire dans le vide une autre société, mais de l'explosion salariale visant à faire du capital et du capitaliste des éléments subalternes à l'intérieur de cette même société¹⁶. » Défaite de l'adversaire ? Aux États-Unis ? Non, précisait Tronti, de toutes façons : « Le syndicat, la lutte syndicale ne peuvent *à eux seuls* sortir du système [il faut] *l'organisation* de la lutte pour le pouvoir¹⁷. »

§20 Plus intéressante était, en revanche, l'analyse de la relation entre usine et société : « Au niveau le plus élevé du développement capitaliste le rapport social devient un *moment* du rapport

16 M. Tronti, *Ouvriers et capital*, op. cit., p. 398.

17 *Ibid.*, p. 112-114.

de production, et la société tout entière devient une *articulation* de la production, à savoir que toute la société vit en fonction de l'usine, et l'usine étend sa domination exclusive sur toute la société¹⁸. » Contre l'interprétation selon laquelle l'extension du secteur tertiaire signifiait un affaiblissement de la classe ouvrière, Tronti soutenait qu'avec la généralisation du travail salarié, un nombre toujours plus élevé de personnes était en voie de prolétarianisation, ce qui ne faisait qu'amplifier l'antagonisme au lieu de le réduire.

§ 21 Bien qu'*Ouvriers et capital* soit devenu une référence obligée pour les militants de 1968, on peut noter curieusement que l'auteur de cet ouvrage ne quitta jamais le PCI et qu'aujourd'hui encore, il demeure membre du post-communiste PDS. Mieux même : il y a peu, Tronti a expliqué que l'interprétation gauchiste de son livre avait été le fruit d'une erreur. « Je n'ai jamais été *spontanéiste*. J'ai toujours pensé que la conscience politique devait venir du dehors¹⁹. »

§ 22 Indépendamment des opinions que professent Tronti aujourd'hui, il est, cependant, évident que, dans les années 1960, lui et les opéraisistes ouvrirent un front contre la tradition nationale-populaire de la gauche italienne, qui embrassait non seulement la politique, mais aussi la culture (philosophie, littérature, cinéma et sciences humaines), et qu'ils donnèrent une première réponse aux théories de la « domination totale » acceptées par tous, y compris par la gauche critique. Ce qui semble le plus actuel dans *Ouvriers et capital*, c'est sûrement la critique du logos technico-productiviste, tant marxiste que libéral, et de l'idée — déjà présente chez Panzieri — que la connaissance est liée à la lutte, qu'elle n'est pas neutre, mais partisane²⁰.

§ 23 Le livre de Tronti demeure une tentative sérieuse de rénovation du marxisme, même si elle n'a débouché sur rien²¹. Son « subjectivisme » exprima une rébellion contre l'objectivisme du marxisme vulgaire, celui de l'École de Francfort compris, si l'on y

18 *Ibid.*, p. 70.

19 Tronti, entrevue parue dans *L'Unità*, Rome, 8 décembre 2001. Dans un entretien précédent, daté du 8 août 2000, Tronti déclara : « Nous fûmes victimes d'une illusion optique. »

20 Cf. par exemple M. Tronti, *Ouvriers et capital*, *op. cit.*, p. 72.

21 Dans ses *Considerations on Western Marxism* (Londres, New Left Book, 1976), Perry Anderson ne consacre pas une ligne à l'opéraisisme italien.

excepte Marcuse. Tronti perçut le « projet » du capital de contrôler la société dans sa totalité, mais, à rebours d'Adorno, il l'interpréta comme une stratégie pour contenir la protestation ouvrière²². Ce subjectivisme fut, en même temps, la source de nombreuses erreurs, la plus grave étant de considérer que la logique du développement capitaliste ne reposait pas sur l'extraction du profit, mais sur la combativité ouvrière. Une telle approche l'éloignait de Panzieri et du premier opéraïsme qui concevait le capital et la classe ouvrière comme deux réalités antagoniques également « objectives ». Panzieri, en outre, ne commit pas la bêtise de penser que les augmentations de salaire pouvaient provoquer la rupture du système²³.

§24 Sans vouloir à tout prix revendiquer un « vrai » marxisme, il semble évident que l'approche de Tronti repose sur une lecture partielle de Marx et, davantage encore, sur une grossière simplification de la réalité. S'il est bien vrai que Marx a écrit que la lutte des classes est le moteur de l'Histoire, son analyse se centre sur la relation sociale entre deux pôles contradictoires : d'un côté, le capital comme puissance sociale, travail « mort », objectivité pure, esprit du monde, et, de l'autre, le travail « vivant », la classe ouvrière qui, partie et fondement de la relation, fonde, en même temps, sa négation. L'origine de la contradiction est due à la double nature du travail ouvrier qui est à la fois travail abstrait, producteur de plus-value, et travail concret, producteur de valeurs d'usage. Le problème — ajoutait-il — est que « la valeur ne porte [...] pas écrit sur le front ce qu'elle est²⁴ ». Selon Marx, les antinomies entre « subjectivisme » et « objectivisme » ne peuvent pas être résolues dans la théorie, mais dans la pratique²⁵, puisque seule la création d'un nouveau mode de production — la fameuse négation de la négation ou expropriation des expropriateurs — peut y parvenir.

22 Dans *Dialectique négative*, Adorno affirma la suprématie de l'« objet » (traduction en italien, Turin, Einaudi, 1975, p. 156-157).

23 Cf. par exemple R. Panzieri, « Plusvalore e capitale », *op. cit.*, où l'auteur signale l'unité du capitalisme comme fonction sociale.

24 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 608.

25 M. Rubel (éd.), *Pages de Karl Marx*, t. I : *Sociologie critique*, Paris, Payot, 1970, p. 103.

§25 Chez Tronti, en revanche, il y a bien hypostase du pôle subjectif, «le capital comme *fonction* de la classe ouvrière²⁶». Cela le conduisit à transformer la classe ouvrière en fondement ontologique de la réalité. La subjectivité n'était plus la force concrète d'individus conscients qui s'organisent pour changer le monde, mais — pour Tronti — une simple catégorie herméneutique pour la compréhension du capitalisme. Quant au négatif, il était parti en fumée.

§26 Il convient de signaler que, presque quarante ans plus tard, le même schéma est constamment à l'œuvre dans *Empire*. Ici, le subjectivisme extrême, la lecture de l'Histoire à partir de la «puissance» ouvrière, devient pur délire: «De la manufacture jusqu'à l'industrie à grande échelle, du capital financier à la restructuration transnationale et la mondialisation du marché, ce sont toujours les initiatives de la main-d'œuvre organisée qui déterminent les configurations du développement capitaliste.» Ou encore: «Nous arrivons ainsi au délicat passage par lequel la subjectivité de la lutte des classes transforme l'impérialisme en Empire.» C'est pourquoi il est nécessaire de comprendre «la nature mondiale de la lutte des classes prolétarienne et sa capacité à anticiper et préfigurer les développements du capital vers la réalisation du marché mondial²⁷». Dans ce passage, et tant d'autres similaires, la dialectique ouvriers-capital — cette «grammaire de la révolution», selon la magnifique expression d'Alexandre Herzen — s'évanouit dans l'apologie d'un présent sans contradictions. Si les ouvriers sont d'ores et déjà si forts et puissants, pourquoi devraient-ils faire la révolution?

Ruptures

§27 La principale fonction de *Classe operaia* fut sans doute d'impulser l'articulation de divers groupes locaux qui travaillaient sur la question ouvrière en divers lieux du pays. Le groupe, cependant, eut une vie brève, puisqu'il se saborda en 1966²⁸. Pourquoi? Au cours d'une réunion tenue à Florence vers la fin 1966, Tronti, Asor Rosa et Negri lui-même se posèrent la question de l'urgence

26 M. Tronti, *Ouvriers et capital*, op. cit., p. 296.

27 M. Hardt, A. Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000, p. 261 et 291.

28 Le dernier numéro de la revue parut en mars 1967.

d'un virage *politique*. Le thème central était la relation classe-parti : la classe incarnait la stratégie et le parti la tactique. Il y avait un problème, néanmoins : si la première était très consciente du travail de démolition qui l'attendait, le second était en train de perdre le Nord. Dans ces conditions, plutôt que de jeter de l'huile sur le feu des protestations ouvrières, il fallait faire de l'entrisme dans les syndicats, et surtout dans le PCI. L'idée était de former une sorte de direction ouvrière afin de lui faire jouer le rôle de « cale » (telle était l'expression utilisée) dans le Parti et modifier du coup son équilibre interne²⁹.

§28 Il faut signaler que, jusqu'alors, l'opéraïsme avait été un laboratoire collectif, une sorte de réseau informel formé d'intellectuels, de syndicalistes, d'étudiants et de révolutionnaires de tendances diverses qui avaient tous en commun une sensibilité antibureaucratique, et la découverte d'un nouveau monde ouvrier en lutte. À l'exception de Tronti, personne n'y avait affronté ouvertement la question du léninisme. On acceptait le Lénine qui avait compris la convergence entre crise économique, crise politique et tendance ouvrière vers l'autonomie, mais on n'abordait pas la question du parti.

§29 Une minorité libertaire — intégrée par Gianfranco Faina, Ricardo d'Este et d'autres militants de Gênes et de Turin — n'accepta pas ce choix en faveur de l'entrisme. Tel qu'eux l'entendaient, l'opéraïsme était fondé sur l'idée que les forces subversives se regroupaient hors de la logique des partis et des syndicats officiels. Ils trouvèrent une source d'inspiration dans le communisme des conseils³⁰, chez les anarchistes espagnols et chez Amadeo

29 Gianni Armaroli (collaborateur génois de *Classe operaia*), lettre à l'auteur, 30 décembre 2002.

30 Les principaux théoriciens des conseils ouvriers furent les tribunistes hollandais (ainsi nommés à cause du périodique qu'ils éditaient, *De Tribune*) Anton Pannekoek et Herman Gorter ; à côté des Allemands Karl Korsch, Otto Rühle et Paul Mattick.

Bordiga³¹. Les années suivantes, ils partagèrent les positions libertaires du groupe Socialisme ou Barbarie et de l'Internationale situationniste, et rompirent définitivement avec toute prétention à « diriger » le mouvement³². Une autre tendance, dirigée par Sergio Bologna, essaya de s'en tenir à l'opéraïsme originel, en revenant à son travail de fourmi au sein de la FIAT et de quelques usines lombardes³³. De sorte que le virage annoncé n'eut pas lieu et que Tronti dut reconnaître qu'on n'était pas parvenu à « réaliser le cercle vertueux de la lutte, de l'organisation [et non de l'auto-organisation] et de la possession du terrain politique³⁴ ».

§ 30 Au même moment, des événements importants compliquèrent le projet de convertir le PCI à l'opéraïsme³⁵. En 1968, la température sociale en Italie commença à monter à des niveaux préoccupants. Des ferments culturels nouveaux et de plus en plus intenses commençaient à se propager. Les problèmes nationaux se mêlaient à la situation internationale de la fin des années 1960 (manifestations contre la guerre au Vietnam, Black Panthers, etc.), en inaugurant une période de grands changements. Les premiers à entrer en mouvement furent les étudiants qui occupèrent les principales universités du pays : Trente, Milan, Turin et Rome. Ils

31 Contrairement à ce qu'on dit souvent (cf. par exemple, Octavio Rodríguez Araujo, *Izquierdas e izquierdismos. De la Primera Internacional a Porto Alegre*, Madrid, Siglo XXI, 2002, p. 115), Bordiga n'était pas un *conseilliste*, mais un partisan convaincu de l'idée bolchevique de parti. Cf. là-dessus la polémique qu'il soutint avec Gramsci in *Antonio Gramsci-Amadeo Bordiga. Debate sobre los consejos de fábrica*, Barcelone, Anagrama, 1973. Cependant, c'est Bordiga — fondateur et premier secrétaire du PCI —, et non Gramsci, qui s'opposa à la bolchevisation des partis occidentaux, imposée par l'Internationale communiste à partir de 1923.

32 Vers 1967 naquirent, à Gênes, le Circolo Rosa Luxemburg, la Lega Operai-Studenti et Ludd-Consigli Proletari (présents aussi à Rome et Milan). À Turin, l'Organizzazione Consiliare naît en 1970 et Comontismo en 1971. Minoritaires, mais significatifs, ces groupes furent pratiquement effacés des histoires du mouvement de 1968.

33 En 1969, Sergio Bologna et d'autres créèrent *La Classe*, une revue qui servit de porte-parole aux luttes ouvrières de FIAT. Bologna participa à la fondation de *Potere operaio*, avant d'animer, dans les années 1970 et 1980, la revue *Primo Maggio*, un bastion de l'opéraïsme original.

34 Tronti, entrevue citée, 8 août 2000.

35 Entre 1968 et 1971, la tentative déboucha sur la création de la revue *Contropiano*, dirigée par Asor Rosa et Cacciari, à laquelle collaborèrent aussi bien Tronti que Negri.

commencèrent par mettre en cause l'autoritarisme universitaire et terminèrent par faire la critique du capitalisme, de l'État, de la patrie, de la religion, de la famille, etc. Ils manifestaient un mépris tout particulier pour les partis de gauche qu'ils accusaient d'être devenus des engrenages fondamentaux du régime. À la fin de l'année 1968, et surtout en 1969, quand les protestations ouvrières s'intensifièrent, le système entra en crise. La grande rupture sociale, qui ailleurs s'était consumée en quelques mois, s'étendit, en Italie, sur près de dix ans, et c'est là que réside sans doute la singularité de ce mouvement.

§ 31 Il va sans dire que cette explosion de radicalité légitimait les hypothèses opéraïstes les plus audacieuses. La « stratégie du refus » était en train de se réaliser. Pourtant, Tronti affirma alors qu'on n'assistait pas à la naissance d'une nouvelle époque, mais plutôt à la dernière des poussées — et la plus désespérée d'entre elles — d'un cycle de luttes qui touchait à sa fin.

§ 32 Il est loisible aujourd'hui de percevoir d'indéniables éléments de vérité dans ce pessimisme, mais, à l'époque, tout semblait encore en suspens. Soudain, Tronti accordait à l'État des attributs qui constituaient la négation de tout ce qu'il avait écrit jusqu'alors. Il n'y a plus, précisait-il « d'autonomie, d'autosuffisance, d'autoreproduction de la crise hors du système de médiation politique des contradictions sociales ». Traduit dans un langage plus clair, cela voulait dire que la lutte économique ne pouvait plus être politique, et que la classe ouvrière, considérée jusque-là comme une force antagoniste, devenait la « seule rationalité de l'État moderne³⁶ ». En vérité, aux yeux de Tronti, l'utopie touchait à sa fin, et c'est cela qu'il cherchait à signifier en parlant d'« autonomie de la politique », une idéologie qui eut une vie courte, bien qu'elle accompagnât l'évolution d'une partie des opéraïstes — le critique littéraire Alberto Asor Rosa ou le jeune germaniste Massimo Cacciari — vers l'académisme et le PCI, où ils furent accueillis comme des repentis. La croyance en l'existence d'une sphère politique « pure » à l'intérieur de l'État servit de justification à d'autres pour entamer une longue marche au sein des institutions.

36 M. Tronti, *Sull'autonomia del politico*, Milan, Feltrinelli, 1977, p. 7, 19 et 20.

§ 33 À l'intérieur du PCI, se déroula un (court) débat sur l'opportunité de chevaucher le tigre du mouvement, mais, à la fin, prévalurent les positions les plus conservatrices, au point qu'on en vint à exclure le groupe du Manifesto (Rossanda, Pintor, Magri). C'est ainsi que, de manière peu glorieuse, conclut le trajet d'un secteur des « marxistes autonomistes ». Quant aux autres, la majorité d'entre eux, dont Antonio Negri, vit dans la nouvelle situation la possibilité d'impulser une politique révolutionnaire hors des partis de gauche, et même contre eux.

§ 34 En 1969, on assista à la multiplication de groupes et de groupuscules d'extrême-gauche qui se proposaient tous de reproduire en Italie la stratégie bolchevique — dans ses différentes versions : léniniste, trotskiste, stalinienne et maoïste —, par la création d'un parti pur et dur visant à la prise du pouvoir. Les opéraïstes fondèrent Potere operaio et Lotta continua, formations qui gravitaient également dans l'orbite du marxisme-léninisme bien qu'elles n'aient pas manifesté une sympathie particulière pour le modèle soviétique ni même, reconnaissons-le, pour le chinois.

§ 35 Si le projet était irréel, les conflits, eux, étaient bel et bien authentiques, et à mesure que les groupes subversifs gagnaient du terrain, l'État devenait de plus en plus agressif. Le dénouement fut la « stratégie de la tension », soit une série d'attentats et d'assassinats commis par les services secrets italiens entre 1969 et 1980 avec la complicité des gouvernements successifs. Il n'y a pas le moindre doute, en effet — et il existe des dizaines de documents pour le prouver —, que, en Italie, le terrorisme fut, dans un premier temps, l'apanage de l'État lui-même, et non des mouvements d'extrême gauche³⁷.

§ 36 L'histoire de ces événements tragiques étant hors des objectifs de la présente étude³⁸, je me contenterai ici de signaler les trois points suivants : 1) en adoptant en 1974 la stratégie du compromis historique — laquelle visait, pour les communistes, à entrer au gouvernement grâce à une alliance stratégique avec

37 E. di Giovanni, M. Ligini, *La strage di Stato* (1970), Avvenimenti, 1993.

38 Parmi les idées les plus curieuses de Negri, on retiendra l'éloge de l'« absence de mémoire ». Cf. A. Negri, *Du Retour. Abécédaire biopolitique*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. III.

les démocrates-chrétiens —, le PCI se déplaça encore plus vers la droite, en contribuant ainsi à légitimer la criminalisation de toute dissidence ; 2) cette évolution, ainsi que les massacres d'État finirent par convaincre un grand nombre de militants que la seule voie praticable était la voie militaire et qu'il fallait un parti structuré de manière verticale, hiérarchique et clandestine ; 3) la lutte armée fut une erreur aux conséquences incalculables, qui entraîna le mouvement vers un affrontement sanglant — et voué à l'échec — avec l'État.

Les mésaventures de l'ouvrier social

§ 37 C'est dans ce contexte que nous devons analyser la pensée de celui qui prit le relais de l'opéraïsme : Antonio Negri. Il a souvent raconté lui-même sa trajectoire. Originaire d'une famille modeste, il étudia à l'université de Padoue, où il fit une thèse sur l'historicisme allemand, avant de prolonger ses études en Allemagne et en France. Il a connu une brillante carrière universitaire, et a publié quelque vingt livres, ainsi qu'un nombre impressionnant d'articles dans des revues du monde entier. À partir de la fin des années 1950, et à côté de ses activités d'enseignement, il s'engagea dans l'action politique, d'abord dans les secteurs catholiques, puis au sein du Parti socialiste et enfin dans la mouvance opéraïste³⁹.

§ 38 Dans sa première étape, et jusqu'à *Classe operaia*, l'apport de Negri ne fut pas décisif, mais il devint déterminant avec la fondation de Potere operaio. Le groupe naquit pendant l'été 1969, dans le contexte d'une crise du mouvement étudiant, dont la cause, du point de vue marxiste-léniniste, tenait au fait que les révoltes étudiantes n'avaient de sens que subordonnées à une « hégémonie ouvrière », c'est-à-dire à la ligne de l'organisation. Il était donc urgent, dans cette optique, de construire une direction politique pour les canaliser en ce sens. Negri impulsa, alors, l'idée d'édifier un parti centralisé, « compartimenté » et vertical. « Notre analyse se fonde sur l'œuvre des classiques, de Marx, de Lénine, de Mao. Il n'y a pas de place, dans notre organisation, pour les états d'âme ni pour les

39 Cf. *ibid.*

velléités», écrivait-il dans un texte qui ne permet guère d'interprétations «autonomistes⁴⁰».

§ 39 Contrairement à Lotta continua (LC), un groupe plutôt porté sur l'activisme, Potere operaio (PO) accordait une certaine importance à l'élaboration théorique tournant autour d'une interprétation extrémiste de l'opéraïsme des origines. La *subjectivité* ne résidait plus dans la classe, mais dans l'avant-garde communiste, c'est-à-dire dans le groupe PO. Il convenait donc de centraliser et de radicaliser les antagonismes spontanés pour les transformer en action insurrectionnelle contre l'État. Une fois de plus, la tentative échoua. Le cycle de luttes entamé au début des années 1970 entra dans sa phase déclinante et l'une de ses dernières manifestations fut l'occupation de la FIAT Mirafiori (à Turin) qui, en mars 1973, mit fin à l'époque des grands affrontements entre les ouvriers et le capital. Un des legs de cette lutte fut le Statut des travailleurs, un ensemble de dispositions favorables au monde du travail, aujourd'hui réduit à une coquille vide.

§ 40 Pendant la fin de la décennie, les conflits sociaux persistèrent, mais leur centre de gravité ne se trouvait plus dans les usines. Dans le même temps que les principales formations extraparlémentaires entraient en crise (PO se dissout en 1973 et LC en 1976), naissait une constellation de petits groupes autour du slogan «Prenons la ville». Quelques-uns de ces groupes prirent le nom d'«Indiens métropolitains» ou de «Prolétariat juvénile». Ils occupaient des immeubles, formaient des centres sociaux, fondaient des revues, mettaient en marche des projets de communication alternative, créaient des associations féministes et écologistes. Avec une base militante située tant dans les usines que dans les quartiers, ces groupes commençaient à abandonner les vieilles conceptions du parti séparé et du dirigisme léniniste pour aller à la recherche d'alternatives dans l'organisation d'espaces de coexistence et d'échange social *autonomes* par rapport à la légalité

40 A. Negri, *Crisi dello Stato-piano, comunismo e organizzazione rivoluzionaria*, Milan, Feltrinelli, 1972, p. 181. Ce «néoléninisme insurrectionnel» sera systématisé dans *La Fabbrica della strategia. 33 lezioni su Lenin*, Milan, Libri rossi, 1977.

dominante. Pour mettre en valeur leur indépendance politique, ils utilisaient des sigles où apparaissait le mot « autonome » — par exemple, « Prolétaires autonomes » ou « Assemblée autonome » — de telle sorte qu'on commença à les identifier sous le nom de « zone de l'autonomie ouvrière⁴¹ ».

§ 41 Negri interpréta la nouvelle étape avec un triomphalisme militant qui était à l'extrême opposé du pessimisme de Tronti (et de son « autonomie du politique »). Pour lui, il n'y avait plus de retour en arrière possible : le refus du travail tayloriste avait jeté à bas les murs qui séparaient l'usine du territoire. Tout le processus social était maintenant mobilisé pour la production capitaliste, augmentant de la sorte l'importance du travail productif. Dans cette nouvelle situation, l'ouvrier-masse sortait de l'usine pour se déplacer vers le territoire, *l'usine diffuse*, et devenir *l'ouvrier social*, le nouveau sujet dont notre auteur commença de proclamer la centralité. Techniciens, étudiants, enseignants, ouvriers, émigrés, squatters finissaient tous dans le même sac, sans que Negri porte la moindre attention à leurs différences, à leurs spécificités et à leurs contradictions. Se proposant de renverser (en italien, *rovesciare*) les catégories de Marx, il introduisit dans son analyse la catégorie d'*autovalorisation* (la même que celle qui réapparaîtra, sans autres explications, un quart de siècle plus tard, dans *Empire*)⁴². De quoi s'agit-il ? Alors que la valorisation capitaliste se fonde sur la valeur d'échange, l'autovalorisation — pivot de l'édifice théorique de Negri — serait fondée, elle, sur la valeur d'usage et sur les nouveaux besoins des prolétaires. Généralisant sur tout le territoire — l'usine diffuse — les pratiques d'autovalorisation, l'ouvrier social devait désormais lutter pour le « salaire garanti ». Dès lors, chez Negri, le noyau du conflit (et, partant, de l'analyse) se déplaçait vers l'État. Il pensait que l'État keynésien — qu'il appelait *l'État-plan* — avait inscrit les acquis de la révolution d'Octobre au cœur du

41 Un des groupes les plus connus de cette tendance était le Collettivo di via dei Volsci, de Rome, qui allait bientôt fonder Radio Onda rossa, une station du mouvement qui existe encore.

42 Negri a développé le thème de l'autovalorisation dans *Il dominio e il sabotaggio. Sul metodo marxista della trasformazione sociale*, Milan, Feltrinelli, 1978. Cf. aussi M. Hardt, A. Negri, *op. cit.*, p. 491 et 493.

développement capitaliste, en transformant le « pouvoir ouvrier » en une « variable indépendante ». Pour lui, la lutte principale avait lieu maintenant sur le terrain de l'autovalorisation et, puisqu'il n'y avait plus de reproduction du capital hors de l'État, la « société civile » cessait d'exister, en laissant seuls, face à face, deux grands adversaires : les prolétaires et l'État⁴³.

§ 42 En dépit de son apparente cohérence, ce raisonnement partait d'une interprétation erronée du concept marxiste de *valeur*. Pour Negri, la valeur d'usage exprimait la radicalité ouvrière, sa potentialité subjective, en tant qu'antagoniste de la valeur d'échange. Elle était en quelque sorte le « bon » côté de la relation. Pourtant, si l'on adopte le point de vue de la critique de l'économie politique, une telle approche n'a pas de sens, car, comme l'expliquait Marx dans le premier chapitre du tome I du *Capital*, la valeur d'usage n'est en aucune manière une catégorie morale, mais la base matérielle de la richesse capitaliste, la condition de son accumulation. Si, à un moment quelconque du procès de circulation, les valeurs d'usage ne se transforment pas en valeurs d'échange, elles cessent d'être des valeurs et, en ce sens, elles limitent et conditionnent le processus de valorisation.

§ 43 Une des sources de Negri était Agnès Heller, une des exposantes les plus connues de l'école de Budapest, laquelle avait mis au centre de sa réflexion sur Marx le concept de besoins *radicaux*. Elle prenait bien garde, toutefois, de tomber dans l'apologie des besoins *immédiats*. « Le besoin économique, écrivait-elle, est une expression de l'aliénation capitaliste dans une société où la fin de la production n'est pas la satisfaction des besoins, mais la valorisation du capital, où le système des besoins repose sur la division du travail et la demande du marché⁴⁴. » Negri, lui, n'évita pas l'apologie, et s'écarta ainsi du marxisme critique, en oubliant qu'on ne peut pas combattre un monde aliéné d'une façon aliénée. L'autonomie, en outre, ne peut s'exprimer dans la condition immédiate de la

⁴³ A. Negri, *Proletari e Stato. Per una discussione su autonomia operaia e compromesso storico*, Milan, Feltrinelli, 1976, p. 30. La question de la dissolution de la société civile dans l'État est reprise dans M. Hardt, A. Negri, *op. cit.*, p. 51, 398-399.

⁴⁴ A. Heller, *La teoria dei bisogni in Marx*, Milan, Feltrinelli, 1977, p. 26.

classe. Sous la domination du capital, l'autonomie est un projet, une tendance ou, plus précisément, une tension. Elle ne peut se constituer en réalité pratique que dans les moments de rupture, dans les espaces décolonisés. Quand cette réalité pratique se socialise, viennent alors les grands moments de crise de l'administration, comme en France en 1968 ou en Italie en 1977. Contrairement à ce que pense Negri, le communisme n'est pas « l'élément dynamique constitutif du capitalisme⁴⁵ », mais une autre société sans antagonismes de classe, sans pouvoir d'État et sans fétichisme mercantile.

§44 Et le parti? « Dans ma conscience et ma pratique révolutionnaire, je ne peux ignorer ce problème », écrivait celui qui se voyait lui-même comme le Lénine italien, en précisant qu'il était « urgent de lancer le débat sur la dictature communiste⁴⁶ ». Le parti, en effet, restait une tâche en suspens, bien qu'il existât déjà en embryon, avec l'Autonomie organisée (avec une majuscule, pour bien la distinguer de l'autre autonomie), c'est-à-dire l'ensemble des organisations semi-clandestines et leurs services d'ordre militarisés qui, poussés par la répression étatique, pratiquaient la lutte des classes avec l'intention de « filtrer » et de « recomposer » l'antagonisme des masses dans l'attente de la lutte finale⁴⁷.

§45 Le résultat fut catastrophique. Le rêve de la prise de pouvoir se heurta bien vite contre les brisants de la réalité. À partir de 1977, dernière grande saison créative du « laboratoire Italie », le PC fit front uni avec la démocratie-chrétienne au pouvoir. La répression entra dans une nouvelle phase, écrasant tout ce qui se plaçait au-delà de la gauche parlementaire, et annulant la différence entre terrorisme et protestation sociale. Chacun de son côté, et souvent en concurrence l'une contre l'autre, l'Autonomie organisée — ou, plutôt, certaines de ses organisations — et les néostaliniennes Brigades rouges continuèrent leur absurde assaut contre le « cœur de l'État » (comme si l'État avait un cœur!), entraînant dans

45 A. Negri, *Marx oltre Marx. Quaderno di lavoro sui Grundrisse*, Milan, Feltrinelli, 1979, p. 194.

46 A. Negri, *Il dominio e il sabotaggio. Sul metodo marxista della trasformazione sociale*, op. cit., p. 491 et 493.

47 Sur le bilan tragique de la lutte armée, on lira C. Bermanni, *Il nemico interno. Guerra civile e lotte di classe in Italia (1943-1976)*, Rome, Odradek, 1997.

leur ruine le riche et complexe tissu de l'autonomie avec un « a » minuscule⁴⁸.

§ 46 Encore en 1978, à l'occasion de l'exécution d'Aldo Moro par les Brigades rouges (une des erreurs les plus néfastes et les plus lourdes de conséquences négatives jamais commises par un groupe révolutionnaire), et tout en manifestant son désaccord, Negri pouvait écrire que le côté positif de l'action était d'avoir imposé au mouvement la « question du parti⁴⁹ ». Le 7 avril 1979, l'hallucination prit fin de la façon la plus tragique, quand Negri et des dizaines de militants de l'Autonomie furent emprisonnés sous la (fausse) accusation d'être les idéologues des Brigades rouges. Ils allaient passer entre deux et sept ans en prison, désignés par la mesquinerie du pouvoir comme des victimes dignes d'être sacrifiées sur l'autel de la paix sociale⁵⁰. En 1980, la dernière tentative d'occupation de l'usine Mirafiori marquait la fin symbolique d'un long cycle de conflits sociaux où, cas unique dans l'histoire européenne, les luttes ouvrières et étudiantes, les mouvements pour la réinvention de la vie avaient évolué ensemble dans une formidable tentative de libération collective⁵¹.

48 Sur le bilan tragique de la lutte armée, on lira C. Bermani, *Il nemico interno. Guerra civile e lotte di classe in Italia (1943-1976)*, Rome, Odradek, 1997.

49 *Rosso*, mai 1978. La revue, éditée à Milan, était l'organe du *Gruppo Gramsci*, une organisation dirigée par Negri.

50 Après deux années d'emprisonnement, Negri fut mis en liberté grâce à son élection comme député sur les listes du Parti radical. En 1983, il s'exila en France.

51 Dans les années 1980 et 1990, le projet d'un opéraïsme libertaire est resté vivant dans la réflexion de quelques collectifs comme *Primo Maggio*, *Collegamenti-Wobbly* et *Vis-à-Vis*.

MADE IN ITALY

C'est pas l'Italie ! C'est l'Afrique : les bédouins, par rapport à ces bouseux, sont des fleurs de vertus civiles.

— Luigi-Carlo Farini⁵²

§1 L'opéraïsme, dernière tentative pour retrouver/restaurer la théorie du Proletariat, n'a pas vraiment d'équivalent théorique dans le reste de l'Europe occidentale si ce n'est, d'une certaine manière l'*Internationale situationniste* qui, précisément à la même époque (1962, conférence de Göteborg), s'éloigne de ses assises artistiques antérieures, à travers la recherche identique d'un référent théorique révolutionnaire supplétif à la « vieille classe ouvrière⁵³ ». Dans les deux cas, on est encore dans la problématique du « Sujet révolutionnaire » propre au paradigme ouvrier de la révolution, même si celui-ci, à travers ses « figures » nouvelles, oblige déjà à pas mal de contorsions théoriques et politiques, comme on vient de le voir. — Lesquelles, de l'opéraïsme « historique » de Panzieri et Alquati à la dissolution de Lotta continua en 1976, via les itinéraires de Tronti et de Negri, sont de plus en plus forcées au fur et à mesure que l'on s'approche du milieu des années 1970, c'est-à-dire de l'entrée effective de l'Europe occidentale dans la crise. C'est alors que s'ouvre la période de la théorie postprolétarienne de la révolution et que la minorité qui refuse l'entrisme rencontre l'ultragauche conseilliste et retrouve Bordiga, Socialisme ou barbarie et l'IS⁵⁴.

§2 Malgré cela, l'opéraïsme reste un produit de l'histoire de la lutte des classes italienne, ce qui ne réduit pas, bien au contraire,

⁵² Représentant de Victor-Emmanuel à Naples aux lendemains de l'annexion.

⁵³ « C'est principalement dans sa tentative de redéfinir le concept de *proletariat*, à la lumière de l'analyse du processus de réification/alienation de la vie quotidienne, que l'on relève à quel point le parcours théorique de l'IS fut déterminé par son besoin de trouver un *réfèrent* qui confirmerait les présupposés politiques de sa théorie et qui, lui-même, se justifierait en vertu du besoin de la théorie situationniste. » (G. Marelli, *L'Amère Victoire du situationnisme*, Paris, Sulliver, 1998, p. 179.) Ceci est valable également pour l'opéraïsme et le reste, dans son schéma, pour la théorie postprolétarienne de la révolution.

⁵⁴ Cf. supra, « Il était une fois la classe ouvrière, l'opéraïsme », §29.

sa portée théorique. S'il répond en effet aux transformations du procès de travail dans l'industrie (surtout automobile à l'époque), les OS qui à la FIAT (comme à Renault) remplacent systématiquement les ouvriers professionnels sur les nouvelles chaînes de montage — ceux-là mêmes qui se proclament fiers d'« appartenir à la nation ouvrière⁵⁵ » construite sur les acquis de la Résistance et de l'antifascisme — sont en Italie (du Nord) de jeunes méridionaux et non des « extraterritoriaux », comme on dit aujourd'hui, venus du Maroc ou d'Algérie comme à Flins. Ce *simple* fait d'une émigration intérieure (qui n'a rien à voir avec l'exode rural vers les villes du tournant du XIX^e siècle) change tout, ne serait-ce que parce que l'on ne peut ni les empêcher d'immigrer au Nord ni les renvoyer chez eux : il efface la « question méridionale » comme problème provincial pour la hisser au niveau d'une structure de classes. C'est cela qui rend possible l'opéraïsme comme théorie (qui vaut universellement, donc) dans une dimension nationale singulière.

§ 3 La « question méridionale » qui explique cela, n'est pas une ratée de l'histoire du capitalisme italien, ou un retard de celui-ci, elle est consubstantielle à sa mise en place, comme conséquence de ce que l'on a appelé à l'époque du Risorgimento la « piémontisation » du Mezzogiorno, c'est-à-dire sa subordination formelle aux intérêts de la classe capitaliste septentrionale, elle-même rendue possible par l'absence d'une classe capitaliste locale et de la classe prolétaire corollaire. Ainsi, dès lors qu'elle s'énonce comme telle, la « question méridionale » n'en est plus une. Le dépassement ne date donc pas des années 1960. Si elle a été gérée ainsi par la « Droite historique » au cours des premières années de l'annexion, il n'en est plus de même à partir de 1876, dès l'instant où la *Giovane sinistra* arrive au pouvoir avec Depetris et contractualise au travers de la réforme électorale de 1882 l'alliance de la classe capitaliste piémontaise et de la bourgeoisie agraire du Sud (les *galantuomini*, comme on les appelle). L'alliance consiste à échanger l'appui des propriétaires terriens afin de réaliser les réformes et les investissements nécessaires à l'économie piémontaise (éducation primaire gratuite et obligatoire, infrastructures ferroviaires...), contre l'assurance de

55 *Ibid.*, § 2.

ne pas toucher au régime foncier et l'ouverture (lucrative) du pouvoir aux fils des *galantuomini*. La « question méridionale » a donc été intégrée dans la structure de la classe dominante au niveau politique national. On fait un bond dans l'histoire et on trouve Gramsci, alors dirigeant du Parti communiste italien qui, en 1926, théorise ce même changement de perspective de la question méridionale en affirmant la nécessité d'opposer au bloc conservateur des industriels du Nord et des agrariens du Midi le bloc de classe des ouvriers du Nord et des paysans du Sud... Ainsi, Gramsci fait également, au niveau de la lutte des classes, d'un problème local une question nationale. Le « bloc conservateur », malgré les vicissitudes de la Libération, ne s'effondrera qu'au début des années 1990 avec la Tangentopoli.

§4 En attendant, l'opéraïsme, comme le dit Sergio Bologna, a pour sa part « broyé l'*hégémonie* sur les presses de Mirafiori⁵⁶ » qui, bientôt à leur tour, broieront l'opéraïsme, au profit des théories du « précaire ».

56 *Ibid.*, §9.

LA COMMUNISATION... POINT D'ORGUE

Nourries par les forums de discussion, les différentes contributions proposées pour le numéro 2 de *Meeting* donnent à voir la plus grande confusion... Voilà de quoi fournir des arguments à qui dénigre le projet et accentuer les doutes qui ont pu être exprimés. Tant pis ou tant mieux. Est-ce une raison pour faire le ménage ? Il faudrait pour cela que nous soyons en mesure de balayer d'abord devant notre porte et ne pas nous contenter d'une gloire vite acquise. Pôvre communisation... Tu voulais être une symphonie, on te fait polyphone et tu te retrouves cacophonie. À qui la faute ? Certainement pas aux partisans de « la sauvagerie communisatrice de nos vies » et autres tenants du « on arrête tout et on communise » qui ne font que s'engouffrer dans les limites de ladite communisation.

— C. Charrier, avril 2005

1 La communisation en question

§1 Pourquoi et comment peut-on parler aujourd'hui de la « révolution comme communisation immédiate de la société capitaliste¹ » ? Pourquoi le discours « communisateur » rencontre-t-il aujourd'hui un écho non seulement en France (sa « terre d'origine ») mais encore en Italie (*Alcuni fautori della comunizzazione* — Quelques partisans de la communisation) au Québec... en général au-delà du petit cercle de la critique de l'ultragauche au sein duquel cette

1 Il me paraîtrait préférable d'inverser la formule en « communisation comme révolution de la société » afin d'éviter au moins déjà sur la forme toute ambiguïté immédiatiste et/ou alternativiste sur le fond.

appréhension nouvelle de la révolution a pris corps au milieu des années 1970 ? Pourquoi cette notion en vient-elle à « faire débat », comme on dit, aujourd'hui, trente ans après, jusqu'à constituer aux yeux de certains un nouveau courant théorique dit « communisateur », précisément, ou la théorie d'une période originale de la lutte des classes, un « parti » théorico-politique, une nouvelle idéologie de la révolution avec son mythe fondateur, une nouvelle bannière pour les révolutionnaires actuels ? Un certain Potlach a même ouvert un site entièrement dédié à la gloire de la communisation²... Cette « sortie de la clandestinité » de la théorie de la révolution existe bel et bien et, que ce soit pour s'en réjouir (sûrement trop vite) ou s'en méfier (peut-être trop tôt) on ne peut faire l'économie d'une interrogation sur son sens.

§2 Nous avons écrit dans l'« Invite » à *Meeting* que le but de la revue est d'« explorer les voies de la communisation » : je crois que tout le mal vient de cette formule expéditive est un peu racoleuse et qui suppose surtout que le résultat de la chose est déjà acquis, et de l'affirmation selon laquelle « d'ores et déjà un courant communisateur existe au travers d'expressions théoriques diversifiées et de certaines pratiques dans les luttes actuelles » — bien sûr, c'est du point de vue des pratiques que les choses se compliquent tout de suite (c'est là-dessus que *Trop loin*³ et F. Danel⁴ ont tout de suite pointé leurs critiques). Lequel redoute que l'on se contente de « raisonner *comme si* la notion de “courant communisateur” ne faisait pas problème », de « l'abstraction la plus générale du processus de la communisation et d'une définition très politique du sujet communisateur », pour conclure : « je crains qu'on ne construise un sujet révolutionnaire ad hoc pour les besoins de la problématique fondatrice de la revue⁵ ». À part ça, actuellement, seule *Théorie communiste* est capable de rendre compte théoriquement et de manière

2 Ce site n'est apparemment plus disponible sur Internet. Peut-être que notre aficionado s'est rendu compte qu'il s'était fourvoyé...

3 « Communisation, mais... », K. Nésic, extrait de l'Appel du vide, troploin 2002 », reproduit dans *Meeting*, n° 1, p. 26 et « Communisation : un “Appel” et une “Invite” » in *Trop loin*, n° 4, juin 2004.

4 « Peut-on vraiment parler de “courant communisateur” ? » in *Meeting*, n° 1.

5 *Op. cit.*, p. 6.

cohérente de l'existence pratique d'un courant communiste à travers de sa thèse selon laquelle « dans la période actuelle [...] être en contradiction avec le capital c'est être en contradiction avec sa condition de classe⁶ » ; ce qui suppose bien sûr toutes les médiations inhérentes au corpus técécien — à commencer par la théorie de l'achèvement de la « restructuration du capital » en ce qui concerne la période actuelle : « Il nous semble impossible de parler de communisation sans parler de restructuration et de nouveau cycle de luttes⁷. »

§ 3 L'exploration tout de *go* des voies de la communisation, dans laquelle chacun s'est lancé comme dans une vente promotionnelle ou une opération de propagande — qu'il s'agisse de faire de la communisation le socle d'une théorie nouvelle de la révolution ou le débouché de corpus existants — fait l'économie des supposés de son objet et de ses origines, sur la base d'une apparente évidence de la chose portée par sa diffusion inhabituellement rapide et l'adhésion qu'elle rencontre. Le résultat de ce pseudo consensus autour de ce qui n'est pas loin de devenir une « marque » théorique, ou mieux *idéologique*⁸, est la cacophonie actuelle que les matériaux proposés pour le n° 2 de la revue donnent à entendre. Je ne crois pas que tout ce bruit fasse avancer la cause de la théorie de la révolution... Il ne s'agit pas de regretter ou de dénoncer l'hétérogénéité, le manque d'unité, du discours actuel sur la communisation, encore moins de pointer du doigt les « mauvais » communistes, ceux qui défendent une si belle chose avec de si mauvais arguments... mais d'alerter sur un « écart de conduite » théorique possible général : « La tâche de l'heure, comme l'écrit *Trop loin*, n'est pas d'organiser une expression commune, ni des argumentations qui se croisent sans se rencontrer, mais d'approfondir nos présupposés particuliers en admettant et en intégrant leur inachèvement, et de les confronter aux faits qu'ils analysent⁹. » Ou, comme l'écrit F. Danel, « d'approfondir

6 B. Lyon, « Sur le courant communiste » in *Meeting*, n° 1, p. 17.

7 *Théorie communiste*, n° 16, mai 2000, p. 11.

8 Je reviendrai sur ce terme que je n'emploie pas ici dans son sens péjoratif de mensonge et de « fausse conscience ».

9 « Communisation : un "Appel" et une "Invite" » in *op. cit.*, p. 17.

nos doutes, nos divergences, pour produire ensemble son anticipation-approximation théorique juste [de la révolution]¹⁰ ».

§4 Ce qui a été écrit jusqu'à présent n'est pas sans intérêt. La notion de communisation, qu'elle soit utilisée de manière négative pour critiquer *Meeting* en rejetant le projet de revue lui-même (*Trop loin*) ou pour émettre des doutes sur sa pertinence (F. Danel) du point de vue de ses attendus, ou de manière positive chez les autres rédacteurs, lorsqu'elle fonctionne comme un *opérateur théorique* (hypothétique) permettant de critiquer, de préciser ou de recadrer un matériel existant, ou simplement de se poser des questions, agit effectivement comme un concept exploratoire légitime, ou comme un « marqueur » théorique (non comme une « marque »). Ceci simplement parce que sa prise en compte oblige à regarder la réalité immédiate en face, dans sa trivialité et à l'*accepter* comme telle (plus encore si l'on parle de la communisation *comme révolution* de la société): le texte de R. Simon sur l'Argentine, par exemple, proposé pour le n° 2 de la revue, à propos de l'« autonomie réelle » des *piqueteros* est particulièrement convaincant. Mais dans ce cas la communisation ne peut être que l'« élément » ou l'« horizon » d'un discours sur autre chose qu'elle-même et non un sujet en soi, finalement un « sujet de dissertation » ou un exercice d'école obligé pour que s'ouvrent les colonnes de *Meeting*.

§5 Il me paraît difficile *immédiatement* de dire autre chose de *positif* sur la communisation que ce que l'on en sait depuis le milieu des années 1970: la critique de la révolution comme *affirmation du prolétariat*, c'est-à-dire de la *période de transition* ouvrant la voie à la communisation de la société au travers de l'effacement progressif de l'État et de la loi de la valeur, sinon pour opérer une dénonciation des théories actuelles de l'autonomie prolétarienne ou de l'alternative révolutionnaire. Ceci a son utilité, mais pour le reste (l'abandon de la théorie des classes et la remise en question de la classe prolétaire dans sa « dissémination » au profit des « multitudes », les plans pour le Grand Soir de la Grève générale... à la communisation généralisée) on ne peut se contenter de le considérer comme un mal nécessaire dans le grand tout symbiotique de

10 *Théorie communiste*, n° 17, septembre 2001, p. 127.

la communisation, impliqué par l'idée même de celle-ci, même si l'on reconnaît que cela pose quelques questions à la théorie de la révolution, « explorer les voies de la communisation », ce doit être, *simultanément*, explorer les voies de l'exploration ou, comme cela a été dit plus haut, explorer de manière critique les présupposés et les origines de la théorie de la révolution comme communisation de la société.

§ 6 Ce « programme bis » ne remet pas en question le programme initial de *Meeting — Revue internationale pour la communisation*; il ne fait que l'ajuster afin que la revue ne devienne pas un forum de propagande de la communisation dans ses alléluias œcuméniques. Plus important, au-delà de ce qu'il peut advenir de la revue elle-même, afin que la théorie de la communisation comme révolution de la société, c'est-à-dire comme processus de destruction des classes du capital que sont la classe prolétaire et la classe capitaliste, soit effectivement en mesure de répondre aux enjeux de la période qui s'est ouverte à la fin des années quatre-vingt. Comme l'écrivait Engels après 1848: « Si donc nous avons été battus, nous n'avons rien d'autre à faire qu'à recommencer depuis le début¹¹... » Or, le début de la communisation se trouve dans la *Théorie du prolétariat* telle qu'elle s'établit entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1970.

« Aucune question concernant les luttes actuelles ne peut être abordée sans référence au travail effectué dans cette période où le basculement dans une autre époque était le quotidien¹². »

2 La Théorie du prolétariat en question

§ 7 « La théorie de la révolution comme communisation immédiate de la société (sans période de transition) est le principal acquis du cycle théorique désormais clos de la théorie postprolétarienne de la révolution. » Cette thèse de *La Matérielle*¹³ a pu être reprise, mais elle l'a été sans considération du caractère *historique*

11 *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, cité dans J. Camatte, *Forme et histoire*, Milan, Colibri, 2002, p. 44.

12 *Rupture dans la théorie de la révolution*, *op. cit.*, 4^e de couverture.

13 Cf. n° 1, § 8. Je reviendrai sur le terme de « théorie postprolétarienne » et sur ses limites. Je parle désormais de Théorie du prolétariat.

de cet acquis, c'est-à-dire dans l'absolu, et sans considération pour son contexte; ce qui autorise à l'accommoder à toutes les sauces de manière totalement acritique. — Pour enlever toute ambiguïté, disons tout de suite que critiquer la Théorie du prolétariat ne revient pas à enfourcher les allégations sur la disparition de la classe prolétaire et abandonner la théorie de la lutte des classes, bien au contraire.

Explorer les voies de l'exploration, cela revient donc à explorer les voies théoriques de la communisation dans la Théorie du prolétariat, c'est-à-dire :

- 1 La définition des classes comme définition du prolétariat : « Si l'on ne définit pas les classes et *principalement le prolétariat*, on masque la nécessité à partir du capitalisme même, du communisme¹⁴ »;
- 2 la périodisation du mode de production capitaliste en « domination formelle » : « première phase historique où le procès de valorisation ne domine pas encore réellement et totalement le procès de travail et où le mode de production capitaliste n'est pas encore implanté à l'échelle universelle sous quelque forme que ce soit », et « domination réelle » du capital, « deuxième phase historique où cette domination est effectivement réelle sous diverses formes¹⁵ »;
- 3 cette seconde voie implique les modalités de la critique du paradigme ouvrier de la révolution comme « la perspective envisagée par Marx [...] celle d'une révolution dans la domination formelle du capital¹⁶ ».

§8 La critique de la première voie porte sur la réduction de l'approche des classes capitalistes au seul prolétariat; celle de la seconde sur le fait de placer sur un même plan *historique* — comme deux périodes également définitoires du mode de production capitaliste — la subordination formelle du travail sous le capital et la

14 « Les Classes, A) Définition des classes » in *Intervention communiste*, n° 2, décembre 1973, repris dans *Rupture dans la théorie de la révolution*, op. cit., p. 451, je souligne.

15 « Le Prolétariat comme destructeur du travail » in *Négation*, n° 1, septembre 1972, repris dans *Rupture dans la théorie de la révolution*, op. cit., p. 289.

16 *Invariance*, n° 2, série II, 1972, p. 13.

subordination réelle, ce qui implique immédiatement le concept même de capital.

§ 9 Aujourd'hui, cette exploration des voies théoriques de la communisation dans la Théorie du prolétariat aboutit logiquement à s'interroger sur la nature de la « période actuelle » et donc sur les transformations subies par le régime d'accumulation capitaliste et la lutte des classes, ce qui n'est pas indifférent à la communisation dans le cas où, comme l'écrit *Trop loin* (pour le dénoncer), celle-ci renvoie non pas simplement à « un processus concret de transformation communiste de relations sociales » mais « définit une époque entièrement nouvelle, celle de la révolution enfin possible-nécessaire¹⁷ », par rapport à la période précédente marquée par sa défaite et son devenir contre-révolutionnaire ou son impossibilité.

§ 10 Toutes ces interrogations sous-tendent les questions posées au début de ces lignes et, au-delà, le sens que l'on peut donner à ce qui n'est encore qu'une formule : la communisation comme révolution de la société capitaliste.

À suivre...

17 *Ibid.*, p. 18-19.

FIAT MIRAFIORI EN 1969.

SURGISSEMENT ET DÉCLIN DE L'OUVRIER-MASSE¹

§1 Les perdants sont souvent privés de mémoire. Voués au silence et à l'oubli ils sont subordonnés à l'histoire et aux raisons de l'ennemi vainqueur. L'histoire du mouvement ouvrier est ainsi généralement réduite à l'étude de simples données sociologiques. Le conflit de classe n'y est guère analysé qu'en tant que régulateur du mode de production capitaliste. L'historiographie ouvrière, si dépourvue soit-elle, a donc la responsabilité majeure de protéger la citadelle de la mémoire des luttes ouvrières contre les relectures académiques voire anecdotiques, lissant les aspérités prolétaires irréductibles — et partant incompréhensibles — à l'ennemi bourgeois.

§2 L'usine FIAT Mirafiori de Turin, fleuron de l'automne chaud italien de 1969, compte parmi les citadelles de la mémoire à protéger du mépris avec lequel la bourgeoisie s'efforce aujourd'hui de cacher son visage de l'époque, déformé par la grande peur des années rouges. Giovanni Agnelli a eu beau jeu, pour le centenaire de la naissance de la firme en 1999, de réduire les années de radicalité ouvrière à une « grande sarabande ». L'histoire est écrite par les vainqueurs. En renouant avec sa propre histoire, le militant ouvrier révolutionnaire ne fait pas seulement entendre le « rire triomphant de perdants », en souvenir de la révolte, de la fantaisie, de la liberté, de l'intelligence ouvrières qui prospérèrent une trop courte saison ; il s'inscrit dans le fil du temps d'une lutte de classe qui ne connaîtra jamais la paix des braves. La mémoire ouvrière fait partie

1 *Mouvement communiste*, n° 9, printemps-été 2002.

À propos du livre de D. Giachetti, M. Scavino, *La FIAT aux mains des ouvriers. L'Automne chaud de 1969 à Turin* (1999), Paris, Les nuits rouges, 2005.

de l'arsenal des armes pour l'action, afin que demain comme hier l'arrogance des petits chefs d'atelier ne fasse plus l'air du temps. « L'unique musique que le patron est capable d'entendre c'est le silence des machines à l'arrêt. »

§3 *La FIAT in mano agli operai. L'autunno caldo del 1969* de Diego Giachetti et Marco Scavino s'inscrit dans l'« interdépendance très étroite entre l'histoire de la grande entreprise turinoise et l'histoire nationale » italienne. De fait, le développement de FIAT a longtemps dessiné le paysage industriel de l'Italie et déterminé les mouvements de populations intérieurs. Laboratoire social, elle a également subi les coups ouvriers les plus rudes et fut à l'avant-garde des contre-offensives patronales jusqu'à promouvoir à Rome des gouvernements estampillés FIAT. Restituer la figure ouvrière de 1969 renvoie aussi à l'état d'esprit ambigu de la classe dominante italienne dans cette période qualifiée de « casse-tête historiographique » pour sa complexité, ses formes de lutte, de négociation, de répression nouvelles, les contradictions au sein même des classes en lutte et l'autonomisation de segments respectifs vis-à-vis de l'appareil d'État. L'ouvrage a parfaitement inséré la radicalité ouvrière au cœur de ce tumulte social et politique. La modernisation économique de l'Italie, qui voit son revenu national doubler de 1952 à 1963, arrache plusieurs millions de travailleurs au secteur agricole méridional qui seront disponibles pour les industries du Nord de la péninsule ou voués au départ à l'étranger. Turin comptait 700 000 habitants en 1951; ils seront 1 600 000 (première et seconde ceintures comprises) en 1962. Les quartiers traditionnellement ouvriers débordent d'une masse prolétarienne sans précédent — Mirafiori Sud passe de 19 000 habitants en 1951 à 120 000 en 1960, Lingotto de 24 000 à 43 000 et Santa Rita de 23 000 à 89 000 — venue du Sud de la botte — les îles, la Campanie, le Basilicate, les Pouilles. FIAT embauche: 22 000 ouvriers pour la seule année 1968, sans même plus appliquer les critères de sélection ni la période d'adaptation graduelle car il y a urgence productive. Cette jeunesse ouvrière déracinée nourrit les contingents d'OS et donne corps à l'ouvrier-masse, peu qualifié, contraint à des tâches parcellaires répétitives, réfractaire à la discipline d'usine et pourtant indispensable au procès de production fordiste. Elle ne se reconnaît pas dans la

vieille classe ouvrière de métier de Turin, défendant la spécificité professionnelle, cultivant l'éthique du travail comme base de l'identité ouvrière, faisant volontiers des heures supplémentaires, habituée à la négociation contractuelle par catégories, confiée aux bons soins des syndicats. Or, dans les années 1960, le taux de syndicalisation est à son minimum historique. Les syndicats ignorent cette masse de jeunes travailleurs qui « connaissent peu les syndicats, leur langage, leurs appareils, les mécanismes du conflit, les règles de la médiation contractuelle sédimentée par des années et des années d'expérience qu'ils n'avaient pas partagées ». Tandis que le vieil ouvrier de métier est fier de porter l'uniforme FIAT, le jeune OS immigré s'en fout mais revêt par contre minutieusement casque, lunettes et gants de protection contre la dangerosité des tâches. Lorsque la rage des OS explosera contre le système despotique de commandement, contre la hiérarchie des chefs, contre les rythmes de travail, pour l'augmentation égale des salaires et la suppression de la catégorie de salaire la plus basse, elle imposera ses propres rituels autour de la grève sauvage tournante destinée à frapper le patron le plus durement au moindre coût. Cela reviendra à faire voler en éclats le cadre contractuel des syndicats : blocage de la production, prolongation intempestive des heures de grève syndicale, arrêt sans avertissement des machines, grèves tournantes par département qui créent des goulets d'étranglement, hurlement de slogans et de mots d'ordre menaçants envers l'ennemi de classe, cortèges internes pour nettoyer les ateliers réticents à entrer en lutte, humiliation des petits chefs contraints d'ouvrir le cortège en brandissant le drapeau rouge, jets de têtes de lapin ensanglantées en direction des jaunes et des employés comme signe de leur couardise, apparition de cercueils destinés aux membres de la direction. Considérés et traités comme des bêtes par l'encadrement et le Parti communiste italien, les jeunes prolétaires immigrés se font un plaisir de réagir comme des bêtes, en vérité la seule humanité qu'autorise cet univers. La violence paysanne rejaillit instinctivement contre la sauvagerie de l'usine. Les luttes sont dures d'abord pour vaincre la peur engendrée par la dictature de fabrique, ensuite afin que la peur change de camp. Les affrontements du Corso Traiano le 3 juillet 1969 diffusent une première fois le combat dans la ville.

Les retenues sur salaire pour fait de grève sont effectivement importantes. Or, l'afflux de nouveaux habitants sur Turin a créé une pression sur les loyers qui représentent, avec les charges afférentes, 50 % à 60 % du salaire ouvrier. Les expulsions sont nombreuses pour factures impayées et, plus encore, par spéculation. Dans le climat d'effervescence sociale, le refus de la subordination s'étend automatiquement aux propriétaires et devient refus de payer afin de ne plus être étranglé, de disposer des moyens de continuer la lutte sans s'épuiser. Comme le soulignera un numéro du journal *Lotta continua*: « On ne se fatigue jamais de ne pas payer. » Le prolétariat combattant de ces années vérifie ainsi que le mot d'ordre: « Seule la lutte paye » est une réalité. Chez FIAT, le salaire horaire des ouvriers, demeuré stable plusieurs années, passe entre 1969 et 1970 de 785,62 liras à 953,36 liras, atteignant 1034,62 en 1971 et 1241,86 en 1972, soit une augmentation de près de 70 % en 3 ans. Giachetti et Scavino interrogent aussi l'organisation des luttes et notamment la figure du délégué qui émerge durant l'automne chaud et nourrit un vif et riche débat parmi les ouvriers combattifs: « Les délégués étaient-ils un instrument de l'autonomie ouvrière, partiellement incontrôlables par les syndicats ou étaient-ils simplement les nouvelles structures syndicales dans l'usine? Étaient-ils nés spontanément des luttes ou avaient-ils été "inventés" quasiment autour d'une table par les organisations? Ou bien encore étaient-ils la nouvelle expression de base que les syndicats avaient fait leur et d'une certaine manière dénaturée? » De fait, contraints de « chevaucher le tigre », les syndicats procédèrent dans l'urgence à l'aggiornamento de leurs structures et des méthodes de luttes afin d'épouser au plus près la vitalité du mouvement ouvrier et de sa « guérilla revendicative ». Non sans mal considérant le rejet de la délégation sous le mot d'ordre: « Nous sommes tous des délégués. » Néanmoins, l'opération se « révèle en mesure d'intégrer d'une certaine façon dans l'enveloppe syndicale la conflictualité endémique d'usine et d'en contrôler les poussées qui, autrement, auraient pu prendre des caractères plus explicites de rupture ». L'adaptation des syndicats au cycle de luttes aura été remarquable, le premier choc passé, arborant la « lutte dure », qui s'était initialement dressée contre leur culture de négociation, comme enseigne de la « nouvelle culture

syndicale ». Les auteurs rendent enfin compte de l'effervescence des groupes politiques ouvriers, entre autres *Lotta continua* et *Potere operaio* dont les militants étudiants du groupe de Pise s'étaient implantés à Turin quelques mois plus tôt, et des âpres discussions sur la définition de la période qui s'ouvrait. S'agissait-il d'une agitation ouvrière généralisée exigeant des points d'appui organisationnels stables dans l'usine ou d'une crise révolutionnaire qui induisait un travail politique de formation des cadres et l'intransigeance absolue, dans les batailles revendicatives, jusqu'à la rupture des noyaux prolétariens d'avant-garde ? C'est donc l'histoire des idées produites par la lutte, les catégories de la gauche ouvrière issues spontanément de l'action qui sont revisitées sans jamais céder à un regard idéologique. Le délégué, par exemple, n'était pas plus une création syndicale artificielle qu'une demande spontanée des masses ; mais apparaît d'abord en réponse au besoin réel de coordonner les luttes. Réponse partielle, temporaire, précaire qui ne préjuge en rien de son évolution ultérieure, résultante du rapport des forces à l'usine et de la bataille politique. De même la catégorie de l'ouvrier-masse acquiert une fortune politique au moment de son déclin dans la réalité productive de l'usine. Puissante fresque de l'élan ouvrier à la FIAT à la fin des années 1960, la monographie de Giachetti et Scavino a brillamment fait œuvre de mémoire en s'appuyant sur une documentation riche et rigoureuse.

« Le cortège interne contribuait à donner conscience aux travailleurs de leur force. Avec le cortège, ils s'emparaient de l'usine, la parcourant en tous sens et la libérant du travail, de la fatigue, de la peur des chefs et des gardiens. Le cortège déstructurait l'autorité constituée en même temps qu'il démontrait, par sa présence, que celle-ci était désormais incapable de contrôler et de réagir à ce type de luttes. Comme l'a noté tout de suite, l'automne chaud à peine conclu, Gino Giugni, un des "pères" du statut des travailleurs, ces luttes, qui avaient ingénieusement trouvé le moyen de paralyser la production avec un coût minime pour les travailleurs, avaient fait sauter l'"affection instinctive de l'ouvrier pour le travail et pour la machine" et son "consentement à l'autorité" ; l'automne chaud, concluait-il imposait aux chefs d'entreprise la prise en charge de responsabilités "innovantes", parmi lesquelles celle de rechercher

de nouvelles formes de contrôle de la classe ouvrière qui, “purgée la crise de l'autoritarisme traditionnel, reconstituent le système de commandement qui est indispensable à la production”². »

§4 « Alors, moi, j'ai commencé à faire de l'agitation devant la porte. Camarades, aujourd'hui, faut qu'on arrête. Parce qu'on en a plein le cul de boulonner. Vous avez vu comme le travail est vache. Vous avez vu comme il est chiant. Vous avez vu comme il est éreintant. On vous fait croire que FIAT était la terre promise, la Californie, qu'on était sauvés.

J'ai fait tous les métiers, j'ai été maçon, plongeur, débardeur. J'ai tout fait, mais le plus dégueulasse, c'est FIAT. Quand je suis venu chez FIAT, j'ai cru que j'étais tiré d'affaire. Le mythe de FIAT, du travail FIAT. Mais c'est qu'une saloperie comme tous les autres métiers, et même pire. Ici, les cadences augmentent tous les jours. Beaucoup de boulot et peu de fric. On meurt à petit feu sans s'en apercevoir. Ça signifie que c'est le travail qui est dégueulasse, tous les métiers sont dégueulasses. Il n'y a pas de travail qui soit correct, ce qui est dégueulasse, c'est vraiment le travail. Ici et aujourd'hui, si l'on veut améliorer notre situation, on ne doit pas l'améliorer en travaillant plus, mais en luttant, en ne travaillant plus, il y a que comme ça qu'on peut l'améliorer. On se repose un peu aujourd'hui, on prend un jour de vacances. Je parlais en dialecte parce que c'étaient tous des Napolitains, des Méridionaux. Comme ça ils comprenaient tous, la langue officielle pour nous c'était le napolitain³. »

§5 « Seul possède la puissance de créer du nouveau celui qui a le courage d'être absolument négatif⁴. »

« Quoi qu'il en soit, c'est parmi ces “barbares” de notre société civilisée que l'histoire prépare l'élément pratique de l'émancipation de l'homme⁵. »

2 D. Giachetti, M. Scavino, *La FIAT in mano agli operai. L'autunno caldo del 1969*, Pise, BFS, 1999, p. 93.

3 N. Balestrini, *Nous voulons tout* (1971), Genève/Paris, Entremonde, p. 66–67.

4 L. Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, Paris, PUF, 1973, p. 97.

5 Marx cité par Rubel dans K. Marx, *Œuvres*, t. III : *Philosophie, op. cit.*, p. 245.

N° 13 JUIN 2005

LES TROIS ÂGES DE L'OPÉRAÏSME¹

- 1 De la crise hongroise aux *Quaderni rossi*. R. Panzieri. 1956-1964
- 2 De la Piazza Statuto à *Classe operaia*. M. Tronti. 1962-1967
- 3 De Potere operaio à l'Autonomie. A. Negri. 1968-1978
- 4 Conclusion

1 De la crise hongroise aux *Quaderni rossi* R. Panzieri, 1956-1964²

§1 On peut faire remonter la naissance du courant défini comme operaïste à la fin des années 1950. Au cours de ces années, dans l'aire occidentale, le pouvoir de la bourgeoisie apparaissait comme étant exceptionnellement solide et capable de produire un consensus à travers une augmentation graduelle des salaires et par une amélioration conséquente des conditions de vie de la classe prolétaire. Le mouvement ouvrier officiel (les partis et les syndicats de gauche) connaissait alors un processus d'alignement sur les règles de la société occidentale, non seulement dans les faits mais aussi du point de vue de son identité et de sa problématique, qui touchait également les partis staliniens eux-mêmes dont le prétendu antagonisme à l'Occident se jouait tout entier sur l'éternelle attente des « conditions favorables » pour une rupture révolutionnaire, avalisant de fait une pratique social-démocrate, conduite en plus d'une façon autoritaire et religieuse. Dans ce contexte, les événements de Hongrie bouleverseront une bonne partie de l'intelligentsia de gauche, italienne et internationale.

1 Centro di ricerca per l'azione comunista, « L'operaismo tra mito e lustrini », 2002, traduction de C. Charrier.

2 Le titre général et les intertitres sont du traducteur.

§2 Panzieri, un des auteurs les plus représentatifs de ce courant militant du PSI, entrevoyait une crise du mouvement ouvrier traditionnel. Pour endiguer ce processus, il était opportun d'initier une recherche indépendante, qui se débarrasse des éléments d'interprétation traditionnels, de manière à permettre de redécouvrir une tradition de classe authentique dans le devenir historique du conflit entre le capital et le travail, en passant par-dessus l'encadrement organisationnel du vieux mouvement ouvrier écrasé sous le contrôle stalinien. En 1959 il noua des contacts avec des éléments de la gauche du PCI qui opéraient dans la FIOM³ de Turin, tels que Foa, Tronti, Asor Rosa et della Mea. Il initiait de cette manière une recherche sur le mouvement ouvrier, du « contrôle ouvrier » à la recherche de son objet, de l'« enquête ouvrière » pour une définition de la « composition de classe » à la définition de la « démocratie directe ». Panzieri était conscient du clivage qui s'était ouvert en 1956 avec le XX^e Congrès du PCUS (déstalinisation de l'URSS et voie pacifique au socialisme) et avec les événements de Hongrie, mais il ne les prenait en compte que du point de vue du mouvement ouvrier officiel. Il ne retenait pas de l'expérience hongroise l'exigence d'auto-organisation prolétarienne qui en dérivait, mais se limitait à constater combien la dégénérescence de l'URSS était définitive.

§3 Ce retard n'existait pas dans les courants de l'« opéraïsme » hors d'Italie. Socialisme ou barbarie en France, Correspondance aux USA, Solidarity en Grande-Bretagne⁴, retenaient des journées hongroises l'écart qui existait entre le mouvement ouvrier et sa contre-figure officielle. Ils voyaient dans l'affrontement entre les

3 Fédération des employés et des ouvriers métallurgistes, membre de la CGIL [NDT].

4 Ces groupes nés pour la plupart dans la diaspora trotskiste réfutaient la définition de l'URSS comme État ouvrier dégénéré, donnée par Trotski lui-même. Ils développeront leur propre analyse de l'URSS et rompront sinon sur tout, au moins avec le schéma léniniste du parti, par rapport à la disjonction entre luttes économiques et luttes politiques, et donneront vie à ce que nous pouvons définir comme une gauche autonome antibureaucratique. En Italie, il y aura un petit groupe qui reprendra cette interprétation et qui se posera en interlocuteur international de cette expérience : Unità proletaria de Cremona, dans lequel militait Danilo Montaldi. Par commodité nous appelons ces groupes opéraïstes « hors Italie », mais cela est ambigu dans la mesure où d'un point de vue politique ils étaient très éloignés du courant italien.

bureaucrates et l'antibureaucratie (démocratie directe) l'amorce d'une perspective nouvelle pour le mouvement ouvrier. Ils focalisaient leur analyse sur le bras de fer qui existait entre la bureaucratie capitaliste et le mouvement de lutte antibureaucratique. Par rapport à l'URSS, cette critique, bien que cela ne pût être suspecté à l'époque, était toutefois insuffisante dans la mesure où en définissant l'URSS comme un régime capitaliste d'État, elle se limitait à une critique gestionnaire et formelle, n'abordait pas la question de la nature des rapports de production capitaliste et celle corollaire des classes sociales⁵. Le mode de production capitaliste, toujours plus intégré au niveau national et international, était analysé dans les catégories de la bureaucratisation et apparaissait comme une immense machine dont la conduite échappait à la bourgeoisie et qui se réduit à un complexe organique social capable d'éliminer les crises classiques de surproduction, avec le chômage de masse pour conséquence, la baisse des salaires, les luttes explicitement révolutionnaires. Le bloc capitaliste d'État était interprété comme la variante la plus importante de bureaucratisation, faisant du phénomène un processus unitaire. Ils retrouvaient les échos antibureaucratiques de Trotsky en inversant l'ordre des facteurs : pour Trotsky, en tant qu'État dégénéré, l'URSS était la plus proche du « socialisme », tandis que pour les opéraïstes « hors d'Italie », l'URSS était le modèle spécifique qui aurait représenté l'État pour le capitalisme au niveau universel, et les luttes qui se développaient dans ces pays étaient les anticipations des luttes futures. En fait le capitalisme d'État était le maillon faible de la chaîne, qui ne pouvait se développer différemment du fait de sa concurrence-équation avec le « monde libre ». La bataille cyclopéenne du capital à travers les monopoles mettait en lumière un système qui basait sa force sur la production du secteur primaire et qui garantissait sa pérennité par un système colonial imposé. Les luttes dans les pays de l'Est, pour être importantes du point de vue de la perception de l'expérience

⁵ Pour plus de détails sur les interprétations de l'URSS cf. B. Bongiovanni, *L'antitalismo di sinistra e la natura sociale dell'URSS*, Milano, Feltrinelli, 1974. Plus récemment sur le même sujet : *Da Stalin a Gorbacev, classi sociali e Stato nella Russia sovietica*, de G. Tacchi, éd. Graphos, qui complète le texte de Bongiovanni et place le débat sur la Russie dans sa portée historique.

prolétarienne, restaient empêtrées dans un schéma légué par la composition sociale retardataire du capitalisme. La forme conseil-liste elle-même, que l'on pouvait observer de fait en Hongrie, sans en faire une considération absolue, était un type d'organisation lié à la grande industrie mécanique prépondérante dans les pays de l'Est, et représentait un stade d'évolution de l'organisation du travail dépassé en Occident.

§4 Sur le contenu des pays socialistes, Panzieri et le courant opéraïste n'ont rien écrit qui remette en question le caractère socialiste de ces pays. Dans le texte de 1957 « Notes pour un examen de la situation du mouvement ouvrier », on voit comment l'auteur accepte en bloc l'idéologie stalinienne du socialisme dans un seul pays. Pour Panzieri, s'il y a un problème quelconque, c'est celui d'humaniser ce régime en donnant plus de démocratie et de participation ouvrière. Sa thèse est que la nécessité de défendre l'État socialiste a amené à anticiper les transformations des rapports de production dans un sens socialiste en collectivisant et industrialisant trop rapidement l'URSS ; et ce n'est pas un hasard s'il regardait avec intérêt les expériences yougoslaves, chinoises et polonaises, d'où arrivaient des conseils d'« autonomie » et de « libération »... La réalité s'est montrée pour le moins brutale et désacralisante.

§6 La revue qui concrétise les efforts de Panzieri sera *Quaderni rossi*⁶. Au cours de cette expérience le contenu des luttes s'éclaircit : pour QR, les luttes salariales deviennent des luttes pour le pouvoir. À la revue collaborent des militants sortis des partis de gauche ou qui y sont encore inscrits. S. Garavini, Foa et Alasia (qui s'éloignera rapidement) collaborent au premier numéro qui suscite beaucoup de perplexité dans le mouvement ouvrier officiel.

§5 Le point de départ de la réflexion de Panzieri est la centralité du rapport de production et la critique de la prétendue neutralité du développement technico-scientifique, en contestant l'idée d'une rationalité du procès productif distincte des nécessités de l'accumulation capitaliste. « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo » est paru dans le numéro 1 des *Quaderni rossi*. Cet usage capitaliste des machines n'est pas une déviation par

6 Le premier numéro de la revue est sorti en 1961 [NDT].

rapport à un développement pour ainsi dire « normal » de la croissance capitaliste, mais détermine le développement technologique et, avec lui, l'assujettissement de l'ouvrier à la machine elle-même, laquelle est la personnification du despotisme d'usine sur l'ouvrier devenu désormais appendice de celle-ci. L'habileté de l'ouvrier dans le maniement d'un outil parcellaire ne compte plus dans la mesure où la technologie incorporée dans le système capitaliste devient « habileté » particulière de masse de l'ouvrier au service d'une machine particulière qui l'enchaîne.

§7 Le progrès du capital se présente comme existence du capital et le processus d'industrialisation s'empare de couches toujours plus avancées du progrès technologique, d'où la nécessité d'un plan pour lier les ouvriers au système de machine qu'est l'usine. Alors, la tendance de la lutte des ouvriers est d'aller vers des formes gestionnaires, ou bien vers la gestion du pouvoir politique et économique dans l'entreprise et, à partir d'elle, dans l'ensemble de la société. La lutte investit l'ensemble de la société, « pratiquement et immédiatement cette ligne peut s'exprimer dans la revendication du contrôle ouvrier ». Ces thèses « gestionnistes » trouvent quelques échos dans le milieu du mouvement ouvrier du début des années 1960, retenues comme un retour à Marx et au communisme révolutionnaire, alors qu'elles sont bien en deçà de la critique communiste de la valeur, en ne reprenant pas la radicalité de l'analyse marxienne.

§8 Souvenons-nous que, loin des *sunlights* de l'histoire, déjà en 1957, Bordiga s'était appuyé sur les *Grundrisse* pour montrer comment le travail collectif de l'ouvrier est absorbé par ce Moloch qu'est le capital fixe, et qui s'accroît au dépend du travail vivant pour parvenir à la perspective non de la domination du travail vivant sur le travail mort (thèse gestionniste) des *Quaderni rossi*, sur la matière première, mais au fait que le développement des machines et l'automation annonce la société qui voit le déclin de la mesure du temps de travail par la valeur.

§9 Dans « Plusvalore e pianificazione, appunti di lettura del Capitale », Panzieri écrivait en 1966 : « Il y a en effet dans la pensée marxiste après Marx, un moment de reconnaissance du virage qui s'est vérifié dans le système avec l'apparition du capitalisme

monopoliste et de l'impérialisme autour des années 1970 (et qui aujourd'hui nous apparaît comme une période de transition par rapport au tournant qui, initié dans les années 1930, est en passe de s'achever). Mais l'analyse et la représentation de la nouvelle phase naissante avec ce tournant ont été mises immédiatement en relation avec des lois qu'elle-même tendait à dépasser; et elle a en conséquence été interprétée comme stade ultime.» Et en note il ajoutait que «la mythologie du stade ultime du capitalisme est présente, avec des fonctions idéologiques différentes, chez Lénine comme chez Kautsky: chez Lénine pour légitimer la rupture du système aux points les moins avancés de son développement, chez Kautsky, pour sanctionner le renvoi réformiste de l'action révolutionnaire à la plénitude des temps. C'est parce que la révolution de 1917 n'a pas réussi à faire la soudure avec la révolution dans les pays avancés qu'elle s'est repliée sur des contenus immédiatement réalisables par rapport au niveau de développement de la Russie; et le manque d'éclaircissements sur la présence possible du rapport social capitaliste dans la planification (insuffisance qui persiste dans tout le développement de la pensée léniniste) facilite par la suite la répétition dans les rapports de production, soit dans l'usine, soit dans la production sociale d'ensemble, de formes capitalistes, derrière l'écran idéologique de l'identification du socialisme avec la planification et de la possibilité du socialisme dans un seul pays.»

§10 Panzieri attaquait la façon dont s'était consolidée, de la II^e Internationale à la III^e, la conception optimiste du processus historique qui poussait à l'attente de l'achèvement automatique du stade suprême du capitalisme; il entendait récupérer tout l'aspect politique actif, révolutionnaire, du discours marxiste, contre le positivisme vulgaire qui considérait la crise mortelle du système comme un fait inéluctable, en connexion avec le simple développement quantitatif des forces productives. Du point de vue de l'histoire, la polémique de Panzieri se retournait contre l'usage instrumental qui était fait dans le mouvement ouvrier du discours sur le caractère objectif et nécessaire des lois qui gouvernent le développement capitaliste, un usage qui tendait à laisser dans l'ombre ou au second plan la contradiction entre le capital et le travail et l'urgence d'une facilitation de l'organisation du contrôle

ouvrier sur l'ensemble du procès productif. La volonté de fournir une base théorique à ce projet portait Panzieri à creuser la critique de l'économie politique de Marx afin d'y retrouver les lignes d'un développement analytique sans résidus de loi du plan et de loi de la valeur. Le développement du discours de Marx, du premier au troisième livre, en venait ainsi à coïncider avec le développement historique du capitalisme lui-même, de la phase concurrentielle au stade monopoliste. Le plan n'était pas ici entendu comme un projet singulier et particulier de programmation, comme dans la forme historique de développement. Il s'agissait donc pour éliminer tout résidu naturaliste de la théorie du développement historique du capitalisme, de démontrer le dépassement advenu de la dichotomie (encore présente chez Marx dans le premier livre du *Capital*) entre le despotisme dans l'usine et l'anarchie dans la société civile, de démontrer que la « dynamique unique du processus capitaliste est en substance dominée par la loi de la concentration » et, en allant au-delà de Marx, que le stade le plus haut du développement, et en même temps de l'autonomisation du capital, n'est pas celui du capital financier, mais celui du capitalisme planifié. Avec la planification généralisée, selon les conclusions de Panzieri, toutes les traces de l'origine et des racines du procès capitaliste disparaissent dans la mesure où a été radicalement dépassé le mode de production inconscient, anarchique.

§11 À côté de ça, le processus historique de cohésion croissante du système se présente dans sa totalité complètement autonome par rapport aux agents de la production, caractérisé sur le plan social d'ensemble par la même rationalité despotique en vigueur dans l'usine moderne qui se nourrit des possibilités démesurées que lui confère l'usage capitaliste de la science et de la technique, comme Panzieri le montre dans « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo ». À ce point Panzieri, sautant à pieds joints par-dessus un nœud fondamental du discours de Marx (surtout présent dans les *Grundrisse*) dont il avait souligné la complexité, arrive à la conclusion que les contradictions imminentes ont perdu leur caractère naturaliste, propre à la phase concurrentielle : les contradictions imminentes ne sont pas dans le mouvement des capitaux, elles ne sont pas internes au capital :

la seule limite au développement du capital n'est pas le capital lui-même, mais la résistance de la classe ouvrière.

§12 Cette conclusion de Panzieri opère une totale révision de l'énoncé marxien selon lequel «le véritable obstacle de la production capitaliste, c'est le capital lui-même» et en même temps attaque les fondements méthodologiques de la démarche dialectique de la critique de l'économie politique. La dialectique du mode d'exposition préconisé par Marx consiste dans la compréhension du mouvement des catégories comme mouvement autocontradictoire du capital, comme autocritique du système dans les limites de sa propre objectivité catégorielle, du point de vue bourgeois lui-même. Une autocritique qui renvoie au caractère historique, donc à la caducité, du mode de production basé sur l'échange de marchandises. Pour Marx, «il existe une limite inhérente, non à la production en général mais à la production fondée sur le capital⁷». L'horizon de cette limite, qui est représentée par le capital lui-même, le mouvement autocontradictoire du capital est exposé par Marx dans la dialectique limites/obstacle :

«Tout d'abord : Le capital oblige les ouvriers à fournir du surtravail au-delà du travail nécessaire. C'est seulement ainsi qu'il se valorise et qu'il crée de la survaleur. Mais, par ailleurs, il ne pose le travail nécessaire qu'*en tant que* et *dans la mesure où* il est du surtravail, *réalisable* comme survaleur. Il pose donc le surtravail comme condition du travail nécessaire et fait de la survaleur la limite du travail objectivé, et tout simplement de la valeur. S'il peut poser le dernier, il ne peut poser le premier ; et, sur sa base, il est le seul à pouvoir les poser. C'est pourquoi, donc, il restreint — par ce que les Anglais appellent un *artificial check* — le travail et la création de valeur, et ce pour les mêmes raisons que celles qui lui font poser du surtravail et de la survaleur. C'est donc sa propre nature qui le pousse à opposer au travail et à la création de valeur un obstacle qui contredit sa tendance à repousser démesurément ces obstacles. Et donc le capital, en posant un obstacle qui lui est *spécifique*, tout en cherchant par ailleurs à s'étendre au-delà de tout obstacle, est une contradiction vivante.

7 K. Marx, *Manuscrits de 1857-1858 dits «Grundrisse»*, op. cit., p. 376.

(Étant donné que la valeur constitue la base du capital et qu'il n'existe donc nécessairement que par l'échange contre une *contre-valeur*, il se repousse lui-même nécessairement. Un *capital universel*, sans d'autres capitaux lui faisant face avec lesquels il procéderait à des échanges — et, dans notre perspective, il n'a pour l'instant en face de lui que lui-même ou du travail salarié —, est donc une absurdité radicale. La répulsion mutuelle des capitaux se trouve déjà dans le capital en tant que valeur d'échange réalisée.)⁸ »

§ 13 Il est évident que la profonde signification dialectique (en aucune façon réductible à une allégorie ou une métaphore) de cet exposé disparaît si la limite du développement du capital n'est pas constituée par le capital lui-même. Si la dialectique limite/obstacle disparaît, c'est-à-dire la possibilité pour le capital de s'autocontrarier, c'est également le mouvement du capital qui disparaît et par conséquent la possibilité théorique elle-même d'une critique de l'économie politique.

§ 14 Pour les *Quaderni rossi*, la dépendance des travailleurs à la machine se diffuse dans toute la société et c'est à partir de là que Panzieri récupère la contribution de la sociologie comme reconnaissance de l'extranéité subjective de l'ouvrier au travail dans l'usine. Et c'est à partir de là qu'apparaît l'outil « enquête ouvrière » dont le but est la connaissance du type de conscience que les travailleurs ont d'eux-mêmes, ou de leurs attitudes politiques particulières. La conscience et le type de jugement que portent les ouvriers sur divers faits qui les concernent, alors que le comportement pratique intéresse les militants des *QR* pour découvrir ce que traduit en pratique un certain jugement. Diverses questions sont donc posées aux ouvriers afin de refléter et de faire remonter un jugement. C'était là une démarche idéaliste dans la mesure où cela suppose qu'il est possible d'étudier les rapports entre la connaissance, le jugement et le comportement et voir si, en général, à un type de comportement correspond un certain type de jugement et, à partir de là, un certain type de comportement. Idéaliste en ce que la classe ouvrière, en général, juge et comprend après avoir agi, en ce que

la classe ouvrière ne formule pas une pensée à laquelle elle adapte son comportement mais fait exactement le contraire.

§15 Les *Quaderni rossi* consacrent de nombreuses pages à l'analyse sociologique de la composition ouvrière. Dans le numéro 4 sont définis quatre niveaux d'identité de la classe ouvrière : l'aspect économique, c'est-à-dire le niveau salarial ; l'aspect laborieux, c'est-à-dire le type de travail de l'ouvrier ; l'aspect relationnel, c'est-à-dire l'ensemble des relations sociales en dehors du travail ; l'aspect normatif, c'est-à-dire la vision que l'ouvrier a de la société.

§16 Il ressort de l'enquête que l'ouvrier a amélioré sa position économique jusqu'à la faire se rapprocher de celle des employés, mais sa mentalité est diverse, par exemple à l'égard des syndicats et par rapport aux luttes. L'enquête se poursuit en analysant les figures professionnelles de l'ouvrier métallurgiste, de l'ouvrier de métier, de l'ouvrier préposé au montage et de celui attaché aux machines automatiques. La classe ouvrière est ainsi conçue comme un ensemble d'unités sans relations entre elles, comme un monde non communiquant, dont l'importance réside dans le rapport avec la machine elle-même, entendue comme valeur d'usage et non comme capital fixe qui suce la plus-value au travailleur collectif. On en arrive ainsi à l'apologie du « nous fabriquons », de l'ouvrier au sens strict, c'est-à-dire du travailleur manuel, possiblement syndiqué qui, jusqu'à un certain point, ne correspond qu'à l'ouvrier métallurgiste. La dimension de l'enquête ouvrière sous-estime les implications des autres courants opéraïstes de l'époque, ne récupérant que la dimension sociologique du marxisme sans réussir, au final, à individualiser dans le prolétariat un sujet historique/social en formation⁹.

9 Rappelons que Marx est l'initiateur de l'enquête ouvrière menée en France en 1880 dont il a lui-même rédigé le questionnaire, en s'inspirant des enquêtes menées dans les fabriques anglaises à l'origine desquelles il voit la limitation de la journée légale de travail à dix heures, la loi sur le travail des femmes et des enfants, etc. L'enquête, tirée à 2500 exemplaires et envoyée à plusieurs exemplaires à toutes les sociétés ouvrières, à tous les groupes ou cercles socialistes et démocratiques, à tous les journaux français... Les attendus de la démarche de Marx sont les suivants : « Nous espérons d'être soutenus, dans notre œuvre, par tous les ouvriers des villes et des campagnes, qui comprennent qu'eux seuls peuvent décrire en toute connaissance de cause les

§ 17 Dans « L'expérience prolétarienne » de Lefort¹⁰ est assumé le caractère de la classe comme fusion de toutes les couches sociales qui tombent dans la condition salariée et qui en portent la culture pratique, les comportements et l'identité. La classe, par conséquent, est déjà sujet de l'histoire et seule la division aliénée du travail, opérant à l'intérieur du mouvement ouvrier lui-même sous la forme de la séparation entre théorie et pratique, entre classe et organisation, entre luttes immédiates et critique du capitalisme, tend à faire disparaître de la réflexion et de la connaissance ce fait de la subjectivité historique de la classe. Une subjectivité qui est, en conséquence, fonction d'une force qui opérerait dans le sens de l'émancipation du prolétariat et qui rassemble dans l'expérience prolétarienne les embryons d'autoconstruction subjective en force d'opposition à l'exploitation. À condition de ne pas se fossiliser sur les questions d'organisation et de gestion du travail, l'observation de la vie d'usine permet de mettre en lumière le sens communiste de la lutte des prolétaires¹¹. Le témoignage qu'apporte « L'ouvrier

maux qu'ils endurent, qu'eux seuls, et non des sauveurs providentiels, peuvent appliquer énergiquement les remèdes aux misères sociales dont ils souffrent, nous comptons aussi sur les socialistes de toutes les écoles qui, voulant une réforme socialiste, doivent vouloir une connaissance *exacte et positive* des conditions dans lesquelles travaille et se meut la classe ouvrière, la classe à qui l'avenir appartient. » K. Marx, *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 1528 [NDT].

10 C'est le texte le plus radical de *Socialisme ou barbarie*, traduit et publié à deux reprises par *Collegamenti Wobbly*.

11 Danilo Montaldi, influencé par cet auteur et ce courant, écrivait à propos de la publication de *L'ouvrier américain* de P. Romani : « L'ouvrier est avant tout un être qui vit dans la production et l'usine capitaliste avant d'être l'adhérent d'un parti, un militant de la révolution ou le sujet d'un futur pouvoir socialiste ; et c'est dans la production que se forme aussi bien sa révolte contre l'exploitation que sa capacité à construire un type supérieur de société [...] pour cette raison nous invitons les camarades, les ouvriers, les lecteurs, à écrire à *Battaglia comunista** en comparant leur propre situation avec celle de l'ouvrier américain, ce qui revient à dire avec l'ouvrier de tous les pays, avec l'ouvrier tel qu'il est ici et maintenant, là où l'on le perçoit dans son identité, là où on le voit dans sa diversité. » A contrario, G. Munis répondait à travers le *Fronte obrero rivoluzionario* (FOR) qui, bien qu'appartenant au même courant que *Socialisme ou barbarie*, niait l'importance donnée à la sociologie en posant immédiatement le problème de la rupture entre le Capital et le travail en termes immédiats et radicaux : « À son tour, la tendance *Socialisme ou barbarie*, originaire également de la IV^e Internationale approuvée, s'est laissée prendre en remorque par la

américain», publié dans les premiers numéros de *Socialisme ou barbarie* allait dans cette direction. « L'expérience prolétarienne » de Lefort, sans doute le texte le plus profond de *Socialisme ou barbarie*, cherchait une médiation entre la misère de la condition prolétarienne et la révolte ouverte contre le capital. C'est en lui-même que le prolétaire trouve les éléments de sa révolte et le contenu de la révolution, non dans une organisation posée comme un préalable et qui lui apporterait la conscience ou lui offrirait une base de regroupement. Lefort voyait le mécanisme révolutionnaire dans les prolétaires eux-mêmes, mais en se centrant plus sur leur organisation que sur leur nature contradictoire (le prolétariat comme élément de négation-affirmation du capital). Ainsi, il finissait par réduire le contenu du socialisme à la gestion ouvrière.

§ 18 Pour les *Quaderni rossi*, les luttes de la FIAT¹² donnent le signal pour le « pouvoir ouvrier » dans l'usine et indiquent la FIOM locale comme l'organisation apte à recueillir le potentiel de la lutte. Mais ce pouvoir était conçu comme contractuel et gestionnaire à l'intérieur des rapports capitalistes et en même temps comme un pouvoir incompatible avec la société existante et alternatif. Les QR ne réussissaient pas à comprendre que, même si le pouvoir ouvrier apparaît incompatible avec le commandement capitaliste dans l'usine, il est de toute façon et toujours à l'intérieur du mode

gauche française déliquescence pour tous les problèmes et dans les moments les plus importants : la guerre d'Algérie et le problème colonial, le 13 mai 1958 et le pouvoir gaulliste, les syndicats et les luttes ouvrières actuelles, l'attitude par rapport au stalinisme et au dirigisme en général, etc. Ainsi, bien que reconnaissant dans l'économie russe un capitalisme d'État, elle a seulement contribué à brouiller les esprits. Renonçant à lutter à contre-courant et préférant ne rien dire à la classe ouvrière qu'elle ne puisse entendre, elle s'est vouée toute seule à la faillite. Privée de nerf cette tendance est tombée dans une versatilité qui frôle la balourdise existentialiste. Rappelons à propos de celle-ci et des autres tendances existant aux USA les mots de Lénine :

“Seul un intellectuel à la peine pense qu'il est suffisant de parler aux ouvriers de la vie d'usine en les ennuyant avec ce qu'ils savent depuis longtemps.” »

* *Battaglia comunista* est la désignation usuelle du groupe italien Partito comunista internazionalista (PCInt) par le nom de son journal. Toujours actif de nos jours, il a été fondé entre 1943 et 1945. Suite à la scission qui se produit en 1952, le PCInt précise ses positions et prend une certaine distance par rapport aux thèses originelles de la gauche italienne, rejetant les luttes de libération nationale et adoptant une conception moins léniniste du parti [NDT].

12 De la Piazza Statuto à Turin, les 7, 8, et 9 juillet 1962 [NDT].

de production capitaliste qui a son centre de pouvoir dans l'État et non dans la direction de l'usine ou, pour le dire plus justement, dans les rapports sociaux capitalistes.

§19 Le « gestionisme » des QR se manifeste dans toute son ampleur dans le fait de désigner l'usine comme un lieu physique et jamais l'entreprise comme entité économique. Une telle distinction est importante dans la mesure où le communisme est l'abolition du travail salarié et de l'échange et verra nécessairement la fin de l'entreprise.

§20 Pour les QR, au début des années 1960, le problème est l'opposition ouvrière à la planification du capitalisme italien qui avait mené le PSI dans le gouvernement et maintenu le PCI, rétif, dans l'opposition. La riposte selon les QR avait été fournie par la classe ouvrière avec la revendication du pouvoir ouvrier dans l'usine, réclamant implicitement la gestion ouvrière qui éliminerait les capitalistes et les gaspillages. C'était là l'utopie des *Quaderni rossi*: le capitalisme sans les capitalistes. Le capitalisme géré par de braves ouvriers qui s'auto-exploiteraient. D'autre part, Marx déjà avait dit que le capitalisme tend à éliminer les capitalistes comme personnes. Les QR ne concevaient pas la fin du travail salarié, mais au contraire une gestion directe par les ouvriers.

§21 Comme chez les camarades français, le problème était réduit à la question du qui produit, du comment on s'organise, non de la production en soi. Cet « ordinovisme¹³ » en retour touchait autant les Italiens que les autres groupes hors d'Italie, incapables d'aller au-delà de la gestion du présent. L'écart historique avec la

13 *L'Ordine nuovo* est le titre du journal dirigé par Gramsci à partir de mai 1919. À l'occasion du mouvement d'occupation d'usine à Turin en 1920, Bordiga s'oppose dans *Il Soviet* aux ordinovistes en ces termes : « On a excessivement surestimé à Turin le problème du contrôle, en le concevant comme une conquête directe que le prolétariat, grâce au nouveau type d'organisation par entreprise [du parti : la "soviétisation" imposée par Moscou que rejetait Bordiga], peut arracher à la classe industrielle, en réalisant ainsi un postulat économique communiste, réalisant une étape révolutionnaire avant même la conquête politique du pouvoir, dont le parti est l'organe spécifique. » (Mars 1920). Cité in J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme*, op. cit., p. 207. L'« ordre nouveau » dont il est question désigne le prolétariat, l'« ordre » des prolétaires au sens précapitaliste et ne renvoie pas à un ordre social en général [NDT].

révolution passée était trop profond pour permettre de concevoir le processus révolutionnaire comme expression des rapports sociaux communistes qui supplantent, en se greffant sur ceux-ci, les vieux modèles de production. Si, dans tous les courants hors d'Italie, il y eut une capacité relative d'identifier dans les luttes la force de transformation du présent, c'est-à-dire d'identifier ici et maintenant les formes de coopération sociale qui annoncent un dépassement du mode de production capitaliste, cette capacité est restée au stade des formes sans aller jusqu'au contenu du communisme. La même diversité de vue par rapport aux organisations officielles voyaient les courants hors Italie plus attentifs aux phénomènes d'auto-organisation du prolétariat antithétique au présent, par rapport à la version des *Quaderni rossi* pour laquelle l'utilisation des vieilles formations était implicite. Un élément commun à tout cet arc politique était le quasidésintérêt pour le débat sur la crise. Nées dans une période de boom économique, la perception de la prolétarianisation sociale croissante et la crise économique étaient reléguées dans une conception marxiste erronée du développement historique du système de production capitaliste.

§22 Il reste néanmoins un dénominateur commun entre l'opéraïsme en Italie et les groupes hors d'Italie : l'impasse objective qu'une poignée de militants se trouve à vivre dans les froides années 1950, écrasée par le développement du capital, la division monopolistique de la planète et avec les coups de la contre-révolution encore présente. Cette course après l'identification d'un sujet, d'une autonomie propre au prolétariat, en s'écartant inévitablement du champ de la critique de l'économie politique au profit de la sociologie, était la démonstration de la fin du mouvement ouvrier, incapable d'exprimer au niveau social une force révolutionnaire propre anticapitaliste. Cette séparation sans appel entre le projet révolutionnaire et la matérialité de l'affrontement de classe sera le plus gros frein au développement de cette tradition politique.

N° 14 SEPTEMBRE 2005

Les deux textes qui suivent développent un thème que j'ai utilisé dans la préface à l'essai de Georges Caffentzis « L'Incommensurable valeur! ? » à paraître dans « La Petite Bibliothèque » de *La Matérielle*.

LES « ÉVÉNEMENTS » DE MAI-JUIN 1968.

L'EXCEPTION SOCIALE FRANÇAISE

§1 Contrairement à ce que dit L. Joffrin en ouverture de son livre sur Mai 68¹, ce n'est pas Mai 68 qui a changé la France, mais la France qui a changé le Mai 68 français L'exception théorique française (de 1968 à aujourd'hui) est elle-même le produit de cette autre exception hexagonale qu'est la solution de continuité que les « événements » de mai-juin 1968 ont introduit dans la continuité du cour international des luttes des années 1960 et 1970 (caractérisées comme on le sait par des pratiques telles que le débordement des syndicats officiels et les grèves sauvages, le sabotage ou le coulage de la production, l'absentéisme systématique, l'absence de revendications, etc.). Pour l'essentiel, cette solution de continuité tient au fait qu'en France la première crise mondiale du mode de production capitaliste comme société depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'établissement du « monde tripartite de la bipolarisation nucléaire² », est surdéterminée par des caractères propres aux contradictions de la société française³ que résume l'État de la Cinquième République. De ce point de vue, les « événements »

1 L. Joffrin, *Mai 68. Histoire des événements*, Paris, Seuil, 1988, p. 5.

2 A. Joxe, *L'Empire du chaos*, Paris, La Découverte, 2002, p. 17.

3 Il arrive que les images parlent mieux que les mots... Pour se souvenir de ce qu'était cette société, ou pour s'en rendre compte (pour ceux qui ne l'ont pas connu), il faut voir l'excellent documentaire de Gudie Lawaetz *Mai 68, il y a 25 ans*. De façon plus « légère » on pourra voir le film de J. Pinoteau, *Le Triporteur* qui date de 1957.

sont d'abord une crise de l'État gaulliste⁴, et de son homologue thorézien dans le PCF et la CGT⁵. C'est cette crise qui donne aux « événements » leur « âme politique⁶ » comme « contestation généralisée⁷ », avec ses « contre-pouvoirs » et sa « gauche non communiste » (entendons non stalinienne) sur fond d'usines désertées par les ouvriers censés les occuper⁸. Une crise politique donc, et non une « révolution », ou une révolution « à la française », comme une exception hexagonale que l'on ne trouve nulle part ailleurs (sauf dans les pays de l'Est, mais c'est une autre histoire)⁹.

4 Manceaux et Donzelot 1974. « Votre psychologie a été de laisser faire, de laisser venir. Tout eût été très bien, à condition que ne fussent pas dépassées les bornes au-delà desquelles l'État est atteint. » (De Gaulle au conseil des ministres du 23 mai, cf. L. Joffrin, *op. cit.*, p. 220). Les subjonctifs ne sont pas anecdotiques...

5 « Je vous en prie, dites à vos amis de ne pas nous attaquer. C'est abominable. Nous sommes vos meilleurs défenseurs. Vous voyez bien que nous sommes tous débordés. Il faut arrêter tout cela. » (Waldeck-Rochet à J. Vendroux, beau-frère du général de Gaulle). Et face à la FGDS : « Désolidarisez-vous des Cohn-Bendit et compagnie, de tous ces irresponsables de leur acabit. Je vais vous en donner, moi, des crapules staliniennes. » (*Ibid.*, p. 191.)

6 J'entends ici le terme « politique » au sens que lui donne le « jeune Marx » lorsqu'il en parle comme de la revendication d'un « droit particulier » ou qu'il dit que « l'âme politique d'une révolution constitue la *tendance* des classes sans influence politique de supprimer leur isolement vis-à-vis de l'être de l'État et du pouvoir ». K. Marx, « Glosses critiques marginales à l'article : "Le roi de Prusse et la réforme sociale par un Prussien" » in *Vorwärts!*, n° 64, 10 août 1844, ou qu'il dénonce « l'émeute politique [qui] si universelle soit-elle, dissimule sous sa forme colossale un esprit étroit » (p. 21).

7 S. Zegel, *Les idées de Mai*, Paris, Gallimard, 1968.

8 B. Astarian, *Les grèves en France en mai-juin 1968*, *op. cit.*

9 On a souvent identifié (tous courants théoriques et politiques confondus) les « événements » français et le « Mai rampant » italien jusqu'à l'« automne chaud » turinois de 1969. Par exemple : « Si le Mai 1968 français est emblématique du mouvement contestataire de la fin des années 1960, c'est en Italie qu'il a pris la plus grande ampleur, démarrant dès mars 1968 pour ne s'achever qu'une dizaine d'années plus tard. » (D. Giachetti, M. Scavino, *op. cit.*, quatrième de couverture.) Pourtant un monde les sépare, ne serait-ce que parce que les luttes turinoises s'inscrivent dans le droit fil du cours international des luttes de l'époque, *sans solution de continuité* comme c'est le cas du Mai 68 français. Les « contre-pouvoirs » de la société civile sur fond d'usines désertées ne sont pas le « contrôle ouvrier » revendiqué par les grévistes turinois. Mais surtout l'État italien qui n'a toujours pas digéré les limites du Risorgimento (cf. H. Lefebvre, *De l'État*, t. III : *Le Mode de production étatique*, Paris, 10/18, 1977, p. 345) n'est pas

§2 À la surface, il y a les salariés du secteur « moderne » : « Cadres industriels ou bancaires, techniciens de haut niveau, ingénieurs, ils sont de plein pied avec la croissance. Leur entreprise grandit et se modernise ; leur salaire progresse rapidement, tout comme leurs responsabilités. Ils lisent *L'Express* ou *Le Nouvel Observateur*, boivent du whisky, roulent en DS ou en Renault 10, achètent à crédit, partent aux sports d'hiver et louent à la mer [...] Ils revendiquent l'autonomie et la responsabilité et croient en l'efficacité plus qu'en la hiérarchie¹⁰. » Des « couches moyennes » en pleine ascension, donc, isolées du pouvoir confisqué par les élites politiques et économiques de l'État gaulliste et les notabilités provinciales¹¹ qui, comme le note Joffrin, seront immédiatement séduites par les « événements » avant d'être finalement effrayées par le désordre et l'insubordination ambiants : plus d'essence, plus de *Nouvel Obs* et la plage sous les pavés. Mais aussi des étudiants qui « contestent » les « mandarins » en quittant l'exil banlieusard où les a relégués l'université gaulliste pour investir ces hauts lieux de la « culture bourgeoise » que sont la Sorbonne, la rue d'Ulm et l'Odéon... au cœur du pouvoir idéologique bourgeois... pour finir par s'y enterrer : « Ne voyez-vous pas que notre action ne correspond pas du tout à la logique du mouvement... En favorisant l'unité intersyndicale, nous avons enfermé le mouvement dans un carcan, qui va à l'encontre exacte de ce que veulent les masses mobilisées. Nous sommes tombés dans le piège de la politique, dans la routine de la droite et de la gauche. Résultat : nous devons abandonner justement ceux qui ne sont pas étudiants qui sont justement l'indice que le mouvement commençait à sortir de son ghetto¹². »

§3 Au-delà du mythique « mouvement des occupations » dont l'Internationale situationniste a fait l'(auto)apologie¹³ et même de

l'État gaulliste qui succède « aux deux Napoléons et à Louis XIV » (*ibid.*, p. 316) et, paradoxalement, c'est sa faiblesse, comparé au centralisme français, qui lui évite la crise politique.

10 L. Joffrin, *op. cit.*, p. 154-155.

11 M. Crozier, *La Société bloquée*, Paris, Seuil, 1970.

12 Geismar face au SNE-Sup (L. Joffrin, *op. cit.*, p. 101).

13 Internationale situationniste, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations* (1968), Paris, Gallimard, 1998.

l'éphémère Comité inter-entreprise de Censier¹⁴ c'est dans la journée du 27 mai que l'« âme politique » des « événements » se révèle le plus clairement dans le fossé qui sépare la matinée de Billancourt au cours de laquelle les ouvriers de Renault rejettent le protocole d'accord signé par le CGT et refuse de retourner dans les usines qu'ils n'ont pas (ou très peu) occupées, et la soirée de Charletty qui réunit le ban et l'arrière-ban de la « gauche non-communiste » (non-stalinienne) sous le drapeau de la « révolution sociale », au cours de laquelle Barjonnet, ancien militant de la CGT passé au PSU de Rocard, proclame que « la situation est révolutionnaire » : « Tout est possible grâce aux comités d'action. Vous allez rentrer et discuter avec les gens et constituer des comités d'action de quartier. Il y a aujourd'hui dans ce stade une flamme qui ne doit plus s'éteindre¹⁵. » Vingt ans après Cohn-Bendit conclut : « Toutes ces forces rassemblées qui cherchaient une issue politique, c'était notre seule chance. Et notre chance s'appelait Mendès¹⁶. »

§4 « Lourde affirmation » de la classe prolétaire dans son rejet des « accords de Grenelle¹⁷ », d'un côté, gesticulation et tactique politique des leaders et autres « hommes providentiels », de l'autre côté, avec, dans les coulisses du show, celui qui incarnera treize ans plus tard la « restructuration » de la société française avec les résultats que l'on sait. Pour cette raison, malgré toutes les qualités du travail de recherche d'Astarian sur les grèves et les occupations d'usine, je ne peux partager le paradoxe qu'il voit entre « cette lourde affirmation de la classe et son manque de dynamisme, entre la force d'une grève et sa soumission à des appareils qui la

14 Cf. B. Astarian, *Les grèves en France en mai-juin 1968*, op. cit., p. 88 et *Le Mouvement communiste*, n° 2, mai 1972, p. 219. Repris dans *Rupture dans la théorie de la révolution*, op. cit.

15 L. Joffrin, op. cit., p. 253.

16 *Ibid.*, p. 254.

17 J'ai abordé à propos du mouvement de mai-juin 2003 la question de la modernité des « événements » de mai-juin 1968, à travers le déplacement du lieu des négociations qui, pour l'essentiel, se transporte de l'État aux branches d'industrie. Astarian y voit un élément de la défaite et une forme du démantèlement de l'unité du mouvement (B. Astarian, *Les grèves en France en mai-juin 1968*, op. cit., p. 56), j'y vois au contraire le début de ce que j'ai appelé l'« immédiateté sociale des classes » (« Le mouvement de mai-juin 2003 dans l'immédiateté sociale des classes »).

trahissent même au niveau revendicatif élémentaire¹⁸ ». Pour que la classe ouvrière soit trahie, encore eût-il fallu qu'il y eût quelque chose à trahir. Or, la « passivité » même de la classe indique indubitablement que ce quelque chose n'était qu'un rien, mais un rien plein de politique — sans compter que ce thème de la trahison des syndicats suppose que la classe prolétaire puisse être autre chose qu'une classe capitaliste, c'est-à-dire une catégorie du capital.

§ 5 Le retrait ouvrier est la marque de la dimension politique qui constitue ce retrait. Ce n'est qu'à partir du moment où la reprise est programmée par l'État et les syndicats, alors que la manifestation des Champs-Élysées du 30 mai voit défiler les momies du gaulisme, qu'en refusant avec acharnement la reprise du travail contre les charges policières menées avec non moins d'acharnement¹⁹, que la classe prolétaire quitte son absentéisme et sort de l'exception française pour rejoindre le cours international normal des luttes de la période qui se terminera avec les années 1980. Mais cette exception ne fait que commencer pour la théorie française de la révolution qui, comme la chouette de Minerve, ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit.

LE MILIEU D'ORIGINE DE L'EXCEPTION THÉORIQUE FRANÇAISE

§ 6 On a vu plus haut²⁰ comment Montaldi résume magnifiquement en quelques lignes les deux thèses théoriques essentielles internationalement partagées, des années 1960 : recentrage de la classe prolétaire sur la production pour ce qui est de sa lutte contre l'exploitation aussi bien qu'en ce qui concerne sa capacité révolutionnaire, au contraire de son ancrage politique à travers ses organes et leur programme ; affirmation de son universalité dans son identité différenciée, sur la base du pattern de l'« ouvrier américain » — en fait de la figure ouvrière américaine de l'immédiat après-guerre (le livre homonyme de P. Romano a été publié à New York en 1947 et traduit dans les trois premiers numéros de *Socialisme ou barbarie* en 1949).

18 B. Astarian, *Les grèves en France en mai-juin 1968*, op. cit., p. 69.

19 Cf. *ibid.*, p. 63 sqq.

20 Préface à l'essai de Caffentzis : « L'Incommensurable valeur !? ».

§7 Il faut toutefois noter que le schème théorique de Montaldi n'a de valeur historique que pour la France et l'Italie et ne vaut pour la Grande-Bretagne et les États-Unis, qui n'ont pas connu les partis communistes et leurs syndicats affidés, que dans l'absolu. Et même en ce qui concerne la France et l'Italie, le PCF et la CGT ne sont pas le PCI et la CGIL, pas plus que le de Gaulle québécois n'est l'atlantiste américanophile Fanfani. Cependant l'essentiel est partagé qui est, comme on l'a vu plus haut²¹ avec Tronti, les faits ouvriers dans leur crudité et leur nudité, même si Tronti en tire une conclusion radicalement différente lorsqu'il écrit : « Il existe des moments d'affinités électives entre les deux protagonistes de classe de l'histoire moderne, où l'un comme l'autre, et chacun dans son camp, se retrouvent en état de division interne, et doivent résoudre au même moment des problèmes de comportements stratégiques et de restructuration de leurs organisations. Alors on voit la partie la plus avancée du capital tendre la main à la partie la plus avancée de la classe ouvrière et, à la différence de ce que l'on serait sectairement en droit d'attendre, la classe ouvrière ne repousse pas le baiser, ne refuse pas l'immonde union, mais au contraire l'exploite allégrement pour gagner quelque chose²². » Lutte contre l'exploitation et capacité révolutionnaire d'un côté, collaboration de classe et partage du gâteau de l'autre... tel est le mélange hautement instable auquel est confrontée immédiatement après les « événements » la théorie française.

§8 Mais il y a une autre donnée théorique qu'il faut prendre en compte dans la mesure où, si le paradigme de Montaldi s'inscrit dans la continuité théorique de la gauche communiste germano-hollandaise, les héritiers de celle-ci ne sont pas les seuls actifs dans la France de l'après-soixante-huit. La gauche communiste italienne est également présente, incarnée par la revue *Invariance*, dont le premier numéro (« Origine et fonction de la forme parti »), s'il est daté de janvier-mars 1968, a été rédigé dès 1961, alors que J. Camatte était encore membre du PCI de Bordiga et dûment approuvé par ce dernier.

²¹ *Ibid.*

²² M. Tronti, *Ouvriers et capital*, op. cit., p. 395.

§9 Si Bordiga, comme Otto Rühle, fustige l'embourgeoisement des ouvriers : « bourgeois et ouvriers vivent dans le même milieu, respirent la même atmosphère morale, ils sont, quoi qu'ils en aient, membres de la même société²³ » ce n'est pas pour le cantonner dans les usines comme son collègue allemand qui y voit le seul moyen pour que le prolétariat conserve son identité particulière, « la bête c'est l'entreprise, ce n'est pas le patron qu'elle a à sa tête » ; et il fustige « les organisations économiques du prolétariat esclave [qui] sont de pâles substituts du parti révolutionnaire » et « un milieu de culture encore plus favorable que la société civile²⁴ » pour ce qui est de l'embourgeoisement ouvrier Bordiga, dès 1925, critique tout à la fois la « bolchévisation » du parti et son organisation en cellules d'entreprise et avant cela la « modification réformiste des syndicats » prônée par Gramsci et les ordinovistes : « on a excessivement surestimé à Turin le problème du contrôle, en le concevant comme une conquête directe que le prolétariat, grâce au nouveau type d'organisation par entreprise, peut arracher à la classe industrielle, en réalisant une étape révolutionnaire avant même la conquête politique du pouvoir, dont le parti est l'organe spécifique²⁵ », au même moment où Gino Olivetti lance à ses confrères son appel selon lequel « l'avenir appartient aux classes organisées²⁶ ». Bien sûr, Bordiga et le patron de la Confindustria de l'époque ne parlent pas de la même organisation, en revanche, Gramsci et les ordinovistes se placent sur le même terrain. Comme on l'a vu plus haut, pour Bordiga, bourgeois et prolétaires appartiennent à la même société, et il le reconnaît quoi qu'il en soit des crachats et des invectives qu'il lance à la face de celle-ci, contrairement à la gauche communiste germano-hollandaise qui cherche des recettes organisationnelles pour maintenir les têtes prolétaires hors de l'élément bourgeois et contrairement à Gramsci

23 *Invariance*, n° 9, série IV, février 1995, p. XXXIV. Je souligne.

24 J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme*, op. cit., p. 21.

25 *Il Soviet* de mars 1920 lors des premières occupations d'usine (cf. *ibid.*, p. 206-207).

26 P. Spriano, *L'Occupation des usines. Turin, septembre 1920* (1968), Paris, La Pensée sauvage, 1978, p. 33.

qui voit dans le prolétariat un *ordine nuovo*, un nouvel « ordre » qui se superpose à la société capitaliste.

§10 Par là, Bordiga anticipe le point de vue trivial de Tronti que l'on a vu plus haut, mais il n'en accepte pas pour autant l'« immonde union » du prolétariat et de la bourgeoisie et il ne croit pas qu'elle fera gagner quelque chose aux ouvriers (la dénonciation de la démocratie sous toutes ses formes a été son leitmotiv permanent et celles des « blocardismes » et de tous les « fronts unis »). Au contraire, il procède à un double mouvement : d'*epochè* politique de la classe qu'il laisse vaquer à ses occupations économiques alimentaires, en refusant toute tentative de réformer les syndicats, d'une part, et d'hypostase de la théorie : la science économique marxiste comme programme communiste proposé à l'humanité par l'entremise du prolétariat²⁷, « la seule activité ayant une réalité, c'est celle du programme ; c'est-à-dire sa nécessité ; pour nous le capitalisme n'existe plus, seule la société communiste existe²⁸ », d'autre part. — Tandis que l'*ingegnere* exerce son métier d'architecte au sein du comité d'urbanisme chargé d'établir le nouveau plan régulateur de Naples mis en place par la municipalité démocrate-chrétienne à partir de 1962²⁹.

§11 Qui a dit « rapport schizophrène à la théorie » ? Bordiga n'était tout simplement pas l'un de ces « prolétaires » néoexistentialistes actuels qui croient que l'« on n'est pas dans l'activité de résistance au capital parce que l'on n'est pas attaqué par le capital³⁰ » et qui remplacent ainsi les rapports de classes par des « rapports personnels de domination » (Marx). Un tel néoexistentialisme « révolutionnaire » transpose dans la vie quotidienne de « chacun(e) » le militantisme de parti du mouvement ouvrier. Il intervient chaque fois que l'on traite de la révolution sous le mode singulier et que l'on substitue le ou les prolétaires à la classe prolétaire.

§12 L'hypostase programmatique de Bordiga, quant à elle, est parfaitement cohérente même si ce n'est plus qu'une tentative

27 Cf. J. Camatte, *Forme et histoire*, op. cit., p. II.

28 *Ibid.*

29 Cf. A. Ghirelli, *Storia di Napoli*, Turin, Einaudi, 1973, p. 543.

30 Message anonyme mis en ligne sur le forum du site de *Meeting* le 4 juillet 2005 en réaction à ma réponse au texte d'A. Simpson, « Questions préliminaires ».

désespérée de sauver ce qui n'a plus lieu d'être : la théorie du Proletariat dont la gauche communiste germano-hollandaise a abdiqué, empêtrée dans « le fameux réseau des conseils [qui] n'était qu'une copie négative de la structure sociale bourgeoise et [qui] ne dépassait pas l'économie marchande et d'entreprise³¹ ». Contre ce « gestionisme » et contre la dégénérescence putschiste de l'« Action de mars 1921 » (qui finança en partie le KAPD) qui le conclut³², Bordiga s'acharne à sauver l'essentiel : le communisme comme révolution.

§ 13 On reproche souvent à Bordiga — et cela même au sein de la théorie du prolétariat — de n'avoir jamais douté de la révolution russe³³, ou trop tardivement, son acharnement à défendre Lénine et les bolcheviks et ses injustices vis-à-vis du KAPD. C'est là ne pas tenir compte de la cohérence interne de son propos, alors que « le raidissement de Bordiga est [...] profondément déterminé par le fait que c'est seulement à l'aide de la révolution russe qu'il est possible de démontrer la véracité de la théorie du prolétariat. Et il est clair que beaucoup de critiques qui, dans un premier temps remirent en cause l'œuvre des bolcheviks, allèrent ensuite jusqu'à douter du rôle du prolétariat, de sa mission historique³⁴ ». Mais il y a surtout cette étrange énormité que sont les preuves à charge de l'« avocat du diable » (rédigées par Bordiga lui-même — comme un exorcisme ?) au procès intenté au prolétariat sur sa capacité « mobilisatrice » et son potentiel d'« initiative » révolutionnaire autonome³⁵, autrement dit sa capacité à être une « personne historique dans la mesure où, de l'Angleterre à L'Italie, en passant par la France de 1848 et de 1871, et l'Allemagne de 18148-1849, il n'a jamais été autre chose qu'un supplétif à la classe bourgeoise dans sa lutte contre l'Ancien Régime, qui s'est retournée contre lui à partir du moment où les choses risquaient de dépasser le cadre étroit de la révolution bourgeoise.

31 A. Bordiga, *Développement des rapports de production après la révolution bolchevique*, Paris, Spartacus, 1985, p. 71.

32 Cf. D. Authier, G. Dauvé, *Ni parlements ni syndicats : les conseils ouvriers ! Les communistes de gauche dans la révolution allemande (1918-1922)*, Paris, Les Nuits rouges, 2003, p. 26-27.

33 *Théorie communiste*, n° 14, décembre 1997, p. 4.

34 Camatte dans A. Bordiga, *Russie et révolution dans la théorie marxiste*, Paris, Spartacus, 1978, p. 27.

35 *Ibid.*, p. 231-235.

Avec deux gigantesques exceptions, opposées cependant termes à termes dans leurs déterminants : la Russie de 1917 dans laquelle, pour cause d'absentéisme de la bourgeoisie, c'est le prolétariat qui dut « enfourcher le plus puissant destrier révolutionnaire antimédiéval que jamais siècle d'histoire n'avait encore entraîné³⁶ » — rappelons que pour Bordiga, la seule différence qui existe entre le capital soviétique et le capital américain est que le premier a été instauré par une révolution prolétarienne³⁷ et que pour le reste ils se retrouvent dans un identique « kolkhozianisme social³⁸ » — et l'Amérique : « capitalisme à 100 %, révolution et parti révolutionnaire zéro³⁹ », donc, si l'on suit le canon bordiguien : pas de prolétariat pour cause d'absence de « révolution bourgeoise antiféodale qui échauffât le sang aux travailleurs⁴⁰ ».

§14 Voici donc, dans leur éclectisme, les principaux traits de l'élément théorique dont hérite la théorie française : un recentrage

³⁶ *Ibid.*, 234.

³⁷ A. Bordiga, *Développement des rapports de production après la révolution bolchevique*, op. cit., p. 12. À partir de cette thèse selon laquelle le mode de production capitaliste peut tout aussi bien exister sans classe capitaliste (pour Bordiga la bureaucratie n'est pas une classe), Camatte critique celui-ci au motif qu'« il n'a pas déduit que s'il en était ainsi le mode de production capitaliste pouvait lui-même dépasser les classes, les absorber en mettant tous les hommes en esclavage » (p. 13). Il n'a pas forcément tort, sauf qu'à partir de ce moment on ne peut plus parler de capitalisme.

³⁸ En prenant l'adjectif « kolkhozien » « non seulement dans son sens propre de production agraire parcellarisée, mais en l'élargissant à toute structure qui, axée sur l'individu, se fonde sur la famille, la maison, l'appareillage domestique » dont « les formes instables et invertébrées se succèdent à l'arrière-plan de la lutte entre capital et prolétariat ». (*Ibid.*, p. 323-324.)

³⁹ *Ibid.*, p. 234.

⁴⁰ *Ibid.* Ce développement un peu disproportionné sur la gauche communiste italienne s'explique par le fait que la théorie française est aujourd'hui encore dominée par l'héritage de la gauche germano-hollandaise au détriment de la gauche italienne. Ceci, à cause d'un rejet phobique de l'organisation et du « léninisme » (un terme que Bordiga proscrivait), comme cela peut se voir encore dans *Échanges* au nom des « prolétaires eux-mêmes » (*Échanges et mouvements*, n° 113, été 2005, p. 62-63) et du fait de sa défense inconditionnelle de la révolution bolchevique (*Théorie communiste*, n° 14, décembre 1997, p. 41-44, qui consacre treize pages à l'ultragaucho germano-hollandaise contre trois à sa consœur italienne). Dans la foulée, l'apport décisif d'*Invariance* dans l'établissement de la théorie du Prolétariat est également négligé comme en témoigne le mauvais traitement qui lui est appliqué dans le livre des éditions Senonevero *Rupture dans la théorie de la révolution* consacré à la

du prolétariat sur son existence de producteur dans laquelle il doit trouver aussi bien la force de lutter contre l'exploitation que sa capacité révolutionnaire; sa définition comme classe universelle dans son identité diversifiée, sur le modèle de l'« ouvrier américain » de 1947, c'est-à-dire, donc, dès lors que l'établissement du capital comme société à la sortie de la Seconde Guerre mondiale a définitivement transformé la masse des libres travailleurs sans réserves en classe capitaliste (classe prolétaire). Mais encore, d'autre part, la reconnaissance que cette classe peut tout aussi bien se compromettre avec la classe adverse, qu'elle baigne dans le milieu et l'atmosphère capitaliste qui se fait entendre « sur chaque disque et sur chaque onde radiophonique », comme le dit O. Rühle⁴¹; la conscience qu'elle est séparée du programme communiste par son immersion dans la production et donc dans l'entreprise, y compris « dans l'échafaudage de "conseils d'usine" empêtrés dans la gestion d'entreprise⁴² » — n'oublions pas que pour Bordiga le « marxisme » est une théorie de la contre-révolution, non parce qu'il en parle, mais parce qu'elle est son élément d'élection. Et pour terminer, ce doute « diabolique » sur la capacité d'initiative révolutionnaire autonome du prolétariat avec en sous-main la question des classes et de leur nécessité pour le capital.

§ 15 Naturellement, dans l'éclectisme de cet élément théorique, c'est de là que part la théorie française à partir de l'exception sociale des « événements » de mai-juin 1968 dans leur surdétermination politique: « La classe ouvrière est-elle ou non porteuse d'une volonté et d'une capacité de transformation révolutionnaire? Est-elle capable de réaliser à l'échelle mondiale la véritable communauté humaine, l'humanité sociale⁴³? »

période 1969–1975, qui ne reprend que des textes qui témoignent de l'abandon par Camatte de la théorie du Prolétariat.

⁴¹ *Invariance*, n° 9, série IV, février 1995, p. XVIII.

⁴² A. Bordiga, *Russie et révolution dans la théorie marxiste*, op. cit., p. 377.

⁴³ P. Guillaume, « Idéologie et lutte de classe » (1969), repris dans *Rupture dans la théorie de la révolution*, op. cit.

N° 15 OCTOBRE 2005

NO ADMITTANCE EXCEPT ON BUSINESS. POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU CAPITALISME CONTEMPORAIN¹

L'exception théorique française

§1 Dans la continuité de l'« âme politique » de Mai 68 et à partir de son milieu d'origine² l'exception théorique française sur une double hypostase qui porte sur la classe prolétaire et sur le mode

1 Ce texte est la postface à l'essai de Caffentzis : « L'Incommensurable valeur ! ? » que j'ai annoncée dans la présentation.

2 Supra, « Les "événements" de mai-juin 1968. L'exception sociale française », n° 14. Au paysage théorique que j'ai brossé dans ces notes, il faut ajouter bien sûr l'*Internationale situationniste* qui a vu sa dimension internationale s'amoinrir au fur et à mesure qu'elle s'est détachée de ses origines artistiques — le tournant intervenant à la conférence de Göteborg en 1961 qui regroupait encore les situationnistes de neuf pays (*IS*, n° 7, 1962) — pour finir par ne plus être qu'un groupuscule franco-français (avec un appendice italien). Son principal mérite à mes yeux est d'avoir été parmi les premières manifestations du « besoin de théorie » naissant de l'époque tel qu'il s'est exprimé dans la publication de *La Société du spectacle* de Debord (1967) dans toute son ambition, quoi qu'il en soit du jugement que l'on puisse porter aujourd'hui sur ce livre. Un besoin de théorie qui s'est affirmé par ailleurs vis-à-vis d'*Information correspondance ouvrière* (ICO) auquel l'*IS* reprochait d'avoir fait « le choix de l'inexistence » théorique contre « la nécessité de formuler une critique précise de l'actuelle société d'exploitation » (*IS*, n° 11, 1967, p. 63). Et ce n'est pas un hasard si Barrot (Dauvé) reprend cette critique à son compte dans l'un des premiers textes de la théorie française (J. Barrot, « Sur l'idéologie ultra-gauche », *op. cit.* dans *Rupture dans la théorie de la révolution*, *op. cit.*, p. 209-210). À part ça, le triomphalisme révolutionnaire que les situationnistes affichent par rapport à Mai 68 (*Internationale Situationniste*, n° 12, septembre 1969, p. 3 sqq.) et leur mythification du « mouvement des occupations » (*Internationale situationniste, Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, *op. cit.*) et tout à fait dans « l'air du temps » de l'exception sociale française que constituent les « événements ».

de production capitaliste, la première déterminant logiquement la première.

§2 La première, donc, c'est l'hypostase de la classe prolétaire³ comme Prolétariat, dans laquelle la lutte des classes (c'est-à-dire l'antagonisme entre la classe capitaliste et la classe prolétaire sur la défense de leurs conditions respectives de reproduction — autrement dit : la défense de leur existence et de leur position dans la société du capital) et érigée en substance fournissant à « la classe » sa capacité révolutionnaire dans le cours de son devenir « communisateur », comme on dit aujourd'hui dans *Meeting*. Cela prend des formes diverses et variées, d'*Invariance*⁴ à *Trop loin*⁵ qui font du prolétariat un « en dehors » de la société capitaliste, en passant par *Échanges et mouvement*⁶ avec l'« autonomie » comme dimension ontologique de la classe prolétaire. *Théorie communiste*, pour sa part, ne fait qu'établir (à partir de 1979) une (dis)continuité dans la mise en forme de la même hypostase, au travers de la vision du monde panthéorique que suppose son système⁷. Dans tous les cas,

3 Sur le sens que je donne à ce terme, cf. infra, n. 53.

4 Cf. J. Camatte, *Forme et histoire*, op. cit., p. 23-24.

5 Cf. *Trop loin*, « Prolétaires et travail, une histoire d'amour », op. cit., p. 20.

6 Cf. H. Simon, « De l'autonomie dans la lutte de classe » in *Échanges et mouvement*, n° 97, été 2001.

7 Il n'est pas possible de résumer le corpus de *Théorie communiste* en quelques lignes — pas plus d'ailleurs que celui d'*Invariance* ou de *Trop loin* —, alors que pour des groupes ou revues comme *Échanges et mouvement* ou *Cette semaine*, par exemple, ou comme *Le Mouvement communiste*, le concept d'« autonomie de la classe » suffit, sinon à épuiser leur propos, du moins à le rassembler autour d'un principe unificateur. Dans le cas de *Théorie communiste* cela est d'autant plus impossible que, du fait de sa systématité, même ce qui pourrait apparaître comme un tel principe : la « contradiction prolétariat/capital » et plus précisément la « restructuration » de cette contradiction, ne se laisse pas réduire à son simple énoncé du fait des multiples médiations qu'il suppose et que lui-même présuppose simultanément. Pour autant, si l'on veut rendre compte « en un seul coup » du corpus técéien, il n'est pas inutile de parler, entre idéologie et théorie, de sa vision du monde panthéorique, telle qu'elle explose littéralement dans l'introduction des *Fondements critiques d'une théorie de la révolution*, aujourd'hui (R. Simon, *Fondements critiques d'une théorie de la révolution. Au-delà de l'affirmation du prolétariat*, op. cit., p. 8-9) et telle qu'elle s'est exposée dès le début des années quatre-vingt : « Poursuivre le travail de reconnaissance de l'ancien cycle de luttes comme tel, et sa critique de façon fondamentale, c'était se marginaliser, car c'était accepter de ne se reconnaître dans aucun moment immédiat de la lutte des classes. » (*Théorie communiste*, n° 5,

la théorie française ne fait qu'« emplir » abstraitement et sans médiation l'être ou l'existence pratique de son sujet (le Prolétariat) de ce qui était pour le paradigme ouvrier de la révolution le « débouché politique » des luttes économiques immédiates qu'il plaçait dans le devenir pour soi de la classe en soi dans son parti⁸, moyennant quoi en « emplissant » ainsi de théorie le Prolétariat, elle est plus dans la descendance de la gauche communiste italienne et de son hypostasie programmatique qui « emplit » le parti⁹ — quoi que puissent par ailleurs en penser ses acteurs¹⁰.

§ 3 La seconde hypostasie est celle du procès (contradictoire) du capital, ou du capital valeur en procès, par rapport à la capitalisation de la plus-value; c'est celle de l'hypostasie de la plus-value par rapport au profit, ou de la production de la plus-value par rapport à sa réalisation en vue de sa capitalisation, alors que la finalité ultime du mode de production capitaliste n'est pas la production de plus-value mais sa capitalisation, donc son accumulation.

§ 4 Ces deux hypostases, toutefois, ne sont pas de même nature. Celle du procès de valorisation consiste à séparer ce dernier, à l'autonomiser, du procès d'accumulation alors que les deux sont liés par une « connexion intime » (Marx) dans le mouvement réel du capital au travers des phénomènes empiriques de la production. De ce fait le capital y est érigé en totalité abstraite: c'est le « Capital dans son concept », comme totalité, également substantifié, dans le cours de son « abolition ». Mais cela ne signifie pas pour autant

1983, p. 6.) « Notre rapport à l'immédiateté des manifestations quotidiennes du mouvement social pourrait être qualifié de théorique: les moments particuliers de la lutte des classes sont compris comme une totalité au sein de laquelle ils s'impliquent mutuellement (limites d'un cycle; retournement dans la contre-révolution; nécessité du dépassement d'un cycle; amorce d'un nouveau cycle) et en cela tous sont posés comme nécessaires et moments du processus de la révolution se faisant, y compris le développement du capital (contre-révolution). » (*Ibid.*, p. 7.) Bref, pour conclure momentanément sur ce point, plus généralement, on peut dire qu'au fil du temps le débat sur la capacité révolutionnaire du Prolétariat a figé la production théorique qui s'en est suivi, jusqu'à l'engager dans une impasse pratique où le discours s'affine au détriment des propositions formelles effectives... Comme le donne actuellement à voir *Meeting*, en dépit du renouvellement (relatif) de son « personnel ».

8 K. Marx, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 135.

9 Supra, « Le milieu d'origine de l'exception théorique française », n° 14.

10 Cf. supra, n° 14, n. 37.

que le procès de valorisation du capital n'est pas contradictoire ou qu'il est aboli comme tel ni que cette hypostase conçoit quelque chose qui n'est pas réel ou effectif dans le capital contemporain. En revanche, l'hypostase de la classe prolétaire conçoit quelque chose qui n'existe pas aujourd'hui : le prolétariat dans son devenir « communiste » en conséquence d'une fausse perspective historique et théorique qui considère ce que l'on nomme classiquement la « domination formelle » du travail par le capital comme une période historique effective du mode de production capitaliste. Après ça, parler de mode de production « spécifiquement » ou « réellement » capitaliste, parler de l'activité d'une classe agissant « strictement » en tant que classe de la société capitaliste, suppose d'abord qu'il pourrait en être autrement, ce qui n'est pas le cas, ni en théorie, ni historiquement.

§5 Comme je l'ai dit plus haut, c'est l'hypostase de la classe prolétaire qui détermine au niveau de l'analyse du capital qui lui est logiquement subordonnée, celle du procès de valorisation. En conséquence, l'exception théorique française a consisté — et consiste toujours — à faire de la théorie de la révolution une Théorie du Prolétariat ou à substituer une Théorie du Prolétariat à une critique de l'économie politique du capitalisme contemporain.

§6 Bref, entre « invariance » et « tradition de la nouveauté », la théorie française du Prolétariat, en s'interdisant de « juger sur pièce », finit par faire la preuve, trente-sept ans après son établissement, des difficultés qu'elle rencontre à rendre compte du cours actuel de la lutte des classes et du cours réel du capital dont elle participe en tant que « forme de mouvement » dans laquelle se résolvent les contradictions de son procès de valorisation (j'y reviens tout de suite). L'analyse de la période actuelle que font Dauvé et Nesic dans « Il va falloir attendre » (2005), mais aussi la critique qu'en fait *Théorie communiste*¹¹, sont de bons exemples de ces difficultés.

§7 Bien que, comme on vient de le voir, du point de vue logique l'hypostase de la classe prolétaire est première dans la production de la théorie du Prolétariat par rapport à celle du procès

11 *Théorie communiste*, n° 19, juin 2004, p. 5-59.

de valorisation du capital, dans la critique de l'exception française, c'est par cette dernière qu'il faut commencer.

L'hypostase du procès de valorisation du capital

§8 Depuis la « découverte » par Camatte de la « définition du capital valeur en procès », valeur qui se valorise, et non somme de valeurs¹² et du caractère contradictoire de ce procès¹³, la théorie française s'est enfermée dans cette hypostase au travers d'une conception abstraite de la loi de la valeur et au mépris du mouvement réel de la production capitaliste réduit à une stricte empirie.

§9 Dans les *Grundrisse*, Marx revient deux fois sur le procès contradictoire du capital : dans le tome I¹⁴ et dans le tome II¹⁵. Dans le tome I, il pose les choses du point de vue du rapport entre le surtravail et le travail nécessaire tandis que dans le tome II, il le pose du point de vue du temps de travail ; mais il n'y a pas pour autant incompatibilité entre les deux approches qui sont complémentaires. Si « le capital est la [...] contradiction en procès¹⁶ » c'est pour autant qu'alors qu'il pousse à la réduction du temps de travail il fait simultanément de celui-ci la seule source et la seule mesure de la richesse ; s'il est une « contradiction vivante¹⁷ » c'est parce que cette réduction du temps de travail correspond à un accroissement de sa forme de surtravail : le travail nécessaire suppose donc le surtravail et sa réalisation comme plus-value, ce qui fait de celle-ci une limite au travail et à la valeur en général. En conséquence, le capital impose des limites qui lui sont propres aux forces productives tout en les poussant à dépasser ces limites. Il tend à rendre la création de richesses relativement indépendante du temps de travail et simultanément il mesure les forces sociales qu'il crée (le *general intellect* de Negri) d'après l'étalon du temps de travail ; il les enferme ainsi dans les limites du maintien en tant que valeur des valeurs déjà produites, c'est-à-dire du « capital valeur en procès ».

12 J. Camatte, *Capital et Gemeinwesen* (1964-1966), Paris, Spartacus, 1978, p. 32.

13 J. Barrot, « Sur l'idéologie d'ultra-gauche », *op. cit.*, p. 211-212.

14 Cf. K. Marx, *Manuscripts de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, *op. cit.*, p. 383.

15 Cf. *Ibid.*, p. 660-662.

16 *Ibid.*, p. 662.

17 *Ibid.*, p. 383.

Tout cela est vrai, la question cependant est : peut-on en rester à ce niveau d'analyse lorsqu'il s'agit de rendre compte du mouvement réel du capital ?

§10 La réponse est non car cela reviendrait à nier le caractère processuel et « vivant » de la contradiction, et par là du capital lui-même réduit à sa « matière » comme somme de valeurs. Cela reviendrait à faire de celle-ci un nihil negativum ou une contradiction dans les termes qui ne débouche sur rien, une impossibilité, quelque chose qui n'est ni produit ni reproductible. Or, depuis près d'un siècle que le capital existe comme société, à travers ses crises économiques et/ou politiques, sociales et/ou guerrières, il a tout montré sauf qu'il est un système absurde, même si en lui « la loi générale ne s'impose comme une tendance dominante que de manière approximative et complexe, tel un terme moyen et invérifiable entre d'éternelles fluctuations¹⁸ », même si les politiques de régulation n'interviennent que *post festum* et ne sont pas un programme a priori de la classe capitaliste ou de son État. Dans son concept (et donc dans son invariance) d'accumulation comme capitalisation de la plus-value¹⁹ et dans sa réalité comme société économique, le capital fait tous les jours, en dépit de ses contradictions, la preuve de sa cohérence. Il reste à voir comment cela est possible, c'est-à-dire comment ces contradictions peuvent être dépassées dans leur reproduction. La réponse se trouve chez Marx.

§11 Dans le passage du Livre I du *Capital* consacré à « la métamorphose des marchandises », Marx explique en effet que « l'échange des marchandises ne peut [...] s'effectuer qu'en remplissant des conditions contradictoires, exclusives les unes des autres²⁰ » — comme par exemple être en même temps « or réel » et « fer réel » — et que le développement de l'échange « qui fait apparaître la marchandise comme une chose à double face, valeur d'usage et valeur d'échange, ne fait pas disparaître ces contradictions mais crée la forme dans laquelle elles peuvent se mouvoir²¹ », ce qui

18 K. Marx, *Le Capital*, Livre III in *Œuvres*, t. II., Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, p. 953.

19 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 1082.

20 *Ibid.*, p. 642.

21 *Ibid.*, je souligne.

est, précise-t-il, « la seule méthode pour résoudre des contradictions réelles²² ». Ainsi, au niveau qui nous intéresse ici, c'est-à-dire celui du procès de valorisation, il nous faut chercher quelle est la « forme de mouvement²³ » dans laquelle la contradiction qu'est le capital « se réalise et se résout à la fois²⁴ » et existe réellement comme procès vivant. Autrement dit quelle est la forme dans laquelle le capital peut tout à la fois pousser à la réduction du temps de travail et faire de celui-ci la seule source de la richesse, poser des limites aux forces productives et pousser au dépassement de ces limites, tendre à rendre la création de la richesse sociale indépendante du temps de travail et la mesurer à l'étalon de ce même temps de travail.

§ 12 La réponse, encore une fois, se trouve chez Marx qui la donne dans le Livre III du *Capital* (même si c'est sans référence à son analyse des *Grundrisse*): cette forme de mouvement dans laquelle le capital réalise et résout les contradictions de son procès de valorisation c'est la transformation des valeurs en prix de production²⁵, c'est donc l'économie du capital, autrement dit « les formes du processus d'ensemble », selon le titre envisagé par Marx pour le Livre III²⁶. Dans ces formes, par la médiation de l'établissement d'un taux de profit général comme égalisation des taux de profit particuliers, « le prix de production est fonction de la somme du travail payé augmenté d'une quantité de travail non payé déterminée pour chaque secteur particulier, indépendamment de celui-ci²⁷ », autrement dit la valorisation d'un capital particulier est rendue indépendante de sa composition organique en valeur, « ainsi, dit Marx, le profit lui apparaît comme quelque chose d'extérieur à la valeur intrinsèque de la marchandise²⁸ ». Que « la transformation des valeurs en prix de production contribue à obscurcir la base de la détermination même de la valeur²⁹ », c'est-à-dire, au niveau du

22 *Ibid.*

23 *Ibid.*

24 *Ibid.*, p. 643.

25 K. Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, ch. VI.

26 *Ibid.*, p. 867.

27 *Ibid.*, p. 958.

28 *Ibid.*, p. 960.

29 *Ibid.*

capital total, et qu'ainsi « l'origine véritable de la plus-value s'en trouve d'emblée obscurcie et [deviennent] mystère³⁰ », n'est rien d'autre que le propre de l'économie capitaliste dans son objectivité qui ne remet aucunement en cause la théorie de la valeur travail elle-même au niveau global. Il n'en reste pas moins qu'au travers de cette disjonction relative entre la valeur et le profit, qui, elle, n'est pas un mystère, ce qui pouvait apparaître comme une contradiction dans les termes au niveau du procès général de valorisation, à condition d'en rester à celui-ci, se résout dans le mouvement réel de l'économie capitaliste, entre les deux sections fondamentales du système de production (moyens de production et biens de consommation) et, à l'intérieur des deux sections, entre les entreprises qui les constituent, au travers de l'égénéralisation des taux de profit particuliers en un taux général. Pour autant, contrairement à ce que prétendent les détracteurs du Livre III du *Capital*, la disjonction entre la valeur et le profit n'abolit pas la « connexion intime » (Marx) qui existe entre le capital comme valeur en procès et le système des prix de production qu'il suppose.

§13 « La question vraiment difficile, écrit Marx, est de savoir comment cette égalisation des profits en un taux de profit général s'opère, celui-ci étant évidemment un résultat plutôt qu'un point de départ³¹. » Là encore, pour pallier à cette difficulté il faut avoir recours à une forme dans laquelle elle puisse se mouvoir pratiquement ; cette forme, le capital la crée également lui-même : c'est « la guerre de la concurrence³² » que se livrent les capitaux particuliers en tant qu'entreprises. Celle-ci « impose les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes à chaque capitaliste particulier³³ » ; laquelle « se fait à coup de bas prix³⁴ », lesquels dépendent de la productivité du travail et de l'échelle des entreprises, donc du degré auquel la plus-value est capitalisée, laquelle capitalisation suppose la transformation des valeurs en prix de production qui suppose elle-même l'égénéralisation

³⁰ *Ibid.*, p. 959.

³¹ *Ibid.*, p. 967.

³² K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 1138.

³³ *Ibid.*, p. 1096.

³⁴ *Ibid.*, p. 1138.

des taux de profit particuliers, etc.: *No admittance except on business* comme dit Marx ou, si l'on préfère, c'est le « conceptuel Business as usual capitaliste³⁵ », comme dit Caffentzis, qui n'est rien d'autre qu'une version pragmatique profane de l'autoprésupposition du capital. Mais ce n'est pas tout.

§ 14 « Toute la difficulté, écrit encore Marx, vient de ce que les marchandises ne sont pas échangées seulement en tant que telles [c'est-à-dire à leur valeur] mais en tant que produits de capitaux qui réclament une participation à la masse totale de la plus-value en proportion de leur grandeur, ou, à grandeur égale, une part égale³⁶. » Et cette prétention des capitalistes individuels est tout sauf arbitraire dans la mesure où « il n'existe pas et il ne pourrait exister de différences dans les taux moyens de profit pour les différentes branches d'industrie, sans que tout le système de la production capitaliste s'en trouve aboli³⁷ ». Rien de moins ! C'est toute la différence qui existe entre l'invariance du capital « dans son concept » et l'historicité de son mouvement réel. Car si tel était le cas, c'est-à-dire si la valeur des marchandises et leur prix de production étaient identiques, avec la disparité que cela implique entre les taux de profit particuliers, cela entraverait nécessairement l'accroissement de la productivité du travail que suppose le système de production capitaliste du fait de l'intérêt moindre qu'il y aurait pour un capital

35 Marx donne lui-même le bâton pour se faire battre lorsqu'il dit que son affirmation selon laquelle la somme des prix de productions de toutes les marchandises produites dans toute la société est égale à la somme de leur valeur (sinon il y aurait déconnexion entre le système de la valeur et le système des prix de production et non transformation de l'un en l'autre) « semble contredite par le fait que dans la production capitaliste, les éléments du capital productif sont, en règle générale, achetés sur le marché, que leur prix contiennent donc un profit déjà réalisé et que, par conséquent, le prix de production de telle branche d'industrie — y compris le profit qu'il contient — entre dans le coût de production d'une autre branche » (K. Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, p. 952). Ce qui revient à reconnaître que les marchandises qui entrent dans les coûts de production d'un capital particulier ne sont pas achetées à leur valeur mais bien à leur prix de production. Or, dans sa démonstration de la conversion des valeurs en prix de production Marx suppose le contraire et c'est à partir de là que commence la polémique. Marx s'en sort en passant au niveau du capital total et il continue...

36 K. Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, p. 968.

37 *Ibid.*, p. 945, je souligne.

particulier d'accroître sa composition organique. Ensuite, il n'y aurait aucun intérêt pour le capital à investir dans des branches impliquant d'emblée une composition organique plus élevée que la moyenne, tandis qu'il se concentrerait dans les branches à composition organique basse et au-delà, cette disparité des taux de profit rendrait problématique l'établissement de rapports proportionnels entre les composants du capital des deux sections fondamentales de la production capitaliste, ce qui produirait une pléthore de capitaux dans la section II (composition organique faible, vitesse de rotation rapide) et une pénurie chronique dans la section I (qui possède les caractéristiques inverses) — c'est ce qui tend à se produire aujourd'hui³⁸, sauf à ce que les capitaux consommés dans la section I (pour les infrastructures productives, par exemple) soient « dévalorisés », c'est-à-dire privés du taux de profit moyen au travers de leur prise en charge par l'État, ce qui est en train de disparaître progressivement aujourd'hui. Bref, comme l'écrit A. Bihr, « autant dire que la reproduction du capital comme valeur en procès requiert l'égalité du taux de valorisation des capitaux à l'intérieur des différentes branches de production, malgré l'inévitable inégalité des conditions de production et de circulation dans lesquelles ces mêmes capitaux assurent leur valorisation³⁹ ».

§15 On voit donc pourquoi et comment la prétention des capitalistes individuels à participer à la masse totale de la plus-value en raison exacte de leur taille est tout sauf une vaine exigence personnelle égoïste dans la mesure où si dans ces conditions « le travailleur appartient à la classe capitaliste avant de se vendre à un capitaliste individuel⁴⁰ », ceci implique tout autant que le possesseur d'argent appartient à la classe capitaliste avant d'acheter un travailleur individuel. C'est cette appartenance a priori qui produit la bourgeoisie comme classe capitaliste au travers de la transformation des valeurs en prix de production et l'égalisation des taux de

38 Cf. A. Brender, F. Pisani, *Le Nouvel Âge de l'économie américaine*, Paris, Economica, 1999, p. 97-117.

39 Alain Bihr, *La Reproduction du capital*, Lausanne, Page deux, 2001, p. 24.

40 K. Marx, *Le Capital*, op. cit., p. 1080.

profit qu'elle suppose⁴¹. En dernière instance la lutte entre la classe capitaliste et la classe prolétaire sur leurs conditions respectives de reproduction, et plus généralement à propos de leur position dans la société du capital, est la forme de mouvement dans laquelle se résolvent les contradictions du capital comme valeur en procès.

§ 16 En rester au niveau du procès contradictoire de la valorisation du capital « dans son concept » revient donc à considérer que le capital est virtuellement aboli. Ce que fait Camatte qui établit « la mort potentielle du capital⁴² » à partir de l'équation « théorie du prolétariat = théorie de la valeur = théorie de la marchandise⁴³ » — « en tant que telle », c'est-à-dire alors qu'elle s'échange à sa valeur — ce qui est vrai et parfaitement cohérent, même si ce n'est pas comme cela que ça se passe en réalité (comme on l'a vu, l'obscurcissement de l'origine véritable de la valeur est cela même qui rend son existence effective comme capital en même temps que cela entraîne la

41 L'exposé que fait Bihr de la question est tout à fait pertinent. Toutefois, il demeure prisonnier de la conception classique de la périodisation du capital en subsomption formelle et subsomption réelle telle que l'a établie Marx dans le VI^e chapitre inédit du *Capital* (alors que son exposé du « secret » de l'accumulation primitive qu'il réserve au *Capital* est historiquement plus probant). Or, celle-ci pêche par le statut accordé à la première entre *moment logique* de l'exposé du développement de la production capitaliste et *période historique* de son mouvement réel. Cette ambiguïté est fondatrice de la théorie française du Prolétariat. On la trouve dans *Invariance* qui fonde sur elle sa critique du programme prolétarien (cf. *Invariance*, série II, n° 2, 1972, p. 13-14), mais aussi chez *Théorie communiste* qui conserve cette ambiguïté dans sa critique de l'analyse de Camatte (cf. *Théorie communiste*, n° 2, 1979, p. III) et, aujourd'hui encore dans le débat avec la revue anglaise *Aufheben* à propos de la périodisation du capital (cf. *Aufheben*, *Théorie communiste, À propos de la périodisation du mode de production capitaliste*, Marseille, La Petite Bibliothèque de *La Matérielle*, 2005) qui tout en apportant des éclaircissements notables sur la subsomption réelle laisse complètement de côté l'essentiel, c'est-à-dire la subsomption *formelle*. A contrario, comme on a pu le lire l'apport de Caffentzis est important qui, s'il ne règle pas totalement la question, lui donne une dimension nouvelle en élargissant la problématique de la subsomption du capital à la composition organique des capitaux et à la transformation des valeurs en prix de production (cf. G. Caffentzis, *op. cit.*, p. 23 sqq.). Cette question est essentielle dans la mesure où elle implique directement celle de la nature des classes capitalistes et, au-delà, la théorie de la révolution. Cf. *infra*, n. 53.

42 *Invariance*, série V, n° 5, hiver 2002.

43 *Invariance*, série V, n° 2, mars 1999, p. 109.

disparition du Prolétariat que Camatte assimile à l'inexistence de la classe prolétaire), alors que le reste de la théorie française du Prolétariat, qui n'a pas de mots trop durs contre *Invariance*, n'a pas cette cohérence. Mais pour autant, son rejet des conclusions de Camatte ne la rend pas plus apte à rendre compte correctement du cours réel du capital et de la révolution.

§17 Après avoir posé que le capital serait impossible si les taux de profit des capitaux particuliers demeuraient dans leur disparité, Marx en tire deux conclusions théoriques majeures pour notre propos : la première est qu'« il peut donc sembler que la théorie de la valeur soit ici incompatible avec le mouvement réel et les phénomènes empiriques de la production⁴⁴ », puisque dans la vente de leurs marchandises les capitalistes réclament leur dû indépendamment de la prise en considération de la composition organique de leur capital ; la seconde conclusion est qu'en conséquence « il faille même renoncer à comprendre ces derniers [les phénomènes empiriques de la production]⁴⁵ », c'est-à-dire que l'accès à la compréhension de l'économie du capital serait impossible. Autrement dit, si l'on en reste à la loi de la valeur on est incapable de comprendre le mouvement réel du capital ce qui ne peut en retour que disqualifier celle-ci.

§18 Ces deux remarques sont loin d'être anecdotiques dans la mesure où elles posent la question de la possibilité de la critique de l'économie politique du capital. Elles le sont d'autant moins que Marx lui-même ne simplifie pas les choses en expliquant dans le Livre I du *Capital* (alors qu'il vient de s'employer à déduire la plus-value de « la formule générale du capital⁴⁶ ») que « la formation du capital doit être possible lors même que le prix des marchandises est égal à leur valeur⁴⁷ », et Engels non plus lorsqu'il écrit (dans le but de défendre, justement, la transformation des valeurs en prix de production) que « la loi de la valeur de Marx est [...] économiquement valable en général pour une période allant du début

⁴⁴ K. Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, p. 945.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 695-696.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 713, note a.

de l'échange marchand jusqu'au xv^e siècle de notre ère⁴⁸ », donc qu'elle ne l'est plus pour le capital. Pour sa part, Marx précise dans le passage sur lequel s'appuie Engels que « l'échange de marchandises à leur valeur — ou approximativement à leur valeur — suppose, par conséquent, un stade moins avancé que l'échange aux prix de production, qui nécessite un niveau élevé du développement capitaliste⁴⁹ » ; mais ceci reste malgré tout assez imprécis. Bref, on comprend pourquoi Achille Loria, l'économiste italien auquel s'en prend Engels dans sa défense du Livre III, peut écrire que « se préoccuper d'une valeur à laquelle les marchandises ne sont pas échangées ni ne peuvent jamais l'être, aucun économiste ayant un grain d'intelligence ne l'a fait ni ne le fera jamais⁵⁰ ».

§ 19 Le caractère problématique de la théorie de la valeur tient au fait que d'un côté, dès l'instant où les marchandises n'existent plus « en tant que telles » mais en tant que produit du capital, elles ne s'échangent plus à leur valeur mais à leur prix de production et que, d'un autre côté, tant que tel n'est pas le cas, elles ne constituent pas une économie ou un mode de production à l'image de ce qu'il se passe avec le capitalisme. Dans le premier cas, on peut comprendre l'invective de Loria : pourquoi s'embarrasser d'une théorie qui ne rend pas compte du mouvement réel de l'économie capitaliste ? Un questionnement, comme on l'a vu, qui existe chez Marx (d'autant plus si l'on considère que le Livre III du *Capital* est une somme de travaux préparatoires et donc que les questions qu'il se pose sont des questions auxquelles il est réellement confronté) et qu'Engels endosse lorsqu'il dit que la loi de la valeur n'est « économiquement valable en général » que pour la période non capitaliste de l'histoire de l'humanité.

§ 20 Dans le second cas, l'invective de Loria, pour être moins pertinente que la première du point de vue du capital, n'en pose pas moins de sérieuses questions sur l'existence d'une économie

48 F. Engels, « Complément et supplément au Livre III du Capital » in *Le Capital*, t. III, Moscou, Éd. du Progrès, 1984, p. 933.

49 K. Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, p. 969.

50 F. Engels, « Complément et supplément au Livre III du Capital », *op. cit.*, p. 922.

non-capitaliste, pour le moins problématique⁵¹. Surtout lorsque Marx note : « La question de savoir quelle forme de propriété foncière, etc., est la plus productive, ou crée la plus grande richesse, n'a jamais préoccupé les Anciens. À leurs yeux, la richesse n'est pas le but de la production [...] L'enquête porte toujours sur la question : quel mode de propriété crée les meilleurs citoyens ? [...] Dans toutes ses formes, elle [la richesse] se présente sous un aspect matériel, soit comme chose, soit comme un rapport médiatisé par la chose, mais toujours en dehors de l'individu ou, par accident, à côté de lui⁵². » Plus près de nous, cela pose la question du statut de la fameuse « petite production marchande », entre concept théorique et réalité historique, dans la mesure où celle-ci n'a jamais fondé un mode de production spécifique et par là la base d'une société économique, et encore plus près, celui de la « subsomption formelle » dans la mesure où elle conserve l'échange des marchandises à leur valeur et non à leur prix de production.

§21 On a vu dans l'essai de Caffentzis comment certains théoriciens de la mouvance altermondialiste posent que si l'on peut considérer que la classe capitaliste est en mesure de répartir correctement les résultats de la production, il n'y a pas lieu de s'encombrer de la loi de la valeur pour se lancer à l'attaque du capital. A contrario, on verra comment la théorie française du prolétariat considère qu'il n'y a pas lieu de s'embarrasser des phénomènes empiriques du capital et de son mouvement réel puisqu'au final tout se résout dans la loi de la valeur... Mais avant cela ce sera la fameuse polémique sur le « problème de la transformation⁵³ » qui débuta dès la publication du Livre III du *Capital* à partir de 1895, avec le ministre des finances autrichien Böhm-Bawerk et Bernstein qui s'est poursuivie à travers le monde jusqu'à la fin des années 1970

⁵¹ Cf. M. I. Finley, *L'Économie antique*, Paris, Minuit, 1975.

⁵² K. Marx, *Principes d'une critique de l'économie politique* in *Œuvres*, t. II., *op. cit.*, p. 327, je souligne.

⁵³ A. Lipietz, « Transformation » in *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF, 1982.

avec pour enjeu la liquidation de la valeur-travail au profit de sa seule forme monétaire⁵⁴.

§ 22 Au final, il y a bien plus qu'un simple propos épistémologique dans les deux remarques de Marx dans la mesure où se pose la question de la compatibilité de la théorie de la valeur avec « le mouvement réel et les phénomènes empiriques de la production » et de sa pertinence en général comme outil de compréhension du réel, pose tout simplement la question de l'activité théorique elle-même, de son objet comme de sa méthode, en tant que mise en forme du réel en question... et donc du choix théorique de ce réel.

§ 23 La transformation des valeurs en prix de production, je l'ai déjà dit, n'abolit pas la loi de la valeur, même lorsque dans l'économie du capital, l'origine de celle-ci disparaît. En théorie on peut dire que la loi de la valeur est le sujet du système des prix de production, et que dans le mouvement réel du capital, c'est-à-dire

54 Seule la transformation des valeurs en prix de production est constitutive des classes du capital que sont la classe prolétaire et la classe capitaliste : on ne peut pas déduire les classes capitalistes de la seule analyse en valeur du capital. Ainsi ce que la théorie française nomme « le Prolétariat » *n'est pas une classe capitaliste* ou, dit autrement, du capital comme société — il en va de même pour Marx, sauf que pour lui c'est ce qu'il avait sous les yeux. Ce terme ne recouvre que la sommation d'un « état » singulier (la liberté et l'absence de réserve) : le prolétariat c'est la *masse* des travailleurs qui n'est une « classe » qu'au travers de son organisation (« L'organisation des *éléments révolutionnaires* comme classe » [K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 135, je souligne]) dans la crise de l'ancienne société. C'est sur cette base qu'il peut opposer son alternative à la société d'Ancien Régime contre les partisans du marché libre (cf. Y. Leclercq, *Histoire économique et financière de la France d'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1998) — qui ne sont pas des « bourgeois », *historiquement* jusqu'à la fin du XIX^e siècle et, *théoriquement*, qu'aujourd'hui peut être posée la question de son « autonomie », mais aussi celle de savoir « comment une classe agissant strictement en tant que classe peut-elle abolir les classes ? » (*Théorie communiste*, n° 19, juin 2004, p. 8). La réponse est que « strictement » la classe prolétaire ne peut pas abolir les classes et que, si le Prolétariat peut tenter de le faire c'est parce qu'il n'est pas « strictement » une classe capitaliste (d'où l'humanisme universaliste de Marx dans la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* [Paris, Spartacus, 1970, p. 62–63]). Ainsi, *Invariance* et *Trop loin* sont plus conséquents que *Théorie communiste* du point de vue de la théorie du Prolétariat lorsqu'ils font de celui-ci un « en dehors » de la société capitaliste. En ce sens les gauches communistes sont le produit de la disparition du Prolétariat dans son érection en classe capitaliste, au grand dam de Rühle et de Bordiga qui n'ont pas de mots assez durs pour fustiger cette intégration de la *vie quotidienne* des prolétaires dans la société civile capitaliste.

dans son économie, c'est la loi de la valeur qui, dans son effectivité, suppose le système des prix de production. Ainsi Lipietz à raison lorsqu'il dit qu'« il serait plus exact de parler de “transformation de la loi de la valeur par égalisation des taux de profit des capitaux particuliers”⁵⁵ ». Alain Bihr a également raison lorsqu'il voit dans cette transformation une « appropriation du procès de répartition » par le capital, dans la mesure où les marchandises, comme support du capital, ne cherchent pas à se réaliser pour elles-mêmes (donc en valeur) mais à assurer à travers leur réalisation la valorisation du capital. Ce faisant « elles s'affranchissent, en un sens, des contraintes que leur impose la loi de la valeur ; autrement dit, [...] le capital (industriel) transforme, en se l'appropriant, cette loi en tant que loi gouvernant le procès de répartition de la valeur, plus exactement de la plus-value⁵⁶ ». Plus loin il écrit : « il s'agit pour le capital de surmonter cette loi en la transformant⁵⁷ », ce qui ne signifie pas qu'elle a purement et simplement été « dépassée » par le capital, comme peuvent le penser Camatte et *Temps critiques* (1999 et 2004), ou alors au sens hégélien, ce qui n'est pas une absurdité, mais ce qui ne signifie en aucune manière son anéantissement. On a vu que pour Caffentzis, du fait de cette « transformation », elle est plus que jamais prégnante dans le monde du capitalisme contemporain.

§24 En ce sens donc, il n'est pas absurde ou « hérétique » de penser, comme je l'ai dit plus haut, qu'aujourd'hui c'est la loi de la valeur qui suppose le système des prix de production et non plus le contraire — encore que cette historicisation de la question (aujourd'hui) demeure problématique au sens où elle suppose comme on vient de le voir que la petite production marchande ait un jour existé en tant que société ou tout simplement ait constitué le mode de production dominant d'une société historique donnée (ce que suppose Engels dans sa défense de Marx). Il faut creuser cette question dans la mesure où l'établissement du capital comme société capitaliste, c'est-à-dire du capital tout court, au sortir de la Première Guerre mondiale, suppose déjà l'existence d'un taux de profit moyen. Qu'en est-il alors de la période qui suit la fin de la

55 A. Lipietz, *op. cit.*

56 A. Bihr, *op. cit.*, p. 12.

57 *Ibid.*, p. 24.

Seconde Guerre mondiale et a fortiori de la crise contemporaine et de la « période actuelle » ? S'il y a des différences, c'est dans les modalités d'égalisation des taux de profit particuliers en un taux de profit général, qu'il faut les chercher...

§ 25 Dans tous les cas, s'agissant des crises du capital, en ce sens, celles-ci, si elles sont bien des crises de pénurie de plus-value⁵⁸, le sont du fait d'une crise dans l'établissement d'un taux de profit général et donc de la transformation des valeurs en prix de production. En rester à la seule production de plus-value pour comprendre les crises capitalistes revient à l'hypothèse du capital comme procès de valorisation : c'est une chose pour la classe capitaliste de contraindre la classe prolétaire au surtravail, ça en est une autre de capitaliser cette plus-value, c'est-à-dire de la « réaliser », c'est-à-dire de l'investir d'un point de vue capitaliste : Christie's et les boutiques Louis Vuitton, Lafarge-Coppé et Alstom, Ed et Notta ne vendent pas les mêmes marchandises.

§ 26 Et si la lutte des classes est (en dernière instance) la forme de mouvement du procès contradictoire du capital, les crises du capital, comme crise de la transformation des valeurs en prix de production, sont des crises de la lutte des classes⁵⁹.

§ 27 La théorie française se contente de tordre le bâton dans le sens contraire des aiguilles critiques de la bourgeoisie et de la

58 P. Mattick, *Crises et théories des crises*, Paris, Champ libre, 1974, p. 86.

59 Ce n'est pas la lutte de classe qui « fait » la crise (puisque elle est ce en quoi les contradictions du capital comme valeur en procès se réalisent et se résolvent à la fois et qui rend effective sa reproduction) mais la lutte de classe elle-même qui est en crise (et non qui est crise) et, à travers elle, la reproduction des deux classes du capital comme société que sont la classe prolétaire et la classe capitaliste. S'il y a un « écart » à ce moment-là, il est le fait du capital — un écart dans la reproduction des classes — et non le fait de la classe prolétaire sub specie « Prolétariat ». Si cela « annonce » quelque chose, c'est l'impossibilité de la société capitaliste, et non sa « communisation ». En ce sens l'altermondialisme existe sur la base des dérèglements du mode de production capitaliste et donc sur la question de sa possibilité/impossibilité, en ce sens qu'il témoigne des dérèglements des mécanismes d'égalisation des taux de profit particuliers, de la crise de la valeur comme crise de la transformation des valeurs en prix de production (et non de la crise de la valeur elle-même), et finalement de la crise de la reproduction des classes capitalistes, donc de la crise de la lutte des classes. C'est pour cela que l'altermondialisme est un mouvement social et non une lutte des classes. Ce que théorisent Hardt et Negri dans *Empire* au travers de leur conception de la valeur.

social-démocratie d'antan (ou dans celui des altermondialistes analytiques), sur cette question de la « transformation », dans l'hypothèse du procès de valorisation du capital induite par la théorie du Prolétariat, lorsqu'elle ne voit dans le mouvement réel du capital (son économie) qu'une empirie phénoménale du concept de capital.

N° 16 FÉVRIER 2006

LA MATÉRIELLE SE RESTRUCTURE

La Matérielle modifie ses modalités éditoriales. Après la mise en place de « La Petite Bibliothèque » qui doit, autant que faire se peut, accorder une place prépondérante à la publication de textes étrangers, les feuilles épisodiques que j'ai publiées jusque-là deviennent des « Notes de travail ». Parallèlement une revue que j'espère saisonnière sera désormais publiée (toujours en ligne, malheureusement, faute des moyens matériels nécessités par la publication et la diffusion d'une revue papier — qui demeure, quoi qu'il en soit des possibilités d'Internet, la référence à mes yeux — mais peut-être est-ce là un reste de fétichisme post-Gutenberg!).

Quoi qu'il en soit, cette restructuration de mon activité éditoriale n'est pas de pure forme : elle correspond à la « consolidation » d'une problématique à laquelle ne suffit plus l'éparpillement des feuilles que je publie depuis novembre 2002, dont une revue, dans sa forme plus « ramassée », me paraît être plus à même de rendre compte.

Pour autant les « feuilles épisodiques », comme on le voit, ne disparaissent pas : elles seront désormais destinées à la publication de textes moins élaborés, de « produits semi-finis » comme dit Bordiga, ou d'articles plus circonstanciels. On retrouvera la plupart de ces textes dans la revue, plus ou moins ré-élaborés ou précisés. En tout cas pour l'instant.

À PROPOS DE LA THÉORIE

§1 Il s'agit de théoriser l'activité théorique en tant que *pratique théorique*. Cela s'impose aujourd'hui comme un moment de la *théorie du communisme*, non comme un « discours de la méthode » préalable, ou comme des prolégomènes métathéoriques, mais

comme un moment essentiel de son devenir dans le cours de la troisième réorganisation qui est aujourd'hui à l'œuvre.

§2 Depuis sa première élaboration comme *révolution prolétarienne* formalisée par Marx et Engels à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, la théorie du communisme a subi deux grandes réorganisations. Pour le dire vite : la première est celle effectuée simultanément par les Gauches communistes germano-hollandaises et italiennes à partir de 1920 (entre le « gestionnisme » des premiers et le « programmisme » des seconds) ; la seconde est celle formalisée comme *théorie du prolétariat* à partir de la fin des années 1960 d'un point de vue « universaliste », qui comprend une « réorganisation bis », en l'espèce la réorganisation « actualiste », opérée a contrario de la précédente par *Théorie communiste* à partir de 1979¹.

La troisième réorganisation, de laquelle participe (au travers de nombreux tâtonnements !) *La Matérielle*, débute à la fin des années 1980. Elle se manifeste depuis par les interrogations qui parcourent ce que l'on nomme le « milieu ultragauche » avec le *Réseau international de discussion* depuis 2001, notamment, ou par le formatage nouveau de problématiques pré-existantes (comme chez les « bordiguistes » italiens de *n+1*, par exemple), l'apparition de nouvelles revues (comme *Aufheben* en Grande-Bretagne à partir de 1992), également avec le tournant pris par *Théorie communiste* à partir de son n° 13 (février 1997) ; enfin, *last but not least*, au travers d'une entreprise comme celle de *Meeting*. Que cette réorganisation suppose que l'on ne participe pas à l'entreprise en question au motif qu'elle est de nature à l'entraver, et que l'on doive la critiquer comme une impasse au sein de celle-ci, ça c'est la problématique de *La Matérielle*, que je suis prêt à partager avec qui le souhaite, mais dont je me dois de reconnaître la singularité... Quoi qu'il en soit la réorganisation se fera qu'on le veuille ou non.

La représentation de la classe prolétaire comme prolétariat

§3 La question c'est : à quoi correspond, aujourd'hui, cette nécessité qui consiste à considérer pratiquement la théorie ? Pour

¹ Cf. supra, « Le milieu d'origine de l'exception théorique française », n° 14, et le passage consacré à l'exception théorique française dans supra, « No admittance except on business », n° 15.

répondre à cette question, il faut montrer le procès historique de la *disparition du prolétariat* dans le cours de sa *transformation en classe prolétaire*, c'est-à-dire en classe capitaliste, ou encore en classe tout court (parler de classe capitaliste est un pléonasme). Cette transformation passe par la guerre de 1914-1918 et aboutit avec celle de 1939-1945. Dans les deux cas, le rôle de la révolution russe, puis le cours du capital soviétique sont essentiels. D'abord pour comprendre comment s'est passée la transformation du prolétariat en classe prolétaire, et du point de vue de la *construction de la représentation de cette classe prolétaire comme prolétariat*, sur laquelle opère encore actuellement la théorie du communisme. Ensuite parce qu'en ce qui concerne la période actuelle, la chute de l'URSS et la dislocation du bloc de l'Est (sous la pression, précisément, des forces qui ont poussé à la transformation du prolétariat en classe prolétaire) est un élément déterminant dans l'appréciation du rapport de classe actuel et, en conséquence, pour ce qui est d'un point de vue théorique, dans la *caducité* de la représentation de la classe prolétaire comme prolétariat et par là de la théorie du communisme construite sur cette représentation.

Sur la guerre de 1939-1945 et la suite, c'est-à-dire la « guerre froide » et le monde dont nous venons de sortir... Notes.

§ 4 Elle est quasiment laissée dans l'ombre par la théorie du prolétariat, peut-être parce que son étude, comme celle de la « Grande Guerre », n'a pas été aspirée par l'analyse de mouvements révolutionnaires, comme l'a été cette dernière avec les révolutions allemandes et russes.

§ 5 Dans tous les cas il ne faut pas oublier :

- 1 Qu'il s'est agi avant tout d'une guerre *germano-soviétique* : « On ne se rend pas toujours bien compte à l'Ouest combien la Seconde Guerre mondiale en Europe était une guerre russo-allemande. Aussi, en 1943 encore, Churchill devait remarquer que les alliés occidentaux "jouaient" avec seulement 6 divisions allemandes tandis que les Russes devaient compter avec 185². »

2 D. Horowitz, *De Yalta au Vietnam*, t. I, Paris, 10-18, 1973, p. 56. Horowitz cite W. Churchill, *The Second World War*, 1951.

- 2 Mais aussi d'une guerre américano-européenne à l'Ouest: « Si nous voyons que l'Allemagne est en train de gagner la guerre nous devons aider la Russie, et si la Russie gagne il serait bon que nous aidions l'Allemagne, et les laisser en tuer le plus possible... » (Truman, alors Secrétaire d'État, dans le *New York Times* du 24 juillet 1941)³. Qui a dit: *a fair amount of killing!* Et américano-russe à l'Est: les bombardements de Hiroshima et de Nagasaki n'avaient rien à voir avec le Japon mais étaient destinés à prendre de court l'avancée de l'Armée rouge en Asie: « Rétrospectivement, le désir d'écarter les Russes semblerait constituer la raison essentielle de l'utilisation des bombes atomiques. C'est le seul élément qui rende compte de la hâte avec laquelle elles furent lancées (sans que fussent attendues les conséquences de l'entrée en guerre de la Russie [contre le Japon]) ainsi que de l'absence de délai raisonnable, ou le lancement d'un second ultimatum, entre les deux. De fait, la seconde bombe fut lancée le 9 août, le jour même où les troupes russes entraient en Mandchourie⁴. »
- 3 Le repli de la Russie derrière le « rideau de fer » (Churchill, discours de Fulton le 5 mars 1946) et donc la « Guerre froide » (selon le mot du journaliste Walter Lippman) est le fait des États-Unis et non de l'URSS: « Les États-Unis étaient la seule grande puissance disposant d'un potentiel industriel totalement intact. Les Russes ne faisaient aucun secret des pertes énormes qu'ils avaient subies durant la guerre. Si l'un des deux pays ne devait absolument pas être affecté en faisant cavalier seul, ce ne pouvait être que les États-Unis⁵. » La rupture fut précipitée par Truman contre Staline et Molotov. Ce qui ne signifie pas pour autant que l'isolement soviétique n'ait pas été ensuite développé pour soi par l'État stalinien. Le monde était désormais coupé en deux.

³ Cité dans *ibid.*, note 29, p. 82.

⁴ *Ibid.*, p. 69 et 72.

⁵ *Ibid.*, p. 63.

Le « mode de vie américain »

§ 6 Truman définit le monde en termes de « notre mode de vie ».

La doctrine Truman (12 mars 1946) : « Un mode de vie est fondé sur la volonté de la majorité, il se distingue par des institutions libres, un gouvernement représentatif, des élections libres, des garanties pour la liberté individuelle, la liberté de parole et de religion et la protection contre la répression politique.

Le second mode de vie est fondé sur la volonté d'une minorité imposée par la force à la majorité. Il repose sur la terreur et l'oppression, une presse et une radio aux ordres, des élections fabriquées et la suppression des libertés individuelles⁶... »

« Notre mode de vie n'est pas négociable⁷. »

« Contraints par une idéologie militante qui glorifie le meurtre et le suicide avec aucun territoire à défendre, et peu à perdre, soit ils réussiront à changer notre mode de vie, soit c'est nous qui changerons le leur⁸. »

Cette expression de « mode de vie » qui n'est jamais employée en général mais qui se réfère toujours à l'*American Way of Life*, est trop récurrente dans le discours américain pour ne pas désigner quelque chose d'important...

Un fil rouge entre *New Deal* et « communisme »

§ 7 « [L']assimilation du New Deal et du communisme dans l'esprit troublé de l'Américain était facile [en 1948], presque par principe. N'étaient-ce pas les hommes du New Deal, comme les communistes, qui parlaient d'élever les masses, de combattre les hommes d'affaires, d'établir des contrôles économiques dans la société, de mettre en cause le traditionnel dans tous les secteurs de la vie ? N'étaient-ce pas les réformateurs à l'intérieur qui avaient appelé, pendant la guerre, à tendre la main aux Bolcheviks à l'extérieur⁹ ? »

6 Cité dans *ibid.*, p. 90.

7 Bush père en 1992. *Libération* du 15 janvier 2006.

8 D. Rumsfeld, « The Long War », discours devant le National Club Press. *Washington Post* du 3 février 2006.

9 Eric F. Goldman, *The Crucial Decade and After*, 1961. D. Horowitz, *op. cit.*, p. 132.

Bordiga et le « kolkhozianisme social »

§8 Pour Bordiga, la seule chose qui distingue de façon essentielle le capitalisme soviétique de son homologue américain c'est le fait que le premier a été instauré par une révolution prolétarienne, pour le reste ils se rejoignent tous deux dans une même « société "kolkhozienne", en prenant cet adjectif non seulement dans son sens propre de production agraire parcellarisée, mais en l'élargissant à toute structure qui, axée sur l'individu, se fonde sur la famille, la maison, l'appareillage et le pécule domestiques [...] En Russie, mais aussi en Amérique, comme ailleurs, ces noyaux familiaux d'accumulation de petits privilèges et bénéfices, pour les neuf dixièmes inconsistants et qui relèvent plutôt de la toxicomanie, fuiront des mains des kolkhozianisés pleins d'illusions, quand s'avanceront les nuages noirs du chômage et des insolvabilités¹⁰. » Plus tard, à propos de projets d'urbanisme piémontais dans lesquels il voit « une expression de la tendance commune aux programmes sociaux modernes de la vieille Amérique et de la jeune Russie qui fornicquent à différents niveaux¹¹ », il évoque « une base dignement russophile, à savoir kolkhozienne, ce qui veut dire domestique, familiale et réactionnairement cul-béni, parce que l'idéal proposé au paysan (et cela concerne aussi le petit proprio, abêti par ces inoculations séculaires de culture toxique), et également à l'ouvrier d'usine, c'est la maisonnette, dessinée par l'architecte mange-à-l'œil, le *home sweet home*, la "maison, douce maison", dans laquelle se résume la construction *familiale* réactionnaire de la société qui est nécessairement privatiste¹² ».

De la pratique théorique

§9 La pratique théorique ne se résume pas en une collection de gestes techniques consistants à écrire de la théorie, à débattre de ce l'on a écrit, à le diffuser, etc. La pratique théorique constitue une totalité, comme une *forme* qui englobe et dépasse tous ses moments

10 A. Bordiga, *Développement des rapports de production après la révolution bolchevique*, op. cit., p. 323-324.

11 « La "pochade" communautaire » in *Il Programma comunista*, n° 8, 1958, et *(Dis)continuité*, n° 5, décembre 1998, p. 174.

12 *Ibid.*, p. 175.

particuliers, une forme dans lesquelles ces gestes se compénètrent mutuellement dans l'unité d'une pratique, dans l'équivalence pérenne d'une péréquation pratique qui leur donne leur signification, laquelle détermine le rapport du discours théorique aux autres productions et à son « lectorat », son rapport à la période historique de laquelle il participe dans sa manière d'en rendre compte et, *in fine*, le rapport à soi de la théorie, lequel se retourne sur lui-même comme pratique théorique, etc. Au bout du bout on a une manière d'*autoprésupposition* de la pratique théorique. Toute activité théorique suppose une pratique théorique qui *s'impose* à ses gestes techniques autant qu'aux contenus de ceux-ci, comme *forme par-dessus tout* qui, comme le dit H. Lefebvre, « s'affirme et se déploie au-dessus des contenus [...] qui changent alors que la forme se maintient » et, il ajoute que « les contenus se représentent (signes, symboles, représentations diverses) alors que les formes agissent, *présentes* [...] L'écrasement de l'inégal, du différent, du contenu, c'est-à-dire l'égalisation de l'inégal et l'équivalence du non-équivalent, telle est la loi de la forme et sa force fondamentale, elle-même fondement du pouvoir en général et en particulier du pouvoir politique¹³. » Et cette loi, dans son application, exige la construction d'un *dispositif* qui assure sa *pérennité* avec « la présence d'une police, d'un tribunal, d'une autorité religieuse et/ou politique, qui empêche les discussions inévitables de dégénérer en disputes et en rixes, mais qui n'en poursuit pas moins ses objectifs propres¹⁴. » Lefebvre parle ici du marché comme le lieu sur lequel s'échangent les marchandises et non de la théorie, mais, au-delà de la forme déterminée de la chose, qui nierait que cela s'applique parfaitement à la pratique théorique, surtout lorsque celle-ci s'identifie à un « meeting permanent¹⁵ » ? ! La loi de la forme s'applique à tous les ordres, autant *pratiques* (les formes de lutte et d'organisation de la classe prolétaire, etc.) que

13 H. Lefebvre, *op. cit.*, p. 23-24.

14 *Ibid.*, p. 21.

15 Mais pas seulement : « Les phrases ronflantes sur le "nous sommes le parti", font désormais rigoler les poules, particulièrement quand on singe les organismes du passé avec leurs mythes, leurs statuts, leurs parlements, leurs élections, leurs hiérarchies, leurs liturgies d'entrée et de sortie, et même leurs magistrats et leur police (collèges de prud'hommes et services d'ordres), etc., etc. » (« Qui nous sommes et ce que nous voulons » in *n+1*, n° 18, octobre 2005.)

théoriques et, à celui-ci, autant au niveau de l'*abstraction théorique* elle-même qu'à celui, donc, de la *pratique théorique* qu'elle suppose qui est en soi un niveau d'abstraction (de mise en forme) plus élevé.

§10 Marx ajoute à cette loi de la forme une dimension essentielle lorsqu'il dit que l'échange des marchandises ne peut s'effectuer qu'en remplissant des conditions contradictoires exclusives les unes des autres (le fait qu'elles soient des choses à double face, valeur d'usage et valeur d'échange) et que le développement de l'échange « ne fait pas disparaître ces contradictions, mais crée la forme dans laquelle elles peuvent se mouvoir » et que c'est « la seule méthode pour résoudre des contradictions réelles » ; et il donne pour exemple « l'ellipse [qui] est une des formes de mouvement par lesquelles cette contradiction [qu'un corps tombe constamment sur un autre et le fuie constamment] se réalise et se résout à la fois¹⁶ », ce qui est une autre façon de dire, comme le fait Lefebvre, que la forme ne reste jamais « en l'air », qu'elle n'est pas une substance hypostasiée, qu'elle a toujours un contenu¹⁷ et mieux, qu'elle est précisément le mouvement de ce contenu, c'est-à-dire « forme de mouvement » et que c'est ainsi, et seulement ainsi, qu'elle peut s'imposer par-dessus tout, imposer ses propres objectifs. On aura compris qu'en ce sens, la *pratique théorique* est la forme de mouvement propre à l'*abstraction théorique* dans la forme duelle de son rapport à la réalité (forme d'intériorité et d'extériorité)¹⁸.

§11 Ma conception de la pratique théorique n'a donc rien à voir avec celle de Denis¹⁹ par exemple, telle qu'il l'expose dans la revue *Meeting* — sauf qu'il a au moins le mérite de poser la question en ces termes —, Denis pour qui, par ailleurs, cette forme duelle du rapport de la théorie n'est pas sans poser problème²⁰. Ici, il dit en effet que « l'idée de communisme est connue de tous, crainte par certains, espérée par d'autres, indifférente à la plupart car considérée comme une chimère²¹ ». Cela parce qu'elle est un phénomène

16 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 642-643. Je souligne.

17 H. Lefebvre, *op. cit.*, p. 23.

18 Cf. *supra*, n° 4.

19 Cf. *supra*, n° 1, § 25, n. 32.

20 Dans *Théorie communiste*, n° 17, septembre 2001, p. 134.

21 « Trois thèses sur la communisation » in *Meeting*, n° 1, p. 10.

de « conscience » et que celle-ci « est vaste, multiple, et excède de loin les réalités de l'instant, même (surtout) sous la domination du capital²² ». Ainsi « la révolution, le communisme, n'ont pas besoin d'être diffusés comme connaissance. Ce qui convainc, ce ne sont pas des idées toutes seules, ce sont des pratiques. Certes, comme une pratique n'existe pas sans retour réflexif sur elle-même (on ne fait pas quelque chose en soi en pensant à rien, on a toujours une interprétation de ce qu'on fait), ce sont bien des idées aussi qui peuvent convaincre, mais des idées effectives, des idées qui ont un prolongement pratique et qui sont elles-mêmes le prolongement d'une pratique²³. »

§ 12 L'inspiration « juvénilo-marxienne » de Denis est ici évidente dans les attendus de son propos. Marx : « La réforme de la conscience consiste *uniquement* à rendre le monde conscient de lui-même, à le sortir de l'état de rêve qui le trompe sur lui-même, à lui *rendre claires* ses propres actions [...] Notre devise sera donc : réforme de la conscience mystique, obscure à elle-même, qu'elle se manifeste dans la religion ou dans la politique. On verra alors que, depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui manque la conscience pour la posséder réellement. On verra qu'il ne s'agit pas de faire un grand bond entre le passé et l'avenir, mais d'*accomplir* les idées du passé²⁴. »

§ 13 S'il existe une pratique théorique, et s'il n'existe pas d'abstraction théorique sans pratique, ce n'est pas parce que quand on fait quelque chose on a sa petite idée derrière la tête, c'est parce que l'abstraction théorique — même (et surtout) lorsqu'on la considère à l'instar de *Théorie communiste* comme une détermination de l'existence du prolétariat — *n'est pas automatique* : on ne peut pas revenir en arrière pour considérer que la théorie de toute façon ne peut qu'exister²⁵. L'activité théorique, par elle-même, est certes un acte intellectuel, mais elle est surtout un acte *intentionnel*. Comme

²² *Ibid.*, p. 9–10.

²³ *Ibid.*, p. 10.

²⁴ Lettre à Ruge, septembre 1843, dans K. Marx, *Textes (1842–1847)*, Paris, Spartacus, 1970, p. 47.

²⁵ « À propos de la théorie » in *Théorie communiste*, n° 14, p. 20, § 7 dans la version mise en ligne sur mon site.

tel, elle est pratique théorique *consubstantiellement* à la théorie, non comme un *prolongement mécanique* dans la pratique d'une idée elle-même relevant d'une pratique, etc. Denis se place ici dans l'élément de la conscience (avec ou sans guillemets) — plus encore il revigore la vieille thèse de l'« excès de sens » propre à certains universalistes²⁶ — et en conséquence dans une *problématique de la conviction* : les pratiques, ou mieux les idées *associées* à des pratiques, plus que les idées toutes seules, sont seules de nature à convaincre les réticents, les hésitants, ou les réalistes, du bien fondé de l'« idée de communisme ». Il ne peut dès lors concevoir la pratique autrement que comme une *preuve* de la théorie et celle-ci comme un *reflet* (« on peut dire que la théorie de la communisation n'est rien d'autre que le retour réflexif du mouvement communisateur sur lui-même²⁷ ») de celle-là. Mais au-delà de cette problématique de la conviction, ce sont bien les idées qui en dernière analyse sont opérantes à l'échelle de l'histoire (« Sous des appellations différentes, la question de la communisation a traversé l'histoire du mouvement ouvrier depuis ses origines²⁸. »), au travers de « ce besoin du communisme qui traverse²⁹ » son histoire, jusqu'à nos jours au travers du « besoin de communisme immédiat [...] qui se fait sentir dans l'aire communisatrice³⁰ ». Pour le reste, la pratique n'est conçue et saisie que comme une gestuelle. On dit souvent que les problèmes théoriques se résolvent dans la pratique, c'est vrai en général, mais si la lutte des classes a quelque chose à voir avec la théorie c'est toujours *moyennant l'existence d'une pratique théorique*.

§14 La pratique théorique possède donc une signification qui dépasse, comme son contenu propre, le produit de la simple succession de ses moments et qui leur impose, non de l'extérieur mais de façon consubstantielle, ses *objectifs propres*. La question est alors : de quelle nature est ce dépassement, autrement dit que sont ces objectifs ? Il en existe trois qui définissent autant de rapports à soi

26 *Théorie communiste*, n° 2, janvier 1979, p. XI, à propos de la sphère artistique.

27 « Trois thèses sur la communisation », *op. cit.*, p. 9.

28 *Ibid.*, p. 8.

29 *Ibid.*

30 *Ibid.*, p. 9. Cf. Marx : il s'agit... d'accomplir les idées du passé.

de la théorie, de rapports à l'ensemble de la production théorique du moment, et au-delà à la société tout court, qui vont du rapport *politique* au rapport *théorique* moyennant le rapport *idéologique*. Ces trois rapports qui définissent donc autant de pratiques théoriques ne sont pas forcément exclusifs les uns des autres : ils peuvent tout aussi bien coexister dans un seul et même corpus (selon un dosage particulier des trois), comme ils peuvent être des moments du devenir historique d'un corpus singulier. Dans les deux cas, cela ne va pas sans contradictions qu'il va bien falloir résoudre, notamment à travers des dispositions d'ordre pratique.

§15 Évidemment ces différents rapports de la théorie impliquent des niveaux et des objets d'abstraction théoriques différents. Lorsque B. Lyon³¹, par exemple, écrit qu'« il est vrai [...] qu'on place la barre très haut dans ce qu'on a à dire des luttes, si on prend le cas des grèves de la SNCM et de la RTM à Marseille, nous nous sommes dit que, bien que sur place et ayant participé aux manifs, nous n'avions rien à dire de plus que ce tout le monde savait c'est-à-dire qu'elles butaient totalement sur leurs limites, de défense du service public³² », la *hauteur de la barre* en question, ou mieux la barre elle-même qui conduit ici à se taire par défaut, renvoie à une pratique théorique spécifique, en l'occurrence à une pratique *politique*, qui ne peut rien dire sauf à « parler du communisme au présent » — ce qu'effectivement les tramainots de la RTM et les marins de la SNCM ne font pas, mais s'ils le faisaient qu'est-ce qu'il y aurait à en dire de plus ?

De la politique

§16 « L'âme politique d'une révolution, écrit Marx, constitue la *tendance* des classes sans influence politique de supprimer leur *isolement* vis-à-vis de l'être de l'État et du pouvoir » ; et plus loin il conclut : « Conformément à sa nature *limitée* et *ambiguë*, une révolution à âme politique organise donc une sphère dominante dans la société, aux dépens de la société³³. » Ainsi, dit encore Marx, « toutes les émeutes,

31 Membre de *Théorie communiste*.

32 Sur le forum du site Internet de la revue *Meeting*.

33 « Gloses marginales critiques à l'article "Le roi de Prusse et la réforme sociale" », dans K. Marx, *Textes (1842-1845)*, op. cit., p. 89.

sans exception “éclatent” dans l’*isolement funeste de l’être collectif*³⁴». Mais alors que «l’émeute *industrielle*, si *partielle* soit-elle, renferme en elle une âme *universelle*», «l’émeute *politique* si universelle soit-elle, dissimule sous sa forme *colossale* un esprit étroit³⁵». Marx ne critique pas la politique dans l’absolu mais seulement ceux qui en font un absolu indépassable. Sa critique est d’abord relative à l’«être collectif» par rapport auquel la lutte cherche à rompre l’isolement selon qu’il s’agit du «*véritable être collectif* des hommes», c’est-à-dire «l’être humain» lui-même ou bien «l’être *politique*» des hommes, c’est-à-dire l’État. Ensuite, sa critique est relative au cours de la révolution elle-même : «La *révolution* en général — le *renversement* du pouvoir existant et la *dissolution* des anciens rapports — est un *acte politique*. Mais, sans *révolution*, le *socialisme* ne peut se réaliser. Il a besoin de destruction et de dissolution. Mais là où commence son activité organisatrice, et où émergent son but propre, son âme, le socialisme rejette son enveloppe politique³⁶.»

§17 Marx revient sur cette question du politique dans une lettre à F. Bolte de New York, dans laquelle il écrit : «Tout mouvement par lequel la classe ouvrière s’oppose aux classes dominantes en tant que *classe* et cherche à les contraindre par la pression de l’extérieur est un mouvement politique. Par exemple, la tentative de forcer des capitalistes, au moyen de grèves, etc., dans telle ou telle usine ou branche d’industrie, à réduire le temps de travail, est un mouvement purement économique; au contraire, le mouvement ayant pour but de faire édicter *une loi* des huit heures, etc., est un mouvement *politique*. Et c’est ainsi que partout les mouvements économiques isolés des ouvriers donnent naissance à un mouvement *politique*, c’est-à-dire un mouvement *de la classe* pour réaliser ses

34 *Ibid.*, p. 88. L’«être collectif» dont il s’agit ici, — que Camatte traduit ailleurs par *Gemeinwesen*, «communauté humaine», qu’il oppose à *Gemeinschaft* «communauté matérielle» (cf. p. 67) — ne renvoie pas à une «nature», ce n’est pas un substantif (comme pour la position universaliste dans la théorie du prolétariat) mais une existence positive, c’est-à-dire finie, donc historique, comme par exemple lorsque *Théorie communiste*, à propos de la théorie, parle de l’«être conscient» du prolétariat (n° 14, p. 19 et § 1 dans la version mise en ligne sur mon site).

35 *Ibid.*, p. 88-89.

36 *Ibid.*, p. 89-90.

intérêts sous une forme générale, une forme qui possède une force générale socialement contraignante³⁷.» Il reprend dans cette lettre l'essentiel de l'argumentation qu'il avait déjà utilisée contre Proudhon dans *Misère de la philosophie* (il s'en prend de fait aux mêmes «amateurs, qui tentèrent toujours de se maintenir contre le mouvement réel de la classe ouvrière au sein de l'Internationale elle-même³⁸»), qui pour sa part contient un élément qui est ici absent: «On ne s'en est pas tenu [en Angleterre] à des coalitions particulières qui n'avaient pas d'autre but qu'une grève passagère, et qui disparaissaient avec elle. On a formé des coalitions *permanentes*³⁹», désormais «les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes [...] le maintien de l'association devient plus important que celui du salaire [...] Une fois arrivée à ce point-là, l'association prend un caractère politique⁴⁰.» Avant cela, Marx avait précisé: «Ainsi la coalition a toujours un double but, celui de faire cesser entre eux [les prolétaires] la concurrence, pour pouvoir faire une *concurrence générale* au capitaliste⁴¹», avec cet épilogue adressé à Proudhon: «Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps⁴².»

§ 18 Acquérir une influence politique sur un ensemble pré-existant comme prise de pouvoir sur soi-même autant que sur cet ensemble, pour cela mettre fin à l'isolement dont on pâtit à l'égard de celui-ci et s'organiser en sphère indépendante dominante dans cet ensemble aux dépens de cet ensemble, et par là s'ériger en force contraignante en son sein, prendre ainsi une forme générale et non plus particulière, occuper une position d'un point de vue global et non plus parcellaire, acquérir une existence permanente et non plus passagère dans une concurrence générale avec son adversaire, *telle est la loi de l'action politique*. Une «loi de la politique», on l'aura compris, comme corollaire immédiat de la «loi de la forme»

37 23 novembre 1871, dans K. Marx, F. Engels, V. I. Lénine, *Sur l'anarcho-syndicalisme*, Moscou, Éd. du Progrès, 1982, p. 60.

38 *Ibid.*, p. 58.

39 K. Marx, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 134.

40 *Ibid.*, je souligne.

41 *Ibid.*, je souligne.

42 *Ibid.*, p. 136.

telle qu'on l'a vue plus haut à propos de la pratique théorique en tant que forme de mouvement dans laquelle les contradictions de l'ensemble en question se réalisent et se résolvent à la fois.

§19 La question, maintenant, c'est : Comment une telle loi de la politique peut-elle s'appliquer à l'ensemble de l'activité théorique et déterminer une pratique théorique, en l'espèce ce que j'ai appelé plus haut une *pratique politique de la théorie* ?

§20 La pratique politique de la théorie peut tout aussi bien s'avérer être *un frein pour la théorie du communisme* elle-même. Certes (pour revenir au passage de Lyon cité plus haut), les tramainots marseillais n'ont pas lancé leurs bus à l'assaut de la Bonne Mère, ils ne les ont pas non plus noyés dans le Vieux Port, devant la mairie, par exemple — ce qui aurait pu en faire une lutte « suicidaire » ; les marins membres du « Syndicat des travailleurs corses » de la SNCM, eux, ont détourné un ferry, ça avait du panache, un air de piraterie, mais outre la base « nationaliste » de leur organisation, ils sont restés au large d'Ajaccio et ne sont pas allés jusqu'à accoster (ceci certainement à cause de cela), ce qui aurait pu malgré tout susciter un mouvement méritant quelques lignes que tout le monde n'aurait pas déjà partagées. Et je suppose que ç'eût été également placer la barre trop bas ou pas assez haut que de parler de la lutte des salariés de Nestlé (en plus une lutte « victorieuse »). Il n'y a aucune raison de mettre cela en balance, comme le fait Lyon, avec une participation ou non aux manifestations liées à ces luttes, ce qui compte, c'est que la pratique politique de la théorie contrainte à établir un distinguo entre les luttes et à les *choisir* (de la même manière que la pratique *idéologique* des tenants de l'autonomie évalue ses luttes à l'aune de leur indépendance à l'égard des syndicats ou de l'unité du mouvement), comme elle choisit ses adversaires en théorie, c'est-à-dire à l'exclusion de toute prise en considération du mouvement réel du capital ou de la théorie, comme *un acte politique en théorie*, c'est-à-dire constituant.

§21 Il faudra montrer de quelles contradictions ces pratiques politiques et idéologiques de la théorie se trouvent être la forme de mouvement, c'est-à-dire dans quelles impasses s'est enfermée la théorie du communisme. Il y a déjà quelques éléments de réponse dans la *double hypostase* de la classe prolétaire comme prolétariat

(ce que j'ai appelé plus haut la *représentation* de la classe prolétaire comme prolétariat) et du procès de valorisation du capital, celle-ci déterminant celle-là, mais pas uniquement. Dans tous les cas, c'est ça l'essentiel puisque c'est de ce point de vue que se pose la question de la reproduction des classes capitalistes⁴³.

43 Cf. *supra*, n° 15.

LA CRITIQUE INTÉGRATIVE

Toute théorie est mesurée à l'aune de la conception la plus intégrative, qui saisit la totalité comme unité en devenir.

— I. Garo

§1 Cette remarque qu'Isabelle Garo applique à la critique marxienne de l'économie politique classique¹ peut tout aussi bien concerner la critique de la théorie du communisme comme théorie du prolétariat. En ce sens, une telle critique, pour être conséquente, doit moins s'attacher à constituer une archéologie de celle-ci qu'à explorer l'armature théorique de sa construction, c'est-à-dire à décrire le mouvement d'une élaboration qui s'effectue par étape, selon une chronologie. Une telle critique, donc, ne peut que se concevoir comme l'un des résultats « les plus intégratifs » du moment ; *intégratif*, c'est-à-dire qu'elle fait de la théorie du prolétariat, du point de vue de la théorie du communisme, non une aberration bonne à jeter aux poubelles de l'histoire mais un cas particulier de celle-ci, ou si l'on préfère un moment désormais subordonné à une totalité supérieure qui tend à l'englober en le dépassant. J'ai déjà proposé dans « Le milieu d'origine de l'exception théorique française² » quelques éléments permettant de suivre le mouvement d'élaboration de la théorie du prolétariat, et dans les dernières « Notes de travail³ » j'ai posé les bases d'une critique d'ensemble de la théorie du communisme telle qu'elle existe aujourd'hui, en tant qu'elle repose sur une *représentation* de la classe prolétaire comme prolétariat. Cette

1 I. Garo, *op. cit.*, p. 273.

2 Supra, n° 14.

3 Supra, n° 16.

représentation, dans sa construction, n'est pas une vue de l'esprit, une illusion ou une simple erreur : comme j'ai commencé à la montrer, elle relève d'un processus historique concret, c'est-à-dire de la transformation du prolétariat en classe prolétaire (autrement dit en classe capitaliste) moyennant cette chose décisive qu'est la victoire du parti bolchevik en Russie, tout autant que *sa critique qui relève du même processus*. Je vais poursuivre ce travail d'un point de vue théorique et historique en revenant d'abord sur la guerre de 1914-1918, et surtout en reprenant l'analyse de la révolution russe là où l'a laissée Bordiga (c'est-à-dire beaucoup plus loin que ce qu'ont fait *Socialisme ou barbarie* et la théorie française du prolétariat, étrangement silencieuse sur le sujet).

§2 Avant cela, toutefois, il est indispensable de définir cette catégorie de *représentation* que j'ai utilisée jusqu'à présent, sans plus d'explications que les réserves exprimées plus haut, en la confrontant à l'*apparence* et à l'*idéologie*, deux autres catégories également essentielles, mais non moins floues, surtout la seconde. — On verra ailleurs en quoi la catégorie de représentation est essentielle pour la critique de la théorie du prolétariat en particulier et pour l'activité théorique en général. Bien sûr ce travail n'échappe pas aux limites inhérentes à un tel exercice : toute définition opère inévitablement une réduction au détriment du processus au travers duquel les notions sur lesquelles elle porte en viennent à se fixer à un moment donné. Cette réduction s'opère aussi au détriment des relations que celles-ci peuvent entretenir entre elles, à travers des glissements et des recouvrements de sens, comme on va le voir dans ce qui suit.

§3 Mais ce travail est inévitable. Il l'est notamment pour qui accepte de « *considérer pratiquement la théorie* », c'est-à-dire comme faisant « *partie intégrante, nécessaire et active* » de la réalité présente. Mais alors il faut pour se faire se doter des outils conceptuels adéquats — ce qui n'interdit pas de les voir évoluer —, a fortiori si l'on envisage cette pratique théorique dans le cours de son devenir historique comme ambitionne de le faire *La Matérielle*.

REPRÉSENTATION, APPARENCE ET IDÉOLOGIE

Pour établir ce qui suit, j'utilise le glossaire proposé par I. Garo dans son livre sus-cité ainsi que les références qu'elle donne (un livre très instructif par ailleurs — et de surcroît toujours disponible — dont l'ensemble du glossaire est en lui-même très intéressant); des références auxquelles je rajoute quelques autres de mon cru (qui sont loin d'être exhaustives, bien entendu).

§4 Je propose que l'on parte du début, c'est-à-dire des catégories de *phénomène* et d'*essence* auxquelles les autres catégories que l'on va analyser (*représentation*, *apparence* et *idéologie*) se rattachent à des titres divers.

1 « Phénomène » et « essence »

§5 Ce que l'on nomme *phénomène* est distinct de l'*apparence* en ce qu'il est la forme de l'*essence* qu'il manifeste dans l'ordre de l'*existence*⁴. Ainsi Marx peut-il dire que la valeur d'échange est le « mode d'expression ou [la] forme phénoménale nécessaire de la valeur⁵ ». Le phénomène est donc de l'ordre de l'existence immédiate. Mais avant cela, il a eu une longue vie mouvementée qu'il n'est pas inutile de parcourir rapidement.

§6 En général, on qualifie de phénoménologie toute étude descriptive d'un ensemble de phénomènes tels qu'ils se manifestent dans le temps et l'espace, par opposition aux lois abstraites et fixes de ceux-ci, à des réalités transcendantales dont ils seraient la manifestation, ou encore par opposition à la critique normative de leur légitimité. En ce sens, pour Husserl, la phénoménologie ne peut donner naissance à un système dans la mesure où elle consiste uniquement à décrire ce que l'on peut voir en s'y prenant d'une certaine manière pour regarder.

§7 La catégorie d'*essence*, pour sa part recouvre l'*ensemble des rapports objectifs et des contradictions réelles* de la chose dont on parle. En ce sens elle se distingue donc aussi bien du phénomène que de l'apparence, et surtout elle est la *condition de leur saisie théorique*⁶.

⁴ I. Garo, *op. cit.*, p. 324.

⁵ *Ibid.*, p. 158.

⁶ *Ibid.*, p. 316.

§8 Il n'est pas utile d'en dire plus sur cette dernière catégorie d'essence par rapport à celle de représentation qui nous intéresse en premier lieu ici.

§9 Une citation de Marx qui résume bien le champ qui nous occupe ici : « C'est cette conclusion [la confusion entre profit et survaleur (plus-value) qui revient à considérer que le profit s'ajoute de l'extérieur à la valeur de la marchandise] chez les théoriciens qui montre le mieux à quel point le capitalisme pratique, obnubilé par la concurrence et n'en pénétrant nullement les *phénomènes*, est incapable de reconnaître au-delà des *apparences*, l'*essence* véritable et la structure interne de ce procès⁷. »

2 « Représentation »

Par la place qu'elle occupe dans ma critique de la théorie du communisme comme théorie du prolétariat, la catégorie de représentation est centrale.

§10 Elle joue un rôle également central chez *Invariance* (le capital est lui-même devenu une représentation dans le cours historique de sa nécrologie). F. Bochet l'oppose à la *virtualité* comme fin de la *séparation sujet-objet*, *immersion* et *participation*, laquelle fin va de pair avec la *disparition*, à partir de 1989 (écroulement de l'URSS), du *prolétariat* non seulement dans les faits mais aussi dans les idées, ce que n'avait pas fait la guerre de 1939-1945⁸.

§11 Il rattache par ailleurs l'avènement de la représentation à la rupture d'avec l'immédiateté de l'appartenance à la communauté concomitante à l'apparition de la valeur⁹. Enfin, selon lui, *Homo sapiens* disparaît au moment de la victoire de la virtualité (c'est-à-dire aujourd'hui) « à l'intérieur de laquelle il retrouve enfin une immédiateté et une immersion qu'il n'avait plus connue depuis des millénaires¹⁰ ».

§12 C. Ramnoux fait remarquer pour sa part que l'opposition du sujet et de l'objet, de même que celle entre « matière » et « esprit », n'a pas de sens chez les présocratiques qui ne connaissent que l'*homologie* qui règne entre les « choses lointaines » et les « choses

7 K. Marx, *Le Capital*, op. cit. p. 264, je souligne.

8 Supplément au n° 9, série IV, février 1995, p. VI.

9 *Ibid.*, p. XXXV.

10 *Ibid.*, p. LXXVII.

prochaines» de l'habitat urbain : « Comme celles-ci sont arrangées, ainsi celles-là, seulement beaucoup mieux encore. Dans cette extrapolation, l'art de structurer les sociétés humaines constitue l'élément positif. Une épistémologie naïve l'accompagne, définie par la formule : le même connaît le même¹¹. »

§ 13 Dans la philosophie, cette catégorie n'a rien donné de particulièrement intéressant, si ce n'est chez Leibnitz pour lequel la « nature représentative » de la monade consiste en ce qu'elle « exprime naturellement tout l'univers » ; par quoi il faut entendre qu'il y a de l'une à l'autre une correspondance terme à terme, « un rapport constant et réglé entre ce qui peut se dire de l'une et de l'autre » (*Monadologie*)¹². Tout anachronisme mis à part, on retrouve dans cette acception du terme le même principe d'homologie que Ramnoux relève chez les présocratiques.

§ 14 Chez *Théorie communiste*, la catégorie de représentation est associée à la théorie qu'elle qualifie a contrario : « Ce que l'on entend ici par conscience et que l'on appellera théorie [...], n'est pas une *représentation*, mais l'être conscient, une façon de déterminer une pratique. » (Ce que l'on entend par conscience, c'est-à-dire le fait que « le prolétariat n'a de conscience de soi [...] que dans son opposition au capital », et que celle-ci, en tant que « sa propre conscience de soi en tant que classe particulière passe par ce qui n'est pas lui »)¹³. Et un « être conscient » non comme un attribut de son existence, ou une nature mais comme un mode d'être comme une existence ; en ce sens il vaudrait mieux écrire « être-conscient » à la manière de Hegel. Quoi qu'il en soit, la catégorie de représentation est donc prise ici d'abord dans un *élément conscientiel*, ensuite dans une *acception négative* qui la rapproche de la catégorie d'idéologie. Ce qui n'empêche pas que le corpus técéen soit lui-même le produit d'une représentation (en l'espèce de la classe prolétaire comme prolétariat).

11 C. Ramnoux dans *Histoire de la philosophie*, t. I, Paris, Gallimard, 1969, p. 406-407.

12 A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, t. I, Paris, Quadrige/PUF, 1991, p. 920.

13 « À propos de la théorie » in *Théorie communiste*, *op. cit.*, p. 19, je souligne.

§15 Dans le glossaire du livre de Garo, la catégorie de représentation n'apparaît pas dans la mesure où elle structure toute son analyse; c'est dans le corps du texte qu'il faut aller chercher.

§16 Elle nous dit en premier lieu que la représentation a à voir avec la *forme*¹⁴. Chez Marx, il s'agit d'abord d'un héritage hégélien : la forme est un aspect du processus essentiel, non sa figuration abstraite et séparable. Pour Hegel en effet, « on ne peut [...] demander comment la forme s'ajoute à l'essence, car elle n'est que le paraître de cette même essence dans soi-même, la réflexion propre immanente à elle [...] Ce qui apparaît comme activité de la forme est en outre tout aussi bien le mouvement propre de la matière elle-même¹⁵ » dans sa dialectique : 1) face à face de la forme et de l'essence en tant que matière ; 2) distinction de la forme et de la matière ; 3) unité de la forme et de la matière qui donne naissance au contenu, dernier moment de la dialectique de la forme qui devient « l'être-posé total faisant retour en soi ».

→ On notera au passage l'inspiration hégélienne de H. Lefebvre dans son exposé du « théorème de la forme¹⁶ » avec des « contenus [qui] se représentent (signes, symboles, représentations diverses) alors que les formes agissent, *présentes*¹⁷ ».

§17 À la différence de ce strict héritage, Marx maintient un *décalage fonctionnel* entre forme et contenu dont la dialectique ne progresse pas nécessairement vers une unité complète et qui finirait par *résorber la représentation* au sein de ce qu'elle représente. Par exemple, dans la sphère politique, la différenciation des formes, leur multiplication à certaines époques historiques doit être rapportée non à la logique de l'essence (au sens hégélien) mais aux caractéristiques originales et permanentes de la sphère politique qui se nourrissent de leur propre décalage. Marx distingue ainsi deux types de représentations : 1) celles qui jouent un rôle actif (l'Assemblée qui établit la Constitution ou vote les lois) ; 2) celles

14 I. Garo, *op. cit.*, p. 123-124.

15 G. W. F. Hegel, *Science de la logique*, *op. cit.*, p. 123, note a.

16 « *Théorème* : "L'écrasement de l'inégal, du différent, du contenu, c'est-à-dire l'égalisation de l'inégal et l'équivalence du non-équivalent, telle est la loi de la forme et sa force fondamentale, elle-même fondement du pouvoir en général et en particulier du pouvoir politique". » (H. Lefebvre, *op. cit.*, p. 24).

17 *Ibid.*, p. 23-24. Cf. supra, n° 16 : « De la pratique théorique », § 9 à 15.

qui se *présentent* comme un pouvoir constitué, figé en institutions établies et *répercutant simplement des choix faits ailleurs et auparavant* (l'État chargé du maintien de l'ordre, la notion de politique ayant cessé de s'y réduire).

Pouvoir constituant	Pouvoir constitué
Force d'innovation	Forme de gestion
Instrument de compromis instable	Moyen de domination
Période constituante	Période constituée

§ 18 Les illusions ou la connaissance, mais surtout les *représentations* en général sont bien, *dans la réalité et non pas au-dessus ou à côté d'elle*, l'instrument politique de sa transformation¹⁸.

§ 19 Dans les *Théories sur la plus-value*¹⁹, Marx parle de « mode de représentation » (*Vorstellungsweise*); ce qui apparaît comme un perfectionnement à la fois dialectique et historique de la catégorie d'*idéologie*. Cela lui permet d'établir une corrélation entre l'histoire du mode de production capitaliste, les progrès accomplis par la théorie économique et du point de vue social et politique adopté par le théoricien²⁰.

3 « Apparence »

§ 20 Marx définit l'apparence non comme un travestissement extérieur de l'essence (au sens qu'on a vu en débutant), mais comme une forme d'apparition *partielle et inversée* de cette dernière. L'inversion dont il est question est un processus historique concret qui doit être intégré à l'explication de la totalité économique et sociale.

§ 21 En général, les apparences apparaissent dès lors que les phénomènes étudiés ne sont pas articulés à l'analyse de l'ensemble dans lequel ils se situent²¹.

§ 22 Par rapport à l'*économie politique classique*: elle dissocie les relations qu'elle étudie et fige leur mouvement sous la forme

18 I. Garo, *op. cit.*, p. 124.

19 K. Marx, *Théories sur la plus-value*, t. II, Paris, Éd. Sociales, 1975, p. 184.

20 *Ibid.*, p. 268. Cf. « Idéologie ».

21 *Ibid.*, p. 308.

d'apparences immobiles et juxtaposées parce qu'elle ne saisit pas les antagonismes qui divisent le réel d'avec lui-même²².

À propos de la marchandise²³

§23 Des illusions naissent de la double nature inhérente à la marchandise : sa dimension concrète déguise durablement sa nature sociale, son existence en tant que chose masque la réalité du temps de travail cristallisé (« cette gelée de travail humain indifférencié²⁴ »).

§24 Cette illusion n'est pas une idéologie construite de toutes pièces pour travestir à dessein la réalité du capitalisme : il s'agit d'une *apparence* logée au cœur de la production et qui *exprime*, au moins *partiellement*, l'essence (au sens vu plus haut) dont elle participe en tant qu'elle est à la fois une *forme de son existence* et un *moyen de son développement*.

Forme-valeur et apparence²⁵

§25 Similitude analogique de l'analyse de Marx²⁶ avec l'analyse pascalienne de l'habit qui est moins une dénonciation de l'illusion qu'une étude de la « raison des effets », c'est-à-dire un examen de la *logique propre des apparences* visant à rendre raison de leur *puissance sociale* : « Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelles et suivi de sept ou huit laquais. Et quoi, il me fera donner les étrivières si je ne le salue pas. Cet habit, c'est une force²⁷. »

§26 C'est bien de la constitution d'une *représentation sociale fonctionnelle* qu'il est question dans ce passage de Marx, représentation variable dans ses caractéristiques concrètes singulières mais qui a besoin d'être identifiée à ces dernières pour donner corps, au

22 *Ibid.*, p. 91. Cf. « Idéologie ».

23 I. Garo, *op. cit.*, p. 154.

24 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 43.

25 I. Garo, *op. cit.*, p. 161.

26 *Ibid.*, p. 580 à 581 : « L'habit étant posé comme équivalent de la toile... elle-même comme chose de valeur ressemble à l'habit, comme un œuf à un autre œuf. »

27 B. Pascal, *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets* (1670), Paris/Genève, H. Champion/Slatkine, 2011.

sens propre, à l'autorité abstraite ou au pouvoir politique général qu'elle incarne²⁸.

§ 27 « Seule l'apparence des rapports de production se reflète dans le cerveau du capitaliste. Le capitaliste ne sait pas que le prix normal du travail contient lui aussi un *quantum* déterminé de travail non payé qui est la seule source normale de son gain²⁹. »

§ 28 « C'est cette conclusion [la confusion entre profit et sur-valeur (plus-value) qui revient à considérer que le profit s'ajoute de l'extérieur à la valeur de la marchandise] chez les théoriciens qui montre le mieux à quel point le capitalisme pratique, obnubilé par la concurrence et n'en pénétrant nullement les phénomènes, est incapable de reconnaître au-delà des apparences, l'essence véritable et la structure interne de ce procès³⁰. »

§ 29 Ce qui revient à une incapacité à penser les phénomènes économiques à l'échelle d'un mode de production dans son ensemble. Cette incapacité a des motifs à la fois *théoriques et pratiques, idéologiques et structurels*, qui rendent difficile l'opération de la critique.

§ 30 La démarche scientifique consiste finalement dans *l'étude de la façon dont une essence détermine les apparences* et leur confère la tâche de sa propre conservation. Une telle étude exige que dans un premier temps les apparences soient dépassées en tant que source d'illusion, mais dans un second temps qu'elles soient expliquées, en leur inversion spécifique: « Il est assez bien connu de toutes les sciences, sauf évidemment l'économie politique, que, dans leur manifestation phénoménale, les choses se présentent souvent à l'envers³¹. »

§ 31 La représentation n'est pas une image mais une partie de la structure sociale, non pas seulement une conséquence mais aussi une cause, toujours singulière dans sa fonction et son contenu, et échappant par définition à toute théorie générale de l'idéologie³².

28 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 161-162.

29 *Ibid.*, p. 176.

30 *Ibid.*, p. 264.

31 *Ibid.*, p. 275.

32 *Ibid.*, p. 279.

4 « Idéologie »

§32 L'idéologie c'est 1) l'illusion que se fait la conscience au sujet de son autonomie (alors qu'elle n'est que relative). La division du travail intellectuel et manuel en est sa cause. C'est le nom d'une instance fonctionnelle de la formation économique et sociale. 2) C'est les résultats de cette illusion spécifique: la représentation inversée dans la réalité qu'elle engendre; la mission de propagation des idées de la classe dominante, c'est-à-dire la justification de sa domination. La catégorie oscille entre ces deux acceptions: entre la désignation d'une fonction et la description d'un contenu³³.

§33 Chez Marx, l'élaboration de la notion d'idéologie marque cette réorganisation de l'analyse de l'économie politique classique: abandonnant la critique circonstanciée du contenu de certaines représentations et la polémique développée avec les théories qui lui paraissent illusoire, il progresse lentement vers une analyse plus générale des modalités de leur formation et des conditions de leur puissance sociale. Cette réorganisation s'efforce de désigner une logique générale de formation des représentations, même s'il hésite encore entre *l'identification d'une fonction* et *la dénonciation d'un contenu*³⁴.

§34 Marx s'éloigne d'une stricte critique idéologique et du schématisme qui va avec: 1) l'économie politique est bien un savoir; 2) elle rejette toutes les analyses qui la contraindraient à conclure au caractère transitoire du mode de production capitaliste. Ce qui implique une double détermination de son contenu: 1) un effort théorique pour une analyse rigoureuse: Ricardo et son école par leur volonté de saisir *l'ensemble* du processus économique [ce qui est la définition même de l'économie politique] se tiennent au seuil d'une saisie dialectique de la réalité économique, qui revient au dépassement du capitalisme; 2) une dépendance à l'égard de la mission sociale qui lui est impartie au sein du mode de production dont elle fait partie³⁵.

33 *Ibid.*, p. 320.

34 *Ibid.*, p. 288-289.

35 *Ibid.*, p. 273-274.

§ 35 Si la notion d'idéologie ne disparaît pas pour autant, elle est redéfinie désormais comme fonction *coexistant toujours avec d'autres*, et codéterminant seulement un contenu théorique³⁶.

§ 36 Dans les *Théories sur la plus-value*, Marx maintient le terme d'idéologie mais n'en use plus comme l'instrument d'une disqualification pure et simple : étant donné que ce « développement réel, qui a donné à la science économique bourgeoise cette expression théorique brutale, développe les contradictions réelles que cette dernière contient, notamment la contradiction entre la richesse croissante de la "nation" en Angleterre et la misère croissante des travailleurs, étant donné en outre que la théorie ricardienne, etc., a donné de ces contradictions une expression théorique frappante, bien qu'inconsciente, il était naturel que les esprits qui se sont placés du côté du prolétariat s'emparent de cette contradiction déjà toute préparée pour eux sur le plan théorique³⁷ ».

§ 37 Le programme d'une telle connaissance de la montée historique des contradictions inclut donc désormais l'étude de la formation des représentations, depuis le niveau même de la base historique jusqu'à celui d'une construction savante des concepts. En outre, elle fait nettement place à la fonction propre des représentations, idéologiques ou scientifiques, comme autant d'instances actives du réel³⁸.

§ 38 La polémique cède le pas à l'analyse de cette mission idéologique et de sa propre genèse historique : en effet, *un contenu idéologique renvoie avant tout à son auteur*, tandis qu'une fonction doit être restituée dans le mouvement historique qui lui donne naissance. Par suite, c'est cette fonction idéologique qui relie forme sociale et contenu théorique : l'idéologie n'est ni un appareil d'État ni une doctrine définie, mais *une représentation en partie modelée pour la commande sociale dont elle résulte*³⁹.

§ 39 Il s'agit de comprendre comment les théoriciens font la théorie de leur activité. Au cours de cette mise en abyme, loin que l'objet de l'analyse se perde, c'est à l'*inscription critique de toute théorie*

36 *Ibid.*, p. 274.

37 K. Marx, *Théories sur la plus-value*, t. III, *op. cit.*, p. 304, cit. p. 273.

38 *Ibid.*, p. 274.

39 *Ibid.*, p. 276.

dans la *totalité historique* que l'on assiste⁴⁰. C'est là la portée proprement *philosophique* d'une démarche qui se prend elle-même pour objet⁴¹.

Idéologie et lutte des classes (P. Guillaume)⁴²

§ 40 Loin d'être le produit du cerveau de quelques intellectuels, les idées socialistes et communistes ont été d'abord le produit de la lutte de la classe ouvrière, qui a d'abord secrété ses idées de manière anonyme et informelle pour rendre compte de sa situation et de sa lutte. C'est à partir de ces idées, socialement et collectivement produites, que les utopistes ont travaillé et produit leur système. Ces idées étaient, bien avant les utopistes, très vivaces dans le prolétariat (la masse des non-possédants), qui précisément, parce qu'il sortait à peine des rapports féodaux (corporations) ou précapitalistes (paysannerie), ressentait, avec une acuité et une clarté beaucoup plus grande que de nos jours, le scandale du salariat, et l'asservissement que signifiait le fait d'être un travailleur libre, c'est-à-dire juridiquement libre de toutes attaches serviles ou de compagnonnage, et donc libre de vendre sa force de travail à qui il voulait, mais aussi *libre* de tout, c'est-à-dire dénué de tout, et donc séparé des moyens de production devenus capital dans les mains de leur possesseur. On montrerait aisément, dans ce qu'il est convenu d'appeler la « culture populaire » et en particulier dans les chansons de métier que la naissance du salariat est vécue par les prolétaires comme un scandale et un arrachement, et qu'immédiatement est apparue la nécessité de mettre fin à cet arrachement en se rapprochant les moyens de production. C'est cette conscience diffuse qui constitue le point de départ et la condition de possibilité du communisme critico-utopique. Les *systèmes* socialistes ne sont que la clef de voûte d'un édifice idéologique dont la base et les fondations ont été construites par le travail idéologique des travailleurs eux-mêmes sur la base de leur expérience prolétarienne, mais au

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 282.

⁴² Dans *Rupture dans la théorie de la révolution*, *op. cit.*, p. 119 sqq. Ce texte est très important dans la mesure où il est l'une des premières expressions de la position universaliste dans la théorie du prolétariat.

fur et à mesure que l'édifice s'élève de nouveaux artisans viennent apporter leur contribution avec des préoccupations ou des points de vue différents⁴³.

§41 Si le communisme critico-utopique est bien le produit idéologique du développement de la société capitaliste et de ses antagonismes, donc le produit des luttes ouvrières, la *théorie*, le *système idéologique*, n'est pas conscient lui-même de ce rapport⁴⁴.

→ On a vu que Marx applique le même schéma critique à l'économie politique bourgeoise. Guillaume en parle aussi plus bas à peu près dans les mêmes termes.

§42 L'erreur théorique fondamentale c'est l'incompréhension du rapport réel entre la théorie et le mouvement de l'histoire. L'« idéologisation » de la théorie n'est pas seulement mortelle pour la théorie, elle est contre-révolutionnaire dans la pratique en ce qu'elle aboutit nécessairement à retirer au prolétariat l'initiative historique pour la fixer ailleurs. La séparation de la théorie aboutit toujours à une théorie de la séparation, et fonde théoriquement cette séparation⁴⁵. — Ici, Guillaume a Lénine et Kautsky en ligne de mire.

§43 Il va de soi que le développement d'une telle idéologie ne dépend pas simplement d'un manque de capacités théoriques, d'un manque d'acuité de l'analyse, il exprime au contraire un point de vue particulier sur la société et l'histoire, donc une *position* particulière dans la société et dans l'histoire, séparée et qui se pense comme *séparée* du prolétariat⁴⁶.

L'économie politique bourgeoise

§44 Ce que rencontre en face d'elle cette lutte révolutionnaire du prolétariat, c'est la réalité de la société bourgeoise, de l'économie capitaliste, dont la science économique anglaise, à travers Smith et Ricardo, n'est que la formation idéologique la plus développée par laquelle la bourgeoisie prend conscience de son propre système. Au fur et à mesure que la lutte prolétarienne se développe,

43 *Ibid.*, p. 120-121.

44 *Ibid.*, p. 123.

45 *Ibid.*, p. 214.

46 *Ibid.*

elle rencontre la réalité capitaliste et *l'expérimente dans sa totalité*, elle a donc besoin d'une « théorie » scientifique, par laquelle elle *ex-prime son expérience*, et prend conscience de sa *pratique*. Cette théorie est une formation idéologique, le produit d'un travail idéologique, mais pas une idéologie, au sens où elle est elle-même consciente de la racine pratique de ses « idées⁴⁷ ».

Pour terminer, la distinction que spécifie R. di Ruzza entre théorie et idéologie n'est pas inutile⁴⁸.

§45 Proposition 4: Une théorie, qui est une combinaison cohérente de concepts, permet d'imposer des formes à la réalité⁴⁹ par l'intermédiaire d'un travail pensé.

§46 Ainsi, la pratique scientifique procède par théorie interposée. Cette « imposition de formes » montre bien l'écart inéliminable qui existe entre la théorie et la réalité. Cet écart ne tient pas seulement aux « hypothèses simplificatrices » qui permettent l'élaboration d'une théorie. Il s'agit d'un écart de nature: sans théorie la réalité est informe, et donc méconnaissable. Pour connaître (scientifiquement) la réalité, il faut la travailler, la modeler à l'aide d'une théorie⁵⁰.

§47 Proposition 7: L'idéologie est la mise en forme spontanée et immédiate de l'expérience et du vécu⁵¹.

§48 L'essentiel de ce qui vient d'être dit peut se résumer de la façon suivante, en insistant sur les points principaux: 1) la pratique scientifique utilise des théories pour connaître la réalité; 2) ces théories [et les concepts qui les constituent] sont le résultat d'un travail (concept → concevoir → mettre bas → accoucher...); 3) dès lors, la théorie s'oppose à l'idéologie comme le travail à la spontanéité.

§49 D'une certaine manière, aussi bien la théorie que l'idéologie mettent en forme l'expérience (le vécu), ou la réalité. Mais la différence radicale entre ces deux « mises en forme » est que la

47 *Ibid.*, p. 128. Cf. supra, Marx, § 31.

48 R. di Ruzza, *Éléments d'épistémologie pour économistes*, Grenoble, PUG, 1988.

49 Cf. supra notes 10 et 11 au §12.

50 *Ibid.*, p. 22.

51 *Ibid.*, p. 23.

mise en forme théorique est *construite, travaillée*. C'est ce travail de construction qui est constitutif du théorique.

§ 50 Proposition 8 : Le but de la pratique scientifique n'est pas de connaître la réalité, mais de construire sa compréhensibilité.

ANNEXE

Ces fragments sont ceux épinglés par le « lecteur » critique de *La Matérielle* au nom de mon « postmodernisme¹ ». Je n'ai pas cru bon de les laisser en place afin de ne pas alourdir le texte proprement dit de l'édition papier, voire désorienter le lecteur. Mais je n'ai pas cru bon non plus de les faire disparaître complètement dans la mesure où ils figuraient dans les feuilles mises en ligne sur le site (février 2006).

La religion (et la philosophie) contiennent l'index
et le compendium des luttes théoriques².

— H. Lefebvre

1 Si décidément une chose telle que la métaphysique est seulement possible...

« Mon intention est de convaincre tous ceux qui jugent bon de s'occuper de métaphysique qu'il est absolument nécessaire qu'ils interrompent provisoirement leur travail, qu'ils considèrent tout ce qui s'est déjà fait jusqu'à ce jour comme non avenu et qu'avant tout ils commencent par soulever la question de savoir "si décidément une chose telle que la métaphysique est seulement possible".

Si c'est une science, d'où vient qu'elle ne peut s'accréditer de manière universelle et durable, comme les autres sciences ? Si ce n'en est pas une, comment se fait-il qu'elle ne cesse de tout faire pour avoir l'air d'une science et qu'elle nourrit l'intelligence humaine d'espérance aussi incessante que toujours insatisfaite. Donc, que ce soit pour démontrer qu'elle sait ou qu'elle ne sait pas, il faut

1 N° 4, § 42.

2 H. Lefebvre, *op. cit.*

une bonne fois établir quelque chose de certain sur la nature de cette science prétendue, car il est impossible de demeurer plus longtemps sur le pied où nous sommes actuellement avec elle. Il semble presque ridicule, alors que toutes les autres sciences ne cessent de progresser, que dans celle qui prétend cependant être la sagesse elle-même, et donc tout homme consulte les oracles, on en reste à tourner en rond sur place, sans avancer d'un pas. Aussi ses adeptes sont-ils devenus fort rares et on ne voit pas que ceux qui se sentent assez forts pour briller en d'autres sciences veuillent risquer leur réputation dans celle où le premier venu, au reste ignorant en toutes matières, se flatte de trancher de manière décisive, parce qu'il est de fait que dans ce domaine on ne dispose encore d'aucuns poids et mesures assurés permettant de distinguer du plat bavardage ce qui est profond et solide [...]

Quand on se demande si une science est possible, cela implique qu'on doute de sa réalité. Or un tel doute est choquant pour ceux dont toute la richesse consiste peut-être en ce prétendu trésor ; aussi celui qui s'ouvre de ce doute peut-il s'attendre à une levée de boucliers³. »

[La Matérielle, n°1, novembre 2002]

2 Le temps comme forme et comme histoire

« Ces écrits politiques [de Hegel au cours de la période de Francfort] marquent un changement par rapport à la période précédente quant aux relations du temps et de son contenu, de la temporalité et de l'histoire. Dans sa période de Berne, en effet, le temps apparaît comme une forme indifférente que l'action humaine peut remplir de n'importe quel contenu arbitraire. Hegel écrit par exemple : "L'humanité devient à nouveau capable d'idéal." Il exprime par là que l'on peut restaurer la cité grecque, que le contenu peut être situé à n'importe quel moment du temps. Dans le même esprit, il écrit à Schelling, le 16 août 1795, que les peuples reprennent leurs droits. Il semble donc à ce moment-là que la raison pratique puisse recréer son objet et que le devoir-être commande l'être. Il s'agit de ce que Hegel appellera par la suite une philosophie

3 I. Kant, *op. cit.*, p. 13-14.

de la réflexion, puisqu'il y a cette séparation — comme chez Kant⁴ — entre la forme du temps et son contenu.

Au contraire, avec le nouveau thème que constitue la dialectique de la vie, le temps ne peut plus être pensé que comme temps historique qui déploie son contenu à partir de lui-même ; la scission entre la forme et le contenu ne peut plus être maintenue, la raison pratique ne peut plus ressusciter n'importe quoi — et en particulier la cité grecque. Cette scission entre la forme et le contenu se trouve alors remplacée par une autre opposition, désormais intérieure au contenu du temps [...] : l'opposition en science et culture, entre l'esprit du temps⁵ et la réalité positive. L'esprit du temps, c'est l'exigence que porte le temps, non comme raison pratique mais comme vie, de se réunifier à travers toutes les séparations et les déchirures. Cette exigence est ressentie subjectivement par l'individu comme idéal de liberté. À l'inverse, la réalité positive de l'époque est la vie en tant qu'elle est scindée, séparée ; elle apparaît comme force de retardement historique. Nous trouvons donc dans chaque époque une opposition entre une exigence de liberté — différente selon les époques — et une positivité qui retarde ; cette opposition peut aussi s'exprimer dans les termes d'intériorité — c'est l'esprit du temps — et d'extériorité — c'est le moment de frein de la séparation [...]

Cet esprit du temps est une exigence de la vie elle-même — en tant qu'elle est la vie se réunifiant —, il n'est pas extérieur aux individus, ceux-ci le ressentant comme idéal de liberté, et il y'a contradiction entre la positivité existante et l'esprit du temps. Or, il dépend ici des individus que cette contradiction aboutisse à une solution, c'est-à-dire au triomphe rationnel de l'esprit du temps. Cela signifie qu'il peut se réaliser de façon catastrophique ou, tout au contraire, le faire rationnellement. (Il y a donc là un effort de synthèse entre une philosophie de l'histoire du type de celle de Herder, où l'histoire continue le procès naturel — l'action des individus y

⁴ Chez Kant, le temps (avec l'espace mais sous d'autres conditions) est la forme pure (donc a priori) de l'intuition sensible à travers lequel celle-ci est seulement possible ; la forme conditionne donc son contenu. C'est le fameux dualisme kantien que Hegel n'aura de cesse de critiquer.

⁵ Dans ses cours sur l'histoire philosophique, Hegel parlera plus tard de l'esprit du monde.

étant donc minimisée —, et l'aspiration fichtéenne à l'action, à la réalisation de la raison pratique.) Il faut donc que la subjectivité prenne conscience de ce qu'exige l'esprit du temps — car elle a un rôle à jouer : l'histoire ne se fait pas toute seule —, qu'elle condamne la positivité dépassée : celle-ci doit disparaître, de façon que cette négation de la positivité exigée par l'esprit du temps se fasse en quelque sorte aux moindres frais, sans qu'advienne de catastrophe. Ainsi, la liberté et la réflexion⁶ apparaissent ici comme un moment nécessaire du déploiement de l'histoire et nous trouvons une première synthèse entre liberté et nécessité, un effort pour dépasser l'antinomie de la raison pratique et de la nécessité historique [...] la liberté apparaît comme un moment de l'accomplissement de la nécessité et la subjectivité n'est pas opposée à la substantialité⁷.»

[La Matérielle, n°7, juin 2003]

3 Histoire ésotérique, histoire exotérique

«La différence réside non pas dans le contenu, mais dans la manière de considérer les choses ou celle d'en parler. C'est une histoire double, ésotérique et exotérique. Le contenu se trouve dans la partie exotérique. L'intérêt de la partie ésotérique est toujours celui de retrouver dans l'État l'histoire du concept logique. Mais c'est du côté exotérique que le développement proprement dit a lieu⁸.»

[La Matérielle, n°8, juillet 2003]

4 Elle se fout de la contradiction et de la Fin de l'histoire...

«[Dans ce livre — *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*] l'histoire universelle se passait tout autrement que dans les schémas du Manifeste. Tout y dépendait des conditions de vie (*Lebensbedingungen*) et de travail (*Arbeitsbedingungen*), faites aux exploités, tout y remontait à la grande dépossession de l'accumulation primitive qui avait jeté ces hommes à la maison brûlée dans les rues, et dans les bras des possesseurs locaux des moyens de production.

6 La position kantienne.

7 J. Rivelaygue, «La genèse du système hégélien» in *Leçons de métaphysique allemande*, t. I, Paris, Le Livre de poche, 1990, p. 349-352.

8 K. Marx, *Critique de la philosophie politique de Hegel*, op. cit., p. 875.

Pas question de concept, de contradiction, de négation et de négativité, de primat des classes sur la lutte, du primat du négatif sur le positif. Mais une situation de fait, résultat de tout un processus historique imprévu mais nécessaire qui avait produit cette situation de fait : des exploités aux mains des exploités. Quant à la lutte, elle était aussi le résultat d'une histoire factuelle. Ils s'étaient battus pour conserver leurs terres, on les avait battus pour les en déposséder, ils avaient perdu, ils s'étaient embauchés dans l'esclavage de la production et résistaient comme ils pouvaient [...]

Que le chartisme fût défait est une autre histoire mais Engels tira lui aussi la leçon de ce qu'il avait pu observer [...] : qu'il y a bien une philosophie à l'œuvre dans l'histoire mais une philosophie sans philosophie, sans concepts ni contradiction et qu'elle agit au niveau de la nécessité des faits positifs et non au niveau du négatif ou des principes du concept, qu'elle se fout de la contradiction et de la Fin de l'histoire, qu'elle se fout même de la Révolution comme de la négativité du grand renversement, qu'elle est pratique, qu'en elle règne le primat de la pratique et de l'association des hommes sur la théorie et l'autonomie stirnérienne égoïste de l'individu, bref qu'il y a du vrai dans le *Manifeste* mais que tout y est faux car à l'envers, et que pour atteindre la vérité, il faut penser autrement⁹. »

[La Matérielle, n°1, novembre 2002]

5 Les schémas du Manifeste

Ce fragment n'a en fait pas été publié comme tel dans les feuilles de *La Matérielle*, il ne l'est ainsi que sur le site. Dans celles-ci il s'agit de la remarque 2 au §32 ter du numéro 1 consacré (avec les §32 et 32 bis) à la révolution comme produit de la lutte des classes et non œuvre du prolétariat : « Cela signifie que la révolution ne doit pas [...] être pensée en termes d'activité d'une classe (elle n'est plus révolution prolétarienne) *même si cette activité s'exerce contre l'autre classe*, mais comme activité de la lutte elle-même [il vaudrait mieux dire : "produit" — janvier 2004] que se livrent la classe prolétaire et la classe capitaliste. La révolution est "un processus sans sujet" (comme le dit Althusser), dans un processus, par définition,

9 L. Althusser, « Sur la pensée marxiste », *op. cit.*, p. 18.

*contingent et aléatoire*¹⁰.» Je n'ai jamais été aussi clair! — Précisons au passage que je n'ai pas ici l'idée de la lutte des classes comme «structure», comme peut l'avoir Althusser. Après, je précise que le fait que le processus révolutionnaire soit contingent et aléatoire (dans la remarque au § 32 bis j'ai évoqué la théorie du *cyclamen* d'Épicure¹¹) ne signifie pas une inconséquence de la classe prolétaire dans son action. Je n'ai pas assez développé cette idée qui peut supposer encore un reste de «déterminisme» ou d'«histoire philosophique» à travers une nature révolutionnaire de la classe prolétarienne dans un Prolétariat. De quelle nature est ce caractère conséquent de l'activité de la classe s'il n'est pas non plus le signe de la Totalité gravé sur le front auguste des prolétaires? Il faut tenir le processus révolutionnaire sans sujet auteur de ses actes, sans perdre ses acteurs; c'est là toute la question. Et puisque j'y suis, je relève un autre thème important dans ce passage que je n'ai pas (encore) repris — je vais le faire bientôt, celui de la théorie post-prolétarienne de la révolution comme «réinstallation» de la classe prolétaire comme Sujet de la révolution¹². Je parle aujourd'hui de «réaffirmation négative», mais cela revient au même.

«Principe II — C'est la contradiction qui est le principe et le “moteur” de la lutte, l'essence de la lutte. Une classe ne lutte contre une autre qu'animée par la contradiction, et c'est la contradiction qui, dans son “développement”, fait avancer l'histoire [...]

Principe III — Toute contradiction, motrice de son développement, contient en elle le principe de son dépassement, de sa négation et de la réconciliation entre ses termes contraires¹³. C'est le fameux principe de l'*Aufhebung* hégélien, la négation de la négation qui promet théoriquement et infailliblement la Fin de l'histoire, la réconciliation universelle des contraires, au terme du développement des formes de la dialectique historique.

10 Remarque 1, § 32.

11 À ce sujet, on lira avec profit le texte d'Althusser: «Le courant souterrain du matérialisme de la rencontre», *op. cit.*, p. 553 sqq. — le dernier qu'il ait écrit avant sa mort — même s'il n'est pas dénué d'idéalisme dans son approche de l'histoire de la philosophie (l'idée d'un «courant souterrain»).

12 Remarque 1, § 32.

13 § 66.

Principe IV — C'est par la négation que l'histoire avance. Si elle le fait, c'est par le "mauvais côté", par la classe négative, la dominée et non par la classe positive, la dominante, par les exploités et non par les exploiters, aujourd'hui par les prolétaires et non les capitalistes.

Principe V — Il suffit pour cela que la classe négative s'unisse dans sa condition négative, qu'elle se constitue de classe en soi (négative de fait) en classe pour soi (négative de droit)¹⁴. Par cette négation elle ronge et décompose tout le système de domination de la classe dominante [...]

Principe VI — Le terme de ce processus contradictoire et négatif, du primat des classes sur leur lutte, du primat du négatif sur le positif (la négativité), c'est la fin de l'Histoire, la Révolution, le grand Renversement du Non dans le Oui, le triomphe des exploités sur les exploiters, la fin de l'État, le prolétariat devenu lui-même l'État et son idéologie l'idéologie dominante [...]

Et Althusser conclut un peu plus loin : « Le monde devient ainsi un compendium complet et plein de mystères dissimulant les secrets en eux ou tout auprès d'eux. Comme il contient tout son sens en lui et dans l'homme qui en est l'essence, il suffit en bonne herméneutique de les déchiffrer pour l'expliquer¹⁵. »

[La Matérielle, n° 1, novembre 2002]

6 La France et la révolution politique

« Le peuple français subit toujours l'influence, on pourrait dire le charme de sa glorieuse révolution. Aucun peuple ne saurait, en effet, se soustraire dans un laps de temps de cent années à l'influence d'un pareil événement [...] Quoi d'étonnant que l'on compte toujours sur un changement semblable et que l'on veuille aussi pour l'avenir se servir, comme d'un levier de l'évolution, de la révolution politique qui a déjà fait tant de grandes choses. Cette croyance à la révolution me semble être liée intimement avec la philosophie socialiste idéaliste et optimiste du XVIII^e siècle : philosophie purement française, qui n'est pas encore oubliée en France... Elle semble liée à

¹⁴ § 4.

¹⁵ L. Althusser, « Sur la pensée marxiste », *op. cit.*, p. 14-15.

la croyance à l'ordre naturel. On peut s'emparer du monde "comme un voleur pendant la nuit", car il est donné et n'a qu'à être découvert, exposé et compris¹⁶. »

[La Matérielle, n° 9, juillet 2003]

7 Lutte des classes et ionisation

Bordiga avait raison de dénoncer la passivité, la neutralité des diverses molécules humaines qui dans « un milieu historique non *ionisé* [...] ne sont pas orientées en deux alignements antagonistes. Dans ces périodes mortes et répugnantes, la molécule personne peut se disposer dans une orientation quelconque. Le "champ" historique est nul et tout le monde s'en fiche. C'est dans ces moments que la froide et inerte molécule, non parcourue par un courant impérieux ni fixée à un axe indéfectible, se recouvre d'une espèce de croûte qu'on appelle conscience, se met à jacasser en affirmant qu'elle ira où elle voudra, quand elle voudra, et élève son incommensurable nullité et stupidité à la hauteur de moteur, de sujet causal de l'histoire. » Mais qu'il y ait ionisation, alors « l'individu-molécule-homme se retrouve dans son alignement et vole le long de sa ligne de force, en oubliant finalement cette pathologique idiotie que des siècles d'égarement ont célébrée sous le nom de libre-arbitre¹⁷! »

[La Matérielle, n° 3, janvier 2003]

8 Préface du cuisinier

« Prenez du blanc de dindon, de la moelle de bœuf, des écorces de citron, des dattes, des pistaches, des prunes, des raisins de Corinthe, du lard, du sucre, de la fleur d'oranger, des graines de grenade... » »

¹⁶ W. Sombart, *Le Socialisme et le Mouvement social* (1898), cité dans P. de Laubier, *La Grève générale en 1905*, Paris, Anthropos, 1979, p. 128-129.

¹⁷ A. Bordiga, « Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui », cité dans J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme, op. cit.*, p. 26.

Non, vous n'êtes pas en train de lire une recette de Lagaffe¹⁸ mais de réunir les ingrédients nécessaires pour un pâté à la portugaise selon Pierre de Lune¹⁹.

«L'exclusion réciproque du sucré et du salé dont le mélange fonde l'horreur et le comique de la cuisine lagafienne est, on le voit, récente. En se posant comme gastronomie ou "règle de l'estomac", la cuisine telle qu'elle s'écrit et qu'elle se vend fixe les règles de l'art. Disant le bon goût, elle barbarise tout ce qu'elle exclut.

C'est pourquoi la cuisine telle qu'on l'écrit ne connaît que deux modes : l'impératif — prenez, faites... sinon vous serez indigne — et l'infinitif qui est l'injonction se donnant comme évidence naturelle. Lorsqu'elle énonce avec Curnonski que "la cuisine, c'est quand les choses auront le goût qu'elles ont", elle suggère par exemple que "le chou sera blanchi car il est dans sa nature de l'être".

Dépassant le produit pour codifier aussi la manière de faire, elle décline les abominations de notre nouveau Lévitique : "tu ne cuirais pas le melon..."

La cuisine de la bande dessinée procède d'une autre logique que cette cuisine savante. Face à des éléments réunis par hasard et non en fonction d'un plan d'avance concerté, elle cherche à deviner le parti qu'elle pourra en tirer. Sa question est "pourquoi pas".

Elle renoue ainsi avec le bricolage que Claude Levi Strauss place au cœur de la pensée sauvage.

Cuisine de la contingence, de l'aléatoire, de l'occasion, cuisine sans distinction et sans qualité, elle est tout simplement jubilation²⁰. »

[La Matérielle, n° 2, décembre 2002]

Ergo glu capiuntur aves...

(C'est pourquoi les oiseaux se prennent à la glu)

18 Gaston de son prénom, le célèbre héros de Frankin.

19 *Le Cuisinier royal*, 1656.

20 B. Girousse, *La Bande dessinée se met à table*, Grenoble, Mosquito, 1992, p. 9.

POSTFACE

DANS LE RÉTROVISEUR. HISTOIRE DÉSORDONNÉE DE LA MATÉRIELLE

Le désir de s'affirmer contre les autres est forcément à l'origine d'une curiosité nouvelle: nier autrui c'est déjà le reconnaître¹.

— Fernand Braudel

Une bonne méthode pour comprendre un philosophe, comme Croce lui-même le suggère, est celle qui se pose la question de savoir avec qui il polémique et quels problèmes il cherche à résoudre².

— Ernesto Paolozzi

Rien ne retourne de ce qui a été — comme aussi rien de ce qui a été ne peut être aboli. Même si l'on reprend une pensée ancienne, des adversaires nouveaux obligeront à en renouveler la défense et partant rendront cette pensée nouvelle³.

— Benedetto Croce

Le regroupement et l'unification ne se produiront qu'avec de nouvelles scissions et des échanges d'insultes plus ou moins fraternelles. Il faut avoir les nerfs solides⁴.

— Léon Trotsky

1 F. Braudel, « La longue durée » in *Annales*, 13^e année, n^o 4, 1958.

2 E. Paolozzi, *Benedetto Croce*, Naples, E. Cassitto, 1998 (traduction de l'auteur).

3 B. Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, Genève, Droz, 1968.

4 Lettre à Alfred Rosmer (24 novembre 1929).

Que voilà de bien belles épigraphes ! Cependant le lecteur qui sera parvenu (sans encombre) à cette postface ne doit pas s'y tromper : ces citations ne sont pas là par hasard, appelées par un goût immo-déré pour un éclectisme postmoderne. Attentif aux dix-sept feuilles réunies dans le présent ouvrage, il se rendra compte que dans cha-cune de ces citations résonnent les colères, tensions et crispations qui ont fait le vécu de *La Matérielle*.

§1 Partisane

Je laisse de côté les « circonstances de la situation sociale » qui ont présidés à la décision de créer *La Matérielle*, j'ai fait le choix du « milieu théorique » sur lequel centrer mon propos. Si j'écarte la piste « circonstance de la situation sociale » c'est parce que celle-ci pose nécessairement un rapport entre l'état des luttes à un moment donné et la *fabrique de la théorie*, son *efficacité*. J'entends par là le tra-vail théorique à proprement parler, bien sûr, mais aussi ses modes d'élaboration (individuel ou collectif), les formes d'organisations (les « groupes » plus ou moins formels, « ouverts » ou « clos »), les supports (revues, bulletins, tracts, affiches, etc.), les modes de diffu-sion, les librairies et autres locaux..., etc. bref, ce qui fait l'efficacité de la théorie. Ce que j'appellerai la situation théorétique. Or, ce rapport entre l'état des luttes et la fabrique de la théorie est loin d'être évident si l'on prend en compte l'autonomie de la pratique théorique par rapport à ce cours des luttes et l'inévitable déca-lage spatio-temporel que cette autonomie induit. Ce serait tomber dans trop de mécanismes qu'établir l'équation : « cycle de luttes » = « cycle théorique ». À la limite celle-ci : « cycle théorique » = « cycle de luttes » pourrait être plus plausible si, comme le dit Le Goff, « la périodisation, œuvre de l'homme, est donc à la fois artificielle et provisoire » ; s'il est vrai que par ailleurs : « l'image d'une période historique peut changer avec le temps⁵ ».

Par ailleurs il s'agit de faire l'histoire de mes feuilles épi-sodiques et non de la théorie de la révolution communiste depuis 1968 (et au-delà) : d'aucuns l'ont déjà fait et bien fait⁶. Je dois le dire :

5 J. Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Seuil, 2014.

6 Notamment : F. Danel (éd.), *Rupture dans la théorie de la révolution*, op. cit., et R. Simon, *Histoire critique de l'ultragauche* (2011), Marseille, Senonerevo, 2015.

cette histoire est *partisane*, elle prend le parti de *La Matérielle*. Avec ce que cela implique de lacunes et d'omissions, de raccourcis, d'enjambements et de grands écarts... Et tant pis si quelques lecteurs avertis estiment que je tire un peu trop la couverture à moi : il aura raison ! Après tout n'ai-je pas été (à mon corps défendant) pendant toute la durée du site son unique animateur, auteur, traducteur, éditeur et rééditeur des textes parus ?

§2 Des choses et des mots

Ce ne fut pas son moindre faux pas — peut-être est-ce là que tout a commencé — lorsque *La Matérielle* mit en scène une collection de « concepts préliminaires » censée asseoir théoriquement son « autocritique » : théorie et syllogisme du prolétariat ; paradigme ouvrier de la révolution ; théorie postprolétarienne de la révolution ; courants universaliste et actualiste... Cela fut balancé tout à trac à la face du lecteur sans autre forme de procès. Certes, je protégeais mes arrières :

On doit comprendre que les définitions ou concepts dans les sciences sociales ne sont pas des absolus et qu'ils ne sont pas des « choses » qui seraient vraies ou fausses. Les définitions sont des outils qui nous aident à comprendre la réalité et à clarifier les catégories avec lesquelles nous examinons la nature de la société humaine. Ils peuvent être plus ou moins utiles. Ils peuvent clarifier et rendre plus perceptible notre point de vue sur les éléments de la société que nous examinons. Les définitions ne sont pas universelles et doivent changer à mesure que la société change. Dans le pire des cas, les définitions, si elles ne sont pas clairement formulées, peuvent distordre notre vision de la réalité sociale et limiter notre compréhension du monde⁷.

Mais ces sages propos, tout à fait pertinents au demeurant, de fait, n'étaient qu'un rideau de fumée destiné à rassurer le lecteur, rapidement oubliés une fois sa tâche accomplie. Oubliés et contredits,

7 N°1, §3.

surtout. Contredits au profit de ce qu'était en définitive le projet de *La Matérielle*: non une série de « concepts analytiques » comme il est annoncé mais l'affirmation des piliers centraux d'un *Manifeste* par définition autoproclamé, sans corollaire aucun sinon la volonté de son auteur, la posture avant-gardiste⁸ de son porteur... Et là c'était plus la même chanson. On le verra plus loin.

Dans les lignes qui suivent, je fonctionne comme un auteur de romans policiers qui ne croit pas utile de connaître le dénouement de son intrigue avant de l'avoir couchée sur le papier ! C'est dire que ces mots peuvent évoluer, à l'usage qui peut en être fait ici, au contact des « choses » que l'on rencontrera. Ainsi je viens de croiser Barthes sur mon chemin, les formalistes russes... Ainsi ai-je rajouté après coup à la définition de la situation théorétique la dimension individuelle du théoricien. On ne peut qu'espérer d'autres mutations à venir.

§3 Des mots et des choses

S'il est vrai, comme le dit Benedetto Croce, qu'il est toujours possible de plier les vieux mots à des significations nouvelles, cela ne peut aller que jusqu'à un certain point au-delà duquel s'imposent quelques précisions. En tout premier lieu doit-on parler d'« activité » ou de « pratique » théorique ?

Dans *La Matérielle*⁹ la pratique est mise en avant ce qui subordonne l'activité: « toute activité théorique suppose une pratique théorique qui s'impose à ses gestes techniques autant qu'aux contenus de ceux-ci comme *forme par-dessus* tout qui "s'affirme et se déploie au-dessus des contenus [...] qui changent alors que la forme se maintient"¹⁰ ». Ainsi conçue la pratique théorique est « une totalité, comme une *forme* qui englobe et dépasse tous ses moments particuliers, une forme dans lesquelles ces gestes se compénètrent mutuellement dans l'unité d'une pratique, dans l'équivalence pérenne d'une péréquation pratique qui leur donne leur signification, laquelle détermine le rapport du discours théorique aux autres productions et à son "lectorat", son rapport à la période historique

8 J'entends ce terme au sens d'avant-garde artistique et non politique.

9 N°16, §9.

10 H. Lefebvre, *op. cit.*

de laquelle il participe dans sa manière d'en rendre compte et, in fine, le rapport à soi de la théorie, lequel se retourne sur lui-même comme pratique théorique, etc. Au bout du bout on a une manière d'*autoprésupposition* de la pratique théorique.»

Sur le fond tout cela me paraît encore valable¹¹ (quoiqu'avec un peu de tra la la dans la forme). Je retiens cette formule de rapport à soi de la théorie comme autoprésupposition. Pour le reste il est nécessaire de rappeler à l'ordre cette «totalité» comme un palimpseste, en identifiant ses différentes couches pour reformuler quelques définitions...

- 1 *L'activité théorique* est correctement décrite dans *La Matérielle* comme la somme des *gestes techniques* individuels ou collectifs afférents au travail théorique consistant à écrire, faire des recherches, etc. J'ajoute ici qu'il s'agit de l'activité théorique *pour soi*, toute entière tournée vers son résultat, c'est-à-dire l'aboutissement de ses analyses particulières, comme le mouvement de 1995, les émeutes grecques, etc. En ce sens, on peut dire que l'on «fait» de la théorie (instrumentalisation : la forme supposée au service du fond). En ce sens encore, mais à un degré d'élaboration conceptuelle plus élevé, on peut ranger dans cette catégorie les théories particulières comme celle de l'«immédiateté des luttes sociales» chez *La Matérielle* (n°7) ou la «théorie de l'écart» chez TC.
- 2 *La pratique théorique* est également correctement posée dans son immanence par rapport à l'activité comme forme qui ne suppose aucun contenu particulier, qui «n'est pas une enveloppe, mais une intégrité dynamique et concrète qui a un contenu en elle-même, hors de toutes "corrélations"¹²». C'est à ce niveau qu'intervient le rapport à soi de la théorie comme autoprésupposition (théorie *en soi*). Nous allons avoir beaucoup à dire sur cet aspect des choses — que je laisse pour l'instant en suspens en espérant ainsi motiver le lecteur à me suivre plus avant.

¹¹ Le numéro 16 est l'avant-dernière des feuilles, bien loin de la problématique de la première partie. Peut-être le meilleur de *La Matérielle* avec les numéros 14, 15 et 17.

¹² B. Etchenbaum, «La théorie de la "méthode formelle"» in T. Todorov, *Théorie de la littérature* (1965), Paris, Seuil, 2001.

- 3 *La fabrique de la théorie* («fabrique» au sens ecclésiastique). Autrement dit la boutique, l'arrière-cour — négligée dans *La Matérielle*, alors que sans elle, il n'y aurait pas d'activité théorique et moins encore de pratique. Celle-ci recouvre un champ beaucoup plus large qui va du mode de diffusion: abonnement, dépôt en librairie (et désormais Internet), en passant par la forme éditoriale: revues, bulletins, tirés à part, etc., et la nature du collectif: groupe associé (plus ou moins) à la revue et la nature de celui-ci: formel ou informel, ouvert ou fermé, etc. De ce point de vue, par exemple, il faut se rappeler le rôle essentiel qu'a joué la librairie La Vieille Taupe à Paris entre 1965 et 1972.

À ce propos que l'on me permette une parenthèse. J'ai utilisé le terme de «fabrique» avant de le retrouver chez Barthes dans une acception différente — mais non sans intérêt par rapport à notre objet. Vers 1850, avec l'arrivée de la bourgeoisie au pouvoir, écrit-il, la littérature a un problème de justification: sa valeur d'usage devient problématique. C'est alors que toute une classe d'écrivain «va substituer à la valeur d'usage de l'écriture, une valeur-travail. L'écriture sera sauvée non pas en vertu de sa destination, mais grâce au travail qu'elle aura coûté¹³.» Tout à l'heure¹⁴ j'aurais l'occasion de qualifier la «constance» nécessaire pour résister aux années 1980 d'attitude pratique et morale; il ne me paraît pas déplacé de mettre cette constance en regard de la «valeur-travail»: le lourd et difficile labeur de l'activité théorique qui, lorsque sa valeur d'usage est en question, lutte coûte que coûte pour la survie de sa pratique... C'est tout.

- 4 Une autre couche doit être extirpée du palimpseste: c'est la *situation théorétique*. Ce terme (dont l'archaïsme ne signale que la spécificité de la chose) renvoie à deux facteurs: a) la position occupée par l'activité théorique dans la fabrique et, par-là, au vu des circonstances sociales du moment et du lieu: b) la position du théoricien lui-même dans cette situation (on en verra un exemple avec ma «Lettre à quelques ami(e)s» dans la seconde partie); sa position par rapport à la pratique de son «art».

13 R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), Paris, Seuil, 1972, p. 50.

14 § 6 de la postface.

- 5 Enfin la *Théorie* (avec une majuscule) est peut-être une facilité de langage qui renvoie à tout ça, mais c'est aussi là que l'on retrouve le rapport à soi de la pratique théorique comme autoprésupposition. C'est une abstraction. Comme tout bon substantif.

PREMIÈRE PARTIE

UNE BRÈVE EXISTENCE...

§4 Question de période

Donc, il était une fois *La Matérielle* dont il s'agit ici de raconter l'histoire. Pour cela deux options sont possibles : prendre en compte sa «brève existence pour une si longue vie» ou sa «longue vie pour une si brève existence». Que choisir? C'est selon; c'est une question de périodisation, l'une des problématiques les plus importantes et les plus sensibles auxquelles ont à s'affronter les théoriciens¹⁵, tout autant que les historiens. Car un tel découpage du temps n'est pas une simple chronologie¹⁶ qui énonce par devers lui-même des idées de «passage», de «tournant» de «révolution», voire de «restructuration¹⁷», autant que le désaveu des périodes précédentes et même envers celles que l'on imagine devant advenir¹⁸. Une périodisation est une œuvre humaine — ou pour mieux dire auteurisée — qui est de fait artificielle et provisoire, ceci entraînant que l'image d'une période peut changer avec le temps... Et avec le théoricien qui la construit¹⁹.

Si actuellement les théoriciens ne sont pas en mesure de prévoir ce que sera leur future pratique théorétique, il importe

15 On la retrouve sous une autre forme dans la théorie postprolétarienne et dans ma critique sous les termes de «cycle de luttes» et de «restructuration», par exemple, tout autant que je m'y sou mets ici.

16 D'autant plus que s'y mêlent des périodisations hasardeuses telles que «Moyen-Âge», «Renaissance» et «Modernité»; sans parler de la fameuse mais fumeuse trilogie (procustéenne) marxiste: «esclavagisme», «féodalité», «capitalisme». J'y reviendrais.

17 Évidemment c'est le gros morceau. J'y reviendrais également.

18 Chez les penseurs contre-révolutionnaires les plus conséquents, tel Burke, de Bonald et de Maistre, a contrario de Sénac de Meilhan qui n'est qu'un moraliste réactionnaire.

19 Je reprends ici sur le fond l'analyse de J. Le Goff (*op. cit.*) que j'adapte à mon propos.

de maîtriser le long passé de celle-ci. Ce qui renvoie à la « longue vie » de *La Matérielle*. Avec cette option tout commence en 1969, tout de suite après Mai 68 (durée : une quarantaine d'années). Avec la « brève existence », ce ne sont plus que quarante mois de novembre 2002 à mars 2006. Ces deux perspectives ne s'opposent pas sans pour autant être indistinctes. Alors il faudra préciser de quoi cette longue vie a été faite...

§5 L'ironie de *Théorie communiste*

La brève existence de *La Matérielle* s'identifie à ce que TC nomme un « trend théorico-socialisateur ascendant » dont nous faisons notre l'hypothèse, pour le moment²⁰.

Avec notre départ de *SIC*²¹ à l'été 2013, c'est une longue histoire de près de vingt ans qui s'achève, période que l'on pourrait qualifier pour TC, avec une certaine ironie, de « trend théorico-socialisateur ascendant²² ».

Ce qui fait commencer le trend au milieu des années 1990.

Le plus révélateur dans cette histoire est le régime dubitatif auquel TC soumet le « trend ascendant » : une ironie sans illusion qui n'oublie pas que le trend théorique n'est pas un fleuve tranquille,

²⁰ Je reviendrai plus loin sur cette appellation dont je discuterai les termes.

²¹ « Cette revue se propose d'être le lieu où se déploie la problématique de la communisation. Elle est la rencontre de quatre groupes-revues existants qui, conjointement à la publication de *SIC*, continuent leur vie propre : *Endnotes* au Royaume-Uni ; *Blaumachen* en Grèce ; *Théorie communiste* en France ; *Riff-Raff* en Suède. S'y retrouvent également des groupes théoriques plus ou moins informels aux États-Unis (New York et San Francisco), ainsi que de nombreux individus en France, en Allemagne, ou ailleurs, engagés dans d'autres activités et se retrouvant dans la démarche théorique entreprise ici. *SIC* est aussi le dépassement (continuité et rupture) de la revue *Meeting* (quatre numéros en français de septembre 2004 à juin 2008) qui avait organisé durant l'été 2008 une rencontre internationale d'où est partiellement sorti le projet *SIC* comme publication réellement internationale explorant la problématique de la communisation dans la conjoncture nouvelle de la crise ouverte en 2008. Aucun des participants à ce projet ne considère sa participation comme exclusive ou permanente et *SIC* peut naturellement accueillir des participations théoriques extérieures. » Sur les rapports entre *La Matérielle* et *Meeting*, cf. supra, n° II, § 1 à 6.

²² *Théorie communiste*, n° 25, p. 7.

qu'il faut se méfier de l'eau qui stagne aussi bien que du torrent impétueux, etc.; qui est comme un yoyo qui voit aussi bien la bobine en bas qu'en haut — mais cela dépend de celui à qui appartient le doigt qui tient la ficelle...

TC ne peut pas ignorer que les tendances descendantes du trend théorique ont été au moins aussi importantes que les périodes ascendantes et, d'un point de vue de sa pratique particulièrement riches pour TC: huit numéros de la revue publiés en dix ans (n° 2 janvier 1979 à n° 9, mai 1989)²³. Ce second numéro dont la quatrième de couverture mérite d'être rappelée ici:

Il n'y a pas de rupture de continuité entre la lutte de classe telle qu'elle est le développement du capital et la révolution telle qu'elle est la production du communisme: il s'agit simplement d'une transformation du rapport entre les classes. La contradiction entre le prolétariat et le capital est l'exploitation, elle est leur reproduction réciproque et porte simultanément son dépassement. La contradiction entre le prolétariat et le capital est le développement du capital, elle ne revêt pas des formes différentes parce qu'elle n'est rien d'autre que ces formes qui sont la dynamique de leur propre transformation. La révolution n'est ni un acte déclenché par un capital parvenu à terme, ni une action déjà au-delà de la crise du capital, ni de la réalisation d'une modalité de l'être du prolétariat transcendant sa situation de classe de la société. Elle est le véritable aboutissement du rapport contradictoire entre les classes dans le mode de production capitaliste. La crise consiste, selon le développement même du capital, dans le rapport du prolétariat au capital, comme à une simple prémisse d'un mode nouveau de production de la vie humaine. C'est alors une situation dans laquelle le rapport entre les classes, dans le mode de production capitaliste, est production de l'immédiateté sociale de l'individu: le communisme.

23 C'est-à-dire un travail énorme de publication à une époque où nos moyens matériels étaient très limités, non moins que nos ressources humaines: c'est au cours de l'hiver 1979-1980 qu'intervint une scission majoritaire dans le groupe au sujet de la restructuration du capital. Cf. *infra*, n. 46.

Tout est dit en ces quelques lignes qui resteront à faire²⁴. Ce à quoi vont s'employer le numéro 2 et les sept numéros suivants : mars 1980, n° 3 : *Restructuration du rapport prolétariat-capital* ; décembre 1981, n° 4 : *Des luttes actuelles à la révolution* ; mai 1983, n° 5 : *Restructuration et nouveau cycle de lutte, production de la théorie communiste* (première somme) ; mai 1985, n° 6 : *Synthèse* (seconde somme) ; juillet 1986, n° 7 : *Le nouveau cycle de luttes* ; novembre 1987, n° 8 : *La notion de cycle de luttes*²⁵ ; mai 1989, n° 9 : *Le prolétariat et le contenu du communisme...*

Enfin nous pouvions nous débarrasser de la révolution et faire de la théorie.

Des « années noires » ces années 1980 ? Sans doute²⁶, mais particulièrement fructueuses, donc, pour *Théorie communiste*. Cela on ne peut le voir qu'en y regardant de plus près ce qui signifie en l'espèce regarder de plus loin, du côté de la « longue vie » de *La Matérielle* ; si tant est que n'importe quelle Théorie s'explique par une « plus grande » qu'elle.

§ 6 L'Appel de 1994

Pour TC et *La Matérielle*, le trend ascendant a débuté en 1994 lorsque des camarades de *Théorie communiste* proposent un projet d'édition plus large que leur propre revue.

Pourquoi un tel projet maintenant ? De façon immédiate, je dirai qu'il s'agit de rompre l'isolement, l'atomisation, entre des personnes qui ont mené une réflexion théorique intéressante et qui, cela serait étonnant, n'ont pas abandonné tout travail, malgré parfois un long silence. Les personnes à qui je fais parvenir cette lettre [...] ont toutes en commun d'avoir

²⁴ Il est utile de savoir que j'ai été l'un des fondateurs de *Théorie communiste* en 1977 et que j'ai quitté le « groupe » au printemps 1989, c'est-à-dire à la fin des « années noires » (les années 1980).

²⁵ *La Matérielle*, n° 4, février 2003.

²⁶ François Cusset précise cette périodisation : « La longue décennie 1980 qu'on peut tirer en amont jusqu'aux premières semonces du grand retour à l'ordre (1976-1977) et prolonger en aval vers le lent réveil de la critique (1993-1995). » (F. Cusset, *La Décennie. Le Grand Cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2006-2008, p. 11.)

été prises dans la dynamique théorique amorcée à la fin des années 1960²⁷, chacun ayant investi et développé, souvent de façon unilatérale, un aspect de cette dynamique théorique. Celle-ci est parvenue à son terme sans que nous ayons su ou pu, jusqu'à maintenant, dépasser de façon positive l'affirmation du prolétariat et du travail et tout ce qui les accompagnait²⁸ [...] dont la seule critique négative nous tient souvent lieu de perspective communiste.

Une revue plus importante, plus ouverte que celles que nous avons pu réaliser les uns ou les autres est nécessaire pour reconnaître l'importance de cette dynamique théorique qui s'achèverait sinon que dans une déliquescence navrante : entre le « révisionnisme », les sursauts interventionnistes à l'occasion de tel ou tel événements, la répétition sclérosée, la désespérance ou le retrait pur et simple. Il s'agit de considérer cette production théorique dans son importance et dans sa totalité, pour en marquer l'originalité, la critiquer, la poursuivre et amorcer de nouvelles synthèses. Il faut faire le bilan de ce cycle théorique [...] *Si cette revue ouverte et à plus large impact est nécessaire, c'est que ce n'est qu'en se considérant comme totalité, et cela au travers de nos propres conflits, que ce cycle théorique peut se poser dans son originalité*, et que s'imposent à nous les problèmes que soulève la situation actuelle²⁹.

Il y a cru (je souligne aujourd'hui).

Le projet échoua dans la mesure où, comme je l'écrivis à l'époque³⁰, il ne trouva un écho qu'auprès d'un cercle restreint de camarades, tous plus ou moins en relation avec TC, ce qui était en contradiction avec l'esprit de la chose, dans la mesure où cela revenait à fédérer les différentes composantes de la théorie postprolétarienne de la révolution sur la base de la plus puissante d'entre elles (TC).

²⁷ Notons au passage cette référence sur laquelle nous reviendrons plus loin.

²⁸ C'est-à-dire le paradigme de la révolution communiste développé par le mouvement ouvrier.

²⁹ *La Matérielle*, n° 1, § 26.

³⁰ N° 1, Remarques à § 1-26.

§7 Dix-neuf ans après (2003)

Du début des années 1980 au milieu des années 1990, il y eut une bonne dizaine d'«années noires» qui virent l'extinction des quelques publications révolutionnaires existantes, le départ et le repliement de nombreux camarades³¹. La tentative avortée de «grande revue» de 1994 arrive quand la constance nécessaire à cette «traversée du désert» commençait à s'épuiser. Une petite année après, les événements³² montraient qu'ils pouvaient être beaucoup plus efficaces théoriquement que les tentatives formelles pour sortir des «années noires» et nous faire *poursuivre* et avancer dans une compréhension théorique du dépassement du mode de production capitaliste³³.

Cet extrait d'«Une lecture critique de *La Matérielle*» (début 2003) fait état d'un rétropédalage en règle³⁴ qui n'est pas cependant sans légitimité... pour qui accepte ses présupposés. D'abord il y a la question de la «grande revue» de 1994 dont nous venons de parler plus haut, envisagée cette fois comme manifestant la fin de la «constance nécessaire à cette "traversée du désert"³⁵» : ce qui était positif en 1994 devient ici négatif. Cela dit, le terme de «constance»

31 Dont je fis partie.

32 La lutte contre le «Plan Juppé» de décembre 1995, contre la réforme des retraites.

33 *Théorie communiste*, n°19, p. 178.

34 Il est vrai qu'entre-temps, TC a publié sous la plume de Louis Martin *Journal d'un gréviste — Théorie et marche à pieds* (1996).

35 Les noires années 1980 ne furent pas propres à la France. L'historien italien Giuliano Procacci pouvait écrire : «Pour les contrastes et les injustices qui caractérise cette période, l'Italie des années 1960 reste pour moi encore aujourd'hui une Italie "jouisseuse et vulgaire", comme le sont en général les nouveaux riches. Mais je n'avais pas encore connu celle des années 1980.» (G. Procacci, *Histoire des Italiens*, Paris, Fayard, 1998, p. 446.) À part cela, on ne peut ignorer que ces années 1980 ont été d'autant plus vécues comme horribles qu'une certaine "nostalgie des seventies" a permis de les idéaliser (L. Mathieu, *Les années 70, un âge d'or des luttes*, Paris, Éd. Textuel, 2009). Bien sûr, il y eut dans ces années un pic notable des luttes salariales mais cela n'aurait jamais été qu'un nouvel épisode de «conflictualité sociale» conjoncturel si n'avait pas existé parallèlement ce que Dominique Memmi appelle une «révolution du privé» ou la critique de la «domination rapprochée» (D. Damamme [dir.], *Mai-Juin 68*, Paris, Éd. De l'Atelier, 2008) et Mathieu la «politisation de l'intime».

est particulièrement bien choisi s'il désigne cette attitude théorique, pratique et morale telle qu'on la trouve à l'œuvre dans toutes les périodes descendantes du trend³⁶. Autre chose : la manière dont TC oppose ici les « tentatives formelles » et les « événements ». J'ai dit précédemment ce qu'il en est du décalage spatio-temporel entre la pratique de la Théorie et le cours des luttes ; l'autonomie de celle-là. J'ai posé également le rapport entre l'état des luttes et la fabrique de la théorie, son efficace. La non-évidence du rapport entre les deux ne signifie pas qu'il n'en existe point : c'est une chose de reconnaître le fait, une autre de réduire celui-ci à la seule vertu de l'« événement », aux circonstances du moment, à la conjoncture : si celle-ci est bien le fait de la rencontre de certains événements dans le même point, il n'en demeure pas moins que lesdits événements sont antérieurs à la rencontre. C'est oublier que la fabrique de la théorie ne se résume pas en l'activité théorique proprement dite mais qu'elle suppose toujours des formalités multiples, formalités qui, en retour, impliquent celle-ci. Dans ce passage tout se passe comme si l'activité théorique avait été dissoute dans l'événement ; comme si le « jour de la chouette », soudain, était advenu. Certes, l'eau n'a pas de forme, c'est une pure abstraction, sauf que sans récipient elle n'existe pas.

§8 Un an après (1996)

Un an après il y eut ma « Lettre à quelques ami(e)s », pour ce que je pris comme une annonce du « Jour de la chouette ». Il est important d'y revenir maintenant au moins pour ce qui concerne directement l'histoire de *La Matérielle* dont cette lettre est une manière de prototype (via *Hic Salta 98*, co-écrit avec Bruno Astarian, dont je vais parler tout de suite). Sur l'ensemble de la « Lettre à quelques ami(e)s », je laisse le soin au lecteur de se forger lui-même une opinion. Je reviens donc ici uniquement sur les points qui concernent la future *Matérielle* ainsi que sur la réponse de TC — la seule que j'ai reçue — qui préfigure la future polémique qui infecta

³⁶ Constance : force morale par laquelle on garde l'emprise de soi-même. Avoir de la constance de, être assez ferme et assez pour — s'emploie aussi s'agissant de l'amour... (*Dictionnaire Littré du Français*).

la première partie des feuilles (jusqu'à avril 2003). Je n'insiste ici que sur deux points.

En premier lieu, il y a lors de ce « moment 95 » l'apparition d'un clivage qui existait déjà avant mais qui ne s'était jamais frotté à une lutte d'envergure depuis Mai 68. Une coexistence, en quelque sorte, souvent conflictuelle, fondée sur un « en commun » généraliste : la révolution ne se fera pas sur la base du salariat (III)³⁷ ; la défense de la condition prolétarienne n'est pas le marchepied de la révolution (IV), etc., propre au milieu « ultragauche³⁸ » qui était alors le nôtre. Ce clivage est essentiel pour la suite de l'histoire qui oppose à ma propre position (si j'avais eu la possibilité d'y participer) sur une *base salariale adéquate* (II) ce que je présente dans ma « Lettre à quelques ami(e)s » comme une « attitude esthétique et existentielle qui règle ses rapports au mouvement selon *que celui-ci résonne ou non avec ses positions d'individu singulier sur la société, son boulot, sa vie quotidienne, etc.*³⁹ » (VII). En fin, et c'est le second point : ma « Lettre à quelques ami(e)s » en conclusion et comme une amorce du futur (espéré) trend théorico-socialisateur ascendant.

Qui connaît l'habitus d'une certaine fraction de l'ultragauche à l'égard des « luttes revendicatives » — dont l'épisode du Flore est une parfaite illustration, le dérisoire en plus — ne sera pas étonné de la révolution *dans nos pratiques* que supposait mon propos : défiler dans les rangs de la CGT, pensez donc ! On était loin du canonique « les syndicats sont des bordels, la CGT est une putain » des situationnistes⁴⁰ et autres « pro-situ » que nous fûmes tous plus au moins dans les années 1968-1969. Dans la pratique donc, la révolution,

37 Les chiffres romains renvoient aux paragraphes.

38 Sur ce terme, cf. R. Simon, *Une histoire critique de l'ultragauche*, op. cit.

39 Je reviens sur cette problématique dans la seconde partie.

40 Cf. G. Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1967 et R. Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1967.

Le livre de Debord, difficile à lire, fut souvent ignoré parmi nous, tandis que celui de Vaneigem eut un grand succès (notamment auprès des camarades auxquels je m'adresse dans la « Lettre à quelques ami(e)s »). À part ça un petit opuscule rédigé par Éliane Brau, *Le Situationnisme ou la Nouvelle Internationale* (Paris, Debresse, 1968) fut souvent une « source d'inspiration » pour pas mal d'entre nous, qui fut immédiatement désavoué par l'IS au motif (justifié) que le « situationnisme » n'était pas un nouveau système (comme l'existentialisme), que seuls existent des situationnistes.

mais aussi en théorie, notamment dans les alinéas IV et V de la « Lettre à quelques ami(e)s », dont je n'ai rien ou pas grand-chose à renier aujourd'hui si ce n'est que dans *La Matérielle* la « théorie contre-programmatique » devint la théorie *postprolétarienne*. Lors d'une première relecture de la « Lettre à quelques ami(e)s » je n'étais pas allé au-delà de ce changement lexical. Pourtant « contre » ce n'est pas « post » et « programmatique » ce n'est pas « prolétarien ». Et ça change tout⁴¹. La réponse de Théorie communiste, déjà évoquée, fut la seule que je reçus.

Globalement celle-ci anticipe (mais je ne le savais pas, bien sûr, alors que s'ouvrait une nouvelle phase d'un trend ascendant) la future polémique qui allait entacher *La Matérielle*; tout au moins dans la première partie des feuilles. Rupture ou continuité? Tel était le fond du débat. Contre les propos de refondation théorique exprimés dans la « Lettre à quelques ami(e)s » (la « théorie positive » fondée sur l'affirmation du communisme) mes interlocuteurs en tiennent pour une « même théorie critique du programme qui s'approfondit, et qui se produit comme un *plus* que la critique du programme ». En conséquence de quoi ils « contestent (le fait) de construire comme une totalité achevée⁴² en tant que "théorie

⁴¹ On aura remarqué que dans mes feuilles je ne mets jamais en question l'existence de la classe prolétarienne (ou prolétaire) mais le *Prolétariat comme substantif* (Sujet de la révolution) en lieu et place d'un autre substantif, certes, mais augmenté d'un adjectif ce qui n'est pas la même chose. Ainsi j'aurais pu écrire de façon plus lisible « théorie post-Prolétarienne ». Comme le dit Barthes : « La prédominance des substantifs [...] tient évidemment à la grosse consommation de concepts nécessaires à la couverture de la réalité. Bien que générale et avancée au dernier point de la décomposition, l'usure de ce langage n'attaque pas de la même façon les verbes et les substantifs : elle détruit le verbe et gonfle le nom [...] Le verbe subit un curieux escamotage : s'il est principal, on le retrouve réduit à l'état de simple copule destiné à poser l'existence ou la qualité du mythe [...] le verbe n'atteint péniblement un plein statut sémantique que sur le plan du futur, du possible, de l'intentionnel. » (R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 154-155.) Ainsi, écrivant « le Prolétariat fait la Révolution » le verbe est une simple copule entre « Prolétariat » et « Révolution » (deux substantifs); dans cette autre formule, plus explicite encore : « On sait que c'est le Prolétariat qui fait la Révolution (copule), mais on ne sait pas ce qu'il en fera (futur). »

⁴² Cette thématique sera reprise dans « Une critique de *La Matérielle* » (n° 5, § 43) : « Cette critique interne s'est en quelque sorte "autonomisée" et se donne comme totalité d'une théorie nouvelle. »

contre-programmatique” le développement de ces concepts jusqu’à présent, totalité opposée à la “théorie positive”. J’ai plutôt, quant à moi, tendance à insister sur la continuité.»

La « théorie contre-programmatique » de la révolution, comme je viens de le dire, n’était pas encore devenue « théorie postprolétarienne » telle que définie dans la première feuille⁴³ — présente en sous-titre qui disparaît dans la seconde partie. Comme je l’ai dit plus haut, mieux que la « théorie contre-programmatique », la « théorie postprolétarienne » ainsi rebaptisée, incarnait parfaitement cette « totalité achevée » que récusent mes interlocuteurs. À ce moment le dialogue était possible, puis vint la polémique, elle-même « dialogue véhément et agité », comme dit l’autre, tel que le lecteur a pu s’en rendre compte.

§9 La parenthèse *Hic Salta* (1998)

Après l’échec de 1994 nous décidâmes Bruno Astarian (mon collègue du *Flore*) et moi-même de produire notre propre revue sous le titre *Hic Salta*. Ce n’était pas très original mais ça disait ce que nous voulions faire : sauter le pas, rompre radicalement avec la théorie simplement critique du programme ouvrier pour développer cette fameuse « théorie positive » fondée sur l’affirmation du communisme, c’est-à-dire mettre en œuvre en solo le projet proposé dans la « Lettre à quelques ami(e)s » (VI).

Ce premier (et unique)⁴⁴ numéro faisait preuve pour le moins d’un sacré optimiste chronologique sur la perspective révolutionnaire, quoi qu’il en soit de la tonalité crépusculaire de son propos initial :

À leur origine, le refus de glorifier l’affirmation prolétarienne, l’« antitruavail » de notre jeunesse n’était pas une position théorique explicite mais une réaction de révolte spontanée, un refus de « perdre notre vie à la gagner », comme disait l’IS. Rien

⁴³ N°1, §7 et 8.

⁴⁴ Astarian a continué seul le travail commencé en 98 sur son site Internet *Hic Salta* — *Communisation*, tandis que de mon côté je me lançais dans l’aventure de *La Matérielle*. Parallèlement il publia *Le Travail et son Dépassement* aux éditions Senonevero.

que de normal dans le contexte de l'après-68. Il est également normal que, dans la mesure où cette révolte devait déboucher sur une critique de la société, nous nous soyons tournés vers le corpus théorique légué par le mouvement ouvrier. Le dégoût vécu du salariat rejoignait alors un mouvement beaucoup plus vaste et visait une émancipation beaucoup plus générale. Cependant, pour notre génération, les anciennes explications du monde et de sa misère se sont dérobées sous nos pieds au moment où nous en avons besoin. Et les solutions du mouvement ouvrier traditionnel aux contradictions de la vie sociale (pouvoir prolétarien, pouvoir des conseils ouvriers ou des soviets...) s'épuisaient au moment où nous les découvrons⁴⁵.

Et de fait *Hic Salta* 98 s'ouvre sur *La question du communisme*, un dossier qui comporte trois textes dont un publié dans le numéro 13 de *Théorie communiste* — juin 1993 — (toujours l'idée d'*ouverture*...).

« Antitavail » ; « réaction de révolte spontanée » ; « perdre sa vie à la gagner » ; « ce dégoût vécu du salariat » ; « émancipation beaucoup plus générale »... Et à la fin : « une révolte (qui) devait déboucher sur une critique de la société ». Dans cette série de griefs on aura reconnu tous les ingrédients que je dénonce dans la « Lettre à quelques ami(e)s » comme source de la posture spectatrice de mes interlocuteurs face au mouvement. La conclusion est autre chose, même si les deux sont liés.

Dans le premier numéro des feuilles j'avais distingué (une distinction qui me paraît, pour l'époque, encore pertinente) deux courants dans la théorie postprolétarienne : le courant « universaliste » et le courant « actualiste »⁴⁶. Au vu de ce qui précède on se doute que je rangeais Bruno Astarian dans le premier courant, le courant actualiste étant essentiellement le fait de TC. Où je me situais pour ma part ? Je dirais aujourd'hui que j'en tenais pour un « actualisme absolu ».

En conclusion le texte pose une « révolte » qui devra « déboucher sur une critique de la société ».

⁴⁵ *Hic Salta* 98, p. 9-10.

⁴⁶ N° 1, § 9 et 10.

§10 Révolte

La révolte, quel que soit son répertoire d'action collective⁴⁷, relève d'une *crise* de légitimation du pouvoir en place, que ce soit la crise des formes idéologiques et politiques qui assure la *discipline* du travail⁴⁸; ou bien d'une crise des formes matérielles et contractuelles (la protection de la garantie de l'emploi, les retraites, la sécurité sociale...) qui permettent bon gré mal gré de faire avec cette discipline. Il est intéressant de noter, à propos des émeutes grecques, le commentaire à cette analyse effectué par des camarades grecs dans un texte publié par *Théorie communiste*: «La rébellion (en Grèce) fut une claire expression de la *colère* prolétarienne contre une vie qui était devenue de plus en plus dévaluée, surveillée et aliénée⁴⁹.» Même si dans un commentaire critique accompagnant ce texte, les rédacteurs de TC critiquent sa tonalité humaniste, il n'est pas sans intérêt de relever que par la suite TC insistera à plusieurs reprises sur «l'insatisfaction des individus vis-à-vis d'eux-mêmes» en reprenant ce thème de *L'Idéologie allemande*. Ce qui pourrait apparaître comme un abandon du canon actualiste au profit de celui universaliste (révolution «à titre humain») n'en est pas un. Car les choses sont plus compliquées que ça. J'y reviens plus tard.

§11 Critique de la société

C'est le pendant théorique cohérent de la révolte.

Sur cette question Luc Boltansky et Ève Chiaparello⁵⁰ (quoi qu'ils en fassent par ailleurs) font état d'une distinction entre deux types de critique qui n'est peut-être pas inintéressante lorsqu'ils distinguent ce qu'ils appellent la «critique sociale» et la «critique

⁴⁷ L. Mathieu, *op.cit.*, p. 30. C. Tilly nomme ainsi l'ensemble des formes de protestation dont dispose un groupe à un moment de son histoire.

⁴⁸ Je reprends ici l'analyse de *Théorie communiste* (n° 23, mai 2010, p. 28-29). Je souligne. Sur la question de la discipline voir supra, n° 8.

⁴⁹ TPTG (Tas Pedia tis galeria / Les Enfants du Paradis), «Le Passage rebelle d'une minorité prolétarienne à travers une assez courte période de temps», texte traduit et publié dans TC, n° 23, mai 2010, p. 28-29. Je souligne. Par ailleurs, il est très profitable sur le cours des luttes de classes en Grèce de lire les deux ouvrages de Théo Cosme: *Les Émeutes en Grèce* et *La Cigarette sans cravate* (Marseille, Senonevero, 2009 et 2016).

⁵⁰ L. Boltansky, È. Chiaparello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, cité dans L. Mathieu, *op. cit.*, p. 95.

artiste». La première renvoie à celle du mouvement ouvrier traditionnel, sur les salaires, les conditions de travail et de vie, la misère que le capitalisme induit pour la classe ouvrière. La seconde dénonce le capitalisme comme aliénation, source de désenchantement des personnes et des objets, entrave à la liberté et à la créativité des individus⁵¹. Pour ma part je préfère employer les termes de « critique politique » et « critique esthétique⁵² ». Cela dit, ce qui importe ici, c'est : 1) qu'il s'agit dans les deux cas d'une critique de la société capitaliste ; 2) qu'il n'est pas difficile de reconnaître dans la critique esthétique les ingrédients de la « critique révoltée » telle que nous la posions dans *Hic Salta 98* et telle que je l'avais dénoncée dans la « Lettre à quelques ami(e)s ». Notre formulation en ouverture de *Hic Salta 98* (« une révolte spontanée qui devra déboucher sur une critique de la société ») était donc cohérente... dans les termes de la critique esthétique ; bien loin de l'« actualisme » relatif de mon courrier de 1995, plus loin encore de l'« actualisme absolu » de *La Matérielle*. Plus largement, je ne crois pas que nous ayons produit dans *Théorie communiste* une quelconque critique du capitalisme ; ni pratiqué dans nos vies une « critique de la vie quotidienne » à laquelle nous préférions le pastis et la pétanque⁵³ ! Il ne s'agissait pas de critiquer le capitalisme (pourquoi faire ?) mais d'analyser — de rechercher — les modes possibles de son dépassement. À moins qu'il n'y soit une critique autre qui consiste à identifier la chose à expliquer et en construire les facteurs explicatifs qui permettent d'en rendre raison.

51 Pour les deux auteurs c'est la conjonction de ces deux critiques incarnées schématiquement par les ouvriers et les étudiants qui a fait le succès de Mai 68.

52 Au sens étymologique de « science du sensible ». Tous les esthètes ne sont pas des artistes, mais il y'a des artistes chez les esthètes : les futuristes russes et italiens, les surréalistes, les lettristes, les situationnistes. Plutôt que chez la bohème du XIX^e siècle je ferais partir ce mouvement des avant-gardes artistiques de la première moitié du XX^e siècle.

53 Une anecdote : lors de la réunion qui solda notre rupture avec les camarades de *Négation* (j'y reviens de suite), à la fin de celle-ci nous partîmes tous jouer aux boules à l'exception d'Astarian pour lequel cela était incompréhensible, et qui vingt après me le reprochait encore !

§12 Un non-dit

J'ai qualifié le « moment *Hic Salta* » de parenthèse. Non que le travail que nous avons accompli n'ait été sans intérêt. Ce fut une parenthèse dans la mesure où nous avons décidé d'agir en solo au sein du trend ascendant de la période, confiants dans le pouvoir attractif de notre « théorie positive ». Ensuite parce que l'entreprise reposait sur un non-dit par rapport à nos différences — perceptibles selon les différents articles de la revue –, lequel s'appuyait sur l'« en commun » de l'affirmation positive du communisme... qui fit long feu.

Pour la suite : Astarian poursuivit le travail commencé avec la publication de *Le Travail et son Dépassement*. Il anime aujourd'hui le site *Hic Salta — Communisation*.

§13 En vitesse : et puis après...

Pour ma part je quittais Paris et revins à Marseille où mon incorrigible optimisme à l'égard du « trend ascendant théorico-socialisateur » m'amena à proposer avec Bernard G⁵⁴ une nouvelle revue à l'image de celle de 1994. Avec un bémol toutefois : notre projet était proposé au collectif d'édition Senonevero⁵⁵. Cette couverture éditoriale avait plusieurs avantages, ne serait-ce que d'un point de vue matériel mais pas seulement dans la mesure où un tel projet (éditorial) pouvait être à même d'enrichir la « fabrique de la théorie » et en retour l'activité théorique elle-même — ceci toujours dans un esprit d'ouverture. Mais c'était sans compter deux écueils essentiels. D'abord (inévitablement), les divergences théoriques

54 Bernard G a été le principal animateur de la scission qui toucha *Théorie communiste* en 1979-1980. Cette scission emporta la majorité des membres du groupe — j'étais pour ma part dans la minorité en compagnie de R. Simon. Elle se produisit sur la question de la restructuration du mode de production capitaliste et sur la nécessité de celle-ci du point de vue de la révolution. Malheureusement cette scission n'eut pas de lendemains théoriques autres qu'un texte publié dans *Théorie communiste*, n° 4 (« Capital particulier, capital social et restructuration ») ; ainsi les thèses de la minorité l'emportèrent... Il est remarquable que celle-ci se produisit au moment où la théorie postprolétarienne de la révolution en général, et son courant actualiste en particulier, étaient, pour l'essentiel, constitués.

55 Composé des membres de *Théorie communiste* et de quelques autres camarades.

entre l'« indéterminisme » de *La Matérielle* et le « déterminisme⁵⁶ » de TC, posées comme indépassables malgré les tentatives de médiation de François Danel⁵⁷. Ensuite nous n'avions absolument pas prévu les problèmes que pouvait soulever notre proposition par rapport aux relations entre TC et les autres membres du collectif⁵⁸. Embarqués dans une situation qui nous échappait le projet s'arrêta là. Bernard G rempocha ses billes et moi, et moi, et moi... cet échec me convainquit par défaut de créer mon propre site. Fin du « trend ascendant théorico-socialisateur ».

Fin de l'histoire des origines de *La Matérielle* dans sa brève existence⁵⁹ qui pourrait s'intituler : « Où l'on voit notre héro se rendre compte à ses dépens combien il peut être dangereux de pratiquer une activité théorico-éditoriale en solo. »

56 N°1, §20.

57 François Danel est par ailleurs l'auteur de la préface de *Rupture dans la théorie de la révolution* (op. cit.). Un livre indispensable malgré une préface souvent teintée de téléologisme qui tend à faire apparaître *Théorie communiste* comme étant le corpus théorique dans lequel se résout finalement (et à jamais) cette rupture avec l'« ultragauche ».

58 N°1, §21.

59 Si un lecteur se demande pour quels motifs j'ai mis fin à *La Matérielle* je lui réponds (parodiant Camus) : si j'avais à choisir entre la théorie et mes amitiés, je choisirais mes amitiés... Pour le reste je répondrais plus tard.

DEUXIÈME PARTIE

... UNE SI LONGUE VIE

Dernier *grano salis*: tu dis tellement que la nouvelle revue a une base objective qu'on a des doutes. Je préférerais que tu dises plus franchement ton point de vue personnel, ton envie de théorie à toi. Y'a pas de honte⁶⁰...

— Bruno Astarian

Les idées sont toujours armées de lances et de boucliers: celui qui veut les imposer parmi les hommes doit les laisser combattre. Un philosophe, quand il a véritablement laissé s'éteindre en lui le moteur polémique et parle comme s'il épanchait son cœur, n'est plus ou n'est pas encore un philosophe⁶¹.

— Benedetto Croce

§14 Ces nappes d'histoire lentes

Je l'ai annoncé dans la première partie: c'est en 1969 — au mois d'avril, exactement — qu'a débuté cette «longue vie» de *La Matérielle*; et je concluais: «Alors il va falloir préciser de quoi est faite cette longue vie»... Nous y voilà! Une nécessité d'autant plus exigeante que ladite *Matérielle* n'existait pas à l'époque où ça commence! Alors pourquoi en parler ainsi, si ce n'est pour tenir jusqu'au bout le fil de cette postface censée raconter l'histoire de mes feuilles épisodiques? Ça dépend quelle histoire on choisit de raconter et du fil que l'on tire. Celui que je tends ici est menu, comme un écho, telles ces étoiles qui nous parviennent aujourd'hui alors qu'elles sont éteintes à jamais et nous éblouissent encore. Et pour tenir ce fil, sa réalité profonde, il faut changer de perspective et confronter la fabrique de la théorie à sa «longue durée» qui se déploie durant cinquante ans si l'on prend le repère terminal

⁶⁰ N°2, §3.

⁶¹ *Etica e politica*.

avancé par TC⁶² ; trente ans pour *La Matérielle* — et si l'on accepte le point de départ que je retiens. — On pourrait tout aussi bien remonter plus loin, jusqu'en 1958 par exemple, au moment du plus grand « succès » de *Socialisme ou barbarie*⁶³... Mais comme je l'ai dit plus haut toute périodisation est le fait de celui qui l'a choisie et dans le cas les faits concernent une autre génération que la nôtre. Ceci étant, chacun sait que les métaphores sont autant de voies par lesquelles la littérature infiltre la Théorie en suivant les failles de ses constructions ; mais peut-elle y échapper⁶⁴... C'est qu'en l'espèce la « longue durée », comme l'écrit Braudel, « se présente comme un personnage encombrant, compliqué, souvent inédit⁶⁵ », comme « un temps ralenti, parfois presque à la limite du mouvement⁶⁶ ». Il parle de ces « nappes d'histoire lente », de cette « profondeur » autour de laquelle tout gravite⁶⁷. Longue durée qu'il oppose à l'« événement » au « temps court, à la mesure des individus, de la vie quotidienne, de nos illusions, nos prises rapides de décision⁶⁸ ». Pour autant comme le fait remarquer F. Simiand (à propos des cycles économiques de longue durée) « N'y a-t-il pas à reconnaître des éléments qui témoignent de quelques répétitions dans le passé ? [...] Un fait répété toujours varié de circonstances, et cependant toujours retrouvé en ses traits essentiels⁶⁹ ? » C'est là, dans ces nappes d'histoire lente, que l'on peut rencontrer la longue vie de *La Matérielle*.

62 Cf. n° 4.

63 R. Simon, *Histoire critique de l'ultragauche*, op. cit.

64 « Au lieu d'être de nature politique l'engagement c'est, pour l'écrivain, la pleine conscience des problèmes actuels de son propre langage, la conviction de leur extrême importance, la volonté de les résoudre de l'intérieur. C'est là, pour lui, la seule chance de demeurer artiste et, sans doute aussi, par voie de conséquence obscure et lointaine, de servir un jour peut-être à quelque chose — peut-être même à la révolution. » (A. Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 1963-2013, p. 47.)

65 *Ibid.*, p. 733.

66 *Ibid.*, p. 734.

67 *Ibid.*

68 *Ibid.*, p. 728.

69 F. Simiand, *Les Fluctuations économiques à longues périodes et la Crise mondiale*, Reprint Amazon, p. 15 et 30.

§15 C'était en avril 1969...

Tout ce qui est important est répété.

— Ernest Labrousse

À cette date nous⁷⁰ écrivions dans le numéro 3 des *Cahiers du communisme de conseils*⁷¹:

La formation des conseils ouvriers⁷² indique que la classe a retrouvé son être et par conséquent *la pratique révolutionnaire quotidienne se transforme en théorie* qui de pour le prolétariat devient la théorie du prolétariat? C'est la recouvrance de son être par le prolétariat qui détermine le bond qualitatif marqué par la création des conseils. Le prolétariat n'a pas besoin d'idéologie venant de l'extérieur de la classe, le ballotant d'un côté ou de l'autre car *quotidiennement il dégage des conseils sa théorie*⁷³.

Ce court passage s'inscrit encore dans l'orbite «conseilliste» dominante à l'époque de l'immédiat «après-68»: «le bond qualitatif

70 Je dis «nous» bien que l'essentiel du texte soit de Roland Simon (il est signé dans *Les Cahiers du communisme de conseils*), dans la mesure où peu après nous avons quitté sur cette base le groupe hétéroclite des *Cahiers* réuni autour de Robert Camoin (un ouvrier d'EDF-GDF, si mes souvenirs sont bons).

71 «Notre tâche» in *Cahiers du Communisme de Conseils*, n° 1, octobre 1968, p. 1-2. :« À travers la critique du mouvement ouvrier tel qu'il est apparu concrètement au cours de son évolution historique nous nous fixons comme tâche principale de faire ressortir des luttes ouvrières qui se sont produites, ou qui continuent d'être contre l'exploitation capitaliste d'aujourd'hui, le caractère d'autonomie des formes d'action et d'organisation. Nous désirons, dans la mesure de nos possibilités même, et par cette revue, faire connaître d'anciennes expériences de lutte pour en dégager le côté authentiquement émancipateur. Poursuivant le travail de diffusion des idées d'autonomie du prolétariat, que d'autres camarades ont entrepris antérieurement, nous publierons parallèlement les textes les plus significatifs des théoriciens du courant des Communistes de conseils.» Cette revue fut éditée de 1968 à 1970 à Marseille. De 1969 à 1970, le groupe participe à *Informations et correspondances ouvrières*. En novembre 1972, après avoir pris ses distances avec ICO, le groupe fusionne avec le Groupe conseiliste de Clermont-Ferrand et Révolution internationale.

72 «Conseil» est la traduction du Russe «soviet». Nous opposions alors les Conseils au Parti.

73 C'est moi qui souligne.

marqué par la création des conseils»; «le prolétariat quotidiennement dégage des conseils sa théorie»... Mais en même temps, ces conseils, le texte les trempe dans la «recouvrance de son être»; non pas dans un essentialisme (où la recherche le courant universaliste de la théorie postprolétarienne de la révolution et la critique esthète) mais de son être théorique — encore qu'ici le terme de recouvrance, l'expression «la classe a retrouvé son être» puisse dans l'immédiat prêter à confusion, mais la suite ne laisse aucune ambiguïté: «la pratique révolutionnaire se transforme en théorie». Une transformation *existentialiste*: *la classe prolétaire est le théoricien*.

Bien des années plus tard (trente-deux ans exactement), la ligne éditoriale du collectif d'édition Senonevero dit ceci:

Lutte contre le capital, lutte à l'intérieur de la classe elle-même, *la lutte de classe du prolétariat* n'est pas le fait de muets et de dé-cérébrés: elle *est théoricienne* — ni automatisme, ni par choix⁷⁴.

Un fait répété toujours varié de circonstances, et cependant toujours retrouvé en ses traits essentiels...

Ce second texte, désormais débarrassé des scories conseil-listes et de ses reliefs programmatistes, enfonce dans sa concision lapidaire le clou déjà pointé dans les *Cahiers du communisme de conseils* la lutte de classe sait parler, et elle est intelligente! elle est théoricienne... Rien n'a changé durant cette trentaine d'années au cours desquelles un fait répété, toujours varié des circonstances — pour reprendre la formule parfaite de Simiand — et cependant toujours retrouvé dans ses traits essentiels: ce fait nous le trouvons ici dans cette identité de la classe et de la Théorie, identité existentialiste du prolétariat et de la Théorie. Mais variée dans ces circonstances, précise: dans la ligne éditoriale de Senonevero *le théoricien est la classe prolétaire*: c'est l'*exercice* (spirituel) existentialiste de la Théorie qui vient opportunément qualifier l'activité théorique simple telle que je l'avais précédemment posée⁷⁵. Exercice d'une singularité inaliénable du théoricien à laquelle il ne peut rien

⁷⁴ Je souligne.

⁷⁵ §2 et 3 de la postface.

puisqu'elle est son Être. Le substrat demeure identique qui sera celui de *La Matérielle*.

On m'objectera qu'il est pour le moins désinvolte (sinon fallacieux) d'inférer à partir de quelques mots cet exercice existentialiste de la Théorie. En fait, on pourrait dire autrement que cet exercice relève d'un style or, comme le dit Buffon: «Le style c'est l'homme». Dans ces conditions il n'est pas inutile de rappeler quelques données récentes sur ce qu'est le «style»; ou plutôt sur ce qu'il n'est pas: «Le style n'est plus lié à des traits génériques macroscopiques, mais à des détails microscopiques, à des indices ténus, à des traces infimes [...] Des détails comme des symptômes [...]»⁷⁶ Des symptômes qui prennent d'autant de réalité qu'on les retrouve à l'identique trente ans après... Plus encore s'ils étaient présents trois ans plus tôt:

Il faut considérer concrètement la théorie. La théorie, dans son sens restreint [c'est-à-dire l'activité théorique], c'est des gens qui parlent quelque part, qui agissent, ce sont des revues, des textes qui circulent, des tracts, des affiches, des réunions, des discussions... Même si nous disons quel est le sens de tel ou tel conflit, la tendance générale de telle ou telle période, c'est maintenant que nous le disons, et le fait de le dire maintenant, c'est simplement participer de la lutte de classe telle qu'elle est maintenant [...] Nous publions une revue pour faire connaître des idées; des analyses du mode de production capitaliste, de ses contradictions, de son origine, son devenir; des aspects de la lutte du prolétariat contre le capital. Mais en fait, la vraie question est pourquoi faire cela, à quoi ça sert? Et voilà la question piège. Cette question n'a aucune réponse utilitariste. Simplement, *nous sommes embarqués dans la lutte des classes du mode de production capitaliste, celle-ci n'est pas le fait de muets ou de décérébrés, elle produit de la conscience, de la théorie, et par là même engage cette théorie dans toutes les formes de sa production et de sa socialisation*⁷⁷.

⁷⁶ A. Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998, p. 202-203.

⁷⁷ *Théorie communiste*, n° 14, décembre 1997. Ce n'est pas moi qui souligne.

§16 Finalement ce que je cherche ici

Finalement, ce que je cherche ici c'est comment se fabrique, se façonne... voire se cultive, donc s'exerce la Théorie. Non ce qu'elle dit mais comment elle le fait; si tant est qu'il est vrai, « qu'il n'y a pas de pensée sans langage » et que pour cette raison « la Forme et la première et la dernière instance de la responsabilité littéraire⁷⁸ »; et théorique... Et que je suis un indécrottable formaliste et que je ne m'arrange pas⁷⁹.

§17 Le coup passa si près que le chapeau tomba...

C'est une grande témérité de vous perdre vous-même pour perdre un autre.

— Montaigne

... et personne pour lui donner à boire! Au final une tempête dans un verre d'eau vide qui n'a pas fait plus de vague que ça mais résonne encore dans le solo de *La Matérielle* sur l'air du *El Deguelle*.

Le coup partit dès janvier 2003 sur la base du premier numéro de mes feuilles: ce fut « Une lecture critique de *La Matérielle* » par TC. Dès les premières lignes la messe est dite:

Si *La Matérielle* récuse la production d'une liaison entre la lutte des classes et la révolution communiste *elle ne peut se passer de cette liaison* qu'elle trouve chez d'autres et dont elle se dit la critique. Cette posture équivoque d'*autocritique* ne pourra faire illusion bien longtemps⁸⁰.

78 R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, op. cit., p. 64.

79 Mais je ne suis pas seul: « Dès l'origine, l'"esprit" est frappé par la malédiction d'être "entaché" de la matière, qui emprunte ici la forme de couches d'air agitée, de sons, bref la forme du langage. Le langage est aussi vieux que la conscience — il *est* la conscience réelle, pratique, aussi présente pour les autres hommes que pour moi-même, et, comme la conscience, le langage naît du seul besoin, de la nécessité du commerce avec d'autres hommes. » (K. Marx, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 1061.)

80 N° 4, § 1.

Plus loin, à la fin du texte :

La seule façon de parler de la révolution deviendrait l'impossibilité d'en parler, à condition que d'autres en parlent car si *La Matérielle* ne pouvait plus se placer dans cette posture d'« autocritique » sa théorie serait immédiatement rejetée hors du champ d'une théorie de la révolution⁸¹.

À quoi il répondit :

En réalité, et sur le fond, il se n'agit ni plus ni moins que d'une *entreprise de disqualification visant à discréditer la problématique théorique de La Matérielle*, en refusant de prendre en compte sa problématique comme ayant une quelconque validité dans le champ théorique. Pourquoi ! ? Par rapport à qui ! ? Comment⁸² ! ?

Lors de la réception du texte son tour ne fit qu'un sang ! Que l'on ne vienne pas me dire, aujourd'hui encore, que derrière « posture » il n'y avait pas « imposture » ; celle du coucou qui parasite le nid des autres. En outre, étant seul à la barre de *La Matérielle* il m'était difficile de ne pas extrapoler l'« entreprise de disqualification » à

⁸¹ § 42.

⁸² « Eppur, si muove », n° 4, § 1. Je souligne aujourd'hui. Le texte « Une lecture critique de *La Matérielle* » ne donna lieu qu'à un seul commentaire que je rappelle ici pour sa pertinence : « Je voudrais apporter ma petite contribution au débat qui semble s'amorcer entre *La Matérielle* (que je connais mal) et *Théorie communiste* dont il m'est arrivé de lire des numéros. Il me semble qu'il faut distinguer deux choses. Je suis à peu près d'accord avec la critique de *Théorie communiste* vis-à-vis disons de la partie positive de *La Matérielle* (d'après ce que j'en ai compris sur le site). Par contre, il me semble que *Théorie communiste* passe à côté du discours critique de *La Matérielle*. Que *La Matérielle* s'enferme dans de nombreuses obscurités quand elle cherche à développer positivement ses positions n'empêche que *Théorie communiste* ne peut se défaire de sa critique par simplement quelques citations. Il est difficile de distinguer l'aspect positif et l'aspect critique, cependant c'est ce qu'une vraie réponse à *La Matérielle* aurait dû faire. *La Matérielle* pose mal une vraie question, celle de la spéculation, avec le tort d'y faire interférer ses développements positifs, et derrière cette question de la spéculation *La Matérielle* pose la question de la relation entre les luttes et la révolution, même si c'est d'une façon où elle ne peut plus y répondre (là je suis d'accord avec *Théorie communiste*) ». Darevil.

ma personne... À part quelques apostrophes de basse polémique, n'étant ni Davy Crockett ni Jim Bowie, je lâchais le morceau...

C'était il y a longtemps. Aujourd'hui, alors que je rédige cette postface en regardant rougir les tomates du jardin, force est de reconnaître qu'il y avait dans *Une lecture critique* les éléments propres à recadrer la polémique sur l'enjeu principal de l'affaire : la place de *La Matérielle* dans la situation théorique de l'époque, autrement dit être ou non rejetée du champ théorique, et qu'à partir de là je pourrais essayer de répondre aux questions qu'il je posais dans sa réponse : pour qui, pourquoi, comment ?

§18 La théorie au champ

Selon Bourdieu, les divers champs (littéraires, politiques, médical, etc. — j'ajoute *théorique*) sont des espaces de lutte relativement autonomes découpant l'espace social général. Ils agrègent et confrontent autour d'enjeux et intérêts spécifiques, à commencer par la délimitation des frontières du champ (« Qu'est-ce que la véritable théorie de la révolution ? Où commence et où s'arrête la théorie postprolétarienne ? », par exemple) différents protagonistes en lutte pour l'accumulation du capital spécifique du champ (par exemple une théorie qui « a fait ses preuves » depuis x années) : ce qui est la principale raison de leur présence dans le champ — qui exige par ailleurs une connaissance pratique de ses règles de fonctionnement⁸³. C'est comme si l'on y était, ou plutôt j'y étais.

§19 D'où tu parles ?

Mais j'avais tout faux ; en long, en large et en travers — surtout en travers — lorsque je me croyais accusé d'imposture alors que ce qui était en cause n'était rien d'autre qu'une posture — la *position* — autocritique que j'endossais face au champ théorique dans lequel j'ambitionnais de pénétrer. Ce n'était pas un coup de force, mais ça y ressemblait qui rendait ma position impossible à tenir dans les termes mêmes de sa raison d'être — ce que mon « lecteur critique » avait perçu d'emblée. Dans autocritique il y a certes « critique » mais

⁸³ J'emprunte ce rapide exposé à E. Brun, *Les Situationnistes*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 5.

aussi « auto », ce qui signifie une critique que l'on s'adresse à soi-même et non pas comme une pénitence, surtout lorsque celle-ci suppose un discours qui se donne comme totalité d'une théorie nouvelle.

Ça ne pouvait pas le faire : un champ théorique dans lequel *La Matérielle* tentait de s'imposer en faisant fi des règles de fonctionnement habituelles⁸⁴, surtout vis-à-vis des nouveaux acteurs, de la fabrique de la théorie et de la situation théorétique du moment, tout en déplaçant les frontières du champ théorique au profit de la « théorie postprolétarienne de la révolution » et de sa critique, pour finalement embarquer tout le monde dans le même sac, courant universaliste et actualiste compris⁸⁵. De ce point de vue il était logique que l'assaut soit mené par le courant dont les membres jouissaient d'un capital théorique accumulé depuis près d'un quart de siècle ; d'une connaissance élaborée du champ théorique et de ses règles qu'ils ont largement contribué à construire (de manière évidemment non formelles). Si l'on m'avait alors posé la question « d'où tu parles ? », selon une formule à la mode il y a longtemps, j'aurais bien été à la peine pour répondre, tant le capital théorique accumulé par *La Matérielle* était léger ; en tout cas marginal : ma « Lettre à quelques ami(e)s » datait de 1995 et la parenthèse sans suite de *Hic Salta* de 1998.

Le résultat a été conforme au pronostic de mon « lecteur critique » : *La Matérielle* a été rejetée hors du champ théorique. C'est un fait, et je ne dis pas qu'elle n'y a pas contribué.

Maintenant je peux répondre aux trois questions évoquées plus haut :

Pour qui ? Évidemment pour les tenants de la théorie postprolétarienne de la révolution.

Pourquoi ? Parce que *La Matérielle* a mis les pieds dans le plat sans avoir pris la peine de se livrer aux ablations convenues ; parce qu'elle s'est mêlée de ce qui la regardait pas, de ce qu'elle ne pouvait

⁸⁴ N°1, §9 et 10. Par exemple rendre public un échange de mail interne...

⁸⁵ Pour des raisons personnelles et théoriques j'ai le plus souvent réservé un traitement privilégié au courant actualiste. Peut-être espérais-je une « alliance » avec lui ou au moins un soutien, une neutralité... Mais c'était oublier que c'est toujours de ses (plus) proches que l'on reçoit les pires coups.

pas voir : la liaison entre la lutte des classes et la révolution communiste, et surtout une liaison qu'elle trouve chez les autres et dont elle fait la critique ! Ce qui s'appelle se mordre la queue. Et puis aussi — et peut-être surtout — au-delà des polémiques sur le contenu, le fait qu'un nouvel arrivant déboulant dans le champ théorique bouleverse l'ensemble du système en place, ses hiérarchies et ses filiations. Non que cela soit impossible, mais il faut que se trouve à la manœuvre un acteur crédible, doué du talent nécessaire et du charisme obligé. Un charisme dû certes à ses qualités personnelles mais aussi à l'adéquation de celles-ci avec la situation théorétique du moment et du lieu, laquelle révèle comme telles ces qualités.

Comment ? Mes démêlées au sein du « trend théorico-socialisateur ascendant » l'ont abondamment montré (cf. première partie). Comme dit la chanson : « Je ne regrette rien. »

Laissons la conclusion à Bourdieu puisque c'est lui qui nous a conduits sur cette voie :

Les prises de position sur l'art et la littérature [traduisons : sur la pratique théorique] [...] s'organisent par couples d'opposition, souvent héritées d'un passé de polémique, et conçues comme des antinomies indépassables, des alternatives absolues, en termes de tout ou rien, qui structurent la pensée, mais aussi l'emprisonne dans une série de faux dilemme⁸⁶s.

§20 Entracte informel

Il a été reproché à *La Matérielle*, souvent, de « faire de la métathéorie » — le mot lui-même n'est prononcé que du bout des lèvres à l'égal d'un foie de volaille qui a perdu son fiel. Métathéorie, dite autrement, *le fait d'une activité théorique dont l'objet est son acte même*. Ceci à l'encontre d'une activité théorique qui trouve ses objets hors d'elle : le cours de luttes, la restructuration du capital, etc. Et, plus grave encore, le fait de promouvoir cette métathéorie comme une « théorie nouvelle »... Reconnaissons qu'il y a du vrai dans ce dernier point qui marque une limite de l'activité métathéorique elle-même dès lors qu'à trop en faire elle en vient à se prendre elle-même pour

86 Cité dans A. Compagnon, *op. cit.*, p. 27.

objet, devient son propre objet; lequel devient sujet et postule à un statut de théorie à plein droit et à plein temps. C'est un risque auquel *La Matérielle* n'a pas échappé. Pour autant, il ne suffit pas de faire de l'activité métathéorique (avec quelque condescendance) un gentillet garde-fou face à ce qui n'est donné que comme « dérapage » et maladresse d'écriture :

Cela n'empêche que de ce poste d'observation théorique *La Matérielle* assure une sorte de veille théorique sur tous les risques de dérapages « spéculatifs » inhérents à une théorie de la révolution dans la situation présente de disparition de toute positivité révolutionnaire et oblige à faire attention à ce que l'on écrit. *La Matérielle* est la *critique interne de la théorie de la révolution dans ce cycle*, critique que toute théorie de la révolution doit se faire à elle-même⁸⁷.

Donc acte! Mais alors: si tel est le cas, *si La Matérielle est la critique interne de la théorie de la révolution dans ce cycle*, pourquoi les « théories de la révolution » ont-elles rejeté sa proposition? Sinon dans son contenu (encore que les « dérapages spéculatifs » sont reconnus), au moins dans son principe? Dès qu'elle change de plume, l'autocritique devient plus acceptable. Sauf que ce n'est plus le même oiseau. Autant vouloir *raddrizzare le gambe ai cani!*

La critique métathéorique — pourquoi diable ai-je appelé ça « autocritique »? Et pourquoi métathéorie? Nous parlerons désormais de formalisme critique, puisque c'est de cela dont il s'agit. Celui-ci, donc, n'est pas un luxe que l'on s'octroie en passant, comme un en-cas après un dur labeur sur le chantier des concepts. Elle n'est pas instrumentale: comme si l'on pouvait choisir d'en user ou non — pas plus qu'elle est au-dessus de la mêlée perchée dans son « poste d'observation théorique »; non plus qu'elle n'est laissée au bon vouloir de qui la met en œuvre. Elle s'impose au théoricien: elle est immanente à la pratique théorique, à la Théorie. On ne fait pas d'un côté de la théorie, de l'autre de la critique métathéorique; un jour un peu de l'une, un autre jour un peu de l'autre... souvent

87 N° 4, § 43.

un peu beaucoup de celle-là (c'est du dur, du sérieux), plus souvent un petit peu de celle-là (ça peut attendre)... On est loin, très loin de la mouche du coche à laquelle la réduit mon « lecteur critique », s'il est vrai, après tout, qu'au-delà de son fait elle reste pour tout le monde le Démon de la théorie⁸⁸. Or, éloigner le Démon, l'amadouer avec des mots choisis ou tenter de le neutraliser pendant un certain temps en lui donnant quelques os à ronger, ne le fait pas disparaître pour autant.

C'est pas du luxe... C'est bien pourtant comme ça qu'a été reçue ma tentative. Je me suis expliqué sur les raisons de cet échec, mais de manière peut-être trop formaliste pour le coup, sans tenir compte de la situation théorique du moment et de ses embarras (le démocratisme radical, l'activisme...). Mon formalisme critique était sans doute hors saison, déplacé, encombrant... bref, ce n'était pas le bon moment au bon endroit. Si dans son concept celui-ci est immanent à l'activité théorique, dans les faits il ne peut s'exercer en ignorant les engagements particuliers de l'activité théorique du moment ; ses contraintes propres. Sauf à rater son coup comme l'a fait *La Matérielle*.

Comme le dit joliment Sollers (en 1980) : « La théorie reviendra, comme toutes choses, et on redécouvrira ses problèmes le jour où l'ignorance sera allée si loin qu'il n'en sortira plus que de l'ennui⁸⁹. » En sommes-nous déjà là ?

§21 Résumé des épisodes précédents

Le temps a été long : pour l'auteur — mais c'est de sa faute, il l'a bien mérité — et pour le lecteur peut-être aussi qui m'a suivi jusqu'ici. Alors résumons les étapes de notre intrigue théorique afin d'en préciser les traits saillants ciblés jusqu'à présent.

Au départ il y a ce que j'ai nommé « conception existentialiste » de la Théorie, telle qu'on l'a appréhendée dans un premier temps comme identification du Prolétariat et du Théoricien, moyennant les conseils ouvriers. Trente ans plus tard, la critique du programmatisme est achevée (c'était acquis dès la fin des années 1970), la

⁸⁸ J'emprunte la formule à A. Compagnon, *op. cit.* (qui l'applique à la théorie littéraire).

⁸⁹ Cité dans *ibid.*, Sollers parle évidemment ici de théorie littéraire.

médiation conseilliste a été évacuée, la polarité s'est inversée au profit de l'identification du Théoricien et de la Classe. Ce qui ne change rien sur le fond — pour le moment. Dans les deux cas cette identification est difficile à définir : sauf à utiliser une métaphore foireuse, je ne vois qu'un terme approprié — quoi qu'il en soit de ses connotations par ailleurs, c'est celui de *transsubstantiation* ; une sorte d'alchimie, quoi ! À moins d'utiliser une métaphore organiciste... Pour le moment je n'ai pas autre chose à proposer.

Ensuite j'ai remplacé la notion de « conception » par « exercice » existentialiste de l'activité théorique. Exercice au double sens du mot : spirituel et physique. Pour ce dernier, souvenons-nous de la « valeur travail » évoquée plus haut. Bref, ce terme d'exercice me permet de mieux rendre compte de la réalité de l'effort théorique, effort répété, démarche laborieuse : souvenons-nous aussi de la « constance » nécessaire pour traverser les périodes de vaches maigres sans cesser de travailler, également évoquée plus haut. Le terme de conception était trop intellectuel ; ce qui n'est pas la même chose que « spirituel ». Et puis il y a quelque chose de moral, une discipline, dans l'exercice qui n'existe pas dans la conception.

La Matérielle n'y a pas échappé, même si cet héritage peut paraître paradoxal après l'énoncé de son programme radical — nihiliste même, je dirais aujourd'hui ; ailleurs j'ai parlé d'« actualisme absolu » — de table rase et surtout le rejet catégorique de toute « subjectivité sociale » révolutionnaire, d'« autonomie », de « détermination communiste du prolétariat », de « contradiction qui porte son dépassement », de « limites » des luttes... *rien*. Rien qui puisse faire que la révolution communiste, si elle est communisation immédiate de la société capitaliste, soit autre chose qu'*un commencement à partir de rien*... Rien... un mot qui ne désigne aucune propriété.

Rose is a rose is a rose is a rose.

— Gertrude Stein

§22 Un héritage

Après cette entreprise de déconstruction (comme une sorte de radicalisation autodestructrice), la Théorie n'avait simplement plus d'objet : alors, existentialisme ou non, là n'était pas la question.

Pourtant *La Matérielle* n'échappe pas à la chose — comment le pourrait-elle d'ailleurs dans la mesure où elle a été génétiquement embarquée par son concepteur dans l'exercice existentialiste ? Si l'on y regarde de plus près il est clair que celui-ci perdure dans le formalisme critique (pour le reste je vais y revenir). — Au fait (je me reprends une fois de plus) pourquoi parler de formalisme *critique* ? Tout formalisme ne l'est-il pas, critique, sauf à n'être qu'une phénoménologie ? Lorsqu'il déclare⁹⁰ s'intéresser non pas à ce que disent les théories mais à comment elles se fabriquent, autrement dit lorsqu'il décide de chercher à la source⁹¹, que fait-il ? Cette démarche n'est-elle pas l'essence même de toute critique ?

Pratiquement, *La Matérielle* hérite de l'existentialisme à l'exact moment où le formalisme revendique son établissement comme « totalité achevée d'une théorie nouvelle » et outrepassa le petit bout de légitimité qu'avait bien voulu lui reconnaître son lecteur critique (observatoire des débordements spéculatifs). N'est-il pas légitime pour agir ici ? La situation qui est la sienne n'est-elle pas identique à celle de l'activité théorique ; entre théorie au premier degré et théorie au second ? (La différence de degré ne marque ici qu'une distinction de genre au sein de la Théorie.) Théoricien à part entière, le formalisme ne traite-t-il pas à l'identique les théories de la première manière s'attachant à la lutte des classes ou à des conflits particuliers ? Certes, l'objet n'est pas de même nature : histoire d'un côté, construction intellectuelle de l'autre... mais distinguer les deux et arguer de celle-là pour disqualifier — ou pour le moins la marginaliser en la subordonnant à la théorie au premier degré — celle-ci revient tout bonnement à nier l'inscription de la Théorie dans l'Histoire. Ainsi l'exercice existentialiste s'enrichit d'une nouvelle topique : après l'identification de la classe et de la théorie, puis du théoricien avant que ne surgisse, intempestive, l'identification du formalisme (critique) et de la Théorie. Péché mortel.

90 § 16 de la postface.

91 Je dis bien la « source » et non la cause, c'est-à-dire les circonstances, les conditions, les possibles qui s'ouvrent ou se ferment...

§23 Immunité théorique

Cette nouvelle situation théorétique — je m'en aperçois avec le recul — n'a pas eu que des inconvénients; elle a certes abouti à mettre *La Matérielle* au ban du champ théorique qu'elle avait impudemment voulu pénétrer... mais ce n'est pas là ce qui nous intéresse ici: l'important c'est la raison de cet ostracisme. Écoutons à nouveau ce lointain écho: *La Matérielle* récuse la production d'une liaison entre les luttes des classes et la révolution communiste; mais elle ne peut se passer de cette liaison, alors elle va la chercher chez les autres⁹². Conclusion: il s'agit d'une révolution par contagion⁹³. J'étais correctement vacciné (c'est facile mais ce n'est pas moi qui ai commencé!) puisque dans les faits ma posture de coucou, mon formalisme, a tenu *La Matérielle* éloignée — je la recevais d'«ailleurs» comme une altérité — de la «révolution communiste» et surtout — beaucoup plus important — je renvoyais aux «autres» leur altérité comme une hypothèse inutile, et par-là j'ai pris des distances avec ce qui est devenu la théorie de la *communisation*.

Chose étrange que l'histoire de ce mot! Au départ, il sert à penser la Révolution comme communisation immédiate de la société *sans période de transition* entre le capitalisme et le communisme, à l'encontre de ce que postule le programme ouvrier classique (tel que Marx l'évoque, par exemple, dans la *Critique du programme de Gotha* — 1875). La problématique prend corps au milieu des années 1970 dans la foulée de la critique de l'ultragauche⁹⁴... et voilà qu'au

⁹² « Une lecture critique de *La Matérielle* », § 1.

⁹³ *Ibid.*, § 4.

⁹⁴ Précisément dans « Un monde sans argent » édité par Les amis de quatre millions de jeunes travailleurs. TC résume ainsi la chose :

« Le concept de communisation, apparu au début des années 1970, dans la crise du programmatisme, exprimait alors le rapport entre luttes immédiates et révolution comme un rapport négatif. Il désignait le hiatus entre la révolution comme abolition de toutes les classes, "autonégation du prolétariat", disions-nous, et les luttes immédiates. Ces dernières n'étaient pas "méprisées", mais, de leurs impasses et de la succession de leurs échecs, devait naître la nécessité de "faire autre chose". Elles étaient un processus de "maturation négative", d'échecs en échecs jusqu'à l'aurore. L'élaboration de la théorie de la communisation s'est faite au cours de l'entrée en crise du mode de production capitaliste à la fin des années 1960 et du commencement du procès de restructuration contre-révolutionnaire du capital à partir du début des années 1970. En tant qu'élaboration théorique, elle est le dépassement de la

début 2000 il refait surface — preuve que les mots ont la vie dure — alors que la critique de son objet est achevée depuis trente ans ! Il a perdu son objet dont il ne reste que la dépouille... *Communisation* devient un « nom sans référent », pour le dire comme Rancière, un mot auquel « aucune idée déterminée n'est attachée⁹⁵ ». La transition lui collait à la peau, mais elle n'était plus évoquée sinon comme un implicite, un détail, un résidu, une dépouille dont on ne sait que faire. Puis, semble-t-il, ainsi privé de son substrat, le mot devint comme un concept marketing, une « franchise⁹⁶ », un passeport académique (selon TC, car je n'étais plus là pour le voir)⁹⁷.

C'est qu'entre-temps, la « théorie de la communisation » s'est dotée de son « organe officiel » : *Meeting*, opportunément sous-titré « Revue internationale pour la communisation ». En 2005, *La Matérielle* jouit encore de sa brève existence (il ne lui reste plus qu'un an à vivre et six feuilles) et alors que se prépare le second numéro de la revue elle en profite pour émettre quelques doutes sur la chose.

On a lu le détail dans le numéro 11 des feuilles. Je rappelle seulement ce passage :

contradiction dans laquelle était enfermée l'ultragauche qui critiquait les formes de l'affirmation et de la montée en puissance du prolétariat (parti de masse, syndicat, parlementarisme) tout en conservant la révolution comme affirmation de la classe. Elle est également le dépassement de l'impasse de l'autonomie ouvrière. La critique partielle et formelle faite par l'ultragauche prônant encore l'affirmation directe par les conseils ouvriers se radicalise alors en théorie de l'autonégation d'un prolétariat toujours vu théoriquement comme révolutionnaire *par nature*, distingué de la classe ouvrière réelle aliénée, qui ne pouvait être vue que défendant le travail salarié. » (TC, n° 22, février 2009, p. 7.)

⁹⁵ J. Rancière, *Les Mots de l'histoire. Essais de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 38-41.

⁹⁶ TC, à un moment, semble avoir accepté la chose et même la promouvoir : « Le projet *SIC* aurait pu avoir un sens en se situant dans cette *situation* pour pouvoir être une sorte de franchise utilisable et utilisée en dehors de ses producteurs immédiats ce qui a semblé commencer à être le cas. » (TC, n° 25, p. 23.)

⁹⁷ Dans son dernier numéro (25 mai 2016) TC évoque la nécessité du « repérage du devenir idéologique de la "théorie-de-la-communisation" » (p. 29). Dans le même numéro on peut lire : « ...la théorie de la communisation. Autonomie, autonégation du prolétariat, refus du travail, révolution à titre humain [tous les thèmes de ce que j'ai appelé plus haut "critique esthète"], la théorie de la communisation est née d'un bricolage théorique dans le cours chaotique des luttes et de la restructuration du capital » (p. 213).

Cette « sortie de la clandestinité » de la théorie de la révolution existe bel et bien et, que ce soit pour s'en réjouir (sûrement trop vite) ou s'en méfier (peut-être trop tôt) on ne peut faire l'économie d'une interrogation sur son sens⁹⁸.

Trend ascendant théorico-socialisateur quand tu nous tiens !

Ce qui nous intéresse ici c'est l'énoncé de ce qui fut la ligne éditoriale de *Meeting* — en tout cas l'intention de ses promoteurs — que je qualifiais d'« expéditive » et pire, de « racoleuse » : *explorer les voies de la communisation*. L'apostrophe peut paraître outrée, pourtant elle s'applique à ce que j'ai appelé plus haut un nom sans référence, une idée sans détermination concrète. À ce point, le succès du recrutement des « partisans de la communisation » n'avait pas de quoi surprendre car, comme chacun le sait, les voies du Seigneur sont impénétrables. Car c'est de cela qu'il s'agit : les *voies* de la communisation. Je viens de le dire mais ce n'est pas exact : ce référent existe ; en tout cas il est nommé, désigné comme un acquis, déjà là, actuel, visible dans des « expressions théoriques diversifiées » et au travers des luttes actuelles... Mais il reste un référent hypothétique sans autres déterminations que les présupposés que les promoteurs de la revue et ses adeptes veulent bien y voir. Un *acte de langage* qui peine à rendre raison de son énoncé dans un pur discours *performatif* qui n'en a pas besoin. Étant entendu que qui le tient, ce discours, possède la légitimité nécessaire pour qu'on lui fasse crédit du référent... Question de rapport de force dans le champ théorique...

§24 Une note de bas de page

La Matérielle s'est débarrassée du péché d'altérité en même temps qu'elle se livrait sans le savoir au jeu dangereux du *reverso* en proposant dans une note de bas de page de remplacer la formule officielle *la révolution comme communisation de la société* par « communisation comme révolution de la société ». Il était écrit :

⁹⁸ N° II, § 1.

Il me paraîtrait préférable d'inverser la formule en « *communisation comme révolution de la société* » afin d'éviter au moins déjà sur la forme toute ambiguïté immédiatiste et/ou alternativiste sur le fond⁹⁹.

J'étais prudent comme en témoigne l'usage du conditionnel et le bémol sur la forme. Chat échaudé craint l'eau froide... Hier j'ai pensé m'en tirer en changeant quelques mots ; ce matin je m'aperçois que ça ne le fera pas.

De fait, il ne voulait rien d'autre que préciser deux ou trois choses à propos de la communisation ; plus précisément sur ce que ne sont pas ses « voies ». Plus généralement il s'agissait d'associer au mot « communisation » — ne serait-ce qu'en creux — les déterminations qui lui font défaut chez ses partisans (c'est comme ça que je le dis aujourd'hui). Mais cette antimétabole va plus loin que prévu, qui réorganise l'ancienne proposition en renversant l'ordre des termes à partir du point de symétrie. Certes, comme dit mon professeur de rhétorique, elle « crée du sens, force la logique et dérange la causalité¹⁰⁰ » mais elle n'arrange pas l'affaire qui fait de la communisation l'élément dynamique du processus (et non plus le résultat) et de la révolution le résultat (et non plus l'élément dynamique)...

Dans un premier temps (une précédente version de cette postface), pour tenter de sortir de cet imbroglio rhétorique, je me suis rabattu sur Marx :

Pour nous le communisme n'est pas un état de choses qu'il convient d'établir, un idéal auquel la réalité devra se conformer. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses. Les conditions de ce mouvement résultent des données préalables telles qu'elles existent présentement¹⁰¹.

Et je crus trouver la pierre philosophale en identifiant le « communisme » de *L'Idéologie allemande* avec notre communisation. Ce

99 Supra, « La communisation... point d'orgue », n° II, § 1, n. 1.

100 A. Compagnon, *op. cit.*, p. 37.

101 K. Marx, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 1067.

n'était pas aberrant : après tout, la communisation ne pourrait-elle pas être ce « mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses » ? Ce n'était pas idiot non plus et même assez habile pour se débarrasser de la chose. Mais ça n'a pas suffi. Outre le fait que l'on peut tirer dans tous les sens une citation sortie de son contexte et de son époque, de ses enjeux théorétiques du moment (surtout lorsqu'il s'agit de Marx-le-Jeune), au final le résultat ne fut pas à la hauteur de mes espérances.

Après ce long hiver giboyeux livré aux corneilles en noir et blanc, écrivais-je pour conclure, voici le printemps frisé des bourgeons dialectiques, qui donneront leurs fruits si les Saints de glace les épargnent. Le terrain est déboisé, me semble-t-il : reste à voir ce que nous allons en faire. On s'est arrêté à cette proposition qui me paraît assez assurée pour l'instant : le « communisme » n'est pas un résultat projeté du dehors du capital ; on sait désormais que c'est de la communisation dont on parle, de la communisation qui révolutionne la société, qui n'est pas autre, qui n'augure en rien de son résultat, de sa durée ou de ses lieux. N'est-ce pas TC qui écrit quelque part (je n'ai pas retrouvé où, je cite de mémoire) : on sait que c'est le prolétariat qui va faire la révolution, mais on ne sait pas ce qu'il va en faire ? Je fais bien volontiers mienne cette apostrophe... avec un bémol : si la lutte des classes stricto sensu a perdu sa centralité au profit d'une approche multilinéaire associant les dimensions ethniques, nationales et de genre, voire religieuses¹⁰² que devient le prolétariat ? Les « voies » de la communisation ce n'est pas la *voirie* de la révolution, c'est, stricto sensu, l'« état actuel des choses », « les données préalables telles qu'elles existent actuellement » ; *actuellement*, certes, mais en transformation. Parler de communisation comme révolution de la société c'est parler en même temps du Capital ; c'est parler d'une même chose ; consubstantiellement.

102 K. B. Anderson, *Marx aux antipodes*, Paris, Syllepse, 2015 et « Distinction de genres, programmatisme et communisation », *Théorie communiste*, n° 23, mai 2010.

Passé un effet de littérature destiné à embarquer le lecteur, que des banalités : qui nierait que « parler de communisation comme révolution de la société c'est parler en même temps du capital » ? Même si « voies » / « voirie » c'est bien trouvé (*Se non è vero è ben trovato* !).

§25 La vérité c'est que l'activité théorique a mal à son objet

La vérité c'est que l'activité théorique a mal à son objet (j'hésite à le nommer) et qu'elle a plus de mal encore à rendre compte de ce mal. Et je me pose la question : peut-il exister finalement une « théorie de la communisation » ? Celle-ci peut-elle être — dans la situation théorétique actuelle — un objet théorique ? La *théoricalité* (ce qui fait que la Théorie et théorie et non littérature, sociologie, etc.) peut-elle s'accorder à un tel objet et réciproquement ; ou bien est-ce celle-ci qu'il faut révolutionner ? Réchauffer son froid rationaliste dans un bain esthétique ?

Nous distinguons « communisation » et « révolution ». Sur quoi fondons-nous cette distinction ? Les deux mots, la chose qu'ils nomment, sont-ils de nature différente et différemment déterminés ? On pourrait dire — mais on pourrait en dire d'autres — que la révolution est la *forme de mouvement* de la communisation (comme *substance*). Mais cela suppose que l'on soit dégagé de l'opposition classique entre forme et fond ; cela suppose que la forme est déjà en elle-même un contenu qui appelle sa forme comme son être-là et par là jouit d'une intégrité sans corollaire ; qui ne réclame pas autre chose qu'elle-même, qui ne se situe nulle part ailleurs qu'en elle-même.

TC énonce dans le dernier numéro de la revue deux acceptions de la communisation. La première au début du premier article¹⁰³, la seconde à la fin du numéro dans un petit texte de présentation de l'une de leurs brochure¹⁰⁴s. L'alpha et l'oméga. Le premier passage évoque une « théorie de la communisation production de l'immédiateté sociale de l'individu », le second parle d'un « bricolage théorique dans le cours chaotique des luttes et de la restructuration du capital ». Certes, le premier énoncé est plus attirant

¹⁰³ « Comme un marasme », in *Théorie communiste*, n° 25, p. 15.

¹⁰⁴ *Théorie communiste*, 68, année théorique... etc., p. 213.

que le second qui nous projette vers des horizons plus chatoyants que l'arrière-cour de la boutique théorique. Doit-on pour autant jeter celle-ci aux orties et faire un triomphe à celle-là? Ça n'a pas de sens: sans activité théorique — aussi difficile soit-elle dans les temps présents — il n'y a pas de production de l'immédiateté sociale de l'individu comme communisation... Sauf à abandonner celle-ci. Après tout, c'est quoi ce « concept »? C'est quoi cette chose qui refait surface trente ans après que la problématique qui la justifie est dépassée et que les diverses idéologies auxquelles elle donne prise (logiquement dans ses conditions), encomrent plus qu'autre chose? Dans ces conditions pourquoi la conserver? Quelle est son utilité théorique, sa pertinence? En un sens, je viens peut-être de répondre il y a deux minutes en prenant la défense de la boutique — la nécessité de l'activité théorique: ce qui nous rattache de façon indélébile aujourd'hui à la communisation c'est l'*immédiateté sociale de l'individu*, c'est-à-dire la substance même de la communisation comme révolution de la société¹⁰⁵. Ma tactique est donc de conserver le mot pour son substrat, jusqu'au moment où le développement théorique de celui-ci permettra de s'en débarrasser; ou de l'oublier. Si je ne me raconte pas d'histoire, on verra que ça se fera tout seul. Conservons l'idée tant qu'on peut la tenir.

§26 L'immédiateté sociale des classes dans *La Matérielle*

Si la tactique est bonne c'est par là qu'il faut (re)commencer.

Comme le lecteur s'en souvient, cette question a été abordée à deux reprises par *La Matérielle*, dans les numéros 3 et 7 des feuilles. Les deux articles reposent sur le même fond théorique — l'immédiateté sociale des classes — le premier de façon générale, le second appliqué au mouvement de mai-juin 2003 contre la réforme Fillon des régimes spéciaux de retraite. Dans la « brève existence »

105 J'ai abordé dans *La Matérielle* la question de l'immédiateté sociale, non de l'individu mis des classes. Faisant le constat du caractère problématique de l'unité de la classe j'interprétais le « tous ensemble » des manifestants comme un appel à l'*intersubjectivité*. Et je concluais (n°7, juin 2003, §18): « Intersubjectivité: un terme encore bien vague, bien abstrait, pour une chose bien réelle qui, à ce point ne signifie que le contraire d'une unité substantielle [de la classe prolétaire]. Seules les luttes à venir permettront d'en préciser le sens pratique, historique. »

de *La Matérielle* le second article marque un tournant qui inaugure la seconde partie des feuilles, dégagée de la polémique antérieure comme le montre le compte-rendu de la rencontre de La Poudrière¹⁰⁶ publié dans le numéro 7 (juin 2003).

Je rappelle ici l'essentiel ; les chapitres qui suivent sont des gloses marginales (mais non moins essentielles) aux deux articles.

Pour les deux classes, cette restructuration¹⁰⁷ renvoie à la disparition de toutes les *médiations* (nations, États, législations, etc.) qui déterminent a priori les modalités de leur implication antagonique : l'« homme aux écus » et celui qui n'a que ses bras pour vivre, se retrouvent immédiatement face à face — à ceci près que contrairement à la situation du xix^e siècle, pas plus le « spéculateur » que le « sans papiers » n'ont la possibilité de se reproduire en dehors du terrain de leur implication antagonique. Les modalités du procès de subordination ne sont plus garanties a priori. On pourrait dire qu'il s'agit d'une « subordination de l'offre » et non plus de la « demande » garantie par un statut, une loi, une appartenance nationale... À limite, les conditions de reproduction de la force de travail, de son achat et de son exploitation, ne sont pas posées « avant » au niveau de la classe, ne sont plus un préalable, mais une fonction des résultats de l'entreprise pour la fraction du prolétariat qu'elle exploite. Il en va de même pour la classe capitaliste dont les profits ne sont plus déterminés a priori par son inscription dans une aire d'accumulation nationale ou un « bloc¹⁰⁸ ».

Les deux articles parus dans les feuilles de *La Matérielle* ne portent pas sur l'« immédiateté sociale de l'individu » mais sur celle des classes. La question c'est de savoir s'il est possible (pertinent) et dans quelle mesure, de *passer de l'immédiateté sociale des classes à celle*

106 Il s'agit d'une librairie marseillaise.

107 *La Matérielle* reprend ici la thématique héritée de TC, restant vague sur la chronologie sauf à évoquer l'effondrement du bloc de l'Est et la chute du mur de Berlin (9 novembre 1989). Aujourd'hui je daterais plus précisément le phénomène à partir du retournement du cycle Kondratieff (1940-2005), c'est-à-dire autour des années 1980.

108 N° 3, § 12.

de l'individu; de dépasser celle-ci dans celle-là en théorie. Laquelle renvoie aux « voies de la communisation », hautement problématiques. Une autre difficulté (lexicale, celle-là) tient au fait que la notion d'immédiateté sociale n'a pas à proprement parler de revers communément admis. Il y aurait bien « médieté sociale »... Mais je ne crois pas que ça le fasse : un mot, son efficace, réclame — sauf à le faire porteur d'une rupture majeure (ce qui n'est pas le cas ici) — qu'il bénéficie d'une réception également partagée par le milieu auquel il s'adresse. Alors, il ne reste plus qu'à sortir des corrélats habituels de l'immédiateté sociale et au bout de cette excursion je ne vois, pour le moment, qu'un terme : « aliénation ».

§27 Immédiateté sociale et aliénation

Comme corrélat négatif de l'immédiateté sociale, l'aliénation peut être riche de potentialité théorique mais elle n'est pas pour autant — et peut-être pour cela même — claire comme une soirée de printemps qui est l'heure où les lions vont boire, comme chacun le sait.

Elle n'est pas une pucelle théorique et a connu moult vicissitudes dans son existence, changeant de sens chaque fois qu'elle changeait de mains : de Hegel à Feuerbach puis avec Marx-le-Jeune, jusqu'à l'irruption de Stirner-le-Diable. Ce dernier, bien qu'il définisse la vie sociale et le sacré comme « ce qui m'est étranger », ne conclut pas de cette extranéité qu'elle est une aliénation dans la mesure où sa théorie de l'unicité n'admet aucune identité substantielle chez l'homme. Pendant ce temps Marx-le-Jeune « s'est défait soigneusement du vocabulaire feuerbachien et s'est efforcé de prouver que Stirner n'avait pas non plus renoncé à la philosophie mais pensait au moyen de catégories de "genre" et d'"aliénation"¹⁰⁹. Bref, la polémique n'était pas anodine dès lors que Stirner-le-Diable écrivait : l'homme a inventé le sacré en réponse à « l'insatisfaction au sujet de l'homme actuel », mais « toute religion est un culte de la

¹⁰⁹ Je reprends ce passage de D. Joubert, *op. cit.*, p. 50. Daniel Joubert (1939–1996) est présenté par ses éditeurs comme un « compagnon de beuverie de l'IS » et comme principal auteur probable de « La Misère en milieu étudiant ». Il fut un collaborateur occasionnel de la revue *Mordicus* (Dix numéros de 1990 à 1994) et l'un des fondateurs des éditions L'Insomniaque.

société [...] On n'a de chance d'anéantir radicalement la religion que si l'on jette au rebut de la société et tout ce qui découle du principe social. Mais c'est justement dans le communisme¹¹⁰ que celui-ci vise à son apogée¹¹¹. »

Il y a une autre chose, plus contemporaine, qui doit maintenir en éveil notre esprit critique vis-à-vis de la catégorie d'aliénation : et si elle nous embarquait dans la critique esthète telle que je l'avais dénoncée dans la « Lettre à quelques ami(e)s » ? On serait beau ! Dans le chapitre consacré à *Hic Salta* 98, nous évoquions une « réaction de révolte spontanée », le « dégoût vécu du salariat » ; j'ai présenté cette révolte comme une « crise de légitimité » du pouvoir¹¹². Voici ce qu'écrit Stirner-le-Diable sur la différence entre révolution et révolte : la révolution « consiste en un renversement des conditions, de l'état de chose existant de l'État ou de la société, c'est par conséquent un acte *politique* ou *social* ». Au contraire la révolte « a certes comme conséquence inévitable une transformation des conditions, mais elle n'en part pas. Trouvant son origine dans le *mécontentement des hommes avec eux-mêmes* » c'est « un soulèvement des individus, un surgissement sans égard pour les institutions qui en sortent », et il conclut : « Une révolution n'amène sûrement pas la fin » du monde chrétien « si une révolte n'a pas lieu au préalable¹¹³ ». En fait, il n'y a pas d'extranéité entre la révolte comme réponse à la perte de légitimité du pouvoir et la révolte comme réponse à « l'insatisfaction à l'égard de l'homme actuel » : celle-ci est le produit de celle-là, non en soi — c'est essentiel — mais du fait de son défaut. Sauf à postuler chez les révoltés une *faute* inhérente à l'humanité (la Chute des jansénistes ! ?)... En tout cas cela ne nous attire-t-il pas

110 Ne nous y trompons pas : ce qui est en question ici ce n'est pas le « communisme » de Marx dont celui-ci commence à peine à en poser les premiers éléments à l'époque où paraît *L'Unique*. Il fait plutôt référence aux écrits de Wilhelm Weitling et de Lorenz von Stein (T. L'Aminot, *Max Stirner, le philosophe qui s'en va seul*, Paris, L'Insomniaque, 2012, p. 57).

111 Dans D. Joubert, *op. cit.* p. 76.

112 § 10 de la postface.

113 Cité dans D. Joubert, *op. cit.*, p. 90 et 96. Je souligne. La première phrase n'est pas sans rappeler la définition que Marx et Engels donnent du communisme (« Pour nous le communisme... ») dans *L'Idéologie allemande* (cf. supra, § 25 de la postface).

dans les bras de la « révolte métaphysique » de Camus¹¹⁴ ? Il n'est pas inconvenant de rappeler ici la citation du texte grec publié par TC par laquelle je clôturais le chapitre sur la révolte : « La rébellion [en Grèce] fut une claire expression de la *colère* prolétarienne contre *une vie qui était devenue de plus en plus dévaluée, surveillée et aliénée*¹¹⁵. » Je serais plus incomplet encore que je ne le suis déjà si j'omettais cette autre citation, cette fois de TC même : « la question de l'individualité, c'est-à-dire de l'insatisfaction de soi [...] Chaque individu est intrinsèquement “insatisfait de lui-même” (“ne veut pas rester ce qu'il est”) pour reprendre l'expression de Marx dans *L'Idéologie allemande*¹¹⁶. »

Ces quatre références ne sont qu'un assemblage, un collage, de ce que peuvent être les divers corrélats de la catégorie d'aliénation. Quoi qu'il en soit, je conserve le terme dans son sens le plus large : état de celui qui appartient à un autre ; le fait de devenir comme étranger à quelqu'un ou à quelque chose, sortir de soi, extranéité, etc. Pour le reste, laissons aux mots la possibilité de faire leur chemin et on verra bien où cela nous mènera. En fait ça revient à pratiquer une manière d'« empirisme théorique » qui consiste à aller prendre les choses là où elles sont, ainsi que nous venons de le faire ci-dessus. Comme dit Gagnaire : « Le poivre toujours à la fin ; trop cuit ça devient amer. »

§ 28 L'immédiateté sociale des classes

Au départ une situation de classe propre à la subordination réelle du Travail par le Capital dans laquelle « le travailleur appartient à la classe capitaliste avant de se vendre à un capitaliste individuel ». C'est comme cela que la chose s'annonçait dans *La Matérielle*¹¹⁷. On remet maintenant le fragment dans son contexte :

¹¹⁴ A. Camus, *L'Homme révolté* in Œuvres, Paris, Quarto/Gallimard, 2013, p. 862. Mais ne pourrait-on pas voir dans cette insatisfaction quelque chose de plus profane : insatisfaction du prolétaire de n'être pas un petit-bourgeois, du petit de n'être pas un grand et des grands-bourgeois, à l'image des Arnault et Pinault, de n'être pas des princes de la Renaissance ?

¹¹⁵ Je souligne.

¹¹⁶ Préface à *Histoire critique de l'ultragauche*, *op. cit.*, p. 100-101.

¹¹⁷ N° 3, § 13 à n° 7, § 17.

Le processus de production capitaliste reproduit de lui-même la séparation entre travailleurs et conditions de travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre, et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir. Ce n'est plus le hasard qui les place en face l'un de l'autre sur le marché comme vendeur et acheteur. C'est le double moulinet¹¹⁸ (*Zwickmühle*) du processus lui-même qui rejette toujours le premier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme son produit Toujours en moyen d'achat pour le second. Le travailleur appartient à la classe capitaliste avant de se vendre à un capitaliste individuel¹¹⁹.

La différence entre « double moulinet » ou « double ressource » et la *Zwickmühle* est essentielle — c'est pas qu'une question de traduction. « Double ressource » est plus inexact encore que « double moulinet » qui laisse toutefois apparaître une idée de cycle endogène à l'économie capitaliste. À la limite, « double ressource » peut s'appliquer à la subordination formelle du Capital, comme Marx l'indique a contrario : « ce n'est plus le hasard qui les place, etc. » Dans les deux cas, la traduction fait perdre l'idée de contrainte — comme un impératif catégorique — qui s'impose aussi bien au vendeur qu'à l'acheteur afin de se reproduire tel qu'ils doivent être : prolétaires et capitalistes. « Double ressource » ou « double moulinet », on passe à côté de l'essentiel : le processus de production capitaliste reproduit de lui-même la séparation du travailleur et des moyens de production (met celui-ci en mesure d'acheter la force de travail de celui-là qui n'a pour survivre d'autres moyens que d'accepter le contrat). Ainsi, la *Zwickmühle* reproduit d'elle-même la séparation mais ce faisant, elle fabrique des prolétaires et des capitalistes, c'est-à-dire :

118 Note de M. Rubel. Texte allemand : *Est ist Zwickmühle des Prozesses selbst...* Roy traduit littéralement par : « C'est le double moulinet du processus lui-même... ». C'est un faux sens car *Zwickmühle* sort d'une expression toute faite : *in eine Zwickmühlr geraten* qui signifie « tomber dans un piège » au jeu (*op. cit.*, p. 1687), c'est-à-dire un coup forcé que le joueur n'a pas le choix de jouer ou non, qui s'impose dans le cours même du jeu.

119 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 1080-1081.

elle procède au *classement* des individus ; *elle produit des classes*. (J'insiste sur ce terme de « classement » que je viens d'introduire qui, à ma connaissance, n'a jamais été encore employé en ce sens¹²⁰ : pour rendre le côté dynamique de la chose, distinct d'une conception statique ou substantielle ou si l'on préfère diachronique plutôt que synchrone). Quand Marx dit que l'individu travailleur appartient en fait à la classe capitaliste avant de se vendre à un capitaliste particulier, il suppose déjà acquis le classement. Acquis, cela signifie ici que celui-ci s'est déjà produit, non sa préexistence :

La phrase qu'on rencontre fréquemment chez Saint Max Stirner : « chacun est tout ce qu'il est grâce à l'État » revient au fond à dire que le bourgeois n'est qu'un exemplaire de l'espèce bourgeoise, *phrase qui présuppose que la classe bourgeoise doit avoir existé avant les individus qui la constituent*¹²¹.

Cela vaut également pour la classe prolétaire. Les classes capitalistes (un pléonasme) sont le résultat d'un processus de subordination des individus à un « ordre » historique nouveau. L'appartenance a priori de l'individu travailleur à un bourgeois particulier est toute théorique. Lorsque Marx postule que le procès de production

120 D'une certaine façon on retrouve cette idée chez Jules Andrieu (Paris 1830 — Jersey 1866. Délégué à la commission des Services publics de la Commune de Paris ; membre de la Minorité opposée à la création du Comité de salut public) : « Derrière le prolétariat qui a un nom, une famille, des traditions, il y a le prolétariat hors classe, hors rang, qui n'a ni nom, ni famille, ni traditions. Celui-là qui nous fusille et nous dénonce le lendemain de nos défaites, nous déborde au lendemain de nos victoires [...] Les crimes de ses hordes déclassées sont mis sur notre compte de prolétaires classés, c'est-à-dire réellement travailleurs. » (*Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris de 1871*, Paris, Spartacus, Série B, n° 130, p. 186–187.) Andrieu poursuit (p. 186) : « Si vous êtes de vrais, d'intelligents conservateurs [il s'adresse à une délégation anglaise], faites des vœux pour que l'Association internationale des travailleurs [AIT] enlance l'Europe d'un réseau solide. Car où une règle, une organisation, une tactique existe, un ordre quelconque préside à la révolution, une limite est posée à ses excès, pour parler votre langage. » On notera le caractère doublement coercitif du classement chez Andrieu : à travers la communauté patriarcale (nom, famille et tradition) ; à travers une organisation (AIT) « Le prolétariat organisé en classe donc en parti ». À peine une autre histoire...

121 *L'Idéologie allemande*, op. cit., note a), p. 1108. [Marginale de Marx] Préexistence de la classe chez les philosophes. Je souligne.

capitaliste reproduit et éternise la *Zwickmühle*, c'est-à-dire le classement des individus prolétaires et bourgeois, ne commet-il pas l'erreur inverse de celle qu'il dénonce chez les « philosophes » ? Que les classes puissent subsister après que les individus qui leur donnent chair aient disparu ? N'oublions pas, souvenons-nous, que cette *Zwickmühle*, c'est-à-dire les trois moments qui la constituent : achat/vente de la force de travail ; consommation productive de celle-ci (exploitation) et in fine reproduction du rapport d'ensemble, c'est-à-dire des classes, quoi qu'il en soit du casque à pointe qui le coiffe, est un processus et non une situation acquise ; que les classes sont le produit d'un classement, un résultat non un point de départ.

Dans l'histoire profane, le classement peut être effectif ici et là, maintenant, demain et ailleurs, tendre à se déliter, produire des formes de *déclassement*. Ce terme — contrairement à son positif — est passé dans le langage commun (surtout aujourd'hui) ; mais je l'emploie ici dans un sens plus radical : il ne s'agit pas d'un *changement* de classe, comme la prolétarianisation des couches moyennes, par exemple, ou la précarisation/paupérisation des ouvriers, etc.¹²², mais de l'effacement des classes, d'une crise conjoncturelle du Casque à pointe. Ce qui est une autre manière — plus radicale aussi — de parler de la « perte de centralité » de la lutte des classes, cela expliquant d'ailleurs ceci. Que l'on prenne la chose du point de vue de la « montée en puissance de la classe », de l'« affirmation du prolétariat » ou de sa disparition pure et simple, pour le moins sa perte de centralité, on reste victime d'une vision linéaire, irréversible, positiviste, finalement du phénomène (comme si l'anatomie de l'homme expliquait celle du singe, le plus complexe la simplicité...).

122 Rien à avoir avec la position de Marx-le-Jeune : « Du prolétariat, notre saint [Stirner-le-Diable encore une fois] se fait la même idée que les “bons bourgeois” et surtout les “fonctionnaires fidèles”. Il est conséquent avec lui-même quand il identifie ainsi prolétariat et paupérisme, alors que le paupérisme est la situation du seul prolétariat ruiné, le dernier degré où tombe le prolétariat qui a cessé de résister à la pression de la *bourgeoisie*, et que seul est un *pauper* le prolétaire qui a perdu son énergie. » (*L'Idéologie allemande*, Paris, Éd. Sociales, p. 194–195.) D'abord ce n'est pas la problématique de Stirner (cf. T. L'Amigot, *Max Stirner, le philosophe qui s'en va tout seul*, Paris, L'Insomniaque, 2012, p. 35 sqq). Ensuite Marx voit le déclassement uniquement comme un phénomène subjectif et non un produit du cours cyclique de l'économie capitaliste.

Classement, déclassement... ajoutons apparition de populations *inclassables* (souvenons-nous des « sauvages » de Chevènement)... et redémarrage de la *Zwickmühle* au cours d'un autre cycle.

Loin de périmer dans l'absolu le schéma classiste, mon hypothèse me paraît au contraire de nature à lui donner une vitalité nouvelle et ne pas le jeter tout de suite dans les poubelles de la conjoncture du moment.

§ 29 Sa servitude économique moyennée

Sa servitude économique [du travailleur] est moyennée et en même temps dissimulée par le renouvellement périodique de cet acte de vente, par le changement des maîtres individuels et par les oscillations des prix du marché du travail¹²³.

Par rapport à ce dont elles sont la conclusion — le passage cité plus haut¹²⁴ qui contient la mécanique de la *Zwickmühle* — ces quelques lignes tranchent par leur vocabulaire avec le texte qui les précède. Non que l'achat/vente de la force de travail et l'oscillation des salaires, la mobilité des travailleurs (qui sont les rouages du processus de classement), n'y soient oubliés ; à ceci près qu'à la place de l'exploitation on y rencontre la « servitude », au lieu du capitaliste le « maître » : On glisse de la « critique de l'économie politique », de l'exploitation du travailleur à celle de l'aliénation individuelle. Ce glissement de la dernière heure est d'autant plus étonnant que rien ne le justifie à ce moment-là. Nous y reviendrons.

La figure de l'aliénation que l'on retrouve dans ce fragment est des plus communes, voire triviale sous la plume de Marx, qui commence par séparer la forme du fond (chose rarissime chez lui) pour mieux intervertir les rôles. C'est le travailleur grugé, abusé ; son exploitation est « moyennée [médiée] et en même temps dissimulée ». On est dans le registre de l'apparence, de la falsification comme cette « robe qui dissimule les défauts de la taille » (Littré). Travailleuses, travailleurs, on vous trompe ! Mais qui est ce Grand

¹²³ K. Marx, *Le Capital*, op. cit., p. 1081.

¹²⁴ § 30 de la postface.

Manipulateur? Dans *Le Capital*, Marx fait état de «la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, *unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste*¹²⁵», c'est-à-dire le renouvellement périodique de l'achat/vente de la force de travail, autrement dit la *Zwickmühle*. Sauf qu'ici les choses sont inversées: celui-ci, c'est-à-dire le fond, l'exploitation (et le classement) devient la forme médiate et l'aliénation — la servitude — le fond. Cette inversion est le tribut à consentir pour passer de la critique de l'économie capitaliste à la dénonciation de la servitude. On a vu comment Rubel reprend le vocabulaire de Marx à propos de l'aliénation et en oppose les deux registres, tandis que celui-ci joue sur les deux tableaux. Pour quelles raisons Marx procède-t-il de la sorte alors que, comme je l'ai dit plus haut, il n'en a pas vraiment besoin sur le moment¹²⁶?

S'il en est ainsi, et quoi qu'il en soit du double jeu marxien et des états d'âme éthiques de Rubel, le fait est que c'est le processus de classement lui-même qui est alors à l'origine de l'aliénation du travailleur. Mais alors cela ne fait-il pas du classement *le stade suprême de l'aliénation prolétaire*, du caractère coercitif de la classe à l'égard de ses sujets? Mais alors qu'en est-il de l'«affirmation du prolétariat» portée par le programmatisme comme voie royale de l'émancipation ouvrière? Le constat, s'il s'avère juste, est dur à avaler, il fait de la «montée en puissance de la classe» rien de moins

125 *Ibid.*, p. 1239. Dans une note à propos de ce texte (p. 1708), M. Rubel s'étonne de «la sècheresse de cette remarque qui fait de la lutte émancpatrice du prolétariat une réaction *mécanique* au système capitaliste. Mais cent autres textes, se console-t-il, témoignent du *sens éthique* que Marx attribuait *en vérité* à ce refus de la *servitude*» (je souligne). Dans cette même note, Rubel fait état d'une étude menée dans une grande entreprise du Rhône qui conclut à «une résignation des ouvriers à leur condition, résignation qui s'accompagne du sentiment très vif d'appartenance à un monde particulier. Nous traverserions, dit-il, une période de transition où la "mélancolie" ouvrière n'est peut-être que le prélude à des évolutions nouvelles». Cette étude date de 1960.

126 Une hypothèse (comme une poétique de l'œuvre marxienne): comme si Marx ambitionne avec *Le Capital* — à l'image de Flaubert qui écrit avec *Madame Bovary* un roman sans Sujet (une petite bourgeoise de province) ou de Cézanne qui part à la conquête de Paris avec deux pommes — comme si Marx (pas au courant de la coupure épistémologique) avait l'intention d'écrire un livre de *philosophie* (dénonciation de l'aliénation) à partir d'une sujet *scientifique* (critique de l'économie politique), qui n'est pas un sujet de philosophie...

que le cours de l'aliénation et du prolétaire un loyal zélateur de la *Zwickmühle* sous le masque de la « liberté personnelle », c'est-à-dire « ce droit de pouvoir jouir sans trouble des contingences dans certaines conditions¹²⁷ ».

On est arrivé à la fin de cette partie du *Capital* consacrée à la reproduction simple, que Marx conclut ainsi (il se répète): « Le processus de production capitaliste *considéré dans sa continuité*, ou comme reproduction ne produit donc pas seulement de la marchandise ni seulement de la plus-value, il produit et éternise le rapport social entre capitalistes et salarié. » Plus de servitude et d'aliénation.

Cela est exact si :

- 1 on n'oublie pas que pour se faire il lui faut aussi produire des classes;
- 2 que ces classes ne sont pas un acquis mais le résultat d'un processus (*Zwickmühle*);
- 3 que ce processus a une histoire propre et qu'il peut tout aussi bien connaître des ratées, des allers-retours, des avancées et des reculs, voire des « retours vers le futur ».

§ 30 Les classes, catégories économiques

L'exposé sur le processus de subordination des individus à une classe donnée, le classement, effectif ici et maintenant, en crise demain et ailleurs, déclassement, apparition d'une population inclassable... tel que je viens de le proposer (en forçant un peu le trait pour me faire remarquer) entre exploitation et aliénation, peut donner l'impression d'un phénomène erratique ou pour le moins par trop aléatoire, voire linéaire. Il n'en est rien. Le cours heurté du classement ce n'est pas la pagaille, simplement le fait de sa vitalité, sans cesse bousculée, contrariée, voire contestée comme toute chose vivante. Produit du procès de production capitaliste de par la mécanique de la *Zwickmühle*, la classe est une catégorie économique, un objet fonctionnant comme tel à l'égal du profit ou des prix de production. En forçant une nouvelle fois le trait, on pourrait écrire que l'aliénation de l'individu dans la classe est à l'image de

127 K. Marx, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. III5.

la transformation des valeurs en prix de production. Ce n'est que dans la conjoncture du programme prolétarien que la classe passe dans la sphère politique, devient Sujet politique¹²⁸, via le parti, etc. En tant que phénomène économique produit de l'implacable *Zwickmühle*, le processus de classement lui-même ne peut pas échapper aux traits principaux de la dynamique de l'économie capitaliste.

Les sept thèses ci-après sont une mise en forme d'un passage de *L'Idéologie allemande* (dans le Feuerbach avant que Marx-le-Jeune laisse de côté son « travail scientifique » pour se lancer dans sa polémique contre Stirner-le-Diable). Un passage, soit dit en passant, qui mériterait de figurer en bonne place sur le bureau de tout théoricien qui ne voudrait pas « bronzer idiot » à la lumière de sa lampe de chevet ! La mise en forme de thèse est destinée à faire clairement ressortir chacun des moments de l'exposé de Marx.

- 1 Le développement de l'économie capitaliste se poursuit spontanément ; autrement dit il n'est pas soumis à un plan d'ensemble.
- 2 Il émane d'une diversité de localités, de races, de nations, de branches de travail, etc. dont chacune se développe d'abord isolément et n'entre que peu à peu en liaison avec les autres.
- 3 Il ne s'accomplit que très lentement.
- 4 Les différents stades et intérêts ne sont jamais complètement dépassés, mais seulement subordonnés à l'intérêt qui triomphe.
- 5 Les stades et intérêts anciens se traînent encore à ses côtés pendant des siècles.
- 6 Il s'ensuit qu'au sein d'une même nation les individus (même abstraction faite de leurs situations de fortune) se développent de manières très différentes.
- 7 Qu'un intérêt antérieur, dont le mode de commerce particulier est déjà supplanté par un autre, particulier à un intérêt ultérieur, conserve encore longtemps une puissance traditionnelle dans la communauté trompeuse qui se dresse en face des individus (États, droit).

La dynamique de l'économie capitaliste se montre sous un seul jour : celui filtré par les persiennes de son histoire, son principe,

l'hétérogénéité. Diversité des origines, isolats de développement, lenteur de la mise en phase, pérennité (survivance) des modes anciens (pendant des siècles, croit pouvoir préciser Marx), différence de développement des individus... Il est logique — de l'ordre du pléonasme — que l'on retrouve à l'identique ces traits principaux du développement de l'économie capitaliste dans le cours du classement, c'est-à-dire de la subordination des individus à une classe. Le classement ne s'est pas fait en un jour ni en sept, sous un même soleil, selon une temporalité unique. L'acquis du moment n'est jamais définitif. L'histoire de l'aliénation prolétaire n'est pas une, pas plus qu'elle suit un cours progressif tendant à renforcer celle-ci. La « montée en puissance » de la classe (c'est-à-dire de l'aliénation — il est utile de le préciser dans la mesure où je prends ici les choses « à l'envers ») peut être ralentie, voire subir des coups d'arrêt, ici ou là, hier, aujourd'hui ou demain.

Il peut exister des phénomènes de résilience de l'ancien état de choses, une longue pérennité. Le fait est, en conséquence de cette durabilité, qu'au sein d'une même société peuvent se côtoyer des individus se trouvant avoir des degrés de développement différents. C'est ça qui est important : cette *contemporanéité* de déterminations contingentes différentes, qui impliquent forcément des formes de classement, de subordination des individus, distinctes condamnées à un voisinage à plus ou moins long terme. Développements individuels des individus au sein d'une même nation, dit Marx, mais aussi entre le « secteur public » et le privé, voire au sein d'une même entreprise. Par exemple le tour manuel et le tour numérique dans l'industrie sidérurgique, et les ouvriers qui vont avec, aucun des deux ne possédant les savoir-faire et les compétences de l'autre¹²⁹.

129 J'ai observé cette situation à la SNECMA d'Évry dans les années 1990, qui était plus proche d'une guerre de tranchées que d'une franche solidarité prolétarienne : le tour numérique qui tombe en panne sous le regard goguenard de l'ajusteur. Autres machines, autres mœurs au travail : à l'heure du déjeuner, les servants de tours numériques partent déjeuner au restaurant d'entreprise ; les « manuels » mangent leur casse-croûte sur leur poste de travail, « se font l'apéro », outrepassant le plus souvent le temps imparti au repas. Disciple : j'ai souvent entendu dire à la DRH que pour se faire virer de la SNECMA il fallait au moins avoir tué un contremaître...

Pour autant, cela n'empêche pas que tout processus de classement vise l'unification. Tout processus de classement, de l'économie capitaliste à l'École de la République¹³⁰, suppose une hiérarchie. Ceci n'est pas un paradoxe si l'on n'oublie pas de saisir simultanément le processus de classement dans la longue durée capitaliste, au sein duquel il devient « presque un concept » entre les mains de la *Zwickmühle*, et dans ses conjonctures plus ou moins locales.

— C. Charrier, mai 2018

130 Premier de la classe, premier pupitre à gauche (le sens de la lecture) face au Maître; première rangée... Jusqu'à la prochaine composition trimestrielle!

